DU MÊME AUTEUR

(Publications des dix dernières années)

La poésie religieuse de l'Inde antique, P. U. F.
La Durghaṭa-Vṛtti de Saraṇadeva, 4 volumes parus, Belles-Lettres.
Terminologie grammaticale du sanskrit, 3 volumes, Champion.
Glossaire de la littérature sanskrite, A. Maisonneuve.
La Kauṣītaki-Upaniṣad, A. Maisonneuve.
Grammaire sanskrite élémentaire, A. Maisonneuve.
Les écoles védiques et la formation du Véda, Société asiatique.
La Kāvyamīmāṃsā de Rājaśekhara (avec N. Stchoupak), Société asiatique.
Le Dīghanikāya, vol. I, A. Maisonneuve.
Anthologie sanskrite, Payot.
Sanskrit et Culture, Payot.
L'Inde classique : Manuel des études indiennes (avec J. Filliozat), vol. I et II, Payot.
La grammaire de Pāṇini, 3 vol., Klincksieck.
La civilisation de l'Inde ancienne, Flammarion.
L'hindouisme, P. U. F.
Introduction au Vedānta, Imprimerie Nationale.
Les littératures de l'Inde, P. U. F.
Lexique du rituel védique, A. Maisonneuve.
Grammaire de la langue védique, I. A. C.
Religions of Ancient India, University of London, The Athlone Press.

A paraitre

Durghaṭa-Vṛtti, vol. V et dernier.
L'Inde classique, vol. III et dernier.
Brihaspati : texte juridique de l'Inde ancienne.
Études védiques et pāṇinéennes.

COLLECTION « LES LANGUES DU MONDE »
publiée sous la direction de Henri Hierche

HISTOIRE DE LA LANGUE SANSKRITE

PAR

LOUIS RENOU

Ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique



IAC

LYON, RUE VICTOR - LAGRANGE
PARIS, 10, RUE DE L'ÉPERON (VIe)

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage vise à grouper les résultats de la recherche qui, depuis le début de l'indianisme, s'est concentrée autour de la langue sanskrite. On n'avait pas encore abordé avec quelque détail l'ensemble des questions que pose l'évolution de cette langue, les conditions presque paradoxales de sa survie.

Sans doute le temps n'est pas venu (s'il doit jamais venir) pour une œuvre définitive en ce domaine. Trop de travaux préparatoires manquent, trop d'éléments resteront inconnus. Jusqu'ici on a surtout éclairé les débuts, les origines indoeuropéennes, la structure des hymnes védiques, certains points de l'usage ultérieur. On a laissé plus ou moins dans l'ombre tout ce qu'on attribuait au sanskrit en tant que « langue morte », comme si l'étude d'une langue morte et les conditions de la prétendue « mort » ne présentaient pas d'intérêt par elles-mêmes.

Notre ambition s'est limitée à décrire sommairement les grandes étapes du développement linguistique, qui sont moins d'ailleurs des étapes chronologiques que des modifications internes profondes, partiellement simultanées, et dont chacune a pour ainsi dire provoqué un type de sanskrit nouveau. Après la langue védique et les problèmes que soulève la fixation pāṇinéenne, il convenait ainsi de passer en revue la langue épigraphique, la langue épique et ses prolongements (Purāṇa's, Tantra's, textes en *kārikā*'s),

la langue du commentaire ou *bhāṣya* (notamment du commentaire philosophique), celle de la narration et du dialogue dramatique, celle enfin de la haute poésie. A titre d'appendice, il était nécessaire de donner un aperçu du sanskrit bouddhique et du sanskrit jaina, d'esquisser l'histoire du sanskrit hors de l'Inde. Nous espérons en avoir dit assez pour faire le point des faits connus et laisser voir de quel côté les recherches pourraient s'orienter avec fruit.

Le lecteur regrettera que l'exposé linguistique soit si peu nourri de faits sociaux ou historiques. L'auteur ne le déplore pas moins. Mais on n'a jamais mis en évidence le moindre indice qui prouverait qu'au cours de son immense durée la langue sanskrite a subi dans sa structure, dans son vocabulaire même, l'influence des événements ou des changements de mœurs qui ont marqué les phases de la vie indienne. Le sanskrit a été d'abord une langue purement religieuse, échappant à tout essai de situation et de datation quelque peu précis, à toute contingence historique en tout cas. Quand la langue sort des servitudes védiques, c'est pour devenir, jusqu'à nos jours, l'organe de textes plus ou moins conventionnels, de disciplines techniques à caractère fortement normatif. Les divergences de style (puisqu'il s'agit désormais de style bien plus que de langue) sont profondes, nous venons de le rappeler ; mais rien de ce que nous savons de l'histoire indienne, de la société, ne les explique ou même ne les éclaire. Le « sanskrit parlé » nous en aurait appris probablement davantage ; nous en sentons la présence, nous n'en avons aucun témoignage direct. C'est le destin d'une langue littéraire, de l'instrument privilégié d'une grande civilisation, que nous étudions ici.

L. R.

ABRÉVIATIONS

Bloch = B. L'indo-aryen.
DGD. = Dasgupta et De History of Sanskrit Literature I.
Keith = K. Sanskrit Literature.
LVP. = La Vallée Poussin. L'Inde jusque vers 300 av. J. C.
Manuel = L'Inde classique, Manuel des études indiennes, par Renou et Filliozat.
W. = Wackernagel Altindische Grammatik.
Wint. = Winternitz History of Indian Literature ou (pour le tome III) Geschichte der indischen Litteratur.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Il n'y a d'autre histoire du skt que l'ouvrage utile, mais sommaire et trop orienté vers la linguistique comparative, de Mansion Esquisse d'une histoire de la langue sanscrite. Suggestif est l'article de Jacobi Was ist Sanskrit ? Scientia 1913 251. Le livre de Kephart (Sanskrit : its Origin, Composition a. Diffusion 1949) ne répond pas à son titre. On annonce un ouvrage de Burrow The Sanskrit Language.

Dans un cadre plus général, des faits de langue ont été abordés chez Wüst Indisch, BKGhosh Linguistic Introd. to Skt, NPGune Introd. to Comparative Philology, SM. Katre Histor. Linguistics in Indo-Aryan. Aperçu d'ensemble Manuel 1 52, Ruben Indienkunde 89. Informations fragmentaires dans les traités d'histoire, notamment chez Rapson (vol. 1), chez LVP. (vol. 1 et supplément), chez RCMajumdar (History a. Culture of Indian People, vol. 1, 2, 3), etc. Demeure indispensable l'introduction de W. (2e éd. en préparation). Cf. encore les introductions de Bloch à Formation de la langue marathe, à Indo-aryen, ainsi que, du même auteur, Some Problems of Indo-Aryan Philology BSOS. 5 719. Aussi Keith (chap. initial) et SKChatterji Origin a. Development of Bengali, Indo-Aryan a. Hindi.

Voir la bibliographie plus ancienne chez Mansion 158 et dans ma Bibliographie Védique chap. 171.

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE VÉDIQUE

SANSKRIT[1]. — Le mot *saṃskṛta*, attesté depuis le Rāmāyaṇa comme terme linguistique, signifie en propre « accompli, parfait » : il fait allusion implicite aux *saṃskāra*[2], c'est-à-dire aux procédés d'« achèvement » grammatical (et plus tard aussi, stylistique) grâce auxquels la matière brute du langage, la *prakṛti*, est conduite à la perfection formelle ; ou, comme dit poétiquement le plus ancien scrutateur du langage, l'auteur de l'hymne X. 71 du Ṛgveda, est « clarifiée » ainsi qu'« on clarifie le grain à l'aide du crible » *(sáktum iva títaūnā punántaḥ)*. Il existe sans doute dès l'origine

1. Nous ne traiterons pas ici de la « découverte » du skt, sur laquelle renseignent provisoirement Wüst (supra p. 3) ou Windisch Gesch. d. Skt- Philologie chap. 1. Bibliographie spéciale dans ma Bibl. Véd. chap. 200. Cf. aussi, dans un cadre plus général, Schwab Renaissance orientale, passim.

2. Ce sens de *saṃskāra* (préludant à l'emploi linguistique de *saṃskṛta*) se trouve dans Nir. I 12, littéralement « formation grammaticale correcte ». L'interprétation de *saṃskṛta* (nt.) ou *-tā-* (fém., scil. : *bhāṣā*) figure par ex. dans la Ṣaḍbhāṣācandrikā 4 « on appelle s° la langue qui a été portée-à-la-perfection-formelle par les systèmes de Kumāra, Pāṇini et autres » ; id. chez Namisādhu ad Rudraṭa II 12. Un emploi grammatical de *saṃskṛta* est ébauché dès ŚB. X 5 1 3 *vā́caṁ hy èvaìtā́ṁ saṁskuruté* « c'est la Parole que (le sacrificateur) parachève (en l'assimilant) ainsi (à l'Autel) » : Minard Trois Énigmes § 159b souligne avec raison ce passage.

Remarques générales PChChakravarti Linguistic Speculations 256 et passim. La source ancienne principale est Tantravārttika I 3, adhikar. 9 en entier. — Définition de *sakkaṭa* en pāli chez HSmith Saddanīti 1132.

une connotation d'ordre spirituel : *saṃskṛta* évoque aussi la suite des purifications religieuses, des sacrements *(saṃskāra)* par lesquels passe l'Hindou de haute caste, entre la naissance et la mort. L'idée de la grammaire comme instrument de purification est présente dans le plus ancien commentaire grammatical, la Paspaśā du Mahābhāṣya, comme à travers toute la Mīmāṃsā.

Le mot « sanskrit » est ainsi l'une des rares désignations de langue qui ne soit pas de provenance ethnique ; en revanche, le mot « âryen » *(ārya)* qui aurait pu servir à nommer le sanskrit (lequel, pour les linguistes modernes, est l'« indo-âryen ancien ») s'est limité à désigner une élite dont les droits étaient censés reposer d'abord sur la race, ultérieurement sur la classe sociale : le terme n'a pas d'acception directement linguistique[1].

La langue védique et ses origines. — Le plus ancien document qui nous ait été conservé en sanskrit est le massif recueil d'hymnes aux divinités du Veda qu'on appelle le Ṛgveda (le nom précis serait Ṛgvedasaṃhitā). Ce texte nous est accessible à travers la codification et l'adaptation phonique que la tradition rattache au nom de Śākalya et qui reflètent des préoccupations savantes propres à un âge plus récent (mettons par hypothèse le VIIIe ou même le VIe s. avant notre ère). Bien entendu la « rédaction » même des Hymnes (rédaction orale), à plus forte raison l'invention des formules et chaînes strophiques sur lesquelles ils reposent,

1. L'*ariyavohāra* des textes pāli n'est rien de plus que la « langue noble » (en fait, le pāli et non le skt). Les Jaina ont l'expression *bhāṣārya* pour désigner les gens parlant ardhamāgadhī. Sur le terme *ārya* et son origine, v. Thieme Fremdling im RV. 145. Historique du mot « âryen » dans l'usage occidental Siegert WSachen 4 75.

se sont opérées à une date bien plus haute et ont dû exiger plusieurs siècles. On s'est demandé si les débuts de cette activité n'avaient pas précédé l'incursion des tribus « védiques » dans l'Inde. On a le sentiment, bien plutôt (à défaut d'indice positif), qu'il ne faut pas les situer au delà du Xe, tout au plus du XIIe siècle avant notre ère. Tout ce qui postulerait dans l'œuvre une date antérieure doit être simple souvenir.

Porteuses de la civilisation védique, ces tribus avaient envahi l'Inde sans doute peu avant le milieu du second millénaire. Elles venaient de Bactriane par le Kāpiśa et le Gandhāra et s'étaient étalées le long du bassin supérieur de l'Indus. Certains pensent que la destruction de la culture dite de l'Indus (Mohenjo-Daro, Harappa, etc.) a été leur œuvre ; il est plus probable que cette culture avait déjà disparu à l'arrivée des Âryens[1].

Quelques faits extérieurs à l'Inde attestent à haute époque une certaine diffusion du védisme : c'est ainsi qu'on a retrouvé en Cappadoce un document du XIVe s. énumérant des dieux garants d'un contrat de mariage royal : les noms sont védiques (avec des adaptations de forme) et répondent à des distributions fonctionnelles concordantes à celles du Veda[2]. Des mots indiens d'allure védique sont conservés dans des documents de Mitanni, de Nuzi, de Syrie, parmi lesquels des noms princiers[3]. Fort importants en eux-mêmes, ces

1. Cf. en dernier Foucher Vieille route de l'Inde 180.
2. Cf. notamment Konow Aryan gods of the Mitani People ; en dernier Dumézil Naissance d'archanges 16 ; du même, sur des bronzes cassites du Louristan antérieurs au XIIe s. et attestant des représentations védiques, Rev. Hittite 1950 18. Aussi Brandenstein Die alten Inder u. die Chronologie des Rigveda. Frühgesch. u. Sprachwiss. (1948) 134, aux termes de quoi le RV. ne daterait que de peu avant l'an mille.
3. Liste commode PEDumont JAOS. 67 251 ; cf. Keith IHQ. 12 569. Le

faits n'intéressent toutefois pas nécessairement l'expansion de la langue védique hors de l'Inde : ce pourraient être des emprunts, dont l'histoire précise nous échappe du reste.

L'INDO-IRANIEN. — Comme pour d'autres langues de la famille indo-européenne, il s'interpose entre la langue mère et le sanskrit historiquement attesté une unité linguistique qu'on appelle l'indo-iranien[1]. Cette unité est confirmée par l'analogie des institutions sociales et des croyances entre l'Inde védique (r̥gvédique, surtout) et l'Iran prézoroastrien. Si les résultats des récentes recherches en mythologie comparée devaient se confirmer, l'hypothèse deviendrait plus nécessaire encore.

Le vocabulaire des *gāthā* de l'Avesta (vocabulaire d'ailleurs fort limité) et celui des Saṃhitā védiques ont des points de contact qui dépassent fort en importance les cas où l'une des deux traditions seule a conservé quelque forme, et ceux où l'une et l'autre ont diversement innové. La morphologie surtout a été conservatrice : il n'est guère de nouveauté

dialecte indien concerné paraît distinct de celui qui est à la base des Saṃhitā, sans être iranien pour autant.

1. Sur l'unité indo-iranienne, l'exposé le meilleur reste celui de Meillet Dialectes indo-eur. 2e éd. chap. 2 et avant-propos 8. Cf. aussi Mansion Esquisse chap. 7 et bibliographie, Bloch passim. L'enquête jadis amorcée par Hopkins JAOS. 17 23 sur le vocabulaire n'a pas été reprise ; la séparation du travail est allée s'accentuant à mesure qu'on avançait de part et d'autre vers des interprétations sémantiques en profondeur. Le formulaire a prêté à quelques comparaisons, comme le type *súbhr̥tam bibhárti* en face de v. perse *ubrtam abaram* Wackernagel BSOS. 8 823 (Mélanges Grierson) W. (-Debrunner) 2,2 580. Cf. d'autre part Lommel AO. 10 372. On a tenté autrefois de traduire en védique (approximatif) des passages de l'Avesta (Mills, v. Bibliogr. Védique chap. 117). Sur l'unité religieuse, v. LVP. 64. — De la nécessité d'inclure tous les dialectes iraniens dans la perspective de l'indo-iranien, et notamment pour l'interprétation du RV, témoignent les travaux de HWBailey, cf. en particulier sa note JRAS. 1953 95.

de quelque poids, limitée à l'un des deux domaines ; les maintiens de part et d'autre ont eu lieu dans des conditions analogues. Comme pour la plupart des états de langue indiens ou iraniens, c'est la phonétique qui souligne le partage.

Tout d'abord le ton (ou du moins sa notation) n'est conservé que dans l'Inde. Pour le consonantisme, le sanskrit est bien plus proche du système ancien que l'avestique ou le vieux-perse, avec la préservation des quatre « efforts articulatoires » (sourdes, etc.) dans les occlusives ; les cas de désocclusion y sont restreints, la spirantisation, si commune en iranien, n'est attestée (approximativement) que dans *v*. Les innovations engageant les deux domaines ont imprimé des développements plus ou moins divergents : ainsi pour la palatalisation, la palatale sourde ancienne conservant son articulation (sous forme de *ś*) en sanskrit, la perdant en iranien (*s* ou θ), tandis que la sonore est plus voisine en indien *(j)* du phonème originel que le *z* avestique ou le *d* vieux-perse, tout en se confondant (ce qu'évite l'iranien) avec la palatale récente issue de l'ancienne vélaire. Quant à l'autre grand fait du consonantisme, la cérébralisation, il est amorcé en indo-iranien, mais le sanskrit lui donnera une extension inattendue.

Là même où apparaît un parallélisme, il est en surface : l'absence de *l* en iranien rejoint la quasi-absence de *r* dans le R̥gveda ancien, mais la suite du développement indien montre non seulement l'introduction rapide de formes à *l*, mais le maintien de *l* indo-européens qui avaient été temporairement masqués par le style rhotacisant du R̥gveda.

Le vocalisme a été altéré plus profondément, mais de manière plus uniforme entre les deux domaines, en dépit de rares isoglosses qui les séparent. Les anciennes voyelles *e* et *o* passent à *a*, lequel représente en outre la nasale sonante et le (rare) *a* authentique. Parallèlement les anciennes diph-

tongues *ei* et *eu*, *oi* et *ou*, se ramènent à *ai*, *au* (réduits à *e*, *o* du côté indien). Mais *r̥* (*r* voyelle) est, graphiquement au moins, mieux conservé en sanskrit qu'en vieil iranien, de même que la voyelle instable issue de *ə*. Le traitement *-o* de *-as* final, similaire en théorie, se présente en fait dans des conditions distinctes de part et d'autre.

Plus importante est la constatation que la phrase, dont les éléments sont liés les uns aux autres en sanskrit, a conservé en iranien ses mots nettement isolés.

La langue du R̥gveda. — Le sanskrit « védique » (c'est-à-dire, propre aux textes inspirés par cette somme de croyances et de pratiques qu'on appelle le « Veda » ou la « Connaissance ») se présente donc, aux origines, comme la langue d'un texte particulier, le R̥gveda ou « Veda des strophes » : œuvre de datation et de localisation mal définies[1]. Connaîtrions-nous avec précision le lieu et l'époque que nous resterions aussi perplexes pour en définir les caractères linguistiques. Comme tant d'autres documents sanskrits, le R̥gveda a été fixé à un certain niveau d'archaïsme, c'est-à-dire antérieur non seulement à l'usage courant, mais même peut-être à l'état littéraire courant. Bien que dû à des auteurs multiples, préparé dans des localités séparées, il ne présente guère de diversité dialectale. Autrement dit, nous avons affaire dès l'origine à une sorte de norme linguistique.

1. Tout ce qu'on peut dire est que c'est un texte du Nord-Ouest, comme l'indiquent les faits géographiques dominants : région-frontière où s'est marqué à plusieurs reprises comme un souci d'archaïser, cf. les réactions successives constituées par le Mahābhārata du N. O., la grammaire de Pāṇini, le Pañcatantra du N. O., la poétique kaśmīrienne. On a souvent noté aussi comme archaïques les formes m. i. propres au N. O. chez Aśoka et autres instigateurs d'épigraphes. Que l'on compare avec la situation « avancée » de la langue dans le bassin inférieur du Gange. Même à l'époque moderne, il y aurait des survivances védiques au N. O. Schulze SBBAk. 1916 2 (Kleine Schriften 224).

Au R̥gveda feront suite une masse considérable d'autres textes, échelonnés jusqu'aux abords de l'ère chrétienne et qui paraissent avoir été rédigés, ou du moins remaniés, dans des territoires variés de l'Inde septentrionale. Tous tant qu'ils sont, ils n'offrent que peu de prise à une chronologie, moins encore à une géographie linguistique. Sous la diversité des styles on aperçoit pourtant les éléments d'une koinè védique, base de la profusion dialectale du moyen indien et, parallèlement, de la réaction uniformisante marquée par le sanskrit dit « classique ».

La langue du R̥gveda est subordonnée à un Canon, non seulement dans l'ordre des exigences religieuses (mythologie, rituel), mais même dans l'ordre formel et poétique. Les Hymnes servaient d'exorde aux grandes cérémonies : le recueil s'en est constitué peu à peu, retenant les meilleurs spécimens, réadaptant peut-être des pièces anciennes aux conditions créées par la complexité croissante du cérémonial. D'emblée le R̥gveda nous présente la situation qui se répètera si souvent dans l'Inde : le poème comme résultat d'une joute savante organisée par les princes ou les cénacles ; dans ces compétitions, l'œuvre était soumise à toutes sortes de règles préliminaires, la création prenait naturellement l'aspect d'une surenchère. De tout temps le sanskrit littéraire a été l'instrument et, peut-on dire, la victime du panégyrique.

Sur la base d'une stylométrie, on a tenté une chronologie relative des Hymnes[1]. Les résultats n'ont été qu'en partie probants, parce que les formules — qui sont pour ainsi dire

1. Wüst Stilgeschichte u. Chronologie d. RV. se fonde sur les formations de grammaire ou de style présentant un intérêt typologique (c. r. Pisani RSO. 12 332) ; Poucha Archiv Or. 13 103, 125 se fonde essentiellement sur les hapax. Les conclusions d'Arnold Vedic Metre 28 et passim demeurent en grande partie valables.

les cellules de cet organisme — ont été empruntées, transportées en tous sens[1]. Il demeure à coup sûr des détails de facture propres aux « familles », à certains groupes d'auteurs (qui parfois inscrivent leur nom en anagramme au cours du poème). Plus encore, il y a des traits communs à l'ensemble des morceaux adressés à un même dieu : l'emphase indraïque, par exemple, n'est pas semblable à celle des poèmes à Agni ou à celle (la plus unitaire de toutes) des hymnes à Soma ; ceux à Varuṇa ont une diction plus sobre, parfois familière et empreinte d'affectivité[2].

La plupart des pièces composant le dixième « cercle » *(maṇḍala)*, plusieurs dans le « cercle » initial, d'autres disséminés dans le gros du recueil, généralement en appendice, présentent une facture nettement plus moderne : les indices qu'on a pu tirer de la grammaire vont de pair avec ceux que livrent le rituel, la mythologie, éventuellement la géographie, plus « orientale ». Il existe une certaine manière de confectionner un hymne à Indra à l'époque du dixième Livre, qui s'oppose trait pour trait à la manière ancienne : mots ou sens nouveaux, différences dans la stylisation et le dosage des formules. Sous ces réserves, la langue du Ṛgveda est, en gros, unitaire ; si, comme tout invite à le croire, le fond

1. Sur la question des formules, on n'est guère allé au delà de l'étude soigneuse de Bloomfield Repetitions (et articles connexes, du même), avec des résultats modérés, mais probants. Comme exemple de circuit formulaire on peut rappeler celui qui a pour centre *vṛ-* « couvrir » *vṛtrá* « résistance » R.-Benveniste Vṛtra 101 et passim. Sur les formules du 9e Livre autour de la notion du « tamis » à soma, v. Vāk no 5.

2. Il n'y a que des remarques isolées, not. de Geldner dans sa traduction 1 61, 86, 175, 237 ; 2 91 etc. On a noté le caractère unitaire de tel maṇḍala, ainsi du 2e Weber SBBAk. 1900 601 ; du 8e Hopkins JAOS. 17 23 Pisani cité ci-dessus p. 11 n. 1 Wüst WZKM. 34 165 Hillebrandt Alt u. Neu-Indien 1 ; du 6e Hillebrandt Ved. Mythol.[2] 1 519 et passim. Cf. aussi W. 1 p. xiii.

en est composite, les matériaux sont assez bien amalgamés pour ne laisser déceler nulle part des apports distincts.

Phonétique du Ṛgveda[1]. — Dans le vocalisme, la perte des alternances qualitatives de l'indo-européen, l'ambiguïté de l'*a* et (partiellement) de l'*i*, ont amené à renforcer les échanges de quantité : *a/ā* (déjà, en partie, en iranien) remplace largement l'ancien *e/o ;* dans la série aboutissant à *ir (ur)*, des doublets *īr (ūr)* se sont établis. Le souci d'éviter certaines séquences métriques, même d'en rechercher certaines autres (rythme iambico-trochaïque des mots longs) a commandé plus d'une répartition quantitative ; ainsi se sont accrédités des allongements (parfois pré-indiens en leur principe) à la jointure des composés ou dans la syllabe radicale légère de divers thèmes verbaux. Par contre, la *vṛddhi* authentique (non rythmique) est d'extension réduite dans le verbe, plus réduite encore dans le nom, si l'on excepte la *vṛddhi* très spéciale propre à la dérivation secondaire, qui marque au contraire un progrès. Des voyelles longues se sont créées

1. Sur la grammaire ṛgvédique, consulter les manuels existants, le dernier en date, mais non comparatif, par Renou (1952), avec bibliographie. Une révision du Thumb est en cours par Hauschild (vol. 2, textes et glossaire, déjà paru), ainsi que la continuation du W. (-Debrunner), notamment 2,2 (dérivation nominale) qui vient de paraître (1954). Utile glossaire explicatif et élargi de l'Altind. Gr. 1 (phonétique) par Sûrya Kânta (1953).

Pour les origines i.-e., v. Benveniste Origines de la formation des noms, Noms d'agent et noms d'action, et les travaux plus anciens cités Bibliogr. Védique chap. 173. Le védique est traité dans le cadre de l'indo-âryen chez Bloch. Pour les monographies, on se bornera à rappeler parmi une masse d'autres Meillet MSL. 21 193 (rythme quantitatif) Edgerton Lang. 19 83 (semi-voyelles) Porzig IF. 41 210 (hypotaxe) MLeumann Neuerungen im ai. Verbalsystem (1952). — Sur l'indo-eur., l'exposé le plus récent, mais bref, est par Vendryes et Benveniste, Langues du monde, 2e éd., 5. Sur l'origine des Indo-eur., en dernier, Thieme Heimat d. idg. Gemeinsprache (1953) qui, se fondant sur la présence de certains realia, pense à l'Europe septentrionale.

comme une sorte de compensation à la chute d'une sifflante sonore.

Mais c'est la fin de mot (en y joignant la fin du membre antérieur, dans un composé) qui offre les phénomènes les plus intéressants : les consonnes sont « comprimées », le contact avec l'initiale du mot suivant entraîne des accommodations de sonorité, voire d'articulation, plus étendues souvent qu'à l'intérieur même du mot ; la situation de voyelle devant voyelle donne lieu à des contractions, des nasalisations, à un traitement typique tel que *-o* devant sonore en partant de *-as* (à l'intérieur, il y a des traces, soit de *o* soit de *e*). De larges flottements quantitatifs existent pour la voyelle finale[1].

C'est précisément le vocalisme, intérieur ou (plus souvent) final, qui a subi l'action des diascévastes. Une édition restituée du Ṛgveda, faite à la lumière de la métrique, montrerait que les variations réelles dans la quantité étaient plus considérables que celles que la graphie révèle (et qui parfois ne sont pas sincères) ; la graphie a systématisé le sandhi, alors que la prononciation véritable (d'ailleurs non conservée dans la récitation d'aujourd'hui) exigeait souvent l'hiatus ou la restauration syllabique : c'est aussi la restauration qu'impose ou conseille le mètre pour un grand nombre de *y* ou de *v* après consonne. Il y a des cas de synérèse à restituer, d'épenthèse vocalique ; nombre de syllabes longues ou de diphtongues, généralement en syllabe finale, comptent pour deux syllabes, etc. L'adaptation orthoépique a été incomplète, inégale : ce fut l'œuvre d'une école normalisante, qui a pour-

1. Et peut-être des quantités intermédiaires, quasi-longues et supra-longues comme le voulait Oldenberg ZDMG. 62 486 et ailleurs (confirmé par la théorie indigène, Allen Phonetics in Ancient India 86). Contra, Gauthiot Fin de mot 169 et passim.

tant reculé devant la perspective d'avoir à remanier trop profondément un texte sacré pour l'ajuster aux habitudes graphiques d'une époque où avait cessé l'activité créatrice de mantra's (formules sacrées).

Le consonantisme, en revanche, paraît avoir été noté exactement, sauf dans quelques finales, et sous réserve de ces minuties issues des exigences de la récitation hiératique, minuties que l'écriture ne pouvait guère enregistrer : nasalisations accessoires, sons « jumelés », etc. Nous avons parlé (p. 9) du maintien des quatre articulations dans les occlusives. Parmi les palatales, des confusions se sont produites entre les types nouveaux et les types anciens, notamment pour le *h*, lequel, résultant en outre de tentatives de désocclusion de *gh dh bh*, atteste décidément des sources multiples[1]. Il y a eu aussi quelques variations entre aspirées et non-aspirées, élimination totale (sauf traces indirectes) de la sifflante sonore, à peu près totale de la liquide *l* (cf. p. 9). Un trait proprement ṛgvédique est le remplacement de *ḍ (ḍh)* a l'intervocalique par un *ḷ (ḷh) :* « fait d'école », qui n'a sans doute pas de signification linguistique profonde. Dans l'ensemble, le système des occlusives est solide, des suppléances ont consolidé les points faibles ; une manière d'alternance *c/k*, *j/g* ou *gh* a trouvé place. Les nasales ont été sujettes à s'adapter aux phonèmes environnants : ainsi, devant spirante (et, graphiquement au moins, devant occlusive), elles s'affaiblissent en une résonance surajoutée à la voyelle précédente.

1. Il est douteux qu'il faille voir un fait dialectal (Meillet IF. 31 120) dans la tendance à ouvrir les occlusives intervocaliques. La langue ṛgvédique regorge de tendances phoniques incohérentes, qui ne se laissent pas ramener à des répartitions de dialectes. Autre, Bradke ZDMG. 40 673. — Faits dialectaux dans le Veda (généralement après le RV.), Edgerton Mélanges Collitz 29.

Le fait majeur est l'extension des consonnes cérébrales, issues d'une (rétro-)flexion *(nati)* provoquée soit en contact, soit à distance. Comme pour tant d'autres phénomènes, on a voulu voir là l'influence d'un substrat dravidien : mais le principe, nous l'avons vu (p. 9), est nettement indo-iranien, l'extension demeure phonétiquement motivée ; ce sont bien plutôt les rares formes échappant à la cérébralisation attendue où l'on devrait reconnaître (on n'y a d'ailleurs pas manqué non plus) une influence anâryenne. Dans les formules les plus archaïsantes, il arrive même qu'un *s* initial, un *n* initial ou intérieur, soient « fléchis » par l'effet d'un *r* ou d'un *ṣ* finals du mot précédent : fait de plus soulignant le caractère continu du pāda védique — caractère continu qui tend à se relâcher à la césure, mais en revanche provoque l'enjambement phonique à la fin des pāda impairs, tout au moins dans le texte normalisé.

L'autonomie du mot, présumée intégrale pour l'indo-européen, se trouve ainsi fortement entamée, ce qui facilitera en sanskrit ultérieur la prolifération des composés longs. Nombre d'éléments accessoires deviennent enclitiques de mot ou de phrase (« mots seconds » — le principe étant, du reste, de date indo-européenne), d'autres sont proclitiques. Les faits de sandhi, l'harmonisation sporadique dans le timbre des voyelles, les allitérations, etc., tout rappelle que l'unité véritable est le quartier de vers *(pāda)* pour la récitation, comme elle est la « formule » pour le sémantisme. Il faut comprendre que ces textes ont été soumis à des règles rigoureuses de mémorisation et de récitation : nous avons encore des manuels anciens, relatifs à ce savoir, et le témoignage des *śrotriya* modernes confirme le martèlement phonique intense qui commandait l'élocution sacrale.

MORPHOLOGIE DU ṚGVEDA. — Nous avons relevé (p. 9) le caractère conservateur du ton védique Néanmoins la coïncidence entre apophonie vocalique et alternance accentuelle a cessé d'être absolue, surtout dans le nom. D'autre part, l'enclise du verbe non-subordonné (signe avant-coureur de la déperdition du verbe en sanskrit post-védique ?) est un fait probablement nouveau, tout comme les complications du système engendrées par le développement même de la morphologie.

La composition nominale, si l'on met à part la classe des *dvandva* ou « composés copulatifs » — classe rudimentaire, fortement archaïsante, limitée à la notation des couples divins naturels —, comprend les formations suivantes : d'une part, celles qui répondent à un groupement de deux mots en syntaxe verbale, type *dhanaṃjayá* = *dhánaṃ jayati* « gagnant le butin ». D'autre part, celles qui équivalent à des épithètes descriptives, à des phrases relatives élémentaires, type *ugrábāhu* « aux bras puissants ». L'association de substantif avec adjectif, celle de deux substantifs apposés ou déterminés l'un par l'autre, n'existaient que dans une mesure très limitée. Il est vrai que ces cadres virtuels s'emplissent peu à peu dans les portions plus récentes du recueil. les uns par reviviscence de composés hérités, d'autres par innovations. On ne peut dire, toutefois, que la composition nominale dans le Ṛgveda soit un outil linguistique vraiment important ; elle ne contribue guère à l'expression de la phrase ; le nombre des éléments y dépasse très rarement deux et les procédés vivants sont peu nombreux.

En revanche, la dérivation est très productive, qu'il s'agisse des suffixes primaires — comme il est normal dans une langue où le sentiment de la racine est intense —, ou bien des suffixes secondaires, c'est-à-dire tirés d'autres noms. Il y a surabondance de dérivés dans certains cas, ainsi pour l'expression

de la « grandeur » en partant du thème *máh*, avec *máhas mahimán (majmán) mahitvá mahitvaná *mahis*, et les tentatives isolées *mahinā́ mahnā́ maháye mahā́ni*. Mais l'abstraction n'a pas de mode d'expression stable, les dérivés — abstraits comme adjectifs — de noms divins demeurant exceptionnels ; relativement rare aussi est le nom verbal en *-ta-* dans les couches les plus anciennes. Il y a des essais d'une dérivation propre aux composés nominaux *(samāsānta)*. Dans l'ensemble, la spécialisation sémantique est faible ; dans les suffixes primaires, la relation entre les acceptions du verbe et celles du dérivé n'est pas toujours prévisible. Enfin bien des noms conservent un « suffixe zéro », par rapport auquel d'autres finales, notamment *-a-* et *-ā-*, sont en fait de simples élargissements.

La morphologie nominale continue assez fidèlement l'état ancien, sauf quelques formations qui étaient en décadence dès la fin de la période indo-européenne, comme celles en *-r/ -n*[1]. Le développement des sept cas nominaux, mieux identifiables souvent par la forme que par l'emploi, a dispensé dans une large mesure de l'usage des prépositions : ces dernières sont, il est vrai, virtuellement présentes sous l'aspect de préverbes, préverbes d'emploi très souple, partiellement autonomes et pouvant tenir lieu du verbe personnel ; ils apportent les nuances de direction ou nature du mouvement, de transitivation, d'aspect. Il n'existe guère encore de cas absolus. Dans les noms neutres, le pluriel n'est pas toujours formellement exprimé. En revanche, l'emploi du duel est rigoureux, à peu d'exceptions près. Les alternances sont assez bien préservées dans la flexion nominale, qui cependant comporte des aménagements massifs pour les thèmes en

1. En dernier Benveniste Origines 3. — Dénominatifs en *-aryati -anyati* et connexes BSL. 37 17.

-i- et en *-u-* notamment, et en général pour tous les thèmes terminés en voyelle ; dans ceux en *-a-*, qui sont en progrès marqué, l'influence pronominale paraît indéniable. Il existe des désinences formant des doublets, parfois utilisés à des fins de style, plus souvent à des commodités métriques : signe, entre autres, d'une langue mal fixée, qui n'a pas eu le temps ou pris la peine d'élaguer[1]. Du reste, les faits de langue sont malaisés à séparer des faits de style : ainsi le problème des « finales syncopées » prête à plus d'une solution valable.

Le centre d'attraction de la langue est constitué par le verbe[2], autour duquel s'ordonnent préverbes, enclitiques de phrase, adverbes, et qui commande la structure des dérivés nominaux. Les désinences personnelles ont proliféré autour des thèmes verbaux, eux-mêmes multiples ; il est fréquent qu'un même verbe dispose de trois ou quatre types distincts de présent ou d'aoriste, sans compter les conjugaisons « déverbatives », causatif, intensif, désidératif. Une racine telle que *kṛ-* « faire » n'a pas moins de 160 formes distinctes (30 en avestique). Le participe conserve ou acquiert une certaine autonomie ; de même l'optatif, moins vivant toutefois que l'impératif[3] ou le subjonctif[4], modes qui s'adap-

1. Si la morphologie donne l'impression d'une langue en formation, l'étude des formules et du style inviterait au contraire à reconnaître une longue préhistoire. On a considéré parfois, non sans raison, les hymnes comme de la poésie d'épigones. Il faut se garder de voir des survivances dans un grand nombre de faits de détail, qui sont des réfections, des formes instantanées, KHoffmann Münch. Stud. Sprachw. 2 (1952) 115 MLeumann (supra p. 13 n. 1).

2. Le primat du verbe se marque dans toute la tradition « étymologisante » qui commence avec les Br., puis le Nir. : cela en dépit des objections de Gārgya (Nir. I 12), dont il se peut que Patañjali se réclame implicitement (Sarup Nir. transl. 212). Sur le plan philosophique, le primat du verbe représente celui de l'acte, *vāco retaḥ karma* AĀ. II 1 3, l'un des postulats de la pensée indienne.

3. Avec des finales en *-si* (parfois refaites en *-sa*) Debrunner Mélanges Winternitz 6.

4. Rapports flottants entre subj. et indic. thématique BSL. 33 5 ; décadence du subj. Monographies sktes n° 1. Traces de présent en *s-* Kuiper AO. 12 190.

taient éminemment aux besoins du panégyrique et qui ont commencé à créer entre eux un système mixte, du moins aux premières personnes. Il existe en outre un type mal caractérisé, l'injonctif, où l'on a cru voir un vieil emploi indifférencié du verbe personnel.

Les formations verbales demeurent largement indépendantes les unes des autres pour une même racine (la notion même de racine ayant fort évolué depuis l'indo-européen le plus lointainement accessible). Il n'y a que l'amorce du tour périphrastique. Quant aux formes invariantes, si l'absolutif est encore mal établi, l'infinitif ne compte pas moins de seize procédés distincts. L'expression passive est peu développée. La voix moyenne est bien installée dans la plupart des thèmes (y compris dans l'infinitif en *-dhyai*[1]), mais elle n'est pas en harmonie structurelle avec l'actif et la motivation nous en échappe souvent.

Syntaxe et style du R̥gveda. — En syntaxe, il faut noter la liberté très grande (mais non absolue) de l'ordre des mots, l'usage constant de l'asyndète, la rareté du discours direct comme expression de phrase. Les subordonnées commandées par des conjonctions (le cas échéant, par le simple réveil tonique du verbe)[2] abondent, bien qu'assez mal caractérisées quant à l'emploi ; la relative du type définissant est plus fréquente que celle du type attributif. Les particules renforçantes, hortatives, généralisantes, sont d'un usage considérable et mal discipliné. Il y a une certaine tendance à éviter les mots (importants) trop brefs, ainsi que les homonymes morphologiques.

1. Benveniste Infinitifs avestiques 84.
2. Oldenberg ZDMG. 60 707 Meillet BSL. 34 122.

Plus encore qu'une mine de traits de langue singuliers, le Veda est un répertoire de procédés de style[1], non moins singuliers : les uns à tendance ou soubassement syntaxique (parenthèse, ellipse, anacoluthe, figura etymologica), les autres, morphologique (créations instantanées, haplologie) ou phonétique (allitération, éventuellement rime). De la surenchère oratoire est né le recours si fréquent à l'hyperbole, ainsi que l'extrapolation à base d'emprunts littéraux. Dérivant du précédent, le souci de s'exprimer par voie d'énigmes, ou du moins en langage voilé — ce qu'on désignera plus tard par les mots *pári-hval-*, *saṃdhāvacana* — a contribué dans de nombreux passages à créer des mots à double sens, des images inversées, surimposées, bref ce qu'on a appelé, regardant les choses du dehors, le « galimatias » védique (Bergaigne). Mais il y a des hymnes ou portions d'hymnes qui sont d'une limpidité parfaite. Ainsi le tout premier morceau du recueil :

Spécimen 1.

agním īḷe puróhitaṃ yajñásya devám r̥tvíjam/ hótāraṃ
[ratnadhā́tamam//
agníḥ pū́rvebhir ŕ̥ṣibhir íḍyo nū́tanair utá/ sá devā́m̐
[éhá vakṣati//
agnínā rayím aśnavat póṣam evá divé-dive/ yaśásaṃ
[vīrávattamam//
ágne yáṃ yajñám adhvarám viśvátaḥ paribhū́r ási/
[sá íd devéṣu gachati//

1. Sur le style, outre les études citées dans notre Gramm. védique 408, cf. Weller ZII. 5 178 (métaphores) Porzig Mélanges Sievers 646 (devinettes) Gonda AO. 14 161 (homonymie). Plus généralement, Bloomfield Rig-Veda Repetitions, Gonda Similes in Skt Liter. (ubi alia), Diwekar Fleurs de rhétorique 7, Wüst ZDMG. 80 161.

agnír hótā kavíkratuḥ satyáś citráśravastamaḥ/ devó
[devébhir ā́ gamat//
yád aṅgá dāśúṣe tvám ágne bhadráṃ kariṣyási/ távét tát
[satyám aṅgiraḥ//
úpa tvāgne divé-dive dóṣāvastar dhiyā́ vayám/ námo
[bháranta émasi//
rā́jantam adhvarā́ṇāṃ gopā́m ṛtásya dī́divim/ várdha-
[mānaṃ své dáme//
sá naḥ pitéva sūnávé 'gne sūpāyanó bhava/ sácasvā
[naḥ svastáye//

« J'invoque Agni le chapelain, le prêtre divin du sacrifice, l'oblateur qui confère le plus de trésors.

Agni a été digne d'être invoqué par les poètes d'autrefois et par ceux d'aujourd'hui : qu'il amène les dieux ici !

Par Agni que (le sacrifiant) obtienne richesse et prospérité de jour en jour, glorieuse, consistant en fils nombreux !

O Agni, seul le sacrifice, le rite que tu circonscris de toutes parts, accède aux dieux.

Agni l'oblateur à la force de voyant, le véridique, le plus brillant en renommée, lui le dieu qu'il vienne ici avec les dieux !

Quand, ô Agni, tu veux réellement faire du bien à l'adorateur, cela de toi se réalise, ô Aṅgiras.

Nous nous approchons de toi, ô Agni, de jour en jour, ô éclaireur des nuits, apportant notre hommage.

De toi qui régis les rites, gardien de l'Ordre, qui illumines et croîs en chaque maison.

Sois-nous d'accès facile, comme un père au fils, ô Agni ! Assiste-nous pour le bonheur ! » (Ṛgveda I. 1).

Voici par contraste un poème d'expression volontairement ésotérique. Le poète se flatte d'avoir percé le mystère du *ṛtá* « ordre cosmique » et de l'*ánṛta* « anarchie cosmique » ; il a compris le *bráhman*, la « formulation » par énigmes, dont la maîtrise assure le fonctionnement de ces corrélations et interférences, en lesquelles réside précisément le Ṛta[1].

Spécimen 2.

yuváṃ vástrāṇi pīvasā́ vasāthe yuvór áchidrā mántavo
[ha sárgāḥ/
ávātiratam ánṛtāni víśva rténa mitrāvaruṇā sacethe//
etác caná tvo ví ciketad eṣāṃ satyó mántraḥ kaviśastá
[ṛ́ghāvān/
trirááśriṃ hanti cáturaśrir ugró devanído ha prathamā́
[ajūryan//
apā́d eti prathamā́ padvátīnāṃ kás tád vām mitrāvaruṇā́
[ciketa/
gárbho bhārám bharaty ā́ cid asya ṛtám píparty ánṛtaṃ
[ní tārīt//
prayántam ít pári jāráṃ kanī́nām páśyāmasi nópanipá-
[dyamānam/
ánavapṛgṇā vítatā vásānam priyám mitrásya váru-
[ṇasya dhā́ma//
anaśvó jātó anabhīśúr árvā kánikradat patayad ūrdh-
[vásānuḥ/
acíttam bráhma jujuṣur yúvānaḥ prá mitré dhā́ma
[váruṇe gṛṇántaḥ//
ā́ dhenávo māmateyám ávantīr brahmapríyam pīpayan
[sásminn ū́dhan/

1. Interprétation détaillée Journ. Psychol. 1949 266 et Bhāratīya Vidyā 10 133.

pitvó bhikṣeta vayúnāni vidvā́n āsā́vívāsann áditim [*uruṣyet//*
ā́ vām mitrāvaruṇā havyájuṣṭiṃ námasā devāv ávasā [*vavṛtyām/*
asmā́kam bráhma pṛ́tanāsu sahyā asmā́kaṃ vṛṣṭír [*divyā́ supārā́//*

« Vous êtes vêtus de vêtements onctueux. Oui, vos créations sont des pensers infrangibles. Vous avez aboli tout ce qui est non-agencé, vous allez selon l'agencé, ô Varuṇa et Mitra.

Maint (être humain) ne comprend point ceci de ces (dieux, à la tête desquels sont Varuṇa et Mitra, — à savoir) la Formule véridique, formidable, clamée par le poète : *le Quatre-pointes puissant tue le Trois-pointes. Oui, les ennemis des dieux ont vieilli les premiers.*

(Et cette autre formule) : *sans pieds, elle va la première de celles qui ont des pieds.* Qui comprend ceci de vous, ô Varuṇa et Mitra ? (Et encore :) *l'embryon porte le faix de ce* (monde) *même: il sauve l'agencé, il a terrassé le non-agencé.*

Nous voyons l'amant des vierges s'avancer tout autour, mais non se coucher auprès (d'elles), *vêtu de tissus sans bordure.* (Voilà) l'Institution aimée de Varuṇa, de Mitra.

(Et encore :) *né* (comme) *non-cheval, non-pourvu de rênes,* (il est devenu) *un coursier; criant avec force, il vole, le dos au zénith.* Les jeunes se sont plu au mystère incompréhensible, tandis qu'ils chantent devant Varuṇa et Mitra l'Institution (de ces dieux). Les vaches laitières qui ont aidé le fils de Mamatā

(jadis), vont (aujourd'hui) gonfler de lait, à la même mamelle, l'ami du mystère. Celui qui sait les voies cachées, qu'il prenne part à la nourriture ! Celui qui veut gagner par sa bouche, qu'il donne libre cours à Aditi !

Puissé-je, ô Varuṇa, ô Mitra, vous induire à agréer l'offrande avec mon hommage, avec votre concours ! Que notre mystère triomphe dans les compétitions ! A nous la Pluie céleste, l'heureuse traversée ! » (Ṛgveda I 152).

Vocabulaire du Ṛgveda[1]. — Comparativement au cercle d'idées assez restreint où se meuvent ces vieux poètes, le vocabulaire est riche, avec une forte proportion d'hapax (lesquels attestent aussi, il est vrai, les lacunes de notre information). Le goût des spéculations a empli plus d'un mot, originairement simple et plat, de nuances plus ou moins « mystiques » (comme disaient les premiers traducteurs), ainsi *púrīṣa* « matériaux de déblai, etc. » reçoit l'acception fuyante de « source cosmique des eaux » ; de même pour *ūrvá* « caverne » *púraṃdhi* « abondance » *svadhā́* « impulsion naturelle » *dhiṣáṇā* « acte » (?) et bien d'autres. Des expressions aussi banales que *padé góḥ* « dans le pas de la vache », les formes *véḥ* « oiseau », *ríp (rúp)* et autres monosyllabes sont valorisées de la manière la plus imprévue. C'est de la sémantique déchaînée.

Des forces magiques élémentaires imprègnent des mots comme *arká* « lumière » et « chant » *téjas* « éclat » *áraṃ-kṛ-*

1. Il est impossible de citer ici les innombrables études ayant trait au vocabulaire ṛgvédique, v. Bibliogr. Véd. chap. 189-194 passim. En tête, Oldenberg, passim. Parmi les dernières en date, relevons tout particulièrement Thieme Untersuchungen z. Wortkunde, ainsi que Lüders Varuṇa I (passim). Glossaire

« mettre en état » *bhūṣ-* « renforcer »[1]. Aggravant la polysémie naturelle du sanskrit, la tendance à l'énigme est responsable pour une part de cette sorte d'ambiguïté diffuse où se meut le lexique[2], un même mot pouvant recevoir par exemple une acception tantôt favorable, tantôt sombre, inamicale : ainsi *arí* (quel qu'en soit le sens premier, sans doute « étranger au clan ») équivaut tantôt à « ami » tantôt à « ennemi », parfois en formules surimposées ; *manyú* se dit du zèle pieux comme de la passion funeste, *śáṃsa* est la « bonne parole » et la « malédiction », *vṛj-* s'emploie des méchants qu'on « renverse » et du dieu qu'on « attire à soi », *áditim uruṣya* IV 2 11 est simultanément « protège l'innocence » et « garde-nous de la non-possession ».

Mais la majorité des polyvalences sémantiques résulte de transferts par analogie, comme il en existe partout certes, nulle part autant peut-être que dans ces formules harcelées par l'invention mythologique : *raśmí* « rêne » est en même temps « rayon (du soleil) », les mots pour « doigt » ou « main » valent aussi pour « rayon », ceux pour « arme » valent pour « foudre », ceux pour « force » ou « élan » désignent la flamme, ou inversement. L'exemple extrême, presque caricatural,

en cours des Saṃhitā, avec notes critiques et exégétiques, par Vishvabandhu Shastri.

1. Gonda Meaning of Ved. *bhūṣati;* du même, sur *áraṃ kṛ-*, Mélanges Thomas 97 ; sur *gurú* (« chargé de poids magique »), BSOS. 12 124 ; sur *utsavá* (« fait de stimuler, d'engendrer »), Mélanges Vogel 146 ; sur *bráhman*, Notes on *b*° (1950). — Sur la vitalisation des noms d'action, cf. Thieme Untersuchungen 33 ; notamment, pour les noms en *-ti-*, W. (-Debrunner) 2,2 636.

2. Sur l'ambiguïté du vocabulaire ṛgvédique, J. As. 1939 161 ; sur des valeurs secondaires allouées à certains mots, ibid. 321. Cf. aussi Sieg Sagenstoffe introd., sur les divergences dans l'interprétation indigène. Sur l'obscurité des mantra, cf. entre autres Tantravā. I 2 49 discutant les formes *jarbhárī turphá-rītū* (RV. X 106) et I 169 3 (passages déjà notés par le Mahābhāṣya II 1 1 en fin du vt. 1), sommets de l'abracadabra védique. La strophe dans X 106 est souvent moquée par les « ennemis du Veda », ainsi Sarvadarś. VI 21.

des Nighaṇṭu, ce glossaire d'époque védique tardive, montre comment s'est constituée la synonymie du Ṛgveda : les Nighaṇṭu ne connaissent pas moins de cent noms de l'eau, qu'ils extraient pour la plupart de passages particuliers de la Saṃhitā où le contexte évoquait plus ou moins directement l'image des eaux[1].

Les préoccupations majeures des ṛṣi (auteurs-voyants des Hymnes) dans l'ordre pratique ont aussi laissé leur marque sur le vocabulaire : bien des termes ont reçu ou développé le sens de « force » ou de « richesse », plus d'un verbe a été adapté à revêtir l'acception de « donner »[2] ; le nom même du « don rituel » a été d'abord celui de la vache « située à main droite » *(dákṣiṇā)*. Enfin des vocables destinés à assumer une valeur très générale, *ṛtú* « saison », *kālá* « temps », ont maintenu dans le Ṛgveda leur spécialisation première, « répartition fonctionnelle » ou « acte décisif » ; le *bráhman* n'est encore qu'un certain type de « formulation », *ātmán* un élément indistinct de la personnalité[3].

A certains égards, le Veda n'est qu'une manière d'écrire — constatation qui ne doit cependant pas le frustrer de son authenticité linguistique. C'est l'illustration du *paro'kṣatva* du langage, du « hors-la-vue », notion à laquelle de tous temps les Hindous ont été attachés. Tout au moins est-ce une pensée dirigée, dans laquelle tout concourt à un objectif où ne permettait pas d'accéder spontanément le matériel sémantique normal.

Néanmoins des expressions sans détour, souvent frappantes,

1. BEFEO. 1951 211 sur les Nighaṇṭu.

2. Sprache 1 (= Mélanges Havers) 11.

3. Sur *ṛtú*, Archiv Or. 18 (= Mélanges Hrozny) 431 ; sur *kālá*, Wackernagel KZ. 59 20 ; sur *bráhman*, Gonda supra p. 26 n. 1 Thieme ZDMG. 102 91 Renou J. As. 1949 7; sur *ātmán*, Vāk n° 2 151. Voir aussi sur *ṛtá* Lüders ZDMG. 1944 1 et Varuṇa passim ; sur *krátu*, Rönnow MO. 26 1 ; sur *viráj*, J. As. 1952 141.

rappellent aussi le fonds élémentaire de civilisation sur lequel se sont édifiés les Hymnes : termes de la langue de l'élevage et de l'agriculture (dont plusieurs ont été haussés en acceptions abstraites ou spirituelles, ainsi les mots pour « chemin des vaches, pâturage » et plus généralement tout ce qui se rapporte à la vache) ; termes de guerre, de razzias, de défense armée (*vṛtrá* « résistance », devenu un nom de démon). Il existait par ailleurs une vie sociale avec des fêtes, des jeux — il y a un argot du jeu, notamment autour des courses de chevaux[1].

ORIGINES DU VOCABULAIRE ṚGVÉDIQUE. — Ce vocabulaire n'est qu'en partie indo-européen, la proportion héritée étant naturellement bien plus forte dans les racines verbales que dans les noms autonomes. Certains mots religieux ou sociaux, attestés aussi en iranien, sont communs avec l'italo-celtique[2], rappelant sans doute le fait que les langues marginales s'étaient séparées les premières ; *śraddhā́* « confiance (en l'effet du rite) »[3] ou *rā́j* « roi » sont instructifs à cet égard.

D'où vient la portion présumée non indo-européenne ? Si l'on admet par une sorte de postulat que tout ce qui n'a pas d'origine indo-européenne démontrable doit être dravidien ou muṇḍā (ou, plus largement, austro- asiatique), on sera conduit par une pente naturelle, négligeant l'intervalle des siècles, à considérer comme autant d'emprunts à un (pré-)dravidien ou (pré-)muṇḍā tous les mots qui présentent des accords des sens et de forme avec des mots

1. Vedische Studien, passim. Bien des positions ont été d'ailleurs délaissées depuis par Geldner, leur principal tenant. Cf. aussi Lanman JAOS. 20 12.

2. Fait noté d'abord par Vendryes MSL. 20 265, repris par d'autres. Il existe aussi une communauté, moins caractérisée, avec le balto-slave.

3. Köhler *Śraddhā* (1948).

de ces langues[1]. En réalité les concordances dont on a fait état sont d'ordinaire peu probantes. Elles gagneront en force à mesure qu'on avance vers les stades ultérieurs du sanskrit, quand progressent l'expansion géographique et celle des genres littéraires. La spécificité du langage n'en sera d'ailleurs jamais profondément atteinte. A l'époque védique, à plus forte raison à l'époque du Ṛgveda, elles demeurent exceptionnelles. L'attention est attirée par un mot d'aspect étrange, tel *ulū́khala*[2] « mortier » (Ṛgv. récent), instrument propre au culte familier (comme l'indique à souhait l'hymne I 28) et formant couple avec *músala* « pilon » (AV.), mot à groupe *-us-*, l'un et l'autre termes comportant des phonèmes *l*. Mais des cas de ce genre sont exemplaires par leur rareté même.

1. Éléments de la bibliographie (avec analyses) chez Régamey Bibliogr. des travaux relatifs aux éléments anaryens BEFEO. 34 429 (jusqu'en 1935). Cf. aussi LVP. 198 et (supplément) 360. Les positions de Bloch sont données Indo-ar. 321 et BSL. 25 1 BSOS. 5 730 Some Problems, passim. Pour le muṇḍā, v. maintenant Kuiper Proto-M. Words in Skt ; pour le dravidien, Burrow BSOS. 9 à 12, passim Trans. Philol. Soc. 1945-46 passim. Pour les deux domaines, Mayrhofer Mélanges Hrozny 5 (= Arch. Or. 18) 367 Saeculum 2 54 Archivum Ling. 2 39 Germ.-Roman. Monatschrift 34 (1953) 231 et Étymol. WB. en cours. Bien entendu, ces travaux intéressent l'ensemble du skt, non le védique ni à plus forte raison le ṛgvédique seuls.

On a cru parfois reconnaître un substrat dravidien ou muṇḍā (éventuellement pan-asiatique) dans l'extension des cérébrales, l'emploi de la phrase nominale, de l'expression passive, de l'absolutif, etc., cf. Keith 22 Bloch 328 Poucha Mélanges Hrozny 2 285 EHofmann KZ. 71 27 Mayrhofer précité (Étym. WB, 1 p. 10).

Mais les conditions de tous ces faits sont présentes dès le Veda ; aucun d'eux n'implique rien d'autre que l'évolution prévisible d'une langue littéraire dans des conditions données. Mayrhofer Germ.-Rom. Mon. 1. c. évoque la possibilité d'autres langues-substrats. Mais d'abord il faudrait avoir mieux exploité, à l'aide des dialectes iraniens, la richesse du fonds indo-iranien, supra p. 8 n. 1 in fine.

2. Bloch BSOS. 5 741. On a cité aussi *śakúnti* et (?) *pataṃgá* pour le RV. ; *bhṛmalá* et *tūpará* pour l'AV. Sur le cas de *phaligá*, Master BSOS. 11 297.

Une autre tentative consiste à déceler des formes moyen-indiennes dans le R̥gveda[1]. De fait, plusieurs noms paraissent offrir un type d'évolution phonique qui fait penser au prâkrit : ainsi *víkaṭa* « difforme » *jájjhatīḥ* « qui éclatent » *sthāṇú* (et *sthūṇā́*) « tronc » *jyótis* « éclat » *múhu(r)* « soudain » et quelques autres. On a même voulu voir un mâgadhisme dans l'idiome *sū́re duhitā́* « la fille du soleil ». Ici encore les faits assurés sont très rares pour les hymnes les plus anciens ; seraient-ils plus nombreux qu'il n'y aurait pas moins d'invraisemblance à conclure que la langue parlée à l'époque du R̥gveda fût déjà au niveau du prâkrit. Il faut tenir compte, au surplus, de la facilité avec laquelle s'obtient une « étymologie » moyen-indienne.

L'onomastique et la toponymie du R̥gveda ont un aspect souvent inattendu[2]. Ici peut-être un substrat iranien (insignifiant comme base d'emprunt pour le vocabulaire général)

1. Bibliographie dispersée, W. 1 p. XVIII LVP. 192 Mansion Esquisse 129. Faits particuliers Edgerton Mélanges Collitz 25 (et cf. Vedic Variants 2 20) Ghatage IHQ. 21 223 Bloch Mélanges Schrijnen 371. Les articles de Tedesco (ci-dessous, p. 203, n. 1) concernent en général des formes post-védiques ou, tout au plus, du védique tardif. Justes remarques de Mansion contre l'hypothèse d'un prâkrit contemporain du RV.

2. Macdonell-Keith Vedic Index of Names a. Subjects est la source la plus commode. Sur des noms éventuellement iraniens (« irano-scythiques »), Wüst Mélanges Geiger 185 (ubi alia ; contra, Charpentier MO. 28) Hillebrandt Ved. Myth., 2e éd., passim, Keith Religion of the Veda 7 et 91 (contre le précédent) Hopkins JAOS. 17 73. En dernier, Foucher Vieille Route 185 et 189, qui se réfère à Hillebrandt. Noms propres divers KHoffmann WSachen 21 139.

Le mot *títaü* « crible » a été présumé emprunté de l'iranien (autres cas, tous douteux, Przyluski MO. 28 140). Yāska (Nir. II 2) cite *śav-* « aller » comme terme des Kamboja, alors que le dérivé (?) *śava* serait âryen. A cette information, reprise par Patañjali (dans la Paspaśā, qui a été influencée par Yāska), il s'ajoute une seconde, d'interprétation non moins évasive, concernant *dāti* « couper » qui serait « oriental », alors que *dātra* « faucille » serait du Nord ; ou encore (VI 9) concernant *vijāmātr̥* qui, au Sud, signifierait « époux d'une fille achetée ». Cf. ci-dessous, p. 74 n. 1.

a joué un rôle : on a pensé relever l'indice que le Livre 6, par exemple, avait été composé en Iran.

HYMNES RÉCENTS DU R̥GVEDA. — Parallèlement à l'intrusion dans la Saṃhitā « familiale » de poèmes d'un genre nouveau (pièces dialoguées, philosophiques, semi-profanes), on constate un recul général des archaïsmes, tant en phonétique (résorption des anciens types de sandhi, des *y* ou *v* vocalisés, etc.) qu'en morphologie. Le fait saillant est l'introduction de mots contenant un *l*, et qui présentent d'ordinaire une valeur familière, apparemment populaire, sans être pour autant « anâryenne »[1]. Les hymnes récents mettent en évidence le thème verbal *kuru-*, l'absolutif refait en *-tvāya;* il n'est presque pas de catégorie dont la vitalité ne soit plus ou moins modifiée. Le vocabulaire, s'il enregistre des pertes, s'est accru de mots ou de sens nouveaux, certains destinés à connaître une grande fortune : citons seulement *prāṇá* « souffle » *ásu* et *ātmán* « principe vital », qui indiquent le progrès de la réflexion sur l'être. En matière de style, les hymnes du Livre 10 traitant de sujets concordants à ceux du R̥gveda ancien se présentent comme des remaniements, souvent fort élaborés ; il y a une manière « dixième-Livre » de fabriquer une eulogie d'Indra. Le poème « deo ignoto » X 121 est bâti, lointainement, sur II 12[2].

1. En dernier, Ammer WZKM. 51 131, qui insiste sur l'aspect « rudra-śivaïte » des mots à *l*. Même en skt classique où *l* s'est propagé librement, il marque volontiers des valeurs péjoratives, comme *kalman* = *aparisamāptaṃ karma* MhBhāṣya (kārikā) ; cf. aussi le suffixe *-la-* passim ; la forme *alayaḥ* (citée ci-dessous p. 74, n. 2). Patañjali ad Śivasū. 2 connaît *l̥taka* comme prononciation des femmes au lieu de *r̥taka*.

2. Sur le RV. récent, W. 1 p. XV. Liste de formes Arnold Vedic Metre 36. Sur les absolutifs au dixième Livre, W. (-Debrunner) 2, 2 653 et 654.

L'ATHARVAVEDA[1]. — Quelle que soit la date des poèmes atharvaniques, ils ont été fixés en général à un niveau d'ancienneté moins haut que le gros du R̥gveda ; ils continuent la « descente » des mantra védiques, inaugurée par le Livre 10. Ceci est surtout vrai des poèmes spéculatifs formant la seconde portion du recueil. Les morceaux magiques de la première moitié sont plus anciens à la fois et linguistiquement plus singuliers. Dans l'ensemble pourtant les traits r̥gvédiques sont en recul : ainsi l'autonomie du préverbe, le subjonctif, l'infinitif autre qu'en *-tum* (lequel progresse au contraire), les doublets désinentiels, les singularités phonétiques ; le thème *karóti* « il fait » remplace largement *kr̥ṇóti*, le futur s'étend, ainsi que le passif, le causatif en *-payati*, le verbal en *-ta-*[2], l'absolutif en *-tvā*. La modernisation est plus frappante dans les mantra empruntés au R̥gveda (du moins, dans ceux empruntés par strophes ou quarts de strophe isolés) que dans les parties indépendantes. On a là tous les signes d'une évolution linguistique massive, ce qui n'exclut pas que l'Atharvaveda ne représente aussi un état moins hiératique[3] (nous ne souhaitons pas dire, quoiqu'on l'ait fait : plus populaire), qui se traduirait par le caractère moins solennel, moins emphatique, ou bien attestant d'autres modes d'emphase. Le jeu des allitérations, des répétitions par écho, etc., est plus poussé encore que dans l'autre Veda : notamment dans les prières magiques qui font appel à des

1. Pas d'étude satisfaisante sur l'AV. au point de vue linguistique (Negelein insuffisant). Notes éparses chez Bloomfield ou Whitney-Lanman. Pour le style, Gonda AO. 18 ou Stilist. Studie over AV. I-VII.

2. Sur *-ta-* comme verbum finitum (en général), v. en dernier W. (-Debrunner) 2,2 580. Un trait notable, amorcé dans le RV. récent, est l'enveloppement du sujet (ou d'une épithète) et du régime direct par un pronom relatif qui, de notre point de vue, est explétif. Ceci se maintiendra dans certains Br.

3. A quoi tenait Bloomfield Atharv. 46 JAOS. 21 42 et ailleurs.

résonances linguistiques élémentaires pour renforcer leur efficacité. Les exigences du rituel (le Kauśikasūtra) ont aussi infléchi le lexique et, le cas échéant, la syntaxe. Au surplus, il faut tenir compte de l'état corrompu dans lequel le texte nous est parvenu, comme le montre la métrique irrestituable. La corruption est à son comble dans la version dite kaśmîrienne (le paippalāda), version précieuse malgré tout, tant par les pièces nouvelles qu'elle apporte que par les leçons supérieures qu'elle a conservées[1].

Spécimen 3.

vā́tāj jātó antárikṣād vidyúto jyótiṣas pári/
sá no hiraṇyajā́ḥ śaṅkháḥ kŕ̥śanaḥ pātv áṃhasaḥ//
yó agrató rocanā́nāṃ samudrā́d ádhi jajñiṣé/
śaṅkhéna hatvā́ rákṣāṃsy atríṇo ví ṣahāmahe//
śaṅkhénā́mīvām ámatiṃ śaṅkhénotá sadā́nvāḥ/
śaṅkhó no viśvábheṣajaḥ kŕ̥śanaḥ pātv áṃhasaḥ//
diví jātáḥ samudrajáḥ sindhutás páryābhr̥taḥ/
sá no hiraṇyajā́ḥ śaṅkhá āyuṣpratáraṇo maṇíḥ//
samudrā́j jātó maṇír vr̥trā́j jātó divākaráḥ/
só asmā́n t sarvátaḥ pātu hetyā́ devāsurébhyaḥ//
híraṇyānām éko 'si sómāt tvám ádhi jajñiṣe/
ráthe tvám asi darśatá iṣudhaú rocanás tváṃ prá ṇa
[ā́yūṃṣi tāriṣat//

1. Aucune étude sur le paipp. (quelques données Écoles Védiques 72 et Barret, passim). Sur les rapports AV.-Kauś., Gonda Similes 103 Edgerton Mélanges Thomas 78 et, naturellement, la trad. de Kauś. par Caland (notes). Médiocre SJha J..Bihar Res. Soc. sept. 1953 (sur paipp. 1 et 2). — Les mots nouveaux de l'AV., en nombre assez considérable (citons au hasard *astrá* « arme » *ūná* « déficient » *káṇa* « grain » *kapā́la* « crâne » *guṇá* « corde » *deśá* « région » *púccha* « queue » *púṣpa* « fleur » *laghú* « léger » *lup-* « briser » *śaṅkhá*

devā́nām ásthi kṛ́śanaṃ babhūva tád ātmanvác caraty
[apsv àntáḥ/
tát te badhnāmy ā́yuṣe várcase bálāya dīrghāyutvā́ya
[śatáśāradāya kārśanás tvābhí rakṣatu//

« Née du vent, de l'air, de l'éclair, de la lumière, que la coquille, fille de l'or, que la perle nous garde de l'angoisse !

Toi qui naquis du sein de l'océan au faîte des splendeurs, grâce à toi, ô coquille, ayant tué les démons nous subjuguons les vampires ;

Grâce à la coquille, la maladie et la détresse ; grâce à la coquille aussi les sorcières. Que la coquille, toute guérisseuse, que la perle nous garde de l'angoisse !

Née au ciel, fille de l'océan ou bien apportée par le fleuve, puisse la coquille, fille de l'or, prolonger notre durée de vie, — ce joyau !

Ce joyau né de l'océan, soleil né du nuage : qu'elle nous garde en tous lieux du trait des dieux et des démons !

Tu es l'un des ors, tu es née du soma, tu es belle à voir sur le char, éclatante sur le carquois : qu'elle prolonge nos durées de vie !

L'os des dieux est devenu perle : il se meut, tout animé, parmi les eaux. Je te l'attache pour la durée de vie, pour le prestige, pour la force, pour la longue vie, la vie de cent automnes. Que te protège (l'amulette faite de) perle ! » (Atharvaveda IV 10).

« coquille » *śilā́* « pierre » *śuṣ-* « sécher » *sū́tra* « fil »), reflètent des besoins nouveaux plutôt que l'accession d'une terminologie inédite.

AUTRES MANTRA'S[1]. — On peut traiter globalement l'ensemble énorme des *mantra* (« versets ») étrangers au Ṛg- et à l'Atharva-veda, cela en dépit des différences chronologiques, peut-être considérables, mais à coup sûr indéterminables, qui séparent les textes où ils figurent. On a fabriqué des mantra jusqu'à la fin de la période védique, jusque pour les besoins des manuels domestiques, qui ont puisé dans de petites Saṃhitā compilées à leur usage. Tous ces mantra ont des traits qui les distinguent, aussi bien de la prose environnante que des timides essais de poésie gnomique (p. 38) : le caractère invocatoire de l'énoncé, la présence d'épithètes ornementales, le jeu des particules — c'est par les particules que se laisse différencier un état de langue d'un autre en sanskrit. L'allure générale demeure ṛgvédique, même si les archaïsmes les plus voyants ont été éliminés. Çà et là, en guise de survivance authentique, on trouve quelque singularité de phonétique ou de morphologie qui révèle le but souhaité par le versificateur : distinguer le mantra de telle école du mantra d'une école voisine[2]. L'étude des « variantes », au sens bloomfieldien du terme, c'est-à-dire des modifications qui signalent le passage de la formule d'un texte à un autre, révèle à quel point il serait vain de tenter une chronologie relative d'ensemble. Des recueils récents, le Paippalāda, la Vājasaneyi, la Jaiminīya-

1. Sur la langue des mantra (hors RV.-AV.), v. les introductions de Keith à ses traductions d'AB.-KB. et de TS., l'étude d'Oertel sur Kap. (cf. aussi Renou J. As. 1933 fasc. annexe 85). Consulter en général les 3 vols parus des Vedic Variants, avec les c. r. d'Oertel GGA. 1931 236, 1934 186, 1936 339 ; de Renou l. c. 77. Sur la Kāṇva-Saṃhitā, J. As. 1948 21 et Vāk n° 5. Sur le Sāmaveda, ibid. 1952 133 et Vāk n° 2 100 ; Brune Zur Textkritik (1909).

2. On rangera ici, par ex., l'infinitif *gamádhye* TS., les aoristes *ajayit* et *dhvanayīt, pāpayiṣṭa, avṝṣāt* (en yajus) du même texte, ainsi que les habitudes insolites de répartition entre *y/iy*, entre *v/uv*.

saṃhitā, ont été adaptés à la teneur ou, comme disait Oldenberg, à la dignité ṛgvédique. S'il y a modernisation sur certains domaines, il y a archaïsation sur d'autres, hypervédisation et, répétons-le, aberrance, servant de signature d'atelier. De là des formes comme *triṣṭúk* et *anuṣṭúk* (noms de mètres) chez les Taittirīya, *uv* (pour la particule *u* devant voyelle) ibid., *ym* (pour *jm*) chez les Kāpiṣṭhala, *km* (pour *cm*) chez les Kāṇva, *svāná* (pour *suvāná* « pressuré ») chez les Sāmavedin. Le plus souvent il s'agit simplement de faits graphiques ou euphoniques, comme les sandhi inattendus de l'école Maitrāyaṇīya-Mānava, ou bien le *ḷ* « grantha » des Jaiminīya. Ce sont du reste des points mineurs — mais tout importe en matière de récitation sacrée —, sur quoi légifèrent de préférence les Prātiśākhya (p. 37). L'audition, voire la graphie, ont provoqué des altérations nombreuses, contre lesquelles mettait déjà en garde le Ṛkprātiśākhya, chap. 14, passim. La comparaison des « variantes » a fait découvrir des lectiones faciliores, des gloses, de fausses coupes de mots, des dittographies et haplographies, etc., tout ce qu'on trouve en somme dans une tradition manuscrite à archétype éloigné[1].

Dans l'ensemble pourtant, les cas de bonne conservation l'emportent. Il arrive aussi que des formules empruntées s'avèrent plus proches du texte original que la moyenne des mantra non empruntés.

Dans certaines strophes, celles que présentent les parties autonomes du Mantrapāṭha des Āpastambin, on a cru reconnaître une composition moins contrainte, partant

1. Entre des masses de faits, cf. *átidyutat* VSK. = *ádi°* VSM. IV 25, *yán túrye túryam* = *yantúr yantríye* IX 30, *śivá ṛtásya* = *śivá rutásya* XVI 49. Dans les Vedic Variants, vol. 2, passim, mots rimants 390, variantes graphiques 400, haplologies 360, dittographies 362 ; prâkritismes 20.

(a-t-on dit) plus ancienne[1]. On pourrait relever le même caractère dans les dialogues de la controverse à énigme, dans ceux qui accompagnent l'immolation du Cheval sacré[2]. Mais pourquoi ce qui est moins contraint serait-il plus vieux ? Ce qui est clair est que ces versets moins protégés ont été ouverts à toutes sortes d'influence ; le cérémonial s'amplifiant, incorporant des éléments profanes ou populaires, il a fallu élargir les procédés antérieurs. Dans les derniers stades du védisme, il s'introduit des formules de type purāṇique, comme dans les « reliquats » de l'école Baudhāyana. Déjà les *khila* ou « suppléments », masse mouvante gravitant autour de la Ṛksaṃhitā, attestent des faits troubles. Tous ces adaptateurs se sont accordé des libertés qui dépassent de beaucoup celles qu'admettront les « variantes » de la prose védique, considérées à partir d'un hypothétique Ur-brāhmaṇa.

Peu de recueils de versets ont été préservés par la présence d'un Prātiśākhya, manuel d'école enseignant comment on passe du mot isolé à la phrase continue dans la récitation didactique. Certains de ces manuels donnent aussi des clartés sur la prononciation du sanskrit à date ancienne. De leurs informations et de celles des Śikṣā ou tracts phonétiques inter-écoles qui les suivent, on a même cru (imprudemment) pouvoir inférer des habitudes de prononciation, qui anticiperaient sur la répartition dialectale au niveau du moyen-indien littéraire[3]. Ces ouvrages confirment en tout cas le primat de l'élément audible sur l'élément signifiant. Un seul

1. Ed. Winternitz, p. XLIII.

2. Avec des formes comme *ámbe ámbiké 'mbālike, aśvaká* et *súbhadrikā, vakāsakaú śakuntikā, āhálak, nígalgalīti, prátilāmi* (var. *°sulāmi*), *lalámagu* (« penis ») VS. 23, passim.

3. Du moins d'après SVarma Phonetic Observations of Indian Grammarians, passim.

livre, important d'ailleurs, s'occupe de sémantique et donne des fragments d'exégèse : c'est le Nirukta de Yāska. Mais cet ouvrage confirme à sa manière l'importance allouée à la forme, aux coïncidences sonores, lorsqu'il nous propose des étymologies qui éveillent des associations d'idées valables du point de vue des poètes védiques. Il en est de même pour les analyses de mots de mantra qu'on a dans plusieurs Brāhmaṇa et dans les premières Upaniṣad[1]. Ceci atteste l'intensité de la réflexion sur le langage, réflexion inaugurée par l'hymne à énigmes I 164 (str. 3 10 23-25 39-42 45 46) et par l'hymne à la Parole X 71. La création du monde est d'abord la création ou la révélation du Verbe.

Les gāthā[2]. — D'autres procédés littéraires commencent à se frayer la voie à côté des mantra. Ce sont d'abord des spécimens épars d'une poésie à tendances gnomiques, non hiératique, telle qu'on la trouve dans la prose de plusieurs Brāhmaṇa, puis, progressivement amplifiée, dans les Upaniṣad en prose et dans les premiers Dharmasūtra. Il n'y a sans doute point là de poésie réellement populaire, mais plutôt une poésie pauvre, pédestre, démunie de l'appareil des mantra (sauf, çà et là, des archaïsmes plaqués). Elle

1. Sur les étymologies du Nir., Sköld Nirukta, qui a noté qu'elles font parfois appel à des altérations phoniques de type m. i. Le texte est de date inconnue, probablement post-pāṇinéen.

2. Ces *gāthā* n'ont guère attiré l'attention que du seul Oldenberg Ai. Prosa 53 ; cf. aussi UNGhoshal IHQ. 18 93 et notre étude (Mélanges Weller 528). Oldenberg visait à défendre la thèse, plausible d'ailleurs, du caractère fondamental de la composition mixte vers/prose, telle qu'on la retrouve ou qu'on peut la restituer à toutes les étapes de la littérature, tant skte que m. i. Anciennes controverses à ce sujet (théorie dite « *ākhyāna* ») dans notre Bibliogr. Véd. chap. 19, passim. Dès l'époque védique, les *gāthā* sont d'un niveau linguistique différent de la prose. Cette disparité sera surtout accusée en bouddhique (pāli et hybride) et en jaina (canonique).

résume sous forme piquante la leçon d'un épisode rituel, fait allusion à quelque fable perdue. Dans l'Aitareyabrāhmaṇa, ces *gāthā* (comme on les appelle) s'installent résolument à côté de la prose dans un ample récit tel que le Śaunaḥśepa. Enfin elles absorberont toute la substance de l'œuvre dans les parties versifiées des Dharmasūtra récents. Mais leur présence du même coup cesse alors d'avoir aucune portée linguistique, la prose et les vers étant entraînés dans une même normalisation.

Nous n'avons malheureusement plus les contes et fables (en prose, ou plus probablement, selon le type de composition privilégié dans la littérature sanskrite, en prose et vers alternants) d'époque ṛgvédique, auxquels l'hymne X 28 se réfère. Les ballades et dialogues pseudo-dramatiques qu'on rencontre par places dans le Ṛgveda, surtout au Livre 10, ont été réajustés à la diction solennelle, dépouillés de l'entourage en prose qui les accompagnait pour expliquer la situation et servir d'intermède aux éléments dialogués ; bien des épisodes, parfois des textes entiers en sanskrit post-védique, indiquent comment ces vieux récits à dialogue devaient se présenter à l'origine.

Les yajus[1]. — De la prose primitive il demeure deux sortes de témoignages d'importance fort inégale : les *yajus* (eux-mêmes parfois métrifiés ou métrifiables)[2] et le commentaire courant appelé *brāhmaṇa*. Les *yajus* (auxquels on doit joindre les *nivid*, *nigada*, etc., ainsi que des formules magiques semi-prosaïques de l'AV.) sont des mantra en prose que le Yajurveda a mis en circulation. Ils consistent en invoca-

1. Oldenberg Ai. Prosa 2. Parmi les « tics » de ces spécimens littéraires, figurent par ex. les 2e pers. d'impératif en *-tāt* de l'*adhrigu*.

2. Formes hybrides, par ex. au début de la VS.

tions, soit aux divinités, soit, plus souvent, aux instruments ou éléments du sacrifice ; en incitations à agir ; en définitions imagées du rite ; en litanies et corrélations tabulaires ; mais ce ne sont pas des prières ou des laudations proprement dites, domaine réservé à la poésie. Plus que les mantra, ils visent à la concision, usant de l'ellipse, du style de « rubrique », sans négliger pour autant les exordes emphatiques, l'allitération, le parallélisme des membres. On a l'impression de la matière première où ont puisé les poètes-amplificateurs. L'allure générale est raide, monotone ; cependant les parties récentes, par exemple les rites de l'agnicayana, ont des *yajus* assouplis, élargis. Linguistiquement, ils sont en principe plus jeunes que les mantra concomitants : la prose n'a que faire des vieilles licences qu'imposait le mètre, et, d'autre part, la pauvreté du contenu se serait mal accommodée d'une morphologie exubérante.

Spécimen 4.

makhásya śíro 'si/ vásavas tvā kṛṇvantu gāyatréṇa chándasāṅgirasvád ukhe/ dhruvā́si/ pṛthivy àsi/ dhārā́yā máyi prajā́m̐ rāyáspóṣaṃ gaupatyám̐ suvī́ryam̐ sajātā́n asmaí yájamānāya/ rudrā́s tvā kṛṇvantu traíṣṭubhena chándasāṅgirasvád ukhe/ dhruvā́si/ antárikṣam asi/ dhārā́yā máyi prajā́m̐ rāyáspóṣaṃ gaupatyám̐ suvī́ryam̐ sajātā́n asmaí yájamānāya/ ādityā́s tvā kṛṇvantu jā́gatena chándasāṅgirasvád ukhe/ dhruvā́si/ dyaúr asi/ dhārā́yā máyi prajā́m̐ rāyáspóṣaṃ gaupatyám̐ suvī́ryam̐ sajātā́n asmaí yájamānāya/ víśve tvā devā́ vaiśvānarā́ḥ kṛṇvantv ā́nuṣṭubhena chándasāṅgirasvád ukhe/ dhruvā́si/ díśo 'si/ dhārā́yā máyi prajā́m̐ rāyáspóṣaṃ gaupatyám̐ suvī́ryam sajātā́n asmaí yájamānāya/ ā́dityā rā́snāsi/ ā́ditiṣ ṭe bílaṃ gṛbhṇātu/ vásavas tvā dhūpayantv aṅgirasvát/ rudrā́s

tvā dhūpayantv aṅgirasvát/ .../ ā́ditiṣ ṭvā devī́ viśvádevyavatī pṛthivyā́ḥ sadhásthe aṅgirasvát khanatv avaṭa/ .../ jánayas tvā́chinnapatrā devī́r viśvádevyavatīḥ pṛthivyā́ḥ sadhásthe aṅgirasvát pacantūkhe//

« (S'adressant au chaudron d'argile appelé *ukhā* :) tu es la tête de Makha ; que les Vasu te fabriquent avec le mètre *gāyatrī* à la mode des Aṅgiras, ô Ukhā ! Tu es solide, tu es la Terre, conserve-moi progéniture, richesse, maîtrise du bétail, fils et parents, pour ce sacrificateur ! Que les Rudra te fabriquent avec le mètre *triṣṭubh* à la mode des Aṅgiras, ô Ukhā ! Tu es solide, tu es l'Espace intermédiaire, (etc.) ! Que les Āditya te fabriquent avec le mètre *jāgatī* à la mode des Aṅgiras, ô Ukhā ! Tu es solide, tu es le Ciel, (etc.) ! Que Tous-les-dieux, communs à tous les humains, te fabriquent avec le mètre *anuṣṭubh* à la mode des Aṅgiras, ô Ukhā ! Tu es solide, tu es les Orients, (etc.) ! Tu es la ceinture d'Aditi, qu'Aditi saisisse ton orifice ! Que les Vasu t'enfument à la mode des Aṅgiras ! Qu'Aditi la déesse, toute divine, associée à Tous-les-dieux, t'enterre dans le giron de la terre à la mode des Aṅgiras, ô fosse ! Que les Épouses aux ailes intactes, les déesses, associées à Tous-les-dieux, te cuisent dans le giron de la terre à la mode des Aṅgiras, ô Ukhā ! » (Maitr. Saṃhitā II 7 6).

LA PROSE BRĀHMAṆA[1]. — C'est déjà à l'intérieur des grandes Saṃhitā, formant ce qu'on appelle le Yajurveda

1. Sur la prose « *brāhmaṇa* », outre les travaux anciens de Delbrück (toujours valables), v. d'abord Oldenberg Ai. Prosa 13 ; du même (vocabulaire) Weltanschauung d. Br.-Texte, passim. Contiennent des descriptions de langue, notamment, les traductions (supra p. 35 n. 1) par Keith, celle du PB. par Caland,

Noir, qu'apparaît, répartie en larges tranches, une prose continue, explicative et discursive, celle-là même qui cherchait sa voie timidement dans quelques passages de l'Atharvaveda. Elle ne décrit pas les rites directement, mais, les supposant connus, les interprète et les fonde en raison : ce sont des manuels de justification liturgique et d'anagogie.

Cette prose a pu se développer — pure hypothèse — entre les VIIIe et VIe siècles avant notre ère, en pleine « période » de fabrication de mantra. Elle a varié dans l'ensemble plus que les portions poétiques du Veda. L'outil linguistique, remarquablement mis au point dès le début, s'est affiné peu à peu, précisé, jusqu'à aboutir à ces étonnantes articulations syntaxiques qui marquent les tranches yājñavalkyennes du Śatapathabrāhmaṇa. L'évolution proprement grammaticale a été, il est vrai, lente ; la disparition des archaïsmes — doublets désinentiels, thèmes verbaux concurrents de présent ou d'aoriste, préverbes séparés (limités désormais à des nuances expressives), subjonctif (confiné à peu près au discours direct), infinitifs en *-tos* et en *-tavai*, etc. — suit une progression qui n'est pas toujours très sensible : par exemple, le locatif en *-an* se maintient jusqu'au bout à côté de *-ani*. Certains faits ne comportent guère ou point d'étagement chronologique, ainsi l'emploi du parfait narratif[1], l'usage assez singulier de la finale *-ai* en fonction

l'étude du même sur le JB. (Over en uit het JB.), les remarques de BKGhosh sur le Śāṭy.-Jaim. dans Lost Br.'s ; enfin, sur le ŚB., les recherches capitales, en cours, de Minard (Subordination I, Trois Énigmes I). Cf. aussi la riche introduction à la version Kāṇvīya éd. par Caland, la syntaxe d'Oertel (inachevée) et maints travaux de détail, en grande partie par Oertel. Bibliogr. récente dans Trois Énigmes 207 et J. Vedic Stud. 1 nº 2.

1. Il est normal que le parfait abonde dans les portions narratives de ŚB. et JB., riches en mythologie. L'éloignement du YV. Noir pour cette formation n'est pas signe d'archaïsme, puisque le RV. le plus ancien présente en masse des parfaits narratifs, Valeur du parfait, passim ; mais c'est un indice indirect. Sur la question, cf. Whitney Trans. Am. Philol. Ass. (1892) 5 et Oldenberg Ai. Prosa 25.

de *-ās*[1]. Parmi les innovations nombreuses qui marquent la grammaire brāhmaṇa, certaines ne présentent pas de progrès d'un texte à l'autre, ainsi le génitif absolu, les formations en *-ī-kr̥- -ī-bhū-*[2]; d'autres au contraire, ainsi le parfait périphrastique ou le futur en *-tā ;* les valeurs propres à l'optatif vont se précisant. Comme ailleurs, c'est l'allure générale de la phrase, le style, qui différencient plus que la morphologie ou l'emploi des formes.

Au surplus, la succession des textes est loin d'être parfaitement connue. S'il est à peu près admis que la prose des Saṃhitā « Noires » marque le stade initial et que le Śatapatha termine la série des grands Brāhmaṇa, la position respective des textes rgvédiques et sāmavédiques est incertaine. Il peut y avoir des couches successives à l'intérieur d'un même traité, comme dans l'Aitareya (où 1-6 s'oppose à 7-8) ou dans le Śatapatha (1-5, 6-10, 11-13, 14 début, enfin BĀU. ; la version kāṇvīya étant à part et autrement répartie)[3].

GRAMMAIRE DE LA PROSE BRĀHMAṆA. — La syntaxe devient, de beaucoup, la partie la plus intéressante. A l'exaltation morphologique du RV. succède une exaltation syntaxique, progressivement acquise. Les Brāhmaṇa de type ancien font prédominer la parataxe et le discours direct ;

1. Caland AO. 5 51 : le phénomène est sans valeur chronologique.

2. Qui paraissent surgir dans l'AV. brusquement. Cf. Wackernagel Mélanges Saussure 129.

3. Résumé de la question BSL. 34 89 et, plus particulièrement pour le ŚB., Minard passim et notamment Trois Énigmes § 549 b (translation géographique vers l'Est).

limitée à quelques emplois bien circonscrits, la subordination s'accompagne d'une particule corrélative en tête de la proposition principale, à moins qu'un élément de cette proposition, tel le verbe, en tienne lieu. Un tour spécifique est *bráhmaṇa etád rūpáṃ yát kṛṣṇājinám* (TS.) « la peau d'antilope noire est le symbole concret du pouvoir sacré » : la contre-partie en est l'usage du relatif explétif, enveloppant le sujet ou le régime direct. L'ordre des mots est strictement réglé. Une habitude assez constante est l'epéxégèse, notamment celle du datif à valeur finale-consécutive, *yád etád yájur vádaty eṣā́ṃ lokā́nāṃ dhṛ́tyai* (MS.) « s'il récite cette formule rituelle, c'est afin que ces mondes-ci soient affermis »[1]. Les particules sont peu nombreuses, mais précises, l'une des principales étant *tád* (qui aboutira, au moins dans le Śatapatha, à un *sá* figé)[2]. Au sortir de l'anarchie des mantra, on a l'impression que les relations syntaxiques sont devenues un instrument de précision. Des abstraits nouveaux se créent pour répondre aux besoins de l'explication rituelle concise, *dīkṣitátva* « fait d'être consacré » *nirvaruṇátā* « d'être délivré de Varuṇa ». Les formules en *tad aśvānām aśvatvam* (AB.) introduisent une pseudo-étymologie par voie de paronomase, « c'est la raison pour quoi le cheval s'appelle cheval »[3]. On ne peut s'empêcher de penser que la langue de ces Brāhmaṇa anciens (Aitareya inclus) transpose sur un plan scolastique un idiome familier, peu varié en ses moyens, dégagé des subtilités superflues admises en poésie. On comprend qu'Eggeling ait caractérisé les Brāhmaṇa comme « les seules œuvres

1. Oertel Dativi Finales abstrakter Nomina.

2. Minard Trois Énigmes § 119 a. Autres singularités, sans lendemain, *táto dīkṣitáḥ pā́mano bhávitoḥ* ŚB. « ainsi le consacré est exposé à devenir lépreux » *akṣodhukaṃbhāvukaṃ hāsya bhavati yasya*... Vādh. (sūtra de type « brāhmaṇa ») « il n'y a pas risque d'être affamé pour qui... ».

3. Oertel Dativi 41 Minard Trois Énigmes § 376a, 382.

authentiques en prose qu'ait produites le sanskrit en tant que langue populaire »[1].

Sans changer de nature, les caractères linguistiques s'amplifient dans certaines portions du Jaiminīya et surtout du Śatapatha. Ici la phrase a pris beaucoup plus de volume et de complexité, les articulations sont plus subtilement agencées, sans toutefois que se relâche, bien au contraire, la rigueur des procédés. L'usage du *pratīka* ou « contre-pause » (Minard) a entraîné des tendances nouvelles dans l'arrangement des mots, modifiant la continuité de l'énoncé. Un rythme latent, né d'une récitation de type oratoire, disjoint la phrase :

sárvaṃ vā́ eṣò 'bhí dīkṣate/ yó dīkṣate yajñáṁ
hy àbhí dīkṣate yajñáṁ hy èvedáṁ sárvam ánu
táṃ yajñáṁ sambhṛ́tya yám imám abhí dīkṣate
sárvam idáṃ ví sṛjate (ŚB. III 6 3 1, trad. Minard)

« celui qui se consacre se consacre en vue du Tout, car il se consacre en vue du sacrifice et ce Tout ici-bas est à l'image du sacrifice. Ayant rassemblé ce sacrifice pour lequel il se consacre, il produit maintenant le Tout ici-bas »[2].

1. Sacred Books of the East 12 p. xxv. Un passage de ŚB. (cité Minard Subordin. 85) montre bien comment un tour du langage profane a été adapté à la diction noble : *yáthā yébhyaḥ pakváṁ syā́t tā́n brūyād v ánu mā śāsta yáthā va āhariṣyā́mi yáthā vaḥ parivekṣyā́mī́ty evám evaitád devéṣu praśā́sanam ichaté 'nu mā śāsta yáthā vo 'nuṣṭhyā́ vaṣaṭkuryā́m anuṣṭhyā́ havyáṃ váheyam íti* I 5 1 26 « comme on dit à ceux pour qui l'on a mis au four : apprenez-moi comment je vous l'apporterai, comment je vous servirai ! Tout de même ici il demande instruction aux dieux : apprenez-moi comment saluer correctement, comment acheminer correctement l'oblation ! » (trad. Minard). Le futur apparaît ici comme un trait « familier » ; on sait qu'il est rare dans le RV., en dépit des possibles antécédents i.-eur.

2. Un principe fréquent est la progression numérique des syllabes de membres de phrases successifs ou corrélatifs, « wachsende Glieder ». Il suffit d'examiner à cet égard le début d'AB. (I 1, 1, 2, 6, 7, 10) etc. De même en m. i. HSmith Saddanīti 1127, 1137, 1172.

C'est dans ces Brāhmaṇa plus récents que l'absolutif commence à devenir un élément virtuel de subordination, servant à étager la succession des processus liturgiques ; il porte volontiers l'essentiel de l'idée verbale. Mais le premier emploi vraiment développé n'apparaît que dans un appendice au Brāhmaṇa, à savoir Bṛhad-Ār. VI 3 1. L'enchaînement des propositions se signale souvent par la répétition du verbe (pas encore par celle de l'absolutif), ainsi *úpa... prá vṛhasva/ upaprāvṛhata* ŚB. III 9 4 22 ; ce n'est pas un enchaînement fait de mots arbitrairement répétés, comme dans les Hymnes[1].

Le vocabulaire est plus limité que dans la poésie, malgré l'afflux des notions sacrificielles, composés et dérivés inclus (types *aindrá*, *aindrāsaumyá* « relatif à Indra, à Indra et Soma ») ; l'un des rares procédés dérivatifs à peu près nouveau est le type primaire en *-uka-* avec régime accusatif ; noter aussi le suffixe *-vant-* au sens de « contenant tel ou tel mot »[2]. Malgré le caractère technique de l'énoncé, les images ne manquent pas, comparaisons explicites ou métaphores. Certains mots ont connu une majoration comparable à celle qu'atteste le Ṛgveda, ainsi *kapā́la* « tesson » qui, par l'entremise de « carapace de tortue », arrive à symboliser la voûte céleste ; *ánirukta* « indistinct », qui désigne indirectement l'« absolu », comme le terme *bráhman* lui-même, dans les portions spéculatives du Śatapatha. Des mots importants s'adaptent à noter des valeurs rituelles, *ṛtá* est désormais l'exactitude, *kratú* et *makhá*, l'acte sacrificiel,

1. Les textes sont d'une correction inégale ; l'AB., qui passe pour le plus conforme à Pāṇini, est un réservoir de singularités, *agrahaiṣam* et analogues, *niniyoja*, *apāhata* (3e plur.), *prajighyati*, *avāksam* (sic : « j'ai habité »), *anu... etum* (III 39 1). Les absolutifs en *-tvā* après préverbe sont un trait propre à la prose de Saṃhitā, cf. Neisser BB. 30 308.

2. Wackernagel KZ. 43 277 et W. (-Debrunner) 2, 2 878.

tápas l'ascèse, *vratá* l'observance du jeûne, *dhárma* la « tenue » dans l'ordre social-religieux. Les éléments de la personnalité se précisent autour des termes *ātmán* et *tanū́ ; bándhu, upaniṣád, nidā́na* visent certains types de « connexion », *rūpá* est la « contre-partie formelle ». Les oppositions, les corrélations systématisées mettent en lumière des valeurs contrastées ; d'autres s'accréditent par euphémisme (comme *sáṃ-jñā-* au causatif « faire consentir [la victime à la mort] »), par tabou[1].

Nombre de mots de mantra — ainsi que certaines formations grammaticales présumées difficiles — sont glosés dans les Brāhmaṇa, surtout dans le Śatapatha qui donne quelque ampleur à cette paraphrase rudimentaire, sans jamais d'ailleurs la poursuivre avec méthode : du moins permet-elle de mesurer le chemin parcouru depuis les Hymnes[2].

1. Mots nouveaux, *áṇu* « fin » *ā́ḍhya* « riche » *ū́ṣa* « saline » *káṇṭaka* « épine » *kaṇṭhá* « gorge » *kṛtsná* « entier » *gaja* « éléphant » *cī́ra* « robe » *duḥkhá* « malheur » *deha* « corps » *doṣa* « faute » *paṇ-* « acheter » *pāṇḍara* et *pāṇḍú* « blanc » *pūga* « masse » *bahís* « dehors » *mithyā́* « faussement » *rā́ji* « rangée » *lakṣaṇa* « marque » *lavaṇá* « sel » *lih-* « lécher » *lubh-* « confondre » *vaṃśá* « famille » *vā́ma* « gauche » *śava* « cadavre » *sūkṣma* (Up.) « ténu ». *Ká* « eau » est sans doute artificiel J. As. 1939 361. Les termes imagés ne manquent pas, comme *mádantī* pour désigner l'eau bouillante, *lokampṛṇā* dit de certaines briques, *mṛgatīrtha* du chemin menant à l'endroit où l'on satisfait aux besoins naturels, *naryāpa* (Vādh.) « taureau », d'après le mantra *náryāpasam (vṛṣabhám).* — Euphémismes Oertel SBMünch. Ak. 1942 fasc. 8. Liste de mots dans les éditions d'AB., ŚB.-K., GB., JB., etc.

2. Une étude manque sur les gloses de mantra dans les Br. Elles sont très inégales. Les str. de l'hymne de Purūravas reprises ŚB. XI 5 1 ne comportent que des gloses élémentaires, parfois inattendues par leur inutilité même, *úparama* pour *tíṣṭha*, *sáṃvadāvahai* pour *vácāṃsi miśrā́ kṛṇavāvahai*, *durā́pā* pour *durāpanā́*, *gṛhā́n ihi* pour *ástam párehi*, *tát* pour *ádha* et le sing. *sakhyám* substitué au plur. poétique *sakhyā́ni*. Il n'en est pas de même en d'autres passages, pédagogiquement plus marqués. Plus tard aussi Śabara normalise les citations védiques qu'il glose. Instructif est le fait que le ŚB. comprend *ná* « comme » au sens de « oui » Minard Trois Énigmes § 446.

Rappelons enfin la précision toute nouvelle des nuances apportées par le préverbe ; ainsi que les valeurs prégnantes, héritées du substantif afférent, que comporte le verbe dans des cas comme *ánu-brū-* « réciter la formule d'invocation accompagnant (telle récitation) », *úd-gā-* « exercer la fonction d'*udgātṛ* », etc[1].

Spécimen 5.

devā́ vaí yajñásya svagākartā́ram nā́vindan té saṃyúm bārhaspatyám abruvann imám̐ no yajñám̐ svagā́ kurv íti sò 'bravīd váraṃ vṛṇai yád evā́brāhmaṇoktó 'śraddadhāno yájātai sā́ me yajñásyāśī́r asad íti tásmād yád ábrāhmaṇoktó 'śraddadhāno yájate śaṃyúm evá tásya bārhaspatyáṃ yajñásyāśī́r gachaty etán mámèty abravīt kíṃ me prajā́yāḥ// íti yò 'pagurā́tai śaténa yātayād yó nihánat sahásreṇa yātayād yó lóhitaṃ karávad yā́vataḥ praskádya pām̐sū́n t saṃgṛhṇā́t tā́vataḥ saṃvatsarā́n pitṛlokáṃ ná prá jānād íti tásmād brāhmaṇā́ya nā́pagureta ná ní hanyān ná lóhitaṃ kuryād etā́vatā haínasā bhavati/ tác chaṃyór ā́ vṛṇīmaha īty āha yajñám evá tát svagā́ karoti/ tát// śaṃyór ā́ vṛṇīmaha íty āha śaṃyúm evá bārhaspatyáṃ bhāgadhéyena sám ardhayati gātúṃ yajñā́ya gātúṃ yajñápataya íty āhāśíṣam evaítā́m ā́ śāste.

« Les dieux ne trouvaient personne pour faire l'appel '*svagā*' du sacrifice. Ils dirent à Śaṃyu Bārhaspatya : « fais-nous l'appel '*svagā*' du sacrifice ! » — Il dit :

1. Il demeure quelque chose, sur le plan linguistique, de l'appréciation littéraire des Br. qu'on trouve SLévi Doctrine du sacrifice 7 « génie... brutal chez les adeptes du Yajur Veda Noir, artistique et subtil chez ceux du Yajur Veda Blanc, épris de merveilleux chez ceux du Sāma Veda, harmonieux et affiné chez ceux du Rig Veda ».

« Je veux une faveur : si un homme sacrifie sans avoir été autorisé par un brâhmane ou sans avoir la foi, que la bénédiction de ce sacrifice soit pour moi ! » Ainsi donc, si un homme sacrifie sans avoir été autorisé par un brâhmane ou sans avoir la foi, la bénédiction de ce sacrifice va à Śaṃyu B°. « Cela, c'est pour moi », dit-il ; « qu'y aura-t-il pour ma descendance ? ». « Celui qui l'insulte, on lui fera verser une amende de cent pièces ; celui qui le frappe, une amende de mille pièces ; celui qui prend de son sang, ne connaîtra pas le monde des Pères pour autant d'années qu'il y a de grains de poussière atteints par le sang en sautant » (telle fut la réponse). C'est pourquoi on ne doit pas insulter un brâhmane, ni le frapper, ni prendre de son sang : le péché est en proportion. « Voilà le bon et le juste que nous voulons pour faveur », dit-il. Il fait donc l'appel '*svagā*' du sacrifice. Et comme il avait dit « voilà le bon et le juste que nous voulons et le juste que nous voulons pour faveur », on pourvoit donc Śaṃyu B° de sa part propre. « Succès au sacrifice, succès au maître du sacrifice ! » avait-il dit : telle est la bénédiction qu'il formule ». (Taitt. Saṃhitā II 6 10).

Spécimen 6.

Tan nu haitad eke pūrvāhṇa eva dīkṣante/ sa yathā vāraṇaṃ nāgaṃ hastinam āraṇyam uddrutam anvāririīpsetaivaṃ ha vā eta etāṃ devatām uddrutām anvāririīpsante ye pūrvāhṇe dīkṣante/ tām nāpnuvanty uddruteva hy eṣā devatā tadāsmāl lokād bhavati/ atho yathā vāraṇaṃ nāgaṃ hastinam āraṇyaṃ saṃśāntaṃ suptam adhirohed evaṃ ha vā eta etāṃ devatāṃ saṃśān-

tāṃ suptām adhirohanti ye ' parāhṇe dīkṣante| tām āpnuvanti saṃśānteva hy eṣā devatā tadāsmin loke bhavati tayā sahāmuṃ lokam uddravati sahemaṃ lokaṃ punar āgachati.

« Certains donc subissent la consécration dans la matinée. De même qu'on cherche à s'emparer d'un éléphant sauvage qui s'est échappé, de même ceux qui subissent la consécration dans la matinée cherchent à s'emparer de la divinité que voici (= du soleil) qui a monté au ciel ; mais ils n'y réussissent pas, car cette divinité, c'est de ce monde-ci qu'elle s'est échappée en montant au ciel. Alors, de même qu'on monte sur un éléphant sauvage qui s'est reposé pour dormir, de même ceux qui subissent la consécration dans la matinée montent sur cette divinité qui s'est reposée pour dormir. Ils y réussissent, car cette divinité, c'est dans ce monde-ci qu'elle s'est reposée. De conserve avec elle il monte vers ce séjour là-haut et de conserve revient vers ce séjour ici-bas » (Vādhūlasūtra, Acta Or. 6 p. 135).

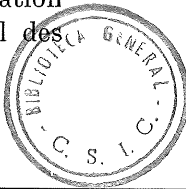
La langue des Upaniṣad[1]. — A la prose des Brāhmaṇa tardifs et plus particulièrement de Śat. Br. X et XIII-XIV

1. Sur les Up., il n'y a rien que les études anciennes de Liebich, Wecker, Fürst ; aussi Kirfel Nominalkomposition, Andersen Verbets Genera (ChU.). Il s'agissait surtout dans ces travaux de mesurer la distance par rapport à Pāṇini. Sur la ŚvU., préface à l'éd. Hauschild ; sur la MuU., préface à l'éd. Hertel. Sur le vocabulaire, Oldenberg Ai. Prosa 28 Upaniṣadlehre passim, Jacobi Gottesidee 20, Wijesekara Univ. Ceylon Rev. 2, Carpani NIA. et ICu. passim (ChU.). Le monumental ouvrage de Weller Versuch e. Kritik d. Kaṭhop. (1953) contient peu de discussions de mots. Les étymologies des Up. ont été recueillies par Tsuji J. Indian a. Buddhist Stud. 1 (1952) 258.

Sur l'AĀ., Keith introduction à son éd. ; sur Vādhūla, Caland notes sur son éd. partielle ; sur Baudhāyana, du même, Rituelle Sūtra des B.

1-3, se rattache étroitement celle des premières Upaniṣad : portions « anciennes » de la Bṛhad-āraṇyaka et de la Chāndogya. Plus précisément, ces morceaux upaniṣadiques continuent, en l'élargissant, le thème des *brahmodya* ou « dialogues à controverse » qu'avaient inauguré plusieurs passages du Jaim. Br. ou du Śatapatha X-XII. Non moins proches des Brāhmaṇa « récents », bien qu'étrangers à ce thème, sont l'Upaniṣad-brāhmaṇa de l'école Jaiminīya, lequel relève du genre dit « *āraṇyaka* », ainsi que les Āraṇyaka proprement dits, ou textes « de la forêt », qui ont des traits de langue en commun dominant les différences d'une école à l'autre. Enfin quelques textes portant le titre de « *sūtra* » (p. 54) sont en fait, au moins partiellement, de véritables Brāhmaṇa quant aux habitudes de langue et de style : c'est en particulier le cas des manuels « solennels » des écoles Vādhūla et Baudhāyana. Ici le commentaire « brāhmaṇa » a pour ainsi dire submergé la description des rites, donnant naissance à un genre littéraire mixte auquel revenait de droit la dénomination de *pravacana* « exposé développé » : ce sont les *vaipulyasūtra* du brahmanisme. Chacun de ces manuels a ses habitudes propres : relevons simplement chez Baudhāyana l'extension du tour comportant le verbal en *-ta-* impersonnel, la copule *bhavati*, le sujet *(asya)* au génitif.

Les Upaniṣad en prose décantent, simplifient la structure « brahmaṇa », sans en altérer profondément l'économie ; les particules donnent l'impression d'être usées, en dépit d'une innovation isolée comme *atha khalu*, destinée à un long avenir en bouddhique. Les archaïsmes ont encore cédé du terrain — surtout après la Bṛhadār., qui est conservatrice —, tandis que se sont maintenus les apports de l'époque des Brāhmaṇa. L'absolutif devient élément de concaténation (*sa tapo ' tapyata| sa tapas taptvā* TU.) ; au datif final des



abstraits (p. 44) s'ajoute dorénavant, timidement il est vrai, l'ablatif de cause (*ávināśitvāt* BĀU.). L'infinitif en *-tavai*, par exemple, n'est employé qu'en un seul passage (BĀU. VI 4 14) et de manière fautive[1]. La notation de l'accent, qui déjà manquait dans une grande partie des Brāhmaṇa, ne survit plus que dans la Bṛhadāraṇyaka (et dans le Taitt. Ār.), et de manière passablement inexacte. Les procédés par répétition, parallélisme de phrases successives, séquences numériques, se font plus pressants, acheminant aux habitudes de la prose bouddhique. Dans l'ensemble, la langue a fait un progrès vers une expression plus générale, moins technique, comportant une plus large intelligibilité : ceci peut coïncider avec l'intervention (déjà sensible dans quelques *brahmodya* du Jaim. Br. et du Śat. Br., mais accrue ici) d'éléments *kṣatriya* dans les cénacles où se joue le sort de la société védique. Les Upaniṣad représentent un intermède heureux entre la technique védique finissante et la technicité à venir du « commentaire » ou du poème savant de l'âge classique.

Spécimen 7.

puruṣaṃ saumyota hastagṛhītam ānayanty apāhārṣīt steyam akārṣīt paraśum asmai tapateti/ sa yadi tasya kartā bhavati tata evānṛtam ātmānaṃ kurute/ so ' nṛtābhisaṃdho ' nṛtenātmānam antardhāya paraśuṃ taptaṃ pratigṛhṇāti sa dahyate ' tha hanyate/ atha yadi tasyākartā bhavati tata eva satyam ātmānaṃ kurute/ sa satyābhisaṃdhaḥ satyenātmānam antardhāya paraśuṃ taptaṃ pratigṛhṇāti sa na dahyate ' tha mucyate/

1. Un texte tardif, par imitation, fait ressurgir *-tavai : ṛṣayo vai brahmodyam āhvayitavā ūcuḥ parasparam ivānubruvāṇāḥ* Ārṣ U. 1 « les sages tinrent donc un défi en forme de controverse sacrée, se donnant mutuellement la réplique ».

sa yathā tatra na dāhyetaitadātmyam idaṁ sarvaṃ tat satyaṁ sa ātmā/ tat tvam asi śvetaketo iti/ tad dhāsya vijajñāv iti vijajñāv iti//

« (Quand), mon cher, on amène un homme les mains liées (et qu'on dit) ' il a dérobé, il a commis un vol ; faites chauffer la hache pour lui ', — s'il est l'auteur de l'acte (et qu'il nie), il se montre faux ; faisant un pacte avec la fausseté, s'enveloppant de fausseté, il saisit la hache rougie au feu ; il se brûle, il est condamné à mort. Mais s'il n'est pas l'auteur de l'acte, il se montre vrai ; faisant un pacte avec la vérité, s'enveloppant de vérité, il saisit la hache rougie au feu ; il ne se brûle pas, il est mis en liberté.

Aussi vrai qu'il ne s'est pas brûlé (par l'effet de la vérité), aussi vrai tous les phénomènes ont leur Soi en cette (vérité même) : le Soi, c'est la Vérité. Tu es Cela, ô Śvetaketu. Voilà ce qu'il reconnut de lui, ce qu'il reconnut ». (Chāndogyopaniṣad VI 16).

LA LANGUE DES SŪTRA[1]. — Les Sūtra « solennels » *(śrauta)* se présentent comme de fidèles extraits des Brāhmaṇa dont ils dépendent, tout en débordant très souvent les limites où se tiennent ceux-ci[2]. Tout se passe comme si l'on avait prélevé sur la prose continue des Brāhmaṇa une suite de

1. Observations isolées sur quelques sū., ainsi sur Śāṅkhāyana (Śrauta) trad. Caland (dans l'introduction, due à Lokesh Chandra), sur Āpastamba Garbe Mélanges Weber 33 Oertel ZII. 8 281 Caland (notes à sa trad., passim) Bühler (introd. à l'éd. et à la trad. du Dharmasū. de l'école). Pour Vādh. et Baudh., v. supra p. 50, n. 1. — Un lexique des termes rituels propres aux sū. « solennels » vient de paraître ; un autre sous presse à Poona (Śrautakoṣa).

2. La dépendance étroite des sū. « solennels » par rapport aux Br. a été brillamment démontrée et précisée par Tsuji (Fukushima) Relations btw. Br. 's and Śrautasū.'s (1952 ; résumé en anglais).

petites notations décrivant pas à pas les rites. Ces notations, mises bout à bout — à la façon, par exemple, de perles enfilées, d'où le mot *sūtra* « fil » —, puis réaménagées, soumises à des maximes interprétatoires, enfin complétées, forment des manuels continus du cérémonial. Prose strictement technique, d'où est banni tout excursus, tout développement adventice.

Le genre n'a pas dû se constituer d'un seul coup. Les traités d'Āpastamba ou de Hiraṇyakeśin présentent des passages en style « *brāhmaṇa* », des citations amples, etc. L'apogée du style qu'on peut appeler « *sūtra* » paraît marqué par le Kātyāyana, texte probablement récent, affecté au Yajurveda Blanc ; ou encore, par les Sūtra « domestiques », tels le Kauśika de l'Atharvaveda, tout chargé de substructures. Les auteurs s'évertuent à condenser, en supprimant les mots non indispensables, non procurables par voie de « reconduction » tacite ; ils fabriquent une sorte de style télégraphique qui, hors du Canon védique, connaîtra une diffusion considérable. Kātyāyana a dû avoir des devanciers (au surplus, la chronologie à l'intérieur des Sūtra est plus flottante encore qu'aux autres stades du védisme) : s'il pouvait être démontré qu'il est identique au réviseur de la grammaire du Pāṇini, au *vārttikakāra*[1] du même nom, c'est donc que le modèle du style « *sūtra* » renforcé appartiendrait à Pāṇini ou à ses prédécesseurs inconnus, ce qui est assez vraisemblable. En fait, il existe de grandes concordances entre les *sūtra* grammaticaux et les *sūtra* rituels, sans que l'origine se laisse toujours déterminer[2]. La principale différence est que les ritualistes justifient, alors que les grammairiens se bornent à décrire. L'introduction de la dialectique a pu coïncider précisément avec la création du genre *vārttika* (« règle d'interprétation »), sous-produit du *sūtra*, par Kātyāyana le grammairien, qui ce faisant nivelait le passage entre les deux grands domaines.

1. Thieme ICu. 4 189 a démontré l'identité entre le vārttika-kāra et l'auteur du Prātiśākhya.

2. J. As. 1941-42 105.

De part et d'autre, le souci qui a présidé à la confection de ces « aphorismes » (comme on traduit, faute de mieux, le mot *sūtra*) a été d'ordre mnémonique. Il s'agissait d'apprendre par cœur des manuels aussi condensés que possible. De la grammaire et du rituel, le genre a passé ensuite à la philosophie — le maximum de concentration étant acquis dans les *sūtra* du Vedānta —, puis de proche en proche il a gagné d'autres disciplines, jusqu'à l'alchimie (Rasavaiśeṣikasūtra) et le jeu d'échecs (Caturaṅgadīpikā). On a fabriqué des *sūtra* à toute époque, ainsi au XIIe siècle pour l'Alaṃkārasarvasva du poéticien Ruyyaka (p. 129), au XIIIe siècle peut-être pour les Sāṃkhyasūtra, qui semblent remanier un modèle plus ancien. Hors du brahmanisme, dans le Tattvārthādhigamasūtra des Jaina, et bien plus tard dans la Pramāṇamīmāṃsā de Hemacandra[1]. Mais, hors du rituel et de la grammaire, ses deux fiefs, le genre « *sūtra* » a été battu en brèche par le *vārttika*, sorte de *sūtra* plus complexe, instrument de dialectique, qui survit notamment dans les systèmes du Yoga et du Nyāya (où le mot d'ailleurs ne désigne souvent rien de plus qu'un certain type de « commentaire ») ; et surtout, par la *kārikā*, sorte de *sūtra* versifié[2] qui fournira la matière d'amples traités didactiques (p. 125). Il arrive

1. Mais Hem. doit se défendre (commentaire sur les kārikā initiales, § 2) contre ceux qui estiment que composer un sū. est faire montre de gloriole, *āhopuruṣikā*. Il répond qu'il ne consulte que son propre goût.

2. Les commentaires de poétique appellent sūtra ce qui est en fait des kārikā.

enfin que le *sūtra*, sans disparaître, soit comme noyé dans le « commentaire » : c'est peut-être, dès la fin de l'époque védique, le cas du Nirukta ; plus tard, celui d'une série d'autres textes (p. 135).

Pour en revenir aux *sūtra* védiques, c'est-à-dire à ceux du rituel, la présence du verbe personnel (notamment, de l'optatif à valeur normative[1], grande innovation de ces textes) les distingue des aphorismes des autres disciplines, qui font prévaloir le style nominal. Les Sūtra rituels conservent en outre des formulés imagés, héritage de la poésie ancienne : ainsi *ājyasyopahatya* « prenant du beurre » (Baudh. II, p. 224), *āvapati* « il intercale des vers » (Āp. V 12 11), *saṃnakhaṃ muṣṭim* « une poignée (faite de tout ce qu'on peut saisir) entre pouce et index » (Āp. I 3 15). Le souci de concision amène des formules comme *prāsya tṛṇādi* Kāty. III 7 16 « après avoir jeté l'herbe et fait les autres actes prescrits » (c'est le début du tour en °*ādi* ou °*prabhṛti*, attesté aussi dans le Nirukta). On désigne les strophes par les mots typiques (le *liṅga*) qu'elles contiennent. Bien des traits marquent la familiarité de l'usage avec des relations concrètes, vivantes, et rappellent en somme le réalisme védique, dont aucun ésotérisme n'a jamais aboli la présence[2]. Signalons enfin que

1. Les injonctions *(vidhi)* de la Mīmāṃsā se fondent sur une efficience *(śābdī bhāvanā)* dont l'expression linguistique est l'optatif Edgerton Lang. 4 174. L'optativité *(liṅtva)* est le mot d'ordre de la Mīmāṃsā normative.

2. On peut citer *ativitsay-* (ou °*vicchay-*) Bau. VI 11 Āp. XXI 8 7 « amener (la vache) en la faisant passer au delà (de l'aire) » *atisṛj-* Āśv. II 3 9 « repousser les braises dans le feu » *adhipaṇ-* Hir. ad Āp. XVIII 19 2 (Caland) « substituer du riz aux quartiers de vache mis en enjeu » *abhidyut-* Bau. III 5 (ou °*jval-* Vait. VII 3 °*tap-* Mān. I 6 1 17) au caus. « éclairer l'offrande à l'aide d'un fétu enflammé » *avatam-* Āp. VIII 18 9 « prolonger *oṃ* jusqu'à ce que le souffle manque ». Suivant les modalités du mouvement, on a *ud upa abhyud vy anuvy prativy* etc. avec *ūh-* « pousser (les brandons, les instruments, etc.) » ; de même avec *nī-* « verser », ainsi *anūnnī-* Bau. VII 18 « emplir les gobelets en commençant

de nombreux *sūtra* comportent un schéma métrique ou submétrique (clausules) ; il a vraiment fallu des conditions défavorables — celles de l'exposé grammatical, par exemple — pour qu'une prose didactique non cadencée persiste longtemps[1].

La principale nouveauté des Sūtra, conséquence directe de la formulation comprimée, a été l'extension des composés nominaux : moins remarquable, à vrai dire, par la diversité des formations utilisées que par le nombre croissant des éléments en présence. Les composés bimembres, qui prévalaient encore très largement dans les Brāhmaṇa et les Upaniṣad, cèdent la place ici à des composés longs : d'abord, semble-t-il, à l'intérieur de la classe des *dvandva* (p. 17), où l'addition de membre après membre était facile à opérer[2]. Un autre facteur important était la raréfaction du verbe personnel, due à la même cause. Il n'est pas difficile d'imaginer que la décadence du verbe, si frappante en sanskrit

par... » *vyānī-* Āp. XII 6 1 « verser l'eau de la coupe du hotṛ dans celle du maitrāvaruṇa et inversement ». Des expressions imagées sont *jīvataṇḍula* Āp. I 7 12 « les grains non moulus » *udyatsu raśmiṣu* V 10 8 « quand les rayons solaires se dressent » *ākāśavatībhir aṅgulībhiḥ* Āśv. V 5 9 « avec les doigts séparés ». Images sans lendemain dans la littérature post-védique en sūtra, sinon, tout au plus, dans les pseudo-sū. du Sāṃkhya. — Sur la racine *śam-* et ses dérivés (*śānti*, etc.), Hoens *Śānti* (1951), notamment 177 ; même sujet Thieme Oriens 6 (1953) 395.

1. HSmith Retractationes rhythmicae (1951) 14 a montré l'existence de schémas métriques complexes dans plusieurs types d'ouvrages en sūtra, notamment dans ceux de la Mīmāṃsā. Dans son Inventaire rythmique des Pūrva-Mīm.-sū. (1953) il a donné la liste complète des éléments métriques : elle est imposante. La découverte amènera à reconsidérer, entre autres, la question de la répartition ancienne prose/vers dans les Dharmasūtra et analogues. Noter que la strophe régulière *(vaktra)* est évitée dans ces éléments métriques.

2. Jacobi Compositum u. Nebensatz ; faits indiens notamment 6, 24, 51, 62, 69, 75, 83 ; rapports avec la phrase absolutive, chap. 9. — Ce sont aussi les *dvandva* que, par la nature des choses, favorisent les sū. énumératifs de Pāṇini, ainsi que les *śloka* des lexicographes.

narratif ou explicatif de basse époque, soit due en partie aux exigences du style condensé qui avait trouvé son expression parfaite dans les aphorismes du rituel et de la grammaire.

Spécimen 8.

yajñaṃ vyākhyāsyāmaḥ/ sa trayāṇāṃ varṇānām/ brāhmaṇakṣatriyayor vaiśyasya ca/ asaṃyujya vidhīyamānaṃ sādhāraṇam/ saṃyogād vyavatiṣṭhate/ yajñopavītī devakarmāṇi karoti/ prācīnāpavītī pitryāṇi/ ācamanaprabhṛti yenādhikaraṇena saṃyujyeta na tena vyāvarteta/ na ca vyaveyāt ity āvṛtāṃ lakṣaṇā/ uddeśaḥ/ uttarata upācāraḥ/ prāṅnyāyāni devakarmāṇi/ dakṣiṇānyāyāni pitryāṇi/ āsīnanyāyaṃ bāhvṛcyam/ vacanāt sthānam/ hotā ca kuryād anādiṣṭam/ triprabhṛtiṣv ṛggaṇeṣu prathamottamayos trir vacanam anyatra japebhyaḥ/ uttamasya ca cchandomānasyordhvam ādivyañjanāt sthāna okāraḥ plutas trimātraḥ śuddhaḥ/ makārānto vā/ taṃ praṇava ity ācakṣate/ avasāne makārāntaṃ sarveṣv ṛggaṇeṣu sapuro'nuvākyeṣu/... uccairnyāyaś cargvedaḥ/ vacanād upāṃśutā/ saṃsvāranyāyatā ca śabdānām/ aikasvaryaṃ ca//

« Nous allons expliquer le Sacrifice. Il appartient aux trois classes. Brāhmane, guerrier et artisan. Ce qui est prescrit sans spécification est commun (à toutes les classes). Quand il y a spécification, cela diffère. On accomplit les actes se référant aux dieux en mettant le haut de la robe par-dessus l'épaule gauche. Les actes se référant aux pères en le mettant par-dessus l'épaule droite. Depuis le rite consistant à humer l'eau, on doit demeurer attaché à l'acte, ne pas s'en libérer. Ne pas s'écarter. Telle est la règle relative au comportement général. Ainsi que la spécification. On s'approche du Sacrifice par le Nord. Les actes se référant aux dieux ont pour norme l'Est. Ceux relatifs aux pères ont pour norme le Sud. Ce qui est du domaine du Ṛgveda a pour norme d'être assis. La position debout n'a lieu que sur spécification. En outre le hotar doit accomplir ce qui n'est pas assigné (à tel ou tel de ses assistants). Dans les groupes de trois vers, et au delà, le premier et le troisième doivent être dits trois fois, sauf s'il s'agit de récitation murmurée. En outre, à la place de la dernière syllabe juste avant sa première consonne, il y a un son *o* à trois mores, soit pur. Soit terminé par la nasale *m*. On appelle cela le *praṇava*. A la pause le *praṇava* terminé par *m* se met dans tous les groupes de vers, y compris les vers d'invitation. Le Ṛgveda a pour norme d'être récité à voix haute. La voix basse n'a lieu que sur spécification. Les mots ont pour norme d'être prononcés avec la même intensité. Et sans différence de ton ». (Śāṅkhāyanaśrauta I 1).

LA FIN DU VÉDISME. — Certains textes védiques récents, dans la classe des Sūtra « domestiques » ou « juridiques », contiennent des aphorismes qui ont fait croire à un usage pré-pāṇinéen : on pourrait dire aussi bien para-pāṇinéen, car jamais la norme grammaticale, ni avant ni après Pāṇini, ne s'est imposée à tous les domaines littéraires. Ces anomalies se trouvent notamment dans les écoles d'Āpastamba, de Hiraṇyakeśin, d'Agniveśya. Il y a une différence évidente, quant à la « correction » du langage, entre le manuel « solennel » et le manuel « domestique » (*gṛhya* et *dharma*). Des vulgarismes, des prâkritismes, se font jour ici. Un traité tel que le Nidāna se plaît à user de formes verbales en *-ayiṣīt*, *-(ay)-*

iṣyat, qu'il met sans grand discernement[1]. On a relevé des dravidismes de syntaxe dans le Vaikhānasa « domestique »[2]. Sur le plan de la graphie, de l'euphonie, il arrive en revanche que les traits d'école les plus anciennement acquis se perpétuent jusqu'aux documents les plus récents, ainsi chez Mānava ou chez Jaiminīya. Mais, hormis ces menus faits qui n'intéressent guère le fond même de l'usage. il n'y a pas trace de diversité dialectale, fût-ce dans les ouvrages qui ont été rédigés le plus loin de la zone primitive où s'était préparée l'irradiation en écoles. Une certaine norme s'est conservée partout, laissant place tout juste à quelques interpolations de type purāṇique (p. 37).

Cependant il faut marquer que certains textes, védiques par le sujet, comme la Bṛhaddevatā, les *pariśiṣṭa* ou *prāyaścitta* atharvaniques, sont écrits en un style épico-classique, qui n'a presque rien à voir avec la langue védique. A plus forte raison, des pastiches maladroits comme le Suparṇādhyāya[3], ou bien corrompus dès l'archétype, comme l'hymne aux Aśvin de l'Ādiparvan[4], n'ont pas d'intérêt pour l'histoire de la langue. Dès l'époque des mantra, le pastiche était à l'honneur, avec les « *khila* » ṛgvédiques, ou « suppléments », les *ṛcaka* de l'école Kaṭha, les poèmes du type « *kuntāpa* » d'Atharvaveda XX. Il est vrai qu'à presser l'argument,

1. Quant aux Up. métriques, ŚvU. en particulier, elles attestent bien des traits post-védiques. Déjà « le traitement du *vaktra* et de la *triṣṭubh*... met en évidence les caractères saillants du sanskrit approximatif de certaines śākhā védiques » HSmith Deux prosodies du vers bouddhique (1950) 2.

2. Caland Med. Amsterd. Ak. 1926 : il s'agit d'un texte transcrit au Sud.

3. En dernier, Charpentier Suparṇasage. La Bāṣkalamantra-Up. ne paraît pas être un pastiche volontaire, mais c'est du védique, voire du ṛgvédique, dégradé, dont les aberrances surprenantes sont en partie confirmées par la métrique (éd. sous presse, Paris).

4. Mélanges Thomas 177.

on trouverait peu de passages védiques entièrement exempts de quelque emprunt !

La prose a été moins influençable : exceptionnel est le style pseudo-brāhmaṇa que revêtent certaines portions d'un traité médical de date mal déterminable, la Kāśyapasaṃhitā[1], avec l'articulation en *ya evaṃ veda* qui indique la signature « védique ».

En somme, le védisme linguistique véritable est celui qui survit en moyen-indien ou bien qui, transformé en maniérisme de vocabulaire, se fait jour dans les poèmes savants de basse époque[2].

1. Jolly-Kashikar Indian Medicine (1951) 184, 196.

2. « Sanscrit védique, langue morte », titre d'un article de Mansion Mélanges Philol. Or. 1932 135. — Le Tantravā. I 3 adhikar. 9 note des formes « incorrectes » *(apaśabda)* propres à la Smṛti, telles *pratyasitvā* et *ajya* (absol.) chez Āśval. (en fait, il y a des formes en *-tvā* après préverbe dès la prose du YV. Noir) ; le nt. *itaram* chez Maśaka ; *bravaṇa* dans le Nir. ; *pratyūṣe* dans la NārŚikṣā. — Un axiome connu depuis Pat. est *chandovat sūtrāṇi bhavanti* « les sū. sont comme le Veda (en matière linguistique) ».

CHAPITRE II

PĀṆINI ET LE PROBLÈME DE LA LANGUE PARLÉE

L'ENSEIGNEMENT DE PĀṆINI. — De la prose védique à Pāṇini le chemin est court. On a remarqué depuis longtemps que la description pāṇinéenne collait à l'usage de l'Aitareya-brāhmaṇa[1], si l'on défalque de ce texte les survivances et les anomalies. On a fait la même épreuve pour les deux grandes Upaniṣad ; on pourrait la tenter pour d'autres textes avec les mêmes résultats. Nombre de traits de langue enseignés par Pāṇini s'y retrouvent exactement, et la plupart des formes que contiennent ces œuvres sont justifiables par la théorie grammaticale. S'il est vrai que Pāṇini date du IVe siècle avant notre ère (datation qu'on admet communément, sans qu'on puisse la démontrer)[2], on aurait précisément une époque de peu postérieure à la période créatrice de la prose védique, achèvement des grands Brāhmaṇa et des premiers Sūtra, compilation des principales Upaniṣad.

Néanmoins cette coïncidence est à certains égards moins

1. Cf. notamment Liebich Pāṇini et, du même, BB. 10 205, 11 273, qui conclut à l'antériorité (toute proche) d'AB. ; aussi Wecker BB. 30 1 et 177 (selon qui BĀ. et ChU. sont avant P.). Autres éléments bibliographiques sur P. dans mon éd. de la Durghaṭavṛtti 1 6 et, plus récemment, chez Agrawala India as known to Pāṇini, passim.

2. Agrawala (précité), se fondant sur des considérations surtout historiques, penche pour le milieu du ve s. (pp. 455-475).

réelle qu'il n'apparaît d'abord. Il est certain qu'un assez grand nombre de *sūtra* grammaticaux visent des faits qui n'ont de sens que par rapport à la tradition védique[1]. L'œuvre du grand grammairien a d'ailleurs été englobée de bonne heure dans les « membres du Veda », la grammaire étant, comme le soulignera bientôt l'introduction au Mahābhāṣya, l'une des nécessités majeures de l'apprentissage religieux. Mais l'Aṣṭādhyāyī suppose un enseignement bien plus général, ce *sāmānya* auquel l'Atharvaprātiśākhya I 2 fait allusion : elle décrit vraiment une langue commune, étrangère à toute limitation. Pāṇini marque un affranchissement par rapport au domaine védique, lequel se limitait à un petit nombre de genres littéraires.

D'autre part on y trouve mention, çà et là, que tel ou tel détail linguistique est valable « dans le Brāhmaṇa ». Fait plus notable encore, l'ouvrage cite quantité de formes qui ne sont pas attestées dans la prose ancienne, soit que leur niveau soit décidément plus bas que celui où se tiennent d'ordinaire les textes religieux, soit, bien plutôt, qu'elles correspondent à un état de langue né plus tard et que cette prose ne pouvait encore connaître. Ainsi la description minutieuse que Pāṇini trace de l'absolutif en *-am* (le « *ṇamul* »)[2], vrai répertoire d'emplois familiers, tourne le dos à l'usage védique (que Pāṇini note à peine, sur ce point). Sont également en progrès sur cet usage les adverbes en *-tarām (-tamām)*[3], le nom verbal en *-tavant-* (encore inconnu des Brāhmaṇa), le dénominatif en *°kāmyati*, le collectif féminin en *-ī-* (dans les composés « dvigu »)[4]. Parmi d'autres emplois

1. J. As. 1941-42 110.

2. MSL. 23 359.

3. IHQ. 14 121.

4. Le fém. *sakhī* « amie » donné comme valable *bhāṣāyām* est épico-classique.

familiers[1], dont la littérature sacrée n'avait guère l'occasion, citons *ehi manye* à nuance ironique (« je suppose que... ?), *lunīhi lunīhīti lunāti*[2] « il coupe et recoupe », *keśākeśi* et analogues « (lutter) en se prenant aux cheveux », le futur au sens passé[3] (*smarasi vatsyāmaḥ* « tu te souviens que nous [y] habitions »), les formations impliquant un jugement de valeur, *kāṣṭham* « excellemment », *gotram* et *pūti* « mal », *kalpam* « assez bien », à quoi ajouter *pacataki* et *apacasi* « il cuit (tu cuis) mal », cités chez Patañjali. Il faudrait noter aussi l'usage étendu de la *pluti*[4], qui dépasse tout ce qu'attestent les ouvrages védiques et ne manque pas non plus d'expressions familières, tout comme l'enseignement sur la géminée (orale) dans le tour *putrādinī* « femme qui dévore son fils ».

Ces faits sont, il est vrai, largement compensés par d'autres qui montrent l'adhésion à la prose védique : ainsi l'enseignement sur les dérivés en *-uka-* (avec régime accusatif), le génitif partitif, l'impératif en *-tāt*, l'intensif actif, mainte prescription touchant la voix moyenne : toutes données qui tomberont plus ou moins en désuétude (sauf reviviscence artificielle) après l'époque védique. Si les suffixes *-as-* et *-man-* ne sont pas mentionnés dans le *sūtrapāṭha*, c'est bien que ces éléments étaient en décadence après les mantra. Mais l'indice le plus remarquable de l'antiquité de Pāṇini est la description de l'accent, fort compréhensive et comportant le cas échéant une distinction entre l'accent védique

1. Keith 9, mais d'abord W. 1 p. xlii. Cf. aussi SPChaturvedi Mélanges Woolner 46 KBPathak Annals Bhand. 11 59 Agrawala (précité) passim.
2. Pisani RCLincei 1933 246.
3. Konow Tidskr. Sprogv. 1937 231 Wackernagel Mélanges Thomsen 134.
4. SVarma Critical Observations 182. Le Tantravā. éd. 214 considère que la pluti est *lokaprasiddhā*, ce qui n'est pas surprenant. — Curieux l'enseignement relatif à la racine *sṛ-*, qui serait inusitée au présent.

et celui de la langue commune ; il est vrai que l'accent, qui de bonne heure avait cessé d'être noté, a dû se maintenir quelque temps dans l'usage, car Kātyāyana et Patañjali enregistrent des faits nouveaux en ce domaine[1].

Pāṇini ignore des faits de langue que nous voyons s'implanter après l'époque védique : ainsi l'impératif avec la négation *mā*, le parfait périphrastique avec *āsa* et *babhūva*, le dénominatif sans affixe, l'infinitif devant °*manas* et °*kāma*. Peut-être considérait-il ces emplois comme indignes de la norme qu'il entendait maintenir : c'est le cas probable pour ces finales d'optatif en *-ayīta* qui apparaissent dans les Brāhmaṇa tardifs et se maintiennent jusque vers le vi[e] siècle de notre ère dans une série de textes de type « épique »[2]. La Durghaṭavṛtti souligne avec raison que « les règles de grammaire n'ont pas été faites en considération de Vyāsa (l'« auteur » du Mahābhārata) et d'autres »[3].

Quelle est la distance entre le Veda proprement dit — le *chandas* ou la partie versifiée du Veda — et Pāṇini ? Le Nirukta 1 16 (développé dans le Tantravārttika I 3 30) considère le Veda comme très similaire à la langue profane *(laukika)*: c'est qu'il se place au point de vue du vocabulaire[4]. Mais, en matière de morphologie et de syntaxe, Pāṇini sépare avec soin de son exposé général environ 250 *sūtra*

1. Jacobi KZ. 35 563 Bloch 48 et Mélanges Bhandarkar n° 31. — Les poéticiens tiennent compte du ton védique pour le *śleṣa*, du moins Ruyyaka 96 (Jacobi ZDMG. 62 420).
2. BSL. 41 5.
3. DV. I 3 29 et ailleurs SLévi J. As. 1910 2 386.
4. Le Tantravā. (supra p. 64 n. 4) pose que, si étrange soit l'information sur la vache résultant de tel ou tel passage védique, le mot *go* ne signifie que « vache » : saisissante anticipation des thèses de Bergaigne. Le même texte I 2 40 reprend aussi l'affirmation de Yāska : *lokavedayor abhinnāḥ śabdārthāḥ*.

dont la validité est limitée au Veda[1] : ce n'est pas un traitement exhaustif de la langue des Hymnes, ce sont des notations isolées, établies en fonction de l'usage ultérieur et qui marquent pour ainsi dire la frontière par rapport à ce dernier. La mention si fréquente *bahulam* « diversement » souligne le caractère volontairement approximatif de cet enseignement. Un cas typique est celui du préverbe séparé (ou postposé)[2] : en refoulant cet emploi dans le Veda, Pāṇini entend spécifier l'usage du préverbe soudé, usage qui s'affirme ultérieurement aux Śrautasūtra et aux principales Upaniṣad (où survivent, surtout dans la Bṛhadāraṇyaka, des préverbes en tmèse). On notera aussi les pronoms *āvam* et *yuvam*, enseignés comme « *chandasi* » (et dont les dernières attestations sont le Vādhūla, la Bṛhadāraṇyaka, l'Āpastamba-Dharmasūtra), en regard de *āvām yuvām*[3], enseignés pour la *bhāṣā*, et qui apparaissent timidement dans certaines portions du Śatapatha.

Le fait que Pāṇini soit originaire du Nord-Ouest[4] n'a pas

1. L'ouvrage essentiel est celui de Thieme Pāṇini a. the Veda. Thieme 81 considère que l'Aṣṭādhyāyī normalise un dialecte du Nord « au moment où il était encore senti comme exemplaire », c'est-à-dire près de la période védique. — De plus d'une règle de grammaire les théoriciens ultérieurs discuteront sur la question de savoir si elle est védique ou non (tant les faits védiques sont proches de l'usage commun), cf. à titre d'exemple la discussion sur VI 1 63 (flexion *pad/pāda* et analogues), résumée Durghaṭav., cf. ma note ad loc.

2. SLévi MSL. 14 276 Renou BSL. 34 49. Des préverbes séparés se retrouvent en pkt jaina Upadhye IHQ. 9 987 et en apabhraṃśa Alsdorf Harivaṃśapur. 181 ; en pāli Critical Pāli Dict. 1 p. XXVI.

3. W. (-Debrunner) 3 463.

4. Cette localisation jointe à la date présumée du IVe s. ferait de P. un sujet des Achéménides Filliozat J. As. 1952 321. Il ne demeure à peu près rien de spécifiquement « N. O. » ou même « Nord » en général dans sa grammaire, si ce n'est que tel minime détail de toponymie est fourni pour ces régions, dont l'équivalent manque pour d'autres. Sur l'horizon géographique (englobant même sporadiquement le Sud de l'Inde), Agrawala India as known to P. 37.

agi sur sa description, sinon, tout au plus, en marquant une insistance sur le conservatisme linguistique et le purisme. D'après le Kauṣ. Br. VII 6, la région du Nord (c'est-à-dire du N.-O.) est celle où la langue est parlée avec le plus de discernement : « les gens vont au Nord pour apprendre la langue ; qui en revient de là pour l'enseigner, on l'écoute, car cette région du langage est reconnue (comme exemplaire) ». Pāṇini mentionne quelques devanciers, sans doute honoris causa : ce sont les initiateurs de telle ou telle règle (aucune de ces règles n'ayant du reste valeur d'isoglosse) ; il mentionne aussi « ceux (c'est-à-dire les grammairiens) du Nord » et « ceux de l'Est », pour des faits d'importance secondaire. Notons parmi les traits propres au Nord l'archaïsant *mātarapitarau* « père et mère » et le dérivé *gaudhāra ;* parmi ceux de l'Est, l'expression prohibitive *alam* ou *khalu* + absolutif (attestée en sanskrit post-védique).

La langue « classique » et Pāṇini. — Décrire la langue qu'enseigne Pāṇini reviendrait à décrire le sanskrit dans toute l'extension de l'usage « classique » ; sur bien des points même, ce serait aller au delà, car il ne manque pas de règles pour lesquelles la littérature des âges postérieurs, même en ses plus érudites inventions, n'a pas d'exemple à présenter. Un seul chapitre de l'Aṣṭādhyāyī atteste ainsi des formes, en grande partie de type « vivant » et pittoresque, *tundaparimṛśa* (« paresseux »), *stamberama* (« éléphant »), *karṇejapa* (« dénonciateur »), *stambakari* (« riz »), *śakṛtkari* (« veau ») *nāsikaṃdhama* et analogues (« enfant »), *vahaṃliha* (« bœuf »), le type *vyāvakrośī* « injures mutuelles » ; ailleurs *lālāṭika* et *kaukkuṭika* (sens divers)[1].

1. Autres formes citées Keith 17 et références, Agrawala 381 et passim.

Décrire le « pāṇinéen » par rapport au Veda serait insister à l'excès sur l'appauvrissement morphologique. Le sanskrit classique n'est pas une langue appauvrie, c'est une langue contenue, endiguée, d'où ont été éliminés les archaïsmes, les doublets inutiles, mais qui a ses moyens d'expression largement suffisants, aptes à répondre aux besoins élargis qui vont être ceux d'une littérature infiniment diversifiée. La phonétique a peu changé — l'élimination de *ḷ*, fait dialectal propre aux écoles ṛgvédiques, était accomplie depuis longtemps[1] —, les flottements entre *y* et *iy*, *v* et *uv*, *a* et *ā*, se sont résorbés, la quantité des voyelles finales s'est fixée. Le sandhi est simplifié, mais les règles en ont durci : c'est un des points qui reste malgré tout fragile[2] (comme aussi, à d'autres égards, l'enseignement sur la gémination spontanée des consonnes). Il est clair que dans l'usage parlé l'exercice du sandhi était bien moins rigoureux.

En morphologie disparaissent la plupart des doubles emplois thématiques et désinentiels ; il n'y a plus qu'un seul présent par verbe, et l'aoriste se partage, sauf quelques survivances, entre le type en *-s-* et le type en *-iṣ-;* les finales *bhūyāt*, *dhenvās* (et *bhuvās*) sont normalisées, la voix moyenne égalisée à travers toute la flexion.

La doctrine est précise — trop précise peut-être — sur certains emplois : qu'on pense aux valeurs serrées de l'*apādāna* (« ablation »), du *paro'kṣa* (« hors la vue »), de l'*anādara* (« n'avoir pas égard à »), plus généralement aux règles relatives aux cas, aux voix, aux temps et modes.

1. Lüders Mélanges Kuhn 313 Mélanges Wackernagel 294 : il y a soit retour à *ḍ*, soit poursuite de l'évolution vers *l* simple.

2. Une kārikā souvent citée dit que le sandhi n'est absolu qu'à l'intérieur d'un composé, ailleurs il est optionnel Liebich Kātantra 16. En récitation il faut faire le sandhi KāvMī. VII 39 et 40.

L'ampleur donnée à l'enseignement sur telle ou telle formation ne répond pas nécessairement à la productivité réelle ; partout où il l'a pu, Pāṇini a procédé en effet à des énumérations complètes ; alors qu'il se borne à indiquer brièvement l'emploi pour des faits d'extension très générale. D'autre part, le grand nombre de règles « optionnelles », la liberté donnée en plus d'une matière (hors même du cadre conventionnel des « *bahulam* » védiques), montrent assez que le grammairien entendait rester près des faits, ne jamais les contraindre et laisser le choix là où la tradition autorisait des formes concurrentes.

Les limites de Pāṇini proviennent en partie des circonstances : ainsi la phonétique avait été décrite dans les écoles védiques d'où émanaient les Prātiśākhya et les Śikṣā ; Pāṇini n'en conserve que ce qui est indispensable à l'établissement du sandhi ou à l'intelligence des faits morphologiques. La syntaxe a été traitée succinctement, mais le sanskrit post-védique n'a pas de traits syntaxiques très affirmés, et ce domaine n'est pas de ceux auxquels un grammairien de l'antiquité pouvait prêter la même attention qu'un moderne, qui compare tacitement la langue qu'il décrit à celle qu'il parle[1]. Enfin, si la théorie du genre grammatical est exclue de l'exposé, c'est que le genre « s'appuie sur l'usage courant » *(lokāśraya)*[2].

Est-il besoin de rappeler que la portée exacte des règles pāṇinéennes n'est pas toujours facile à saisir ? Certaines critiques des Mīmāṃsaka visaient le caractère ambigu et

1. Barth Œuvres 5 68 relève, à propos de la syntaxe de Speyer, que celle-ci a recueilli « quantité de locutions... qui ne figurent ici que parce qu'en allemand on les tournerait autrement ».

2. Sur le vocabulaire de P., Keith Mélanges RKMookerji 343 SPChaturvedi Mélanges SVarma 2 144 et maintenant, en grand détail, Agrawala (précité).

contradictoire de ces règles[1]. Les procédés mêmes de l'exposé, avec la distribution subtile en règles générales *(utsarga)* et règles particulières *(apavāda)*, le système des reconductions tacites *(anuvṛtti)*, les abréviations et indices algébriques, tout cela laisse place à des divergences d'interprétation, dont les commentateurs devaient tirer le plus habile parti. C'est ainsi que l'emploi exact du participe parfait, celui des noms d'agent en °*han*, sont indécis. Les listes des verbes, celles de certains noms relevant d'un même procédé de dérivation, sont versées dans des manuels spéciaux qui, bien qu'attribués à Pāṇini, n'offrent pas des garanties comparables au recueil principal, le *sūtrapāṭha*[2].

Quoi qu'il en soit, la norme fixée par Pāṇini a été décisive pour les destinées du sanskrit, on ne le répétera jamais assez. Il y a certes un sanskrit « évolué » après le passage du grammairien, comme il y en avait eu un avant, mais ce sera désormais un sanskrit « incorrect » ; qui veut bien écrire doit écrire selon Pāṇini. Ce prestige[1] est dû sans doute aux mérites exceptionnels de l'œuvre, mérites de la forme d'abord, auxquels les Indiens ont été plus sensibles peut-être qu'aux mérites du contenu ; la forme a fait autorité à l'égal du fond, a prévalu même sur le fond, en cas de conflit. L'ésotérisme relatif du système a servi d'exemple aux modes de présentation qu'on retrouve chez les métriciens, les astronomes, les tântristes, parfois même au delà des limites de la littérature sanskrite. Ç'a été la grande tentation du génie indien de formuler en expressions quasi-mathématiques le contenu de sciences humaines, comme la grammaire ou la métrique. De là, à côté d'avantages indéniables, toutes sortes d'approximations qui conduisent, il faut le dire, à fausser la présentation des faits.

Les attaques de certains philosophes contre la grammaire se présentent en général comme autant de thèses « liminaires », propres à être immédiatement réfutées. Les Hindous n'ont cessé d'attacher une importance exceptionnelle à la grammaire, à la valeur normative et même purificatrice qu'elle recèle. D'ailleurs toute norme est à leurs yeux pré-établie ; la coïncidence entre ce qui est et ce qui doit être commande plus d'un secteur de la pensée indienne[2].

KĀTYĀYANA ET PATAÑJALI. — Un ou deux siècles après Pāṇini se situe Kātyāyana (originaire du Dekkan ?), qui dans ses « éléments d'interprétation » *(vārttika)* propose des

1. Cf. Nyāyamañj. 418 (trad. Anthologie skte 251). Ces critiques sont injustes quand elles font état de mots que le grammairien ne pouvait connaître ou ne voulait reconnaître, comme *na yāti pratibhettum* « on ne peut le percer à jour » (depuis Aśvaghoṣa Kielhorn Mélanges Kern 119), *mātur anuharati* « il ressemble à sa mère » (enseigné Pat.), *phalina* « arbre » et *barhiṇa* « paon » (enseignés dans un vārtt.), *kāṃdiśīka* « fuyard » *bhrājiṣṇu* « brillant » *gaṇeya* « calculable » *cīrṇa* « pratiqué » *vareṇḍa* (?) *dhāsi* (?) : en revanche, *śobhā* « beauté » est déjà védique et admis par les poéticiens d'après l'usage Vāmana V 2 41. — Cf. KChChatterjee J. Dept Letters Calc. XXIV.

2. La langue enseignée par P. ne peut être la *bhāṣā* (opposée au *chandas*), comme on l'affirme ou le laisse entendre souvent. C'est une langue commune *(sarvatra, aviśeṣeṇa)* qui englobe le *chandas* au sens le plus large (défalcation faite des singularités propres aux mantra, citées dans les sūtra « *chandasi* ») et la *bhāṣā*. Si P. décrivait la *bhāṣā*, on ne comprendrait pas pourquoi il mentionne quelques rares cas qui précisément sont d'après lui limités au domaine de la *bhāṣā*. Le mot *bh.* est un artifice du système, une autre façon de dire « *na chandasi* ». Autrement dit, ce n'est qu'en des cas exceptionnels et fort peu significatifs que P. isole des faits que l'usage « védique » ignore (« védique » incluant la prose dans son ensemble). — Sur la question de la *bh.*, J. As. 1936 1 336 (avec bibliogr.) IHQ. 17 245 (s'opposant à Franke BB. 17 54) Agrawala (précité) 351.

1. *Ākumāraṃ yaśaḥ pāṇineḥ* dit le MhBhāṣya I 4 89 « la gloire de P. s'étend jusqu'aux enfants (ou/et : jusqu'au cap Comorin) ».

2. C'est ce que rend bien, par ex., l'ambiguïté du mot *dharma*, à la fois « norme » et « fait », cf. en dernier Raju Idealistic Thought of India 281.

additifs aux règles du maître, avec quelques modifications et suppressions. Ces *vārttika* ont été ensuite discutés dans son « Grand Commentaire » (Mahābhāṣya, Ier ou IIe siècle avant notre ère) par Patañjali, natif apparemment de Gonarda entre Ujjayinī (Ujein) et Vidiśā (Besnagar). Celui-ci tantôt accepte, tantôt rejette les *vārttika*, ou encore nous laisse dans l'indécision sur son point de vue ultime ; il propose aussi des additions nouvelles à Pāṇini. Ces deux grands témoignages importent au premier chef pour mesurer le progrès que l'usage a marqué durant cet intervalle de deux à trois siècles. C'est dans le Mahābhāṣya que se trouve l'enseignement sur le parfait périphrastique en *āsa* et *babhūva* (encore exceptionnel à la fin du védisme, puis en rapide progrès), sur l'infinitif devant °*manas* et °*kāma* (depuis les Atharvapariśiṣṭa et la Bṛhaddevatā), sur la flexion du type *dvitīyasmai*, sur le dénominatif sans affixe. Aux composés où la désinence du membre antérieur est maintenue, Kātyāyana adjoint *devānāṃpriya* « cher aux dieux », rappel (dépréciatif) de la fameuse épithète que s'était décernée Aśoka. C'est la dérivation, bien entendu, qui donne lieu au plus grand nombre d'addenda. Les féminins en -*ānī*- s'augmentent chez Kātyāyana des mots *upādhyāyānī āryāṇī kṣatriyāṇī* ; il précise qu'*ācāryānī* s'écrit avec *n* dental et glose par *lipi* « écriture » le terme *yavanānī*. La forme *vartakā* « caille », émanant des grammairiens orientaux, est confirmée par *vaṭṭakā* du Jātaka[1]. Les dérivés en -*ana*- avec le sens de « facile ou difficile à ... », védiques selon Pāṇini, sont incorporés à la grammaire commune, parce qu'en effet plusieurs d'entre eux étaient connus depuis l'Épopée ; de même *kuṭṭima* « pavé » est noté, parce qu'attesté depuis les textes épiques,

1. SLévi J. As. 1912 2 513.

tandis que *sekima* « fondu (métal) » devance l'usage. En agrégeant ces formes, on peut estimer que le Bhāṣya a été plus libéral que Pāṇini, comme aussi pour les expressions familières assez nombreuses *(kukṣiṃbhari, nakhamuca, digdhasahaśaya, vātamaja, śardhaṃjaha)* qu'il ajoute aux règles antérieures[1].

Ces enseignements et bien d'autres, même s'ils ne comportent pas d'attestations littéraires, indiquent le progrès de l'usage ; ils empêchent de considérer, comme on a été malavisé de le faire, que Patañjali décrivait une langue morte : l'adhésion au Mahābhārata est sensible sur bien des points de détail. Bien entendu, il arrive aussi qu'une règle soit donnée afin de pallier une évidente omission chez Pāṇini, ainsi touchant *ekādaśa(n)* « onze ».

Patañjali ne manque pas une occasion de se référer à l'usage ; à propos des formations dites *pṛṣodara* (« au ventre bigarré »), impossibles à justifier grammaticalement, il en appelle aux « clercs » (*śiṣṭa*, cf. p. 76) ; ailleurs, il admet le caractère correct des mots traditionnels, non analysables (III 3 1)[2]. Particulièrement important est le passage de la Paspaśā intimant que les formes *ūṣa tera* et analogues de deuxième pluriel du parfait, étant inusitées, sont à remplacer par les noms verbaux : on dit *kva yūyam uṣitāḥ* « où habitez-

1. En revanche, on ne voit pas pourquoi Kāty. revendique pour la *bh.* (III 2 171) des formes comme *cakri* « qui fait » *sāsahi* « qui supporte », lesquelles ne sont guère connues que par les mantra. Une partie des dérivés enseignés sous V 2 122, *himelu, balūla* etc., sont inattestés.

2. Un passage curieux de Pat. V 1 16 parle des « mots mous, onctueux, lâches » qu'« utilise le sujet parlant, (mots prononcés) d'une langue molle, onctueuse, lâche » : ce serait l'origine phonique des malformations (*apabhraṃśa*, Pradīpa ad loc.). Le Śabdakaustubha (cité dans mon introd. à la Durghaṭavṛtti 128 n. 1) blâme que les modernes emploient des formes fautives à l'imitation des anciens ; la faute réside dans le désir d'utiliser de sa propre inspiration des incorrections (existant dans l'usage littéraire).

vous ? », *kiṃ yūyaṃ kṛtavantaḥ* « qu'avez-vous fait ? » : témoignage simultané du déclin du verbe personnel (en un point, il est vrai, de fragilité exceptionnelle) et du progrès de l'adjectif verbal (*-tavant-* n'étant précisément attesté que depuis l'Épopée et Patañjali même). Combien nous souhaiterions disposer d'autres informations analogues[1] !

LES GRAMMAIRIENS ULTÉRIEURS. — Rien dans l'histoire future — qui est immense — des grammairiens indiens ne se compare au *trimuni vyākaraṇam*, c'est-à-dire à l'autorité dont est revêtue la triade Pāṇini-Kātyāyana-Patañjali.

1. Pour l'usage vivant du sanskrit chez Pat., on peut s'appuyer sur les développements concernant la pause et la phrase continue I 4 109-110, comme fait SVarma Critical Observ. 108. Sur des expressions familières, v. Weber ISt. 13 464. L'anecdote du grammairien et du cocher (infra p. 78) est aussi un indice concluant du skt « vivant ».

Il est rare que Pat. impartisse un enseignement dialectal, comme lorsqu'il signale que « les gens du Dekkan aiment les dérivés secondaires » (Paspaśā 8 1.8) ; ailleurs, ce sont « les Pāṇinéens (qui) sont fous de dérivés secondaires », cf. KāvMī. 22 1.5 se référant à un axiome connu. De manière un peu plus précise, Pat. signale que le mot *sarasī* au Dekkan se dit d'un « grand lac » (Bühler WZKM. 1 3) ou encore que la racine *hamm-* est en usage au Surāṣṭra, *raṃh-* chez « les Orientaux du milieu », alors que les Ārya emploient *gam-* en ce même sens. La Paspaśā signale encore la prononciation défectueuse *yar vā ṇaḥ, tar vā ṇaḥ* dans l'usage courant, comparée à la prononciation correcte avec *yad* et *tad*, au cours du sacrifice : « dans l'acte sacrificiel on ne doit pas parler mal » (11 1.13). L'anecdote souvent citée sur les Asura qui prononceraient fautivement *arayaḥ* (en *helayaḥ*, c'est-à-dire *he 'layaḥ*), reprend un passage de ŚB. III 2 1 23 où figure comme forme fautive *he 'lávaḥ* (Kāṇva ayant la variante *hailáḥ*).

C'est aussi à la prose védique que remonte l'information souvent citée, touchant *índraśatru* dont le ton, correctement placé, assure seul le sens désiré « celui dont Indra est le destructeur », cf. PāṇŚikṣā 52 Paspaśā KāvPr. II 19 Śabara ad MīSū. IX 4 21 etc.

Pat. ad Śivasū. 2 vt. 2 cite *devadiṇṇa* comme corruption de °*datta ;* ailleurs (I 3 1 vt. 12) *āṇapayati vaṭṭati vaḍḍhati* et (vt. 13) *kasi* (pour *kṛśi*) *diśi* (sic, pour *dṛśi*) ; ailleurs encore *mañjaka, ṣaṣa, palāṣa* substitués à *mañcaka, śaśa, palāśa.*

Sur les citations védiques chez Pat., J. As. 1953 427.

La doctrine est fixée, la langue est arrêtée. Les auteurs se préoccupent d'aménager les aphorismes de manière nouvelle, sans rien ajouter ni retrancher d'essentiel (à part les règles védiques et accentuelles, désormais sans objet, mais que commentera encore la Kāśikā au VIIe siècle).

Cependant ils introduisent tous des formes nouvelles, mais de manière subreptice, en affirmant ou en laissant entendre qu'elles se laissent déduire de telle ou telle règle pāṇinéenne mieux comprise. Ainsi Candragomin, grammairien bouddhiste des VIe-VIIe siècles, donne une série de petites nouveautés : il fait (de manière bien timorée d'ailleurs) l'importante observation sur le génitif en valeur de datif ; il admet l'impératif ou le futur avec *mā* prohibitif, l'accusatif comme régime de *ṛte* « sans » ; il connaît les formes *bhrājiṣṇu* « brillant » (et reprend *bhaviṣṇu* au compte de la *bhāṣā*), *gomin* « maître » (argument pro domo), *samucchraya* (terme surtout bouddhique)[1].

Des faits analogues se trouvent dans l'école même de Pāṇini, à partir de la Kāśikā qui a justement emprunté beaucoup à Candra ; à plus forte raison hors de l'école, ainsi dans la curieuse grammaire de Bhoja(deva), XIe siècle, du Mālava, qui bouleverse l'économie du système, et dans celle de Nārāyaṇabhaṭṭa, XVIe siècle, du Kerala, imitée de la précédente et qui incorpore des éléments inconciliables avec Pāṇini. Les poéticiens eux aussi donnent, depuis Bhāmaha et Vāmana, leur point de vue sur bien des détails de grammaire et de vocabulaire (p. 166 et 176), surajoutant à la notion impérieuse de l'usage, celle de la convenance poétique, del'élégance ou de la vulgarité : l'époque de la haute poésie a passé là.

1. Études de grammaire skte 88.

L'AUTORITÉ DES ŚIṢṬA. — Le souci dominant des grammairiens est le purisme : il s'agit de filtrer la langue, comme disait déjà l'hymne à la Parole (p. 1). Éviter de jargonner, *ná brāhmaṇó mlechet* Śat. Br. III 2 1 24, leit-motiv repris par Patañjali (*brāhmaṇair na mlecchitavai nāpabhāṣitavai*, Paspaśā) et par le Mahābhārata II 53 8 *nāryā mlecchanti bhāṣābhiḥ* « les Āryens ne jargonnent pas en parlant ». Patañjali connaît (Paspaśā) des malformations (*apaśabda*, *apabhraṃśa*) telles que *gāvī*[1], *goṇī*, *gotā*, *gopotalikā* en face du mot correct *go* « vache » (le Tantravārttika ajoute même *glāvī*, lapsus phonique) ; l'exemple *gāvī* deviendra même typique dans les discussions ultérieures, ainsi dans le Tantravā. I 3 25 qui explique qu'une pareille forme est due à l'incapacité ou à la négligence des gens qui veulent prononcer *go*, de même que l'enfant dit *tatta* en voulant dire *devadatta*. Le but de l'argumentation est de montrer que la grammaire — qui est éternelle, en tant que fondée sur le Veda éternel — ne saurait être atteinte par ces aberrations.

Mais le passage crucial[2] est celui qui figure dans le Bhāṣya VI 3 109 et traite de l'autorité que revêt la grammaire et de la source de cette autorité. Le morceau, bien bref par malheur et tournant court comme tant d'épisodes indiens, servira en même temps d'exemple de la prose de Patañjali, si souplement agencée et toute nourrie de controverses implicites.

Spécimen 9.

atha kim idam upadiṣṭānīti/ uccaritāni/ kuta etat/ diśir uccāraṇakriyaḥ/ uccārya hi varṇā, āhopadiṣṭā

1. *gāvī* etc. sont cités aussi par Śabara ad I 3 24 Nyāyamañj. 419 KāvMī. VI 25/26, cf. Pischel Pkt-Sprachen 274.

2. Passage discuté, notamment par Mansion Esquisse 151 Mélanges Schrijnen 381.

ime varṇā iti/ kaiḥ punar upadiṣṭāḥ/ śiṣṭaiḥ/ ke punaḥ śiṣṭāḥ/ vaiyākaraṇāḥ/ kuta etat/ śāstrapūrvikā hi śiṣṭir vaiyākaraṇāś ca śāstrajñāḥ/ yadi tarhi śāstrapūrvikā śiṣṭiḥ śiṣṭipūrvakaṃ ca śāstraṃ tad itaretarāśrayaṃ bhavati/ itaretarāśrayāṇi ca na prakalpante/ evaṃ tarhi nivāsata ācārataś ca/ sa cācāra āryāvarta eva/ kaḥ punar āryāvartaḥ/ prāg ādarśāt pratyak kālakavanād dakṣiṇena himavantam uttareṇa pāriyātram/ etasminn āryanivāse ye brāhmaṇāḥ kumbhīdhānyā alolupā agṛhyamāṇakāraṇāḥ kiṃ cid antareṇa kasyāś cid vidyāyāḥ pāragās tatrabhavantaḥ śiṣṭāḥ// yadi tarhi śiṣṭāḥ śabdeṣu pramāṇaṃ kim aṣṭādhyāyyā kriyate/ śiṣṭajñānārthāṣṭādhyāyī/ kathaṃ punar aṣṭādhyāyyā śiṣṭā śakyā vijñātum/ aṣṭādhyāyīm adhīyāno 'nyaṃ paśyaty anadhīyānaṃ ye 'tra vihitāḥ śabdās tān prayuñjānam/ sa paśyati/ nūnam asya daivānugrahaḥ svabhāvo vā yo 'yaṃ na cāṣṭādhyāyīm adhīte ye cātra vihitāḥ śabdāś tāṃś ca prayuṅkte/ ayaṃ nūnam anyān api jānāti/ evam eṣā śiṣṭajñānārthāṣṭādhyāyī//

« Que signifie ceci : formes *upadiṣṭa?* — (Cela veut dire) : employées. — Comment cela ? — La racine *diś-* indique l'acte d'énoncer (effectivement). Quand on a énoncé des phonèmes, on dit que ces phonèmes sont *upadiṣṭa*. — *Upadiṣṭa* par qui ? — Par les clercs. — Mais quels sont les clercs ? — Ce sont les grammairiens. — Comment cela ? — Être clerc (est une qualité qui) repose sur les traités didactiques ; or les grammairiens connaissent les traités. — Si être clerc repose sur les traités et que les traités reposent sur le fait d'être clerc, il y a là un cercle vicieux. Or les opérations comportant un cercle vicieux ne sont pas

valables. — Eh bien donc (les clercs sont tels) par l'effet de l'habitat et du mode de vie. Et le mode de vie (qui fait loi), c'est celui de l'Āryāvarta. — Qu'est-ce donc que l'Āryāvarta ? — C'est ce qui est à l'est de l'Ādarśa, à l'ouest de la forêt de Kālaka, au sud du Himālaya, au nord du Pāriyātra : dans ce domaine habité par les Âryens, les brâhmanes possédant une provision de grains, exempts de cupidité, désintéressés, familiers avec telle ou telle science sans même l'avoir pratiquée, voilà les clercs. — Si ces gens font autorité pour la langue, à quoi sert le Traité en huit livres (Pāṇini) ? — Le Traité en huit livres sert à reconnaître les clercs. — Comment de tels gens peuvent-ils être reconnus par un Traité ? — Quelqu'un qui étudie le Traité en voit un autre qui, sans l'étudier, emploie les formes qui y sont prescrites. Il observe : sans doute est-ce par faveur divine ou don naturel que cet homme, sans étudier le Traité, emploie les formes qui y sont prescrites ? Sans doute en connaît-il d'autres encore ? C'est ainsi que ce Traité sert à reconnaître les clercs ». (Mahābhāṣya VI 3 109).

Spécimen 10.

ajer vībhāvo bhavati vā/ vyavasthitavibhāṣa ceti/ teneha ca bhaviṣyati: pravetā, pravetum, pravīto rathaḥ, saṃvītir iti/ iha ca na bhaviṣyati: samājaḥ udājaḥ, samajaḥ, udajaḥ, samajanam, udajanam, samajyeti/ tatrāyam apy artha: idam api siddhaṃ bhavati: prājiteti/ kiṃ ca bho iṣyata etad rūpam/ bādham iṣyate/ evaṃ hi kaś cid vaiyākaraṇa āha/ ko 'sya rathasya praveteti/ sūta āha/ āyuṣmann ahaṃ prājiteti/ vaiyākaraṇa āha/ apaśabda iti/ sūta āha/ prāptijño devānāṃpriyo na tv iṣṭijña iṣyata etad rūpam iti/ vaiyākaraṇa āha/ āho khalv anena durutena bādhyāmaha iti/ sūta āha/ na khalu veñaḥ sūtaḥ suvater eva sūtaḥ/ yadi suvateḥ kutsā prayoktavyā: duḥsūteneti vaktavyam/ na tarhīdānīm idaṃ vā yāv iti vaktavyam/ vaktavyaṃ ca/ kiṃ prayojanam/ neyaṃ vibhāṣā/ kiṃ tarhi/ ādeśo 'yaṃ vidhīyate/ vety ayam ādeśo bhavaty ajer yau parataḥ/ vāyur iti//

« L'élément *vī* est le substitut de la racine *aj-* « conduire » à titre optionnel. Et ladite option est diversement réglée, si bien qu'on aura *(vī)* dans *pravetā* « qui conduira », *pravetum* « conduire », *pravīto rathaḥ* « char conduit », *saṃvīti* (sens ?) ; et qu'on n'aura pas *(vī)* dans *samāja* « rassemblement », etc. L'intention est que la forme *prājitā* « qui conduira » soit également valide. — Cette forme est-elle vraiment admise ? — Certes elle est admise. C'est ainsi qu'un grammairien disait : quel est le conducteur *(pravetṛ)* de cette voiture ? Le cocher dit : Seigneur, c'est moi le conducteur *(prājitṛ)*. — Le grammairien dit : (tu emploies là) une forme incorrecte. — Le cocher dit : votre Seigneurie connaît (les formes) qui se laissent réaliser (directement par une règle de Pāṇini), mais non (celles qui résultent) d'un desideratum ; or cette forme *(prājitṛ)* résulte d'un desideratum. — Le grammairien dit : nous voici donc battus par ce maltissé *(duruta)*. — Le cocher dit : le mot *sūta* ne vient pas de la racine *ve-* « tisser » (qui donnerait la forme *uta* que vous employez à tort), il vient de la racine *sū-* « inciter ». Si vous avez à employer un terme de blâme (formé) sur la racine *sū-*, il faut donc dire : *duḥsūta*.

> Dans ces conditions la règle « on a *(vī)* optionnellement devant le suffixe « *yu* » n'est pas nécessaire ? — Si. — Quelle en est la motivation ? — Ce n'est pas une règle optionnelle. — Qu'est-ce alors ? C'est un élément substitut qui s'y trouve enjoint. — On a le substitut *vā*, pour la racine *aj-* quand suit le suffixe « *yu* » : exemple *vāyu* « vent ». (Mahābhāṣya II 4 56).

Les *śiṣṭa*, proprement les « connaisseurs de traités didactiques », sont donc les détenteurs de l'usage. Ils sont tels non seulement parce qu'ils ont appris la théorie, mais encore parce qu'ils vivent dans un certain périmètre (équivalent à une large portion de l'Hindoustan proprement dit) et qu'ils suivent un certain mode de vie, la classe de naissance n'étant qu'*un* facteur, à côté des conditions sociales, morales, intellectuelles. On peut dire que tout le problème du sanskrit « classique » est posé en filigrane sous ces phrases elliptiques.

Le primat des « clercs » sera d'ailleurs battu en brèche plus tard dans les thèses liminaires de la Mīmāṃsā, où est discutée la validité de plusieurs mots propres aux *mleccha* ou « barbares jargonnant »[1].

1. Dans toute la tradition skte (Smṛti) il est dit ou impliqué que ce qui est non-skt est « *mleccha* », et que le territoire mleccha est ce qui est extérieur à l'Āryāvarta, cf. par ex. Tantravā. I 3 8-9. Si les mots *mleccha* expriment un sens, c'est seulement parce que ce sont des formes corrompues de mots *ārya* : donc *pīlu* au sens d'« arbre » (sens « ārya ») et *pīlu* au sens d'« éléphant » (sens « mleccha ») n'ont pas même autorité.

En un autre passage (I 3 10) le texte dit qu'il y a des mots *mleccha* usités dans le Veda, mais que le sens dérivant de l'étymologie l'emporte en validité sur le sens que leur attribuent les Mleccha.

Śabara (p. 137 ci-dessous) signale les mots *pika nema sata tāmarasa* où l'emploi connu des Mleccha décidera du sens à leur attribuer, ces mots n'ayant pas de tradition en âryen. Ibid. *pattrorṇa* et *vārabāṇa* sont allégués comme notant des objets fabriqués en pays mleccha. Ibid. encore Śabara relève les sens de *varāha* « corbeau » chez les Mleccha, ainsi que *vetasa* « jambū » ; il signale que *yava*

LE SANSKRIT, LANGUE PARLÉE. — La manière abstruse dont se présentait l'Aṣṭādhyāyī, l'apparente étrangeté de quelques formations enseignées (ainsi le type *kartāhe* — à peu près inusité — ou futur périphrastique de voix moyenne ; la dérivation post-verbale, type *pacatitamām* « il cuit très bien »), ont fait naître des doutes sur l'authenticité de l'enseignement pāṇinéen. On peut sourire en effet de la théorie systématique tardive, celle des Kaumudī, qui forge des flexions nominales et verbales complètes sur la base de Pāṇini, flexions comme *vātapramī* « antilopes » ou *bobhoti*, *dādeti* (intensifs) ou encore *nicchu/nicśu* (locatif pluriel de *niś* « nuit ») ; déjà Patañjali s'amusait à poser *putrīyiyiṣati*, *puputrīyiṣati*, *putitrīyiṣati*, à disserter gravement sur ces formes : ce sont là jeux de grammairiens comme il en existe en tous pays, particulièrement virulents dans l'Inde, terre d'élection du pédantisme. Ils ne doivent pas jeter le discrédit sur les parties solides de la théorie.

De plus de portée demeure le soupçon que le « sanskrit classique » lui-même serait une sorte de langue artificielle. On rencontre cette affirmation plus ou moins nuancée, depuis Burnouf jusqu'à nos jours, en passant par Senart et Grierson.

« orge » signifie *priyaṃgu* (ou *kaṅgu?*) chez les Mleccha ; de même Nyāyavṛtti II 1 56 ; le sens d'« orge » est seul à retenir.

Le Tantravā. l. c. donne pour exemple de sens « *laukika* » le sens de « triple » affecté au mot *trivṛt*, alors que le sens védique est « nonuple ». Ou encore *caru* n. d'un vase (sens védique « riz »), ou *aśvavāla* « poil de cheval » (sens védique « roseau »).

Les formes vicieuses *(apabhraṃśa)* sont comme des clignements d'yeux, dit Puṇyarāja ad Vākyapad. I 151, c'est-à-dire qu'elles ne comportent pas de signification directe. — Cf. en général PChChakravarti Ling. Specul. 296 et passim. — Sur quelques mots dravidiens et lāṭa cités par Kumārila, v. p. 203.

On explique dans les ouvrages de philosophie grammaticale que le barbarisme est l'effet d'une imitation imparfaite : théorie d'origine mīmāṃsiste, destinée à sauver la face, et qui, comme il arrive souvent, remonte à Pat. (ad Śivasū. 2 vt. 3) ; cf. aussi Nirukta, introd.

Senart par exemple (Piyadasi 2 482) parle d'une « langue scolastique... réforme d'une langue littéraire antérieure » ou bien (J. As. 1886 2 318) d'une « construction savante des brâhmanes en partant du prâkrit ». Autant dire que le sanskrit n'aurait jamais eu d'existence authentique, car si l'on dénonce l'artificialité de la langue de l'Épopée, du Pañcatantra, du dialogue dramatique, ne devrait-on pas à plus forte raison nier le caractère naturel de la langue védique[1] ?

Cette vue soulève des objections d'ordre général. Il serait sans exemple qu'un idiome aussi bien accrédité, aussi persistant (jusqu'à servir, aujourd'hui encore, de moyen de communication éventuel, précisément parmi ces *śiṣṭa* dont parlait Patañjali), pût résulter d'une invention. S'il y a en effet un usage artificiel du sanskrit classique, avec les *kāvya* tardifs, il ne manque pas, en revanche, de textes qui comportent une expression linguistique aussi directe, aussi saine, que n'importe quelle littérature. Pāṇini, Yāska et d'autres auteurs opposent à la langue védique la *bhāṣā*, c'est-à-dire la langue parlée, littéralement la « parlure ». Ils se réfèrent, comme nous avons vu, à l'usage, *prayoga*, *abhidhāna;* le mot le plus instructif ici est *loka*, *laukika* « monde, usage mondain », mot qui exclut tout à fait l'acception livresque. Les gens croient, dit en substance la Paspaśā, que la langue

1. Sur la controverse ancienne relative au skt parlé, W. p. XLII, Keith 7 Mansion Esquisse 143 Wint. I 45 et 512 DGD. p. CXXI Wüst Indisch 38 etc. L'intervention décisive semble avoir été celle de Rapson JRAS. 1905 435, posant qu'une interruption dans l'usage du skt après le védisme était exclue, mais que, à côté du skt littéraire, il avait dû exister une Umgangssprache, peu à peu développée en langue de civilisation. Cf. encore LVP. Mélanges Schrijnen 327 DKBanerji Mélanges Pathak 319 ; en dernier Agrawala India as known to Pāṇ. 350. Sörensen On Sanskrits Stilling (résumé en français) admet comme langue usuelle un skt incorrect.

courante peut être apprise par l'usage *(lokāt)*, mais il est nécessaire d'apprendre la grammaire, du fait que les formes vicieuses sont bien plus nombreuses que les correctes. La mention *anabhidhānāt*, si fréquente chez les commentateurs, revient à dire que l'usage décide de l'opportunité de tel enseignement ; d'après le Nyāsa II 2 24 il est inutile d'interdire le composé *vr̥ṣṭadeva*, car nul ne songe à rendre ainsi le sens qu'exprime *vr̥ṣṭe deve gataḥ* « il partit comme il pleuvait »[1]. Nombre de règles du Trimuni n'ont de sens, nous l'avons rappelé (p. 67 et 73), que si elles s'appliquent à un sanskrit parlé.

Sanskrit et moyen-indien. — Il est vrai que le sanskrit classique paraît au premier abord n'avoir pas sa place dans l'évolution linguistique indo-âryenne. Du védique poétique, puis du védique en prose, on peut passer directement au moyen-indien, notamment au pāli, qui atteste, tant en morphologie que dans la phrase, le style, la métrique, des affinités avec l'état védique. Au point qu'on a voulu considérer le sanskrit « classique » comme une branche collatérale, émanant d'un état voisin du védique, mais épuré et simplifié[2]. Mais on a exagéré les concordances globales entre védique et moyen-indien ; d'autre part le dialecte qui est à la base du « classique » ne se distingue guère du védique que par des traits négatifs, par des retranchements, comme en comporte tout idiome en voie de s'affiner, de se classiciser. Abstraction faite de la forte poussée « Nord-Ouest » que marquait le R̥gveda, aux origines mêmes de la tradition, c'est un glissement progressif qui mène du R̥gveda récent à la

1. Cf. notre éd. de Durghaṭav. 1 130, 135.
2. Wüst Indisch 42 se référant notamment à Thumb.

norme classique ; il n'y a pas de rupture. Mais la difficulté majeure n'est point là.

On sait que le moyen-indien fait son apparition dans l'épigraphie antérieurement au sanskrit : c'est le grand paradoxe linguistique de l'Inde. Les inscriptions d'Aśoka, les premières qui nous soient conservées (vers 250 avant notre ère), reproduisent sous forme stylisée un choix de parlers localement différenciés et de type moyen-indien ; l'habitude épigraphique ainsi amorcée se poursuivra durant plusieurs siècles. Ce sont aussi des dialectes moyen-indiens qui servent de langue canonique au bouddhisme et au jainisme. Nous savons que la prédication du Buddha (évidemment aussi celle du Mahāvīra) avait eu lieu dans un parler māgadhī ou pré-māgadhī ; un passage souvent cité montre le Buddha prohibant l'usage du *chandas* et réclamant que chaque disciple enseigne « dans son mode d'expression propre » *(sakāya niruttiyā)*[1]. Même au dehors des écrits canoniques, les œuvres narratives des bouddhistes et de jaina ont été rédigées d'abord en moyen-indien ou en « hybride » et ont précédé assez nettement les œuvres brahmaniques en sanskrit.

Il n'est pas question de sous-estimer l'extension de dialectes moyen-indiens, dans de vastes portions du territoire, depuis au moins le ve siècle avant notre ère. Mais cette perspective comporte une part de trompe-l'œil. Il est normal que des réformateurs religieux aient usé, par réaction, de langues régionales, tout comme on verra au Moyen Age les grandes

1. C'est-à-dire « dans son dialecte propre ». Passage discuté, avec des interprétations divergentes, depuis au moins SLévi J. As. 1915 1 441. Cf. Wint. 2 602 LVP. 200 Lin Li-kouang Aide-mémoire 235 Filliozat Manuel 2 326 Edgerton Buddhist Hybrid Skt Grammar 1 § 1,7. Noter que le Buddha rejette, non la *bhāṣā* skte, mais le chandas : seule forme de parler connue à cette époque, en dehors des dialectes m. i.

effervescences sectaires se produire en vernaculaire, voire contribuer à la diffusion du vernaculaire. Aśoka est devenu bouddhiste quand il édite ses proclamations ; il a sans doute des bouddhistes dans son administration ; il poursuit les habitudes de la prédication canonique, bien plus qu'il ne vise à noter — avec « une relative sincérité »[1]. — un usage réel. Aucune de ces données, si importantes soient-elles en elles-mêmes, n'oblige à considérer que le sanskrit serait ce qu'on voudrait parfois nous faire croire, le produit d'une sanskritisation du moyen-indien.

Il y a d'abord le témoignage de l'Épopée. On a pensé, il est vrai, le liquider en supposant (Barth 2 397 et autres) que l'Épopée avait été traduite d'un original prâkrit[2]. On a fait la même hypothèse pour le Pañcatantra et pour d'autres cycles narratifs échappant au genre « *kāvya* »[3]. Naturellement il n'existe pas le moindre indice en faveur de cette supposition, qui se heurte à plus d'un obstacle. Les prâkritismes sont en nombre fort limité dans l'Épopée, qui à aucun égard

1. Bloch 5. — Aśoka est un « épisode » Jacobi SBBAk. 1911 957.
2. Contra, Jacobi ZDMG. 48 407 avec de bons arguments. Cf. Wint. 1 512.
3. Edgerton Pañc. 2 185 repousse avec raison l'idée d'un Pañc. pkt. La même prudence s'impose pour Śukasaptati, Vikramacarita et autres cycles où l'on a présumé sans preuve un original m. i. Les seuls textes qui paraissent avoir été traduits du m. i. sont ceux qui remontent à la Bṛhatkathā ; encore faut-il faire des réserves sur l'authenticité de la tradition « paiśācī » (en dernier, sur ce problème, Upadhye Annals Bhandarkar 21 1 Master BSOAS. 1943 34, 217). Encore KSS. et autres versions sktes ont le standing d'œuvres parfaitement originales. — Analogue le cas de l'Āryasaptaśatī de Govardhana, libre adaptation de Hāla, ou celui du Padmacarita de Raviṣeṇa, en partant du Paümacariya : les Jaina ont été les initiateurs de ces versions doubles ou secondairement portées d'une langue dans une autre (cf. le Dhūrtākhyāna avec sa trad. skte).

Sur le problème spécial du Kathākautuka et du Delārāma, v. Wint. 3 78, 79. La grammaire pkte de Caṇḍa, rédigée (comme les autres) en skt, passe pour reposer sur un original pkt ; toutefois Nitti Grammairiens pkts 209 fait des réserves.

ne donne l'impression d'être traduite ; les survivances védiques, et surtout la diversité, la liberté des recensions, leur diffusion dans le temps et l'espace avec ce qu'elle comporte de flottements et d'inégalités, tout cela exclut la possibilité d'un original étranger. Rien du reste ne ressemble moins aux types littéraires de moyen-indien dont nous disposons que le style épique dans son ensemble, hormis peut-être les passages gnomiques, de provenance insaisissable, qu'on retrouve dans les traditions les plus diverses de l'Inde.

Le problème du théâtre classique — dont la structure remonte au moins au IIe siècle, témoins les fragments bouddhiques d'Asie Centrale — est une autre pierre d'achoppement. Si le mélange dialectal que ce théâtre révèle a jamais répondu (ce qui est tout de même probable) à un usage défini, il prouve du moins que le sanskrit a été parlé par une couche sociale relativement étendue, qu'en outre, fait plus significatif encore, il était compris par tous, apte le cas échéant à être employé par tous. Il n'est pas arbitraire de croire qu'à ses origines ce théâtre était plus sanskritisé qu'il ne nous apparaît[1]. D'ailleurs la bigarrure moyen-indienne, même si elle repose en son principe sur une répartition géographique sincère, n'est guère, en fait, qu'une transposition phonétique du sanskrit. Ce n'est pas dans le théâtre qu'on trouvera des dialectes moyen-indiens réels.

En fin de compte, tout revient à s'entendre sur la notion même de langue parlée. Le sanskrit n'a peut-être jamais été

1. Keith 11 et, du même, Skt Drama 46, 71 : argumentation dirigée spécialement contre SLévi qui avait supposé que le drame avait pris naissance en pkt. Sur le témoignage du drame en général, Jacobi ZDMG. 48 410. On sait par Bharata que la répartition des idiomes pkts n'était pas conforme à celui de la pratique classique, mais que les fragments pré-classiques vont dans le sens de Bharata Lüders Bruchstücke 42. — A une date tardive, il existe des drames tout en skt ou tout en pkt.

parlé au sens où l'a été le latin. Mais il a dû l'être, et le demeurer longtemps, dans des éléments assez vastes et différenciés de la population : englobant suivant les temps et les lieux ceux qui, par droit de naissance, avaient part à la « langue des dieux » (*daivī vāk*, expression du Kāvyādarśa I 33)[1], les *dvija* ou « deux-fois nés » au sens large, les paṇdits, plus généralement les « clercs » ou *śiṣṭa*, quelle qu'ait été leur naissance[2]. Éléments de population qui sont allés s'amenuisant, mais dont il y a d'autant moins sujet de contester l'existence qu'en somme ils survivent partiellement jusqu'à nos jours. D'un bout à l'autre du territoire, plus encore en pays dravidien qu'en pays indo-âryen, le sanskrit est parlé ou peut l'être par des groupes plus ou moins compacts ; il est compris par un plus grand nombre[3].

Il ne faut pas raisonner d'après les habitudes de nations où la langue commune a tout absorbé, reléguant les autres expressions linguistiques au rang de patois ou d'argot. Il faut penser à un cas comme celui de la Suisse alémanique (peu importe en l'occurrence l'écart entre les superficies), où le véhicule normal de communication est le dialecte, où néanmoins l'allemand a la position d'une langue parlée, dans une large mesure. Sans doute le sanskrit littéraire était-il trop difficile pour avoir été parlé en dehors des cercles de spécialistes ; toute norme tend à précipiter vers le déclin

1. Fondée sur l'expression *devīṃ vācam* RV. VIII 100 11. Le MhBhār. I 78 13 a *brahmī vāk*.

2. Nombreux sont les auteurs skts non brâhmanes ; outre une grande quantité de princes, il y eut des hommes de basse extraction comme Kālidāsa (d'après la tradition) ; en outre, une série de femmes (références dans notre trad. de KāvMī. 155 n. 75). Bloch Mélanges Febvre 7 parle (de façon beaucoup trop restreinte) d'une « tradition de spécialistes rassemblés autour des princes ».

3. Entre autres, Bühler éd. de Vikramāṅk. 17 Deussen cité chez Wint. I 45 Renou Skt et Culture 17.

le langage qu'elle affecte. Mais l'utilisation d'un sanskrit semi-littéraire, discursif, mêlé sans doute de formes « incorrectes », a dû se maintenir longtemps (je dirais volontiers : jusqu'au temps des invasions musulmanes) à titre de langue seconde, de langue d'appoint : c'est celui-là même qui se reflète, à peine modifié, dans bien des passages de l'Épopée et des contes, dans les dialogues du théâtre, dans les exemples des commentaires grammaticaux[1].

Il faut tenir compte du fait que le sanskrit et les divers dialectes composant le moyen-indien sont souvent fort proches, que les correspondances phonétiques sont aisées[2]. En poétique, les illustrations sont prises indistinctement dans l'un et l'autre domaine, les mêmes règles valent de part et d'autre. Il ne manque pas, même hors du théâtre, de poèmes mixtes, jusque dans les œuvres apabhraṃśa qui sont souvent bourrées de portions sanskrites[3]. De même

1. Une bonne illustration du mélange des langues est fournie par SKChatterji (cité Bloch 10) et antérieurement par Grierson IA. 30 556 (cité Wint. 1 43 n.). Keith p. xxvi compare assez judicieusement avec des faits propres au « standard English ». Sur les poètes de village, Pandian Indian Village Folk 105. Sur les mœurs des étudiants étrangers (spécialement « gauḍa ») venus au Kaśmīr, v. le Deśopadeśa de Kṣemendra chap. 6.

2. Cf. le chapitre appliquant le *bhāṣāsama* (= strophes à la fois sktes et pktes) dans le Bhaṭṭik. XIII, et les observations de Jacobi Bhavisatta 87*. L'un des pkts décrits dans le Śṛṅgāraprak. (Raghavan 14) est appelé « semblable au skt ».

3. Cf. notamment le Kumārapālapratibodha éd. Alsdorf 5, avec son mélange de māhārāṣṭrī, d'apabhraṃśa et de skt (Schubring Mélanges Jacobi 89). Le Kumārapālacarita de Hemacandra a les vingt premiers chants en skt, les huit derniers en pkt. Il semble que ce soient les Jaina surtout qui aient aimé ces pots-pourris (moins, les bouddhistes, qui présentent seulement un hymne pkt dans le Kapphiṇa, des versets apabhraṃśa dans le Caṇḍamahārоṣaṇa ; les strophes pktes de la Kalpanāmaṇḍitikā ne sont que des citations), de même qu'ils furent les initiateurs de la *campū*. Il existe des *ṣaḍbhāṣāstotra* en jaina. Le théâtre au surplus habituait, incitait à ces mélanges. « Le prince des poètes est celui qui compose à son gré en toute langue » KāvMī. V 18/19, texte dont l'auteur (Rājaśekhara) se décerne ailleurs le titre de *sarvabhāṣāvicakṣaṇa;* même les amis du poète doivent posséder ce don, ibid. chap. 10. — La *kathā* est composée en toutes langues d'après Kāvyād. I 38. Daṇḍin passe pour avoir été, comme bien d'autres, *ubhayakavi* (à savoir, auteur en skt et en tamoul). — Les poéticiens ont toujours considéré qu'on avait affaire à trois langues équipollentes, skt, pkt, apabhraṃśa ; parfois ils en ajoutent une quatrième, la paiśācī. Il flotte peut-être là le souvenir des 4 langues du bouddhisme Lin Li-kouang Aide-mémoire 176.

que les poètes font jouer tout le clavier dont ils disposent, la conversation relevée a pu passer assez aisément d'une langue à l'autre. Aujourd'hui encore, le lexique du nouveau hindī proposé par certains pour langue nationale est du pur sanskrit, les terminaisons seules attestant le changement d'idiome ; c'est pourquoi, dans l'antiquité, des genres mixtes comme le bouddhique hybride ont pu se constituer sans difficulté. La notion de « genre littéraire » est bien plus importante dans l'Inde que la différence proprement linguistique ou l'étagement chronologique des faits.

Témoignages sur l'usage du sanskrit. — Le caractère peu réaliste de la littérature classique est cause que nous avons fort peu de témoignages directs sur l'usage du sanskrit comme langue parlée[1]. Il vaut mieux laisser hors du débat les passages du Rāmāyaṇa faisant allusion à un « sanskrit humain » *(mānuṣīm... saṃskṛtām)* opposé au « sanskrit des brâhmanes », ainsi V 30 17[2].

1. Pour la période védique, il y a tout juste à retenir le fait que le rituel prévoit l'exercice d'un langage profane, à titre de dérivatif, à certains instants du culte ; cf. JAOS. 69 16, et plus généralement RKMookerji Ancient Ind. Educ. 139. Sāyaṇa, plutôt stupidement, note ces passages (que signalent les verbes *bhāṣ- vyavavad- vyāhṛ-*) comme étant de l'apabhraṃśa !

2. Autres références pour le Rām. chez Jacobi Rām. 115 et plus lointainement Hopkins Great Epic 364. — Cf. aussi Tantrākhyāyika III 52 (« qui parle skt est un orateur en toutes choses ») et Pariśiṣṭaparvan IX 18, où Aśoka est censé écrire à son fils en pkt pour en être mieux compris. Le GarPur. I 98 17 exhorte les gens des trois premières classes sociales à éviter le pkt.

Les informations chez Caraka (IIe siècle ?), III 8, semblent bien indiquer que le sanskrit était en vigueur (ou l'avait été ?) dans les controverses médicales, comme celles chez Kauṭilya ou le pseudo-Kauṭilya (IIIe siècle ?) II 28[1] (dans le *śāsanādhikāra*), qu'il servait (ou avait servi ?) dans l'administration royale. Plus instructive est la donnée du Nāṭyaśāstra (date ?) XVI 128, aux termes de quoi il faut utiliser pour le drame une langue « sans acceptions obscures des mots, propre à être aisément goûtée par le commun peuple » *(gūḍhaśabdārthahīnaṃ janapadasukhabhogyam)*. Un passage du Kāmasūtra (date ?) I 4 explique que « c'est en ne conversant dans les réunions mondaines, ni exclusivement en sanskrit, ni exclusivement en parler local, qu'on acquiert un grand renom dans le monde » *(nātyantaṃ saṃskṛtenaiva nātyantaṃ deśabhāṣayā/ kathāṃ goṣṭhiṣu kathayaṁl loke bahumato bhavet)*; or les assistants de ces *goṣṭhī* étaient les *viṭa* (« bel esprit ») et autres courtisans de condition modeste, qui dans le drame parlent prâkrit : indice que le théâtre avait cessé de rendre la distribution sincère des rôles.

Au VIIIe siècle, le poéticien Bhāmaha II 3, définissant l'œuvre littéraire « claire », dit : « c'est celle dont le sens est accessible depuis les gens cultivés jusqu'aux femmes et aux enfants » *(āvidvadaṅganābālapratītārtham)*[2].

1. OStein ZII. 6 45.

2. Au contraire, le bouffon du Mṛcchakaṭ. raille les femmes parlant skt. Mais la Ṣaḍbhāṣācandrikā 4 étend l'usage du skt (pensant évidemment au drame) « aux dieux etc., aux ascètes, aux héros, aux prêtres, guerriers, marchands, śūdra's (sic), conseillers, préposés aux gynécées, adeptes de sectes (liṅgin's), bel-esprits et autres, s'ils ne sont pas de basse condition (ou : conduite) ». Cf. déjà Nāṭyaś. XVII 37 et 40 Sarasvatīk. 121 et 122 KāvMī. chap. 10, début, etc.

Le masseur du Mṛcchakaṭ. moque son maître sans culture, qui ne comprend pas du skt simple. Au début du KSS. (VI 108 et parallèles), la reine s'amuse de voir son époux — qui est un Śātavāhana, cf. p. 92 — prendre l'expression *mā udakaiḥ* au sens de *modakaiḥ* « gâteau ».

Au début du Xe siècle, l'auteur de l'Upamitibhavaprapañcā kathā, ouvrage jaina (p. 6 vers 51), explique que le sanskrit est « cher aux gens fiers de leur savoir », que les hommes cultivés méprisent tout autre langage, mais que lui-même usera d'un sanskrit simple, convenant à tous *(sarvajanocitā)*, compris de ceux-là mêmes qui préféreraient le prâkrit. « Simple » signifie pour lui « point obscur, sans phrases longues ni synonymes inconnus ».

Au XIe siècle, Bilhaṇa, kaśmîrien (Vikram. XVIII 6) affirme qu'« en chaque maison les femmes mêmes parlent sanskrit, prâkrit et la langue maternelle *(janmabhāṣā)* ». Un peu après, également au Kaśmîr, Kalhaṇa (Rājatar. V 206) parle d'un roi dont l'extraction humble se décelait au fait qu'il n'usait pas de « la langue divine, mais de l'apabhraṃśa propre aux ivrognes »[1].

1. Les pèlerins chinois (en dernier, Manuel 1 149 et 2 399) ne connaissent que la « langue de Brahman » dans les territoires, surtout bouddhiques pourtant, qu'ils ont traversés ; sans doute pensaient-ils d'abord à la langue des controverses d'école. Nous ne sommes pourtant point étonnés d'apprendre qu'au temps de Hiuan-tsang cette controverse bouddhique se menait en skt. Cf. Barth Œuvres 4 452 (sur Yi-tsing) et (résumé général) RKMookerji Ancient Ind. Educ. 498, 505, 537 ; aussi (sur Hiuan-tsang et Pāṇ.) Agrawala India as known to P. 13.

De même al-Bîrûnî (XIe s.), au début de son grand ouvrage sur l'Inde, décrit (p. 17) « ce langage riche en vocables et en désinences... qui dénomme de noms variés un même objet et d'un nom unique des objets divers, ... difficile à comprendre si ce n'est par le contexte » (trad. Sachau ; admirable définition du skt). Un peu plus loin, il distingue « le vernaculaire négligé, en usage dans le bas peuple, et un langage classique en usage seulement parmi les classes hautes et cultivées, très soigné, sujet aux règles de la flexion et de l'étymologie, à toutes les subtilités de la grammaire et de la rhétorique ». Sur la connaissance qu'al-B. avait de la littérature skte, SKChatterji in al-B. Commemor. Vol. 83. Ibid. 89 Chatterji cite l'Uktivyaktiprakaraṇa, œuvre de Dāmodara postérieure d'un siècle à la mort d'al-B., et qui vise à enseigner le skt à travers le vernaculaire : « comme une brāhmaṇī déchue qui a accompli la cérémonie expiatoire et est rendue à son état originel de brāhmaṇī », ainsi l'idiome apabhraṃśa courant,

Cela dit, il est permis de n'attacher qu'un intérêt relatif au passage souvent cité de la Kāvyamīmāṃsā (XIe siècle) qui nous décrit (chap. 10 début) le roi Śiśunāga du Magadha proscrivant dans son gynécée les phonèmes difficiles à prononcer (ce qui évoque les jeux du *kāvya* où tel phonème est exclu des paroles attribuées à tel personnage) ; le roi Kuvinda du Śūrasena appliquant la même mesure ; le roi Śātavāhana du Kuntala ordonnant dans son gynécée la langue prâkrite — donnée qui recoupe la tradition tenace alléguant le goût des souverains Śātavāhana pour le prâkrit. La Kāvyamīmāṃsā oppose ces comportements à celui de Sāhasāṅka, roi d'Ujjayinī, qui accordait sa faveur à la langue sanskrite, ce qui évoque le phénomène bien connu qu'on appelait jadis abusivement la « renaissance sanskrite » sous Candragupta II et plus généralement sous les premiers Gupta. Le Sarasvatīkaṇṭhābharaṇa II 15 (p. 123) reprend ces données, en ajoutant que sous Ādhyarāja (c'est-à-dire Śātavāhana) on parlait prâkrit et qu'au contraire, à l'époque de Sāhasāṅka, on pouvait dire « qui ne parle pas sanskrit ? »[1]

en restaurant les formes pleines, est rendu à l'état de bon skt. Chatterji note avec raison que, « comme dans l'usage indien contemporain, la ligne de démarcation entre le skt correct des livres et les formes vernaculaires n'est pas strictement observée par al-B. ».

1. Il y a peu à tirer des informations que donne la KāvMī. VII 48 sur la répartition géographique des habitudes de langue, car il s'agit dans la pensée de l'auteur de récitation plutôt que de pratique courante. Il parle ainsi des Lāṭa comme de gens « détestant le skt », alors que les Surāṣṭra, les Travaṇa (?) et autres « récitent habilement les phrases sktes assaisonnées de mots apabhraṃśa ». Ailleurs (str. 43), « certaines gens à l'Est de Bénarès, ceux du Magadha etc. récitent excellemment le skt », tandis que (str. 50) « les Kaśmîriens récitent désagréablement ». Enfin (X 2) « les Gauḍa et autres tiennent au skt, les Lāṭa ont l'habitude et le goût du pkt (etc.) » (Anthol. skte 303).

Les emprunts faits par les langues extérieures, notamment par le grec, renseignent insuffisamment sur l'original ; cf. sur le Périple Bloch Mélanges Lévi 1. Le plus ancien emprunt daté est le nom propre Sandrakottos (300 av.

Le refoulement progressif du moyen-indien par le sanskrit, d'abord dans l'épigraphie (p. 94)[1], puis dans la littérature (où cependant des œuvres prâkrites ont été fabriquées de manière disséminée jusqu'au moins au XVIIe siècle), est un phénomène de prestige littéraire plus encore qu'un fait naturel qui révélerait la pression d'une langue encore vivante.

Mais si l'on condamne le sanskrit comme « artificiel »[2] au profit du moyen-indien, ne risque-t-on pas de condamner pour les mêmes motifs le moyen-indien lui-même ? La diversité dialectale de ce dernier répond mal à des repères chronologiques et géographiques, l'artifice n'y est pas moindre dans le style et la phraséologie que celui du sanskrit ; il est pire même : car, à l'exception du pāli et, dans une mesure plus faible, de l'ardhamāgadhī, langues de propagande situées sur un plan « réaliste » voisin de la langue védique, l'ensemble du moyen-indien, apabhraṃśa compris, est surtout fait de *kāvya* (poésie raffinée) et de semi-*kāvya*. On y cherche en vain des documents comparables pour l'ingénuité

notre ère) qui est, partiellement au moins, prâkritique. Mais on trouve des assimilations de consonnes dès les emprunts préhistoriques d'Asie Antérieure (PEDumont JAOS. 67 251) : va-t-on être amené à conclure que du pkt existait déjà en ce temps ? Autant dire que les vulgarismes de Plaute montrent l'existence du roman à cette époque ! — En Indonésie, le nombre des éléments m. i. passés dans les langues locales est faible, comparé aux éléments provenant du skt (soit directement, soit à travers le tamoul), Gonda Skt in Indonesia 115.

Un passage des contes du Bharaṭaka (cité p. 225 ci-dessous) laisse voir qu'on écrivait au ministre en skt, non en pkt ; mais le chef des moines ne parvient à rédiger que du skt barbare.

1. Où les inscriptions pktes ont des formes en pur skt, çà et là, ainsi que des citations versifiées en skt.

2. La notion d'artifice n'a pas le même sens pour les usagers d'une langue et pour les étrangers. Cf. la protestation de DGD p. XVI contre Winternitz qui avait usé de l'expression, bien modérée pourtant, « ornate poetry », pour caractériser le *kāvya*.

à la tradition épique ou narrative d'expression sanskrite[1].

Tout se passe comme si les langues néo-indo-âryennes avaient hérité d'une sorte de koinè populaire, à terminaisons réduites, imprégnée de prâkritismes[2] sans être à proprement parler du prâkrit. De ce quasi-sanskrit il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas de témoignages, puisqu'il s'agissait d'une langue parlée[3].

Le sanskrit épigraphique[4]. — L'épigraphie a un témoignage important à fournir, non seulement parce qu'elle comporte le plus souvent des datations et des localisations précises qui font défaut ailleurs, mais parce que, se conformant à la mode littéraire avec une minutie parfois pédante,

1. Sans aborder ici la question des récitations de textes épiques, lyriques (et védiques) dans l'Inde ancienne, rappelons seulement que les grandes œuvres théâtrales ont été jouées longtemps après la mort de leurs auteurs, comme Dāmodara (VIII[e] s., Kaśmīr) le confirme pour Ratnāvalī à la fin du Kuṭṭanīmata. Kṣemendra (Kavikaṇṭhābhar. 15) incite les jeunes poètes à aller voir jouer les drames pour se former le goût.

Keith 8 relève l'importance considérable de l'éducation, du cycle d'études organisé par les brâhmanes sur la base du *śāstra :* prérogative qui n'a jamais été mise en question, même par les bouddhistes ou les jaina. Ç'a été sans doute le facteur prépondérant pour le maintien du skt. Au reste une notable partie des auteurs bouddhiques et jaina ont été des brâhmanes de naissance et de formation. — Sur l'analogie entre skt et pkt en matière d'« artifice », Pischel Pkt 4.

2. Et notamment de mots *deśī* ou « régionaux », mots qui ne sont ni identiques au skt *(tatsama)* ni n'en dérivent par les voies habituelles *(tadbhava)*, bien qu'à notre point de vue une certaine partie s'avère d'origine skte ; références Pischel Pkt 6 Keith 415 n. 5 et ajouter Bloch 11 et 15. Ce sont des « mots non dérivables ni explicables métaphoriquement » Deśīnāmamālā, début.

3. Sur l'origine des langues néo-indo-âryennes, Alsdorf ZDMG. 91 423 Bloch 16.

4. L'article de base est celui de Bühler Ind. Inschriften (trad. anglaise IA. 42). Plus récemment DChSircar IHQ. 15 38 et, du même, Successors of the Sātavāhanas 379 (chapitre repris ICu. 4). Sur les inscriptions dekkanaises, Naik Bull. Deccan College 9 1. — Plus généralement Keith 48 Lüders Bruchstücke 62 OStein IHQ. 9 215 (« formal elements ») Manuel 1 156 et 2 203.

elle reflète l'évolution du style ; enfin elle autorise quelques hypothèses sur l'origine même du sanskrit profane. Cependant, ici comme ailleurs, l'utilisation des sources est freinée par leur caractère souvent conventionnel et de pure tradition.

Nous avons rappelé que l'épigraphie la plus anciennement attestée, celle de l'empereur Aśoka, était rédigée en moyen-indien. Après Aśoka viennent d'autres inscriptions, également moyen-indiennes, en écriture kharoṣṭhī, qui s'échelonnent jusqu'à la fin de la période des Kuṣāṇa (fin du III[e] siècle de notre ère) et sont surtout localisées dans le Nord-Ouest ; dans l'Inde centrale apparaît aussi, sous les Śaka, l'écriture brāhmī. Avec le prâkrit coexiste, tout au moins sous les Kuṣāṇa, du sanskrit mixte, notamment dans les inscriptions bouddhiques et jaina de Mathurā — c'est-à-dire sans doute du prâkrit imparfaitement sanskritisé comme celui des textes littéraires bouddhiques (p. 221)[1].

Le sanskrit fait son apparition avec une inscription de la région d'Ayodhyā mentionnant le « sixième (successeur ?) de Puṣyamitra », ce qui semblerait marquer la fin du 1[er] siècle avant notre ère. Mais les débuts réels se situent plus tard, avec l'inscription du « mahākṣatrapa » Rudradāman à Junāgadh (Girnār), 150 de notre ère[2] : texte dont l'allure

1. Pour le skt mixte, cf. notamment EI. 1 239, 2 242. Les inscriptions jaina de Mathurā (2 195, éditées par Bühler) sont en pkt pur, les sktismes apparaissent depuis Kaniṣka seulement. De même, moins nettement, pour les inscriptions bouddhiques où le skt s'est répandu de bonne heure en domaine kharoṣṭhī Konow Khar. Inscriptions p. LXXIX (il y a quelques textes ou fragments tout skts, ibid. p. XCV). — L'épigraphie hybride, qui est à la fois bouddhique et jaina, n'est d'ailleurs pas identique à celle des textes littéraires. Description récente Mehendale Histor. Grammar of Inscr. Prâkrits, passim. — Dans les monnaies, le pkt cède aussi la place au skt, à partir des successeurs de Rudradāman (donc, de bonne heure), après un stade intermédiaire (sous les premiers kṣatrapa) en hybride ; cf. Bloch Mélanges SLévi 16. Ces faits devraient aider à préciser la position de l'hybride en littérature (bouddhique).

2. OStein IHQ. 9 220 ; en dernier DChSircar Select Inscriptions 1 169.

générale est semi-épique (avec, de fait, des épismes linguistiques), mais dont le style est à prétention «*kāvya*», du type *vaidarbha:* phrases alambiquées, figures de rhétorique, composés longs. Le roi y est vanté pour ses mérites littéraires[1] : c'est le premier patron datable des lettres sanskrites.

Dès lors, tandis que le prâkrit suit une courbe descendante pour disparaître au IIIe siècle dans l'Inde du Nord, le sanskrit se pousse en avant avec les débuts de la dynastie Gupta (IVe siècle). L'un des grands documents de cette époque est le panégyrique de Samudragupta, par Hariṣeṇa, Allahabad, vers 375-390 : le texte, presque entièrement en prose, déroule une phrase unique — une succession de propositions relatives décrivant les hauts faits du souverain — en style *vaidarbha* qu'on a comparé à celui de Bāṇa ; il y figure un composé de 133 syllabes et des spécimens variés de figures, allitérations, doubles sens[2].

Dans la série inépuisable des inscriptions qui font suite jusqu'à l'époque moderne, les documents relatifs à des donations terriennes, érections de temples, etc., sont en prédominance ; mais à aucune époque ne font défaut les

1. DGD. 14.

2. Un verset, le 4e, de l'inscription donne une bonne idée du style épigraphique noble :

āryo hīty upaguhya bhāvapiśunair utkarṇitai romabhiḥ
sabhyeṣūcchvasiteṣu tulyakulajamlānānanodvīkṣitaḥ /
snehavyāluḷitena bāṣpaguruṇā tattvekṣiṇā cakṣuṣā
yaḥ pitrābhihito nirīkṣya nikhilāṃ pāhy evam urvīm iti//

« Voilà un noble ! C'est avec ces mots que l'embrassa son père, dont les frissons de joie révélaient ses sentiments ; il considérait son (fils), d'un regard qui voit le vrai, (regard) lourd de larmes et frémissant d'amour ; les courtisans poussaient des soupirs de joie, cependant que les princes de même lignage le regardaient avec des mines assombries ; — protège la terre entière ! lui disait-il » (Anthol. Skte 383 donnant la trad. de cette inscription et de celle de Ravikīrti).

panégyriques *(praśasti, viruda)*. Les premiers sont d'aspect plus technique, en une langue souvent voisine de celle des commentaires juridiques, avec des citations littéraires et, le cas échéant, des expressions imagées, vite stéréotypées d'ailleurs, comme l'immanquable « tant que (dureront) le soleil et la lune »[1] ou bien « pour assurer notre prospérité en ce monde et en l'autre ». Le formulaire est relativement stable. Les seconds, plus intéressants sur le plan littéraire, comportent toute la gamme des inflexions de langue et de vocabulaire qu'atteste la poésie savante ; ils vont même parfois au delà, dans leur souci de condenser, de frapper l'esprit, souci qui n'est pas au même degré celui des biographies romancées. Parmi les documents anciens de cette catégorie, les plus notables sont le texte versifié de Vatsabhaṭṭi à Mandasor (Daśapura), 473/474, en style *gauḍa*, avec force figures « de mot » et une application à imiter Kālidāsa (le Ṛtusaṃhāra inclus) ; le panégyrique, également versifié et à Mandasor, de Yaśodharman par Vāsula (non daté) ; celui de Pulakeśin II par Ravikīrti à Aihoḷe, 634/635, où sont mentionnés Kālidāsa et Bhāravi par un auteur qui se flatte (non sans quelque raison) d'avoir rivalisé heureusement avec ces grands maîtres[2].

Le développement a été long et lent à se déclencher, mais au fond la victoire du sanskrit a été plus prompte et plus totale qu'en littérature. Rares sont les épigraphes hybrides tardives, comme celles de l'Orissa des XIe-XIIe siècles[3]. A l'origine, le mouvement était indécis ; avec le texte de Rudradāman coexistait l'inscription importante, en prâkrit archaïque, de Nāsik (Siri Puḷumāyi), également à longs composés

1. Anticipé RV. VII 88 4 *yắn nú dyắvas tatánan yắd uṣắsaḥ*.

2. Kielhorn EI. 6 1. Cette inscription comporte seize mètres distincts.

3. Kielhorn EI. 3 312.

et de facture élaborée. Telle qu'elle est, la présence du sanskrit suffit à improuver la vieille théorie de Max Müller sur l'effacement de cette langue, puis sa renaissance au VIe siècle avec le Vikramāditya d'Ujjayinī (qu'on identifiait faussement à Yaśodharman) et sa cour illustrée de « neuf joyaux ».

Dans le sud, le prâkrit, né plus tard, a persisté un peu plus longtemps (jusqu'au IVe siècle), mais la diffusion du sanskrit n'a pas été moins complète, bien qu'endiguée plus vite par l'épigraphie dravidienne et maratho-koṅkanaise. Les inscriptions des Vākāṭaka (Ve-VIe siècle), qui décrivent des donations, sont en prose élégante, avec de bons spécimens de style « savant », point élaboré à l'excès ; de même celles des Viṣṇukuṇḍin, des Kadamba antérieurs (celle notamment du poète Kubja). Dans l'ensemble l'épigraphie est plus simple, plus réaliste que dans le Nord. On notera que la première inscription Vākāṭaka est en sanskrit suivi d'une portion prâkrite elle-même sanskritisée ; il y a peu de traces de langue hybride dans les documents dekkanais[1].

Les inscriptions dans l'ensemble révèlent donc, pour le milieu du IIe siècle, la présence d'un sanskrit profane à caractère hautement littéraire. L'élaboration du détail, en dépit de bien des maladresses et approximations, rend improbable qu'il s'agisse d'un début absolu. Le témoignage va de pair avec celui des textes écrits. Sans attacher trop de poids à l'existence du théâtre attribué à Bhāsa (théâtre indatable, mais sans doute largement pré-kālidāsien), on constate à coup sûr pour le IIe siècle — plutôt même pour la fin du Ier siècle — une poésie épico-lyrique pourvue de moyens raffinés, celle d'Aśvaghoṣa, que la tradition place à la cour de Kaniṣka. Pour la même époque et peut-être

1. EI. 26 151. Tantôt les vers (exorde) sont en skt, la partie technique étant en dravidien, tantôt (moins souvent) l'inverse.

encore un peu avant, on a des drames allégoriques d'inspiration bouddhique, qui ne sont pas très différents par la technique du drame classique, mais attestent déjà un prâkrit influencé par le *kāvya*, autrement dit par la tradition sanskrite.

L'Épopée mise à part, nous n'avons pas, il est vrai, de survivances directes d'un sanskrit profane antérieur à cette date ; mais les citations poétiques, à mètres savants, les allusions disséminées dans le Mahābhāṣya[1] (texte du Ier ou du IIe siècle avant notre ère), révèlent une technique « *kāvya* » indéniablement sanskrite, en même temps qu'elles prouvent l'existence de représentations dramatiques à sujets épico-purāṇiques. Il serait imprudent de continuer à soutenir[2] que le sanskrit « profane », et plus particulièrement le drame, aurait pris naissance au IIe siècle de notre ère, dans une région circonscrite de l'Ouest, et qu'il aurait été vulgarisé dans cet emploi par une administration étrangère, les *kṣatrapa* (« satrapes ») d'origine śaka. Il se peut que ces souverains

1. Kielhorn IA. 14 326 ; cf. encore Weber ISt. 13 483 PCChakravarty IHQ. 2 464 Keith 45 DGD. 11. Pat. parle du *vārarucaṃ kāvyam*. Instructifs sont aussi les noms des mètres classiques dans le traité védique (ou pseudo-védique ?) de Piṅgala.

2. Avec SLévi J. As. 1902 95, approuvé par Konow Ind. Drama 48 (qui voudrait poser l'origine du drame à Mathurā) et LVP. 295. Bons arguments contra, chez Keith Skt Drama 69. Filliozat Manuel 1 244 estime avec raison que « les souverains étrangers ont consacré la vogue du sanskrit littéraire plutôt qu'ils ne l'ont suscitée ». Il y a peu à tirer des traditions (p. 92 ci-dessus et LVP. Inde aux temps des Mauryas 219) qui veulent que les Śātavāhana aient été prâkritisants en regard des Śaka sanskritisés. Tout cela a pu être fabriqué après coup d'après des déductions fondées sur l'existence du Kātantra et de l'anthologie de Hāla. Filliozat l. c. relève que le Suhṛllekha attribué à Nāgārjuna et adressé à un Śātavāhana était en skt ; de même une inscription de Kaṇhēri (liste de Lüders nº 994). Inversement il y a des épigraphes et monnaies de « satrapes » en pkt ou en hybride. Enfin il faut noter que le style de Rudradāman est poétique, alors que celui des Śātavāhana est bureaucratique et officiel. On ne peut les mettre sur la même ligne.

aient été les premiers à user du sanskrit dans les documents officiels, mais le fait n'a dû avoir aucune importance pour la propagation du sanskrit littéraire, héritier des genres profanes qui étaient sous-jacents au Veda et à l'Épopée.

Cela posé, l'histoire détaillée du style dans l'épigraphie sanskrite, avec les différences selon les temps, les provinces, les genres, reste à faire[1]. Peut-être n'en doit-on pas attendre tous les résultats que se promettait Bühler. Du moins informerait-elle mieux que les textes sur les échanges et les rivalités de langue à langue, sur la phraséologie des différentes dynasties, éventuellement sur les aires à partir desquelles s'est effectuée la diffusion d'une épigraphie indienne au delà des frontières[2].

1. Sans parler de la titulature, de la terminologie technique, il y a des expressions propres à l'épigraphie : la plus saillante peut-être est le *(tat)pādānudhyāta* final, dont le sens est controversé (NIA. 3 36 ICu. 9 115, 118 IHQ. 18 63, 20 288). Cf. aussi *aṃhati/aṃhiti* « donation » dans les viruda Zachariae WZKM. 35 47 ; *kīrti* « monument » (etc.) Vogel Bijdragen 1906 344 ; *nīvi* « dotation foncière » *pratyāya* « revenu » *udraṅga* « taxe » *cāṭabhāṭa* « troupes régulières et irrégulières » *adhikaraṇa* « préfecture » (et « cour de justice ») *vṛtti* « part d'un bien foncier concédé en don » *pūrvā* au sens de *praśasti* Chhabra Mélanges Sarup 14 *vīthī, bhukti, tṛṇayūti, kulyavāpa* et autres noms de divisions territoriales ; noms de fonctionnaires PVKane Hist. of Dharmaś. 3 975. Formules de donation (puisées dans la Smṛti) ibid. 2 1271.

2. Notes linguistiques éparses dans les grands recueils, en tête Épigr. Indica (aussi Ind. Antiquary), passim ; ainsi que dans les répertoires spécialisés, en tête South-Indian Inscriptions (Hultzsch et autres) ; inscriptions du Bengale (NMajumdar), de Bhārhat (BMBarua), du Chamba State (Vogel), des Gupta (Fleet), du Népâl (SLévi), etc. Choix commode et fort bien exécuté DChSircar Select Inscriptions (vol. 1 seul paru).

CHAPITRE III

LA LANGUE ÉPIQUE ET SES PROLONGEMENTS

Caractères généraux[1]. — Bien plus que la prose védique ou que les exemples des commentaires grammaticaux, c'est l'Épopée, et au premier chef le Mahābhārata, qui constitue le témoignage fondamental du sanskrit « naturel ».

Le Mahābhārata s'est formé peu à peu vers la fin de la période védique, dans des milieux d'ailleurs tout différents de ceux des ritualistes. Le gros de l'œuvre ne saurait avoir pris forme avant le IIIe ou le IIe siècle précédant notre ère ; il a été gonflé de matières adventices, tout en se répartissant progressivement en versions distinctes, deux ou trois versions suivant les *parvan* ou « Livres » : celle du Nord-Ouest, ou

1. Il n'y a pas de description indépendante de la langue épique. Pour le Rāmāyaṇa, anomalies et archaïsmes sont décrits par Böhtlingk BerSächs. 39 (1887) 213 et ZDMG. 43 53 Roussel J. As. 1910 1 1 (se fondant sur le commentaire de Rāma) Michelson JAOS. 25 89 (soulignant les védismes) Hopkins JAOS. 22 2 389 (id.) Keith JRAS. 1910 1321 (restreignant la notion de védisme, d'où la controverse ibid. 1911, 169, 177). Plus récemment, les études très diligentes de NMSen J. Baroda 1 119 (sur les recensions) et 301 (temps), 2 118 et 311 (emploi des cas) Vāk 1 11 (formes verbales) 1 53 et 2 26 (vocabulaire) Ind. Ling. 12 21 (infinitif) Poona Or. 14 89 (intensif, etc.) J. As. Soc. Beng. 1950 13, 1951 225 (phonétique) etc. — Remarques générales Jacobi Rām. 112.

Pour le MhBh., les études anciennes de Ludwig SBBöhm. 1896 nº 5 5, 105 et Rigv. 6 249, de Holtzmann Grammatisches aus d. MhBh. et Das MhBh. 1 159 sont dépassées. Recherches en cours (notamment sur la base des « variantes ») Kulkarni NIA. 6 130 Bull. Deccan College 1 318, 2 (appendice), 8 73 Annals Bhand. 24 83 et ailleurs ; Mehendale Bull. Deccan Coll. 1 71 (absolutif). Sur la

plus généralement du Nord ; celle du Sud ; éventuellement celle de l'Est. La masse, qui comportait à l'origine une certaine fixité, a passé par des états fluides, ouverte comme elle l'est devenue à nombre d'additions, de suppressions, de changements, durant les premiers siècles de notre ère ; on a remarqué des interpolations isolées jusqu'à l'époque des Gupta. La zone d'activité dominante a été le Kuru-Pañcāla, portion occidentale du bassin gangétique. Les auteurs — et en même temps les colporteurs et amplificateurs de l'œuvre par récitations, chants, mises en scène — ont été les bardes de cour, *sūta*, *māgadha*, *bandin*, qui représentaient en marge du Veda les traditions de la classe des guerriers. Les traces que nous avons de récits légendaires *(itihāsa)* d'époque védique, les panégyriques *(nārāśaṃsī)*, les *gāthā* (p. 38) sont autant d'essais épiques ou proto-épiques.

L'autre grand texte, le Rāmāyaṇa, a utilisé plus nettement que le Mahābhārata des ballades, des thèmes de folklore préexistants, auxquels un habile adaptateur, Vālmīki, aura donné une forme sanskrite en les remaniant dans un cadre nouveau. Cette adaptation a pu se faire dès le IIIe siècle avant notre ère, mais de grandes portions de l'ouvrage, les Livres 1 et 7, ont été ajoutés bien plus tard. La région intéressée est la zone orientale du bassin gangétique, le pays de Kośala proche du Magadha. Comme pour le Mahābhārata, ce sont

grammaire de la Gītā, plus normale ou normalisée que le gros de l'ouvrage, cf. Rajwade Mélanges Bhandarkar 327 KMSarma Annals Bhand. 11 284 (insuffisants). Généralités (surtout, sur le style) Oldenberg Das MhBh. 129 et 145 Jacobi MhBh., passim. Sur l'intérêt linguistique que présente l'édition critique de Poona (texte moins « correct », plus « primitif ») Weller Mélanges Winternitz 37.

Sur les deux épopées, Hopkins Great Epic 262 et passim Kirfel Zur Gesch. d. Nominalkomposition Keith JRAS. 1906 2. — Notes et introductions de l'éd. critique (en cours) du MhBh., spécialement S.K.De et Edgerton.

des chanteurs et acteurs ambulants, du type des *kuśīlava* dont parle la tradition, qui ont diffusé des épisodes rāmaïques sur les tréteaux de villages, dans les réunions populaires, dans les temples et les pèlerinages.

La langue épique est impossible à définir globalement. Sous une apparence assez monotone, c'est un mélange composite, comme il est naturel pour des textes qui ont été soumis à un long brassage et représentent des apports successifs. Il faudrait distinguer aussi l'une et l'autre épopée, qui donnent les mêmes faits dans des proportions assez différentes.

Grammaire de l'Épopée. — L'Épopée, le Mahābhārata surtout, contient certains traits de langue analogues à ceux que nous avons constatés dans les mantra védiques. Ces traits sont inégalement répartis ; ils sont — comme aussi les traits, védiques ou non, qu'on peut taxer de proprement « épiques » — plus apparents dans les traditions du Nord-Ouest, que l'édition critique du Mahābhārata a mises fortement en évidence ; les versions du Sud, qui amplifient et diluent, celles du Centre et de l'Est, qui normalisent et atténuent, ont éliminé la plupart des archaïsmes, comme en général les irrégularités et les anomalies les plus voyantes. Pour le Rāmāyaṇa au contraire, les versions méridionales, surtout celles de Kataka et Tilaka, sont supérieures à la version bengāli et à celle, à peine meilleure, du Nord-Ouest ; en outre, dans toutes les traditions, le Livre 1 et une grande partie du Livre 7 se rapprochent pour le style du Mahābhārata-vulgate. Aucune recension ne saurait prétendre représenter le texte de Vālmīki.

Les survivances morphologiques n'apparaissent que dans des conditions déterminées. Il n'y a pas reviviscence des formes qui s'étaient maintenues jusque dans la prose védique

et dont certaines se retrouvent en pāli : subjonctif, préverbe séparé, infinitif (autre qu'en *-tum*) ; l'archaïsme ne concerne que des formes isolées, comme *priyāyase* MhBh. II 56 5 ou comme l'absence d'augment çà et là, l'absence de redoublement dans quelques parfaits ; ce sont des singularités retrouvées, plutôt que des anciennetés maintenues. Il est difficile, au surplus, de déterminer dans quelle mesure on a affaire à d'authentiques survivances. Le style, de son côté, évoque par certains points les mantra : ordre des mots aberrant, insertion de vocatifs, parenthèses ; allure générale heurtée, voire violemment elliptique, de l'énoncé éclatant soudain parmi une longue suite de phrases coulantes et lâches. Là encore les versions du Nord-Ouest, pour le Bhārata, ont fait mieux ressortir ce caractère abrupt et rude.

Dans l'ensemble pourtant, plutôt qu'un langage archaïque, on définira l'Épopée comme un langage à pureté amoindrie, ouvert aux facilités qu'entraîne l'exercice d'un idiome populaire[1]. Sur bien des points elle est en marge, autant de l'usage védique que de l'usage pāṇinéen. Sans vouloir ici tenter de distinguer les diverses provenances, nous notons parmi les faits saillants : le progrès de l'*-i-* de liaison et de l'*-a-* thématique (au moins dans le verbe, types *dadati*, *kurvati*, *hanati* ; dans le nom, *apaharta*, *kanīyasa*, Rām. *śvāna*, *ukṣāṇa*, *yavīyasa*) — mais il existe à l'inverse une tendance marquée

1. Le mot *ārṣa* équivaut à « archaïque » chez les commentateurs de l'Épopée, mais en fait le terme désigne les traits de langue caractérisant la Smṛti au sens large, comme l'indique le Śṛṅgāraprak. (Raghavan 14). La composition de type *ārṣa* laisse le primat au sens (ibid. 19), alors que la composition védique le donnait au mot. « Dans les Purāṇa et les Itihāsa (= les récits épiques), il n'est pas de fin aux incorrections *(apaśabda)* » Tantravā. I 3 7 ; la Durghaṭav. I 3 29 VI 4 74 VII 1 93 précise que Vyāsa et Vālmīki suivent des voies autonomes et que la grammaire n'est pas faite pour eux.

La KāvMī. II 1/2 appelle *bhāṣā* les textes de Smṛti.

à l'athématisme, notamment au participe moyen en *-ayāna-*. Le flottement entre les formes fortes et faibles dans le nom comme dans le verbe (ainsi, entre autres, au participe féminin ou duel en *-antī*/ *-atī*) ; flottement aussi entre les désinences actives et moyennes (notamment à l'impératif moyen, qui alterne *-a* et *-[a]sva*), en partie sans doute sous la pression du mètre ; pénétration de la flexion active jusque dans le présent passif, type *śakyati* (« pouvoir »). Il y a des confusions étendues entre les finales verbales *-mas* et *ma*, entre les absolutifs en *-tvā* et *-ya* : une forme telle que *gṛhya* « ayant saisi » est courante. On rappellera aussi les optatifs moyens en *-(ay)īta* (p. 65), dont la distribution textuelle est du reste très inégale. Le futur en *-tā* présente, pour la forme et l'emploi, toutes sortes de déviations par rapport aux règles classiques. Les valeurs casuelles et temporelles sont sujettes à une certaine fluidité : ainsi le génitif absolu (qui est fréquent) est employé sans restriction de sens ; le génitif par ailleurs s'étend en substitution du datif et de l'ablatif, encore que, dans les pronoms personnels, le datif se maintienne et même empiète sur le génitif ; il y a disparité dans la syntaxe du comparatif et du superlatif. Pour le verbe, extension des présents narratifs, des parfaits en toutes nuances de prétérit (et, par suite, des parfaits à la première et à la deuxième personnes), des aoristes également sans grande discrimination. Le causatif est d'un emploi peu strict, l'optatif figure éventuellement en expression du passé (ainsi dans *iyāt*)[1]. Les particules ne sont fort souvent que des expédients métriques, des chevilles, ainsi *ha* ou *tathā* en fin de pāda ; parallèlement,

1. Pisani IF. 50 21. Spécialement sur *iyāt*, références citées chez Edgerton Buddhist Hybrid Gr. 161 § 32 (85). — Du Rām., noter l'infinitif *bhāvitum* (fait sur *bhāvayati*). Un bon exemple d'emploi épique est le dérivé en *-tṛ-* figurant comme membre ultérieur, type *vṛtrahantṛ*, cf. W.(-Debrunner) 2,1 188 ; 2 669.

les préverbes sont souvent indistincts quant à l'emploi. Il y a des confusions entre les formes pleines et les formes enclitiques, par exemple des débuts de vers en *enam*.

Il est incertain s'il faut voir des védismes dans les infractions multiples — d'ordinaire masquées par quelque expédient dans les recensions inférieures — aux règles classiques du sandhi, infractions qui ne recouvrent pas nécessairement les habitudes védiques. Des traits plus probablement anciens sont la présence du pronom relatif explétif, l'usage de certaines prépositions, éventuellement, d'une finale syncopée comme *smaran* = *smarantī* MhBh. III 280 32 V 88 2 (cf. p. 19) ; noter aussi les particules vieillies *u*, *vai*, *sma* (sans influence temporelle), *nu*, *svid*.

Au total, c'est le verbe qui présente le plus d'anomalies : le Rāmāyaṇa atteste plus d'une fois des formes comme *brūmi* (« parler »), *kurmi* (« faire »), *dadmi* (« donner »), *smahe* (« être ») ; il risque même *abhāṣa* (= *bhāṣasva*) IV 3 27 et *aham... bhaveḥ* IV 17 49. Le Mahābh. a *śocimi* III 60 10 °*darśivān* X 17 11 (cf. Rām. °*śaṃsivān*) *kṛdhi* II 60 30 *ījitum* (?) II 30 26 (cf. Rām. *pūritum*) *adṛśyate* (*a* privatif) XIII 14 160 Bo. et bien d'autres. Le seul cinquième *parvan*, dans l'édition critique, livre une longue série de formes verbales inconciliables avec la grammaire[1].

Si l'on se place dans la perspective de l'évolution du sanskrit, il n'y a que peu de faits morphologiques qui signalent irrécusablement l'Épopée. C'est plutôt la densité de ces

1. Ainsi *adṛṣṭa (= adrākṣīt)* 29 33 *asmaḥ (= smaḥ)* 36 3 *śāsati (= śāsti)* 37 3 *apakṛtvā* 38 8 (et *upa*° 44 11) *gṛhya* 42 12 et ailleurs *dṛśyati* 44 21 *kṛdhvam* 56 60 *ahāsma (= ahāsiṣma)* 70 10 °*patsva* 76 8 *jānamāna* 104 23 et ailleurs *gānti (= gāyanti)* 107 9 *ajīyanta (= ajayan)* 125 8 *vadhyate (= hanyate)* 136 21 et ailleurs *bravīhi* 160 9 *dhyāmi* 172 14 et ailleurs *kurmi* 180 26. Hors du verbe, on a la flexion en *-a-* de *duhitṛ* (passim), *nastataḥ (= nāsikābhyām)* V 129 11 *sakhiḥ* (au nomin.) cité Durghaṭav. VII 1 93, etc.

faits qui est remarquable. D'autres apparaissent pour la première fois au niveau épique, ou du moins y reçoivent une extension toute nouvelle : ainsi le nom verbal en *-tavant-* (employé généralement comme prédicat, et pourvu d'un augment adventice dans *aham... adṛṣṭavān* XII 279 20 Bo.) ; le tour *śakyate kartum* « il peut être fait » (rares antécédents dans le Śat. Br.) ; le pronom de politesse *bhavan* (rares exemples Śat. Br.) ; le type *-tu-kāma -tu-manas* (cf. p. 65 et 72) ; le conditionnel ; les périphrases verbales avec *ās- sthā- bhū-* et surtout *kṛ-* (cf. *babhūva gantum* MhBh. I 57 1 « il allait »), y compris le tour comportant un abstrait en *-tva-* régime d'un verbe de mouvement[1] ; le nom en *-su-* comme participe du désidératif (emploi rare en védique) ; les composés où le membre ultérieur est de type classificatoire ou généralisant, ainsi les composés en °*ādi* (°*prabhṛti*, rare en védique) °*anta* °*prāya* (ces deux formes rares en védique) °*pūrva* °*pradhāna* °*śeṣa* °*mātra* °*kalpa* (quelques cas dans les Brāhmaṇa) °*rūpa*, etc. (« commençant ou terminé par, consistant surtout ou exclusivement en, ressemblant à, etc ») ; ainsi que °*bhūta* explétif. Un autre trait peu fréquent, mais plus typique, est l'emploi du participe parfait comme verbe personnel, *īyivān* « il alla ».

Phrase et style épiques. — Nous avons dit par avance (p. 85) la rareté relative des prâkritismes[2]. Certes, tout sanskrit qui se relâche est du moyen-indien en puissance, et l'on ne peut s'étonner de certaines concordances entre la langue épique d'une part, le pāli, les prâkrits ou l'hybride

1. Sur ces périphrases, au stade épique et ailleurs, Vale Verbal Composition 254, qui donne de nombreux exemples.

2. Contra, Hopkins Great Epic 262 (et incidemment Kielhorn JRAS, 1898 18).

de l'autre : un bon exemple, s'il est avéré, serait *viśatum* « entrer » MhBh. I 222 10. Mais dans l'ensemble l'Épopée donne une tout autre impression que le moyen-indien, le style est nettement différent. Ajoutons qu'elle a été assez peu soumise aux ajustements quantitatifs ou syllabiques qu'on trouve aussi bien dans les mantra que dans la poésie pāli ; la notion de « licence poétique » n'y joue certainement pas le même rôle.

Sur le plan de la phrase, la liaison entre les propositions est souvent lâche, tout au moins dans le Mahābhārata : la corrélation est partiellement déficiente, le discours direct (comportant des emplois aberrants de la particule *iti*) est volontiers impliqué dans la subordination (usage de *yad* ou *yathā* explétifs) ; il y a quelques essais d'une proposition infinitive. La phrase relative s'est étendue depuis le Veda, avec des cas de double relatif (type *yasya yā* Rām. II 29 18), insertion de l'antécédent dans la subordonnée, avec attraction casuelle, etc.

Le « style nominal » a marqué des progrès, sans entamer toutefois la vitalité du verbe personnel ; combiné avec l'expression passive, qui est elle-même en progrès sensible[1], il se présente de manière plus massive dans plusieurs parties du Rāmāyaṇa et dans les morceaux en prose de l'autre épopée. Ici se marque l'avance linguistique, ailleurs mal saisissable, que montrent ces passages par rapport au gros du Mahābhārata.

La composition nominale demeure dans des limites modérées, un composé à quatre membres étant chose rare, du moins dans le Bhārata. Pourtant les composés participent à la phrase plus activement que dans le Veda. A côté des

1. Sur le passif en général, Gonda On Skt Passive, notamment 55-60, 102 ; 108.

bahuvrīhi ornementaux, qui prédominent toujours, se trouvent des formations à valeur verbale soulignant le progrès de l'énoncé ; ainsi dans l'épisode de Sāvitrī, le corps du roi près de mourir est décrit par les composés *samuddhṛtaprāṇa*, *gataśvāsa*, *hataprabha* (III 281 17), pour signifier que la vie s'était retirée de lui, que le souffle s'était arrêté, que l'éclat du visage était aboli : tout ceci aurait été rendu à date ancienne par des relatives ou des phrases indépendantes.

La diction épique est alourdie par les épithètes, généralement bimembres (avec une forte proportion de vocatifs), par les incidentes et les répétitions : c'est la répétition qui rend l'allure traînante, non seulement dans le dialogue où le nouvel interlocuteur reprend les mots du précédent, mais dans le récit où figurent toutes sortes de reprises et d'enchaînements, jusqu'au refrain caractérisé. Mais ces répétitions ne ressemblent que superficiellement à celles de la prose pāli ; en particulier, celles par l'absolutif (type *dadarśa/dṛṣṭvā*) sont loin de jouer le même rôle qu'en moyen-indien[1].

Les passages en style orné sont rares dans le Mahābhārata ; on peut citer la brève description des guerriers dormant après la bataille (VII 185 37Bo). Ils sont plus nombreux dans l'autre ouvrage. Le Rāmāyaṇa d'ailleurs présente beaucoup plus d'images et de plus développées[2] ; il a des traces de préciosité, jeux de mots, allitérations, qu'on chercherait vainement dans le Bhārata : c'est bien l'*ādikāvya* « le poème premier (en date et en importance, des poèmes de style classique) ».

1. V. le Tipiṭakaṃ Concordance de Woodward-Hare, en cours.

2. Ainsi Diwekar Fleurs de rhétorique 119 Subrahmanya Iyer J. Or. Res. 3 292, 4 32, 127, 341, 5 147 etc. En général, sur le Rām. en tant que *kāvya*, Jacobi Rām. 119 Keith 42. Le thème des saisons (cf. Skt et Culture 145), à peine indiqué dans le Veda, ébauché dans le MhBh., est déjà utilisé largement dans le Rām. ; cf. aussi Sehgal éd. du Ṛtus. p. XXII.

VOCABULAIRE ÉPIQUE[1]. — Les mots nouveaux abondent, surtout dans le Mahābhārata (il y a d'ailleurs une grande communauté de vocabulaire de l'une à l'autre épopée). C'est là que font irruption une masse de termes ou d'acceptions, dont la plupart se maintiendront, soit dans le langage du *dharma*, avec lequel l'Épopée a beaucoup d'affinités naturelles, soit dans l'usage général de la littérature ultérieure. Rien que pour les noms de l'« eau », l'Épopée met en circulation *ambu jala toya nīra* et *vāri* (ce dernier, développant le védique *vār*), sans renoncer pour autant aux termes plus anciens *ap*, *payas*, *uda(ka)*, *ambhas*. Le fait que ces acquisitions soient notées dans les Nighaṇṭu ne doit pas empêcher de croire qu'elles ont l'Épopée pour origine. Le nombre des combinaisons nouvelles entre préverbe et verbe est inépuisable. Cependant les termes vraiment techniques sont évités

1. Choix de mots nouveaux (presque tous du MhBh.) : *anala* « feu » *anila* « vent » *ambara* au sens de « costume » *alāta* « brandon » *utsuka* « anxieux » *kaccha* « marais » *kaṭu* « acide » *kaṇṭha* « gorge » *kathā* « récit » *kanda* « racine » *kandara* (Rām.) « cave » *kaṣṭa* « mauvais » *kāla* « noir » *kusuma* « fleur » *kedāra* « champ » *koṭi* « pointe » *gaṇḍa* « joue » *guḍa* « boule » *ghaṭ-* « s'efforcer » *ghaṭa* « jarre » *ghoṇā* « nez » (pktisme) *cāra* « espion » *cint-* « penser » (et *cintā*) *chala* « fraude » *taru* « arbre » *tark-* « réfléchir » (et *tarka*) *tuṅga* « haut » *nayana* et *netṛ* « œil » *nipuṇa* « habile » *padma* « lotus » *pātra* au sens de « personne digne » *piccha* « plume » *puṭa* « creux » *pota* « petit » d'un animal » *mīna* « poisson » *yati* « ascète » *ravi* « soleil » *lajj-* « avoir honte » *laṭā* « plante » *vandhya* « stérile » *vali* « ride » *vallabha* « cher » *vastu* « chose » *vāpī* « étang » *vidhura* « solitaire » *vīthī* « rue » *vṛnda* « masse » *śruti* au sens d'« oreille » *sundara* « beau » *haṭha* « violence » *heman* « or » ; plusieurs sont des variantes de mots plus anciens. La plupart des acquisitions sont incorporées dans les lexiques depuis Amarasiṃha (date inconnue), patron de la lexicographie skte. — Noter que certains mots se fondent sur des acceptions sous-jacentes à l'acception normale dans le RV. : *dīdhiti* « éclat », sens secondaire de RV. *dī́dhiti ;* de même *go* « terre » (ainsi que *dhenu*) et « parole », *gabhasti* et *kiraṇa* « rayon », ainsi que (Rām.) *aṃśu, kuliśa* « foudre » *ibha* « éléphant » ; *ariṣṭa* au sens de « malheur » est aussi un sens secondaire, déduit de véd. *riṣṭá ;* de même *camū* « armée » ; *dāva* « forêt » résulte du composé *dāvāgni* mécompris, etc.

dans une large mesure[1]. Le procédé le plus en faveur est l'épithète, simple ou composée, qui en vient à désigner l'objet qu'elle est faite pour qualifier ; la terre est la « porteuse de richesses » (ou la « porteuse » tout court), la « vaste », l'« immuable », la « toute nourricière » ; l'oiseau est « l'ailé ». le « circulant dans l'air », le « né de l'œuf », le « deux fois né » ; l'arbre, le « buveur par le pied », le « poussé du sol », le « non-marchant »[2]. Ce procédé était certes en vigueur dans le Veda, mais il atteint ici des proportions considérables, ouvrant la voie aux fantaisies sémantiques de la poésie savante.

Spécimen 11
(en style « mou »).

atha bhāryāsahāyaḥ sa phalāny ādāya vīryavān/
kaṭhinaṃ pūrayām āsa tataḥ kāṣṭhāny apāṭayat//
tasya pāṭayataḥ kāṣṭhaṃ svedo vai samajāyata/
vyāyāmena ca tenāsya jajñe śirasi vedanā//
so 'bhigamya priyāṃ bhāryām uvāca śramapīḍitaḥ/
vyāyāmena mamānena jātā śirasi vedanā//
aṅgāni caiva sāvitri hṛdayaṃ dūyatīva ca/
asvastham iva cātmānaṃ lakṣaye mitabhāṣiṇi//
śūlair iva śiro viddham idaṃ saṃlakṣayāmy aham/
tat svaptum icche kalyāṇi na sthātuṃ śaktir asti me//
samāsādyātha sāvitrī bhartāram upagūhya ca/
utsaṅge 'sya śiraḥ kṛtvā niṣasāda mahītale//

1. Certains termes techniques ont été étudiés par Hopkins JAOS. 20 18 Agrawala Annals Bhand. 21 280, 23 19, 26 283. Mots notables de l'Udyogaparvan SKDe Bull. Deccan College 8 1. Remarques sur le style des portions philosophiques Strauss ZDMG. 62 661. Glossaire (inégal) de mots et formes du Rām. du N. O. dans plusieurs des vol. de l'éd. Vishvabandhu Sastri.
2. Oldenberg Das MhBh. 129 et notamment 133.

tataḥ sā nāradavaco vimṛśantī tapasvinī/
taṃ muhūrtaṃ kṣaṇaṃ velāṃ divasaṃ ca yuyoja ha//
muhūrtād iva cāpaśyat puruṣaṃ pītavāsasam/
baddhamauliṃ vapuṣmantam ādityasamatejasam//
śyāmāvadātaṃ raktākṣaṃ pāśahastaṃ bhayāvaham/
sthitaṃ satyavataḥ pārśve nirīkṣantaṃ tam eva ca//
taṃ dṛṣṭvā sahasotthāya bhartur nyasya śanaiḥ śiraḥ/
kṛtāñjalir uvācārtā hṛdayena pravepatā//
daivataṃ tvābhijānāmi vapur etad dhy amānuṣam/
kāmayā brūhi me deva kas tvaṃ kiṃ ca cikīrṣasi//
(yama uvāca):
pativratāsi sāvitri tathaiva ca tapo'nvitā/
atas tvām abhibhāṣāmi viddhi māṃ tvaṃ śubhe yamam//
ayaṃ te satyavān bhartā kṣīṇāyuḥ pārthivātmajaḥ/
neṣyāmy enam ahaṃ baddhvā viddhy etan me cikīrṣitam//
ity uktvā pitṛrājas tāṃ bhagavān svaṃ cikīrṣitam/
yathāvat sarvam ākhyātuṃ tatpriyārthaṃ pracakrame//
ayaṃ hi dharmasaṃyukto rūpavān guṇasāgaraḥ/
nārho matpuruṣair netum ato 'smi svayam āgataḥ//
tataḥ satyavataḥ kāyāt pāśabaddhaṃ vaśaṃgatam/
anguṣṭhamātraṃ puruṣaṃ niścakarṣa yamo balāt//

« Alors, en compagnie de sa femme, plein d'ardeur il cueillit des fruits et en emplit un pot, puis se mit à fendre du bois. Et comme il fendait du bois, une sueur s'empara de lui et par suite de l'effort qu'il faisait il eut mal à la tête. Accablé de fatigue il vint vers sa chère femme et lui dit : ' Sāvitrī, par suite de l'effort que j'ai fait j'ai eu mal à la tête ; les membres et le cœur me font souffrir. Femme aux paroles mesurées, il me semble que je ne vais pas bien. J'éprouve comme si ma tête était transpercée de piques. Je désire dormir, ô belle, je n'ai pas la force de rester debout '.

Alors Sāvitrī mit son mari tout contre elle et s'assit par terre, le tenant dans ses bras et mettant sa tête sur son sein. Et comme elle réfléchissait, la pieuse femme, à la parole de Nārada, elle comprit que c'était le jour, l'heure et l'instant même. Soudain elle vit un homme : vêtu de jaune, un turban sur la tête, il était beau, éclatant comme le soleil ; son teint était sombre, mais brillant, ses yeux rouges ; il avait en main une corde ; il était effrayant. Il se tenait aux côtés de Satyavant et le regardait.

Quand elle l'eut vu, elle déposa doucement son époux, se leva à la hâte et, joignant les mains, dit, oppressée, le cœur tremblant : ' Je sais que tu es une divinité, ta forme n'est pas celle d'un humain. Fais-moi cette grâce, dis-moi qui tu es, ô dieu, et ce que tu veux faire '.

' Sāvitrī, tu es une épouse fidèle et riche en austérités. Je te parlerai donc. Sache, ma belle, que je suis Yama. Le prince Satyavant ton mari a épuisé son temps de vie. Je vais l'emmener dans mes liens : c'est cela que je veux faire, sache-le '.

Parlant ainsi, le roi des Morts, le Bienheureux, se mit à lui exposer en toute vérité ce qu'il allait faire, pour lui montrer sa faveur. ' Cet homme est vertueux, beau, un océan de mérites, dit-il. Il n'était pas convenable qu'il fût emmené par mes serviteurs. Aussi je suis venu en personne '.

Puis Yama tira avec force du corps de Satyavant l'homuncule, de la dimension du pouce ; il le lia au moyen de sa corde et le soumit à son pouvoir ». (Mahābhārata III 296).

Spécimen 12
(en style « dur »).

unmattāham anunmattaṃ kāntam anvavasaṃ ciram/
antike ramaṇaṃ santaṃ nainam adhyagamaṃ purā//
ekasthūṇaṃ navadvāram apidhāsyāmy agārakam/
kā hi kāntam ihāyāntam ayaṃ kānteti maṃsyate//
akāmāḥ kāmarūpeṇa dhūrtā narakarūpiṇaḥ/
na punar vañcayiṣyanti pratibuddhāmi jāgṛmi//
anartho 'pi bhavaty artho daivāt pūrvakṛtena vā/
saṃbuddhāhaṃ nirākārā nāham adyājitendriyā//
sukhaṃ nirāśaḥ svapiti nairāśyaṃ paramaṃ sukham//
āśām anāśāṃ kṛtvā hi sukhaṃ svapiti piṅgalā//

« J'ai vécu longtemps, enivrée que j'étais, auprès d'un amant qui n'était, lui, nullement enivré. Je n'avais pas abordé jusque-là le Bien-aimé situé tout près de moi. Maintenant je vais boucher la maison (= le corps) à une colonne et à neuf portes. Quelle femme pourrait se dire ‘ voici mon amant ! ’ en voyant venir un tel amant ? Les fourbes, forme incarnée de l'enfer, qui sont en réalité sans amour, ne me tromperont plus avec les apparences de l'amour ; je me suis éveillée, je veille. Le malheur même devient bonheur par l'effet du destin ou des actes antérieurs ; je suis éveillée, j'ai rejeté les apparences, j'ai cessé désormais d'avoir les sens invaincus. Qui est sans espérance dort heureusement ; être sans espérance, voilà le bonheur suprême. Piṅgalā dort heureusement quand elle a eu fait de l'espoir un non-espoir ». (Mahābhārata XII 168 48).

LES PURĀṆA[1]. — Le style épique a été déterminant pour une masse énorme de textes versifiés (avec forte prédominance du *śloka*, le mètre « épique » par excellence) : textes anonymes, non datables, non localisables, qui ont été compilés jusqu'aux abords de l'époque moderne. Les origines de cette littérature remontent aussi haut peut-être que l'Épopée, mais les recueils tels que nous les lisons, après les transformations et les additions qu'ils ont subies, ont pris forme bien plus tard. Les plus anciens spécimens sont, d'une part, le Harivaṃśa, dont on a fait une manière d'appendice au Mahābhārata ; d'autre part, l'ensemble des Purāṇa, traités plus ou moins volumineux, matériaux composites lâchement agglomérés autour d'un noyau primitif, ce qu'on appelle le *pañcalakṣaṇa* ou les « cinq caractéristiques » (création du monde, re-création du monde, généalogies divines, ères des Manu ou dynastes fabuleux, généalogies royales).

L'appréciation linguistique de cette littérature est rendue difficile par le fait que la transmission orale est en général défectueuse. Ces textes ont subi les mêmes normalisations que l'Épopée, sans que la comparaison de versions distinctes permette d'aller au delà du témoignage des manuscrits. S'il y a eu des scissions internes ayant abouti à des œuvres séparées — comme dans le cas du Brahmāṇḍa et du Vāyu qui paraissent remonter à un même original —, dans l'ensemble on n'oserait soutenir que la tradition ait évolué à partir d'un Pūrāṇa unique, tant la diversité est grande, non seulement dans le contenu, mais dans la forme.

1. Pas d'étude d'ensemble. Quelques remarques sur le vocabulaire chez Abegg (trad. du Pretakalpa, notes), Jahn (analyse du Saurapur.), Pargiter (Purāṇa Text et ailleurs). Il existe une étude consciencieuse sur les archaïsmes du Bhāgavata (surtout dans le verbe) par FJMeier ZII. 8 33. Cf. en général Michelson JAOS. 29 284. Certains Purāṇa, comme le Bhaviṣya, s'inspirent, forme et fond, du MhBh.

Il ne manque pas de passages qui, par leur densité, par le souci relatif de présentation artistique, rappellent les meilleures portions de l'Épopée[1] : ainsi l'épisode de la visite aux enfers dans Mārkaṇḍeya ; quelques-uns même évoqueraient, mutatis mutandis, les Upaniṣad, ainsi le récit de Bharata dans Viṣṇu II 13-16. Le Mahābhārata est d'ailleurs exploité directement dans nombre de morceaux, généralement pour aboutir à des amplifications : ainsi l'épisode de Yayāti, reproduit dans plusieurs Purāṇa, le dialogue du père et du fils chez Mārkaṇḍeya, la légende de Sāvitrī dans Matsya, etc[2].

En gros, la langue purāṇique n'est autre que la langue de l'épopée privée de ses archaïsmes et, en majeure part, de ses singularités morphologiques. Ceci ne veut pas dire que les Purāṇa soient écrits en sanskrit correct, il s'en faut, mais seulement que les anomalies sont moins voyantes. Ce qu'il en reste est de type plutôt banal, comme l'emploi abusif de la voix moyenne dans *bhavasva* 406 39[3] et analogue, du thème fort dans l'accusatif pluriel *āpas*, dans l'impératif *bravīhi*, un trait de syntaxe tel que *sarvapāpaiḥ pramucyate*

1. Cf. aussi Brahmavaiv., Kṛṣṇajanmakh., XLVII 50-161 (« la parade des fourmis » trad. Zimmer). — Si l'on admettait que l'Épopée émanât d'un original pkt, il faudrait envisager la même hypothèse — conséquence absurde — pour les Purāṇa ; cf. la discussion entre Pargiter et Keith chez Wint. 1 524 n. 2. — Seuls le Viṣṇu- et le Bhāgavata-Pur. présentent des garanties textuelles, parce qu'une suite de commentaires renforce, à partir d'un certain moment, la tradition verbale. En outre le Bhāg. donne l'impression d'une composition unitaire et « personnelle ».

2. La KāvMī. chap. 7 début a le sentiment de la diversité des styles quand elle distingue, après la « langue de Svayaṃbhū » (le Veda), celle « des Seigneurs » puis « des Sages », « des Ṛṣīka », enfin « des Ṛṣiputra », chacune avec ses caractéristiques, et ajoute que « des exemples (de cette quintuple langue de Brahman) se rencontrent dans les Purāṇa » : tableau fantastique, mais tout de même, comme souvent dans l'Inde, à base réaliste. Analogue Viṣṇudharmott. III 4.

3. Citations par pages et versets de Kirfel Pañcalakṣaṇa.

471 62 « il est délivré de tous les maux », ou l'usage persistant du dérivé en *-tṛ-* comme membre ultérieur, type *sargakartṛ* 11 38 « faiseur de la création ». On hésite à taxer d'archaïsme la position répétée d'une particule explétive comme *vai* ou celle, plus sporadique, de la vieille formule *ya evaṃ veda* 125 64 « celui qui sait ainsi »[1].

La structure de la phrase, le style, marquent un glissement par rapport au niveau moyen des textes épiques. Le pāda est bourré d'épithètes ornementales, de vocatifs et autres chevilles ; le procédé de la répétition peut se dégrader en écholalie, faisant penser aux formules rituelles *(yajus)* du Veda : ainsi la séquence *jayānanta jayāvyakta jaya vyaktamaya prabho* 17 18 et suivants, ou la suite d'adverbes *ekadhā sa dvidhā caiva tridhā ca bahudhā punaḥ* 57 25 ; dans les panégyriques ou *stotra*, on a de longues litanies d'épithètes assonantes, comme celles de l'hymne à Śiva qui occupe les pages 502 à 506 inclus.

On craindrait de parler de sanskrit populaire — nous ne l'atteindrons décidément jamais —, car la phraséologie est guindée et emphatique. Il faudrait dire plutôt : sanskrit vulgaire, au moins par la syntaxe, qui est extraordinairement relâchée, sanskrit désentravé par rapport à Pāṇini. L'évolution linguistique à partir de l'Épopée n'est pas fort accusée : le style « verbal » continue à prédominer, avec une abondance extrême de parfaits narratifs que favorise, il est vrai, le récit mythologique. La composition nominale en est au même point, si ce n'est le progrès des finales dites *samāsānta ;*

1. Les « tics » de phonisme ou de morphologie sont peu nombreux, *rūpadhṛk* et analogues 10 33, 18 24 pour *°dhṛt; babhau* (déjà épique) pour *babhūva* 93 88, 502 156, 544 55 etc. Pischel KZ. 41 184. Pargiter Purāṇa Text, passim, relève des formes incorrectes dans les noms de nombre. De fait, on a *saptāviṃśati* (Hariv.) *caturaḥ* (nomin.) *viṃśat* etc., mais des faits de ce genre ne font défaut à aucune époque.

progrès aussi de l'emploi du pronom *ta* comme article défini et comme équivalent d'un pronom personnel de 3e personne. En revanche, les formations compliquées sont évitées, plus encore que dans l'Épopée, si ce n'est le précatif, qui tend d'ailleurs à se confondre avec l'optatif pour l'emploi[1].

Spécimen 13

sudāsāt saudāso mitrasahanāmā yo 'sāv aṭavyāṃ mṛgayāgato vyāghradvayam apaśyat/ tābhyāṃ ca tad vanam apamṛgaṃ kṛtam/ sa caikaṃ tayor bāṇena jaghāna/ mriyamāṇaś cāsāv atibhīṣaṇākṛtiḥ karā-

1. Si nous prenons l'épisode de Purūravas dans les Purāṇa, comparé à la version du ŚB. XI 5 1, nous constatons une série d'expressions affaiblies, facilitées, et d'autre part un progrès du tour passif et de l'expression nominale. En face de *mò sma tvā nagnám̐ darśam*, le Pur. 356 11 sqq. a *anagnadarśanam* (et l'expression *akāmā́m̐ sma mā nípadyāsai* est changée en *sakāmāyāṃ ca maithunam*). En face de *dvyùraṇā śáyaṇa úpabaddhāsa*, le Pur. *a dvau meṣau-śayanābhyāse tadā baddhau ca tiṣṭhataḥ*. En face de *putrám̐ harantíti : putro me 'hriyateti* (et plus loin *putra mama hṛtau*). En face d'*avīráḥ : anāthāyāḥ*. En face de *sá nagná evā̀nútpapāta : nagno rājā pradhāvitaḥ*. En face de *gandharvā́ vidyútaṃ janayā́ṃ cakruḥ : gandharvair vidyud apy atha/utpāditā... yayau*. En face de *táṃ yáthā dívaivám̐ nagnáṃ dadarśa táto haivèyáṃ tiróbabhūva : nagnaṃ dṛṣṭvā tirobhūtā* (mais cf. ŚB. aussi, plus loin, *ét tiróbhūtām*). En face d'*ayáṃ vaí sá manuṣyò yásminn ahám ávātsam íti : sa eṣa puruṣottamaḥ/ yasminn aham avātsaṃ vai*. Plus loin le mantra *hayé jā́ye mánasā tíṣṭha ghore vácām̐si...* est cité sous la forme corrompue *jāye ho* (ou : *āyāhi*) *tiṣṭha manasā ghore vacasī* (sic). En face de *sam̐vatsaratamī́m̐ rā́trim ā́gachatāt tán ma ékām̐ rā́trim ánte śayitā́se jātá u te 'yáṃ tárhi putró bhavitéti*, le Pur. a *saṃvatsarāt kumārās te bhaviṣyanti... niśām ekāṃ ca... nivatsyasi mayā saha*. En face de *gandharvā́ vaí te prātár váraṃ dātā́raḥ : gandharvā varadās tava*. En face de *táṃ vṛṇāsai : taṃ vṛṇīṣva* (le ŚB. plus loin a aussi *táṃ vaí me tvám evá vṛṇīṣva*). En face de *tásmai ha sthālyā́m ópyāgníṃ prádaduḥ : pūrayitvāgninā sthālīm*. Mais ceci ne donne qu'une faible idée de la différence profonde entre les récits védique et purāṇique, cette désarticulation que présente le texte le plus jeune, avec bourrage d'éléments adventices dans les parties disjointes. Des comparaisons sont possibles grâce aux éléments que dispose Sieg Sagenstoffe, passim ; ou depuis, Hariyappa Ṛgvedic Legends through the ages (1953).

lavadano rākṣaso 'bhavat/ dvitīyo' pi pratikriyāṃ te kariṣyāmīty uktvāntardhānaṃ jagāma/ kālena gacchatā sa saudāso yajñam ayajat/ pariniṣṭhitayajñe cācārye vasiṣṭhe niṣkrānte tad rakṣo vasiṣṭharūpam āsthāya yajñāvasāne mama samāṃsaṃ bhojanaṃ deyaṃ tat saṃskriyatāṃ kṣaṇād ihāgamiṣyāmīty uktvā niṣkrāntaḥ/ bhūyaś ca sūdaveṣaṃ kṛtvā rājājñayā mānuṣaṃ māṃsaṃ saṃskṛtya rājñe nyavedayat/ asāv api hiraṇyapātrasthitaṃ māṃsam ādāya vasiṣṭhāgamanapratīkṣo 'bhavat/ āgatāya ca vasiṣṭhāya niveditavān/ sa cācintayat/ aho rājño' sya dauḥśīlyam yenaitan māṃsam asmākaṃ prayacchati/ kim etad dravyajātam iti dhyānaparo 'bhūt/ apaśyac ca tan mānuṣaṃ māṃsam/ tataś ca krodhakaluṣīkṛtacetā rājānaṃ prati śāpam utsasarja/ yasmād abhojyam asmadvidhānāṃ tapasvinām avagacchann api bhavān mahyaṃ dadāti tasmāt tavaivātra lolupā buddhir bhaviṣyatīti//

« De Sudāsa naquit Saudāsa, alias Mitrasaha. Celui-ci, étant allé chasser dans les bois, vit un couple de tigres, qui avait fait le vide de tout gibier dans la forêt. Il en abattit l'un des deux avec une flèche. Au moment de mourir celui-ci se changea en un *rākṣasa* d'aspect effrayant, au visage hideux. Le second tigre disparut de son côté en menaçant le prince de sa vengeance. Après quelque temps Saudāsa accomplit un sacrifice. Le sacrifice étant terminé et le maître (de la cérémonie), Vasiṣṭha, étant déjà parti, le *rākṣasa*, qui avait pris la forme de Vasiṣṭha, dit au prince : ' tu dois, maintenant que le sacrifice est fini, me donner de la viande à manger. Fais-la préparer ; je vais revenir '. Là-dessus, il s'en alla ; il prit le

déguisement d'un cuisinier, prépara de la viande humaine sur l'ordre du roi et la présenta au roi. Celui-ci, prenant la viande mise sur un plat d'or, attendit le retour de Vasiṣṭha. Quand Vasiṣṭha revint, il la lui présenta. Vasiṣṭha se dit : quelle inconvenance de la part du roi de m'offrir de la viande ! Quelle peut en être la nature ? Et il se voua à la méditation, et vit que c'était de la viande humaine. L'esprit agité de colère, il lança alors une malédiction au roi : ' puisque vous me donnez une nourriture qui n'est pas propre à être consommée, insultant ainsi les saints hommes que nous sommes, vous n'aurez vous-même d'appétit que pour cette nourriture ! ' » (Viṣṇu-purāṇa IV 4 19).

Le Bhâgavata. — Un Purāṇa se détache nettement du lot, le Bhāgavata, l'un des plus récents sans doute dans la série des dix-huit Purāṇa (on l'attribue sans preuve décisive tantôt au xe, tantôt au xiiie siècle) ; il a pu subir l'influence directe des poèmes savants qui avaient atteint depuis longtemps leur apogée. Le style du Bhāgavata est châtié, recherché même, avec de longues phrases oratoires, des images somptueuses, un déploiement de moyens linguistiques qui, sans être précisément du « *kāvya* », dépassent pourtant les prétentions ordinaires de la Smṛti. On dirait par endroits une amplification de la Bhagavadgītā, épisode spirituel inséré dans le Mahābhārata et qui participe au style épique tout en visant à plus de mesure et de surveillance. L'auteur du Bhāgavata, imitant les habitudes d'une certaine poésie savante de basse époque, parsème son texte de formes védiques, ṛgvédiques même, plus d'une fois employées à contresens ou morphologiquement suspectes. Il a ainsi les optatifs

dhīmahi (et *adhīmahi*), *īmahi*, qui rappellent les formes similaires ou analogues du Ṛgveda, l'adjectif *dita* au sens de « réparti », le participe *cakṣāṇa*, etc. ; il use des racines plus ou moins obsolètes *īḍ- nij- yabh- rā- ribh- vidh-*, il manie les locatifs singuliers en *-an*, les nominatifs pluriels en *-is*, les infinitifs en *-tave* (dont il ne redoute pas de faire le régime de *śak-* III 5 47 *na śaknumas tat pratihartave te* « nous ne pouvons te le livrer » ; ou bien le membre final d'un composé XI 5 50 *bhūbhārāsurarājanyahantave* « pour détruire démons et *kṣatriya*, fardeau de la terre »). Il affectionne des mots ou des sens vieillis, *suga* « qui chante bien », *mahi* « grandeur », *akṣan* « organe des sens », *pratna* « ancien », *asutṛp* « qui se réjouit de vivre », *puru*° « beaucoup » *parus* (pour *parvan*) « articulation », etc., et cf. les particules *ud id vāvā*[1]. Dans tel ou tel cas, plutôt qu'un archaïsme délibéré, on observera le souci d'adhérer à la théorie grammaticale en posant une forme rare, mais classique, comme l'impératif en *-tāt*. Sans doute s'agissait-il de confirmer par le choix du langage l'ambition d'un texte visant à rassembler les forces vives du viṣṇuisme et à diffuser la *bhakti* ou « dévotion » à base kṛṣṇaïsante.

1. Le tout cité d'après Meier (supra p. 115 n. 1). Des erreurs à prétention pédante sont les aoristes *araudiṣīt ahārasīt akārasīt* (inauthentiques svarabhakti), ainsi qu'*abhaṅkta* (de *bhaj-*). Cf. enfin le sens de « eau » donné à *go* I 10 36 XI 7 50 et J. As. 1939 321, passim.

Il n'est pas étonnant qu'il se soit glissé des pseudo-védismes, comme l'impératif *avajña (= °jānīhi)* X 89 46, le parfait (?) *śayire* (refait sur véd. *śaye*) X 66 25. Un cas typique est VI 16 48 *yaṃ vai śvasantam anu viśvasṛjaḥ śvasanti / yaṃ cekitānam anu cittaya uccakanti* « celui à la suite duquel, quand il respire, respirent les dieux, à la suite duquel, quand il pense, pensent les organes de la connaissance (?) », où le premier pāda paraphrase KauU. III 2, et le second adapte le même cadre à une expression *cekitānam/°cakanti* tirée de la juxtaposition (mécomprise) *cakānáḥ/cékitānaḥ* RV. VI 36 5.

Les tantra. — Aux Purāṇa succèdent les Upapurāṇa ou « Purāṇa secondaires »[1], plus récents en principe, mais de facture exactement comparable. Les innombrables *stotra* « louanges » et *māhātmya* « glorifications » gravitant autour de cette littérature ont en général le même style que les portions hymnologiques des Purāṇa. Seuls les *stotra* attribués à de grands noms, à Śaṅkara entre autres (telle l'Ânandalaharī, en mètre *śikhariṇī*), sont en style « *kāvya* » : c'est même le redressement linguistique qui a sans doute provoqué l'attribution. Il serait vain de circonscrire des faits de langue, d'autant plus que ces textes ont été sujets comme les précédents à des inter-influences et des normalisations.

La teneur purāṇique se poursuit dans les grands recueils inaugurant les canons sectaires, c'est-à-dire les Āgama śivaïtes, les Saṃhitā viṣṇuites et les Tantra proprement dits, lesquels se sont associés de fait avec le culte de la Śakti. Aucun de ces textes n'a été étudié de près quant à la forme, et les conditions dans lesquelles ils se présentent ne rendent guère l'approche encourageante. Dans les Tantra, les portions didactiques sont sur le plan de la versification purāṇique, tandis que les prières, les eulogies divines, rappellent les tendances des *stotra* ; certaines reflétent même, de manière fort approximative, des usages de la poésie védique (Atharvaveda). D'autre part il y a dans les Tantra une préoccupation forcenée d'ésotérisme, qui se traduit par un style contourné, débordant d'expressions symboliques, tel qu'on l'a par exemple dans les « réalisations » d'images divines (Mahānirvāṇatantra XIV 32-39 Prapañcasāra XVII 5-17), ou bien dans les descriptions de l'anatomie mystique, de l'ascension

1. Une note de Gonda Skt in Indonesia signale incidemment l'apport lexical qui est à tirer de tel de ces *upapurāṇa* (en fait, de la Kālikā, texte semi-tântrique).

de la *kuṇḍalinī* (cf. le Pādukāpañcaka, le Ṣaṭcakranirūpaṇa, presque en leur entier). La phrase est ici littéralement asservie à la pensée occulte. Sans qu'il y ait renouvellement véritable du lexique, on trouve des acceptions modifiées, bouleversées (coexistant parfois avec les acceptions normales). C'est à peine si ces tendances extrêmes intéressent l'histoire de la sémantique, à plus forte raison celle de la langue. C'est la *saṃdhābhāṣā* ou « langue conventionnelle »[1]. Il s'est créé un alphabet mystique où chaque lettre est chargée d'évocations sémantiques ; à ceci s'ajoute l'usage (connu çà et là dans le Veda, cf. *oṃ*, *hiṃ*, etc.) de syllabes vides de sens propre, comportant une résonance nasale et donnant lieu à des acceptions et équivalences variées[2].

Dans une tout autre direction, on notera le prolongement de la phraséologie épique pour plusieurs ouvrages que leur

1. Sur la notion de *saṃdhābhāṣā*, Vidhuśekhara Śāstrī IHQ. 4 287 PCh. Bagchi IHQ. 6 389. Il s'agit ici, il est vrai, de textes d'inspiration bouddhique, mais les caractères linguistiques sont les mêmes. — La *saṃdhābhāṣā* remonte à l'AV. où l'on trouve des formules comme *vráś ca dráś ca* XI 7 3 et passim.

2. A propos de textes tântriques du bouddhisme, Filliozat Manuel 2 593 note que « d'après la symbolique érotique, non seulement *upāya* désigne le yogin, *prajñā* la yoginī, mais encore la *mudrā* (sceau, geste ou opération corporelle de Yoga) est la femme qui fait fonction de yoginī, le *vajra* et le *padma* (foudre et lotus) sont respectivement les organes masculin et féminin, le *bodhicitta* (produit de la conjonction de l'*upāya* avec la *prajñā*) est la semence, *maṇi* (joyau) peut aussi désigner l'organe mâle (d'où la possibilité d'une interprétation érotisante de la formule *oṃ maṇi padme hūṃ*), etc. De plus, le symbolisme peut être réciproque, les désignations crues servent dans le Tantra soit en leur sens propre, soit en leur sens symbolique ». Et plus loin, « un symbolisme phonique représente encore la *prajñā* et l'*upāya*, la syllabe *a*, dite *āli*, correspondant à la première, la syllabe *ka*, dite *kāli*, au second ». — Il y a fort peu à tirer, pour la langue, des notes d'Avalon (diffus et inexact) et autres éditeurs de Tantra. Les lexiques spécialisés, ainsi l'Uddhārakośa de Dakṣiṇāmūrti, proposent des équivalences et synonymes, glosent les lettres de l'alphabet, etc. Qu'on pense aux résonances multiples qu'éveillent dans le tântrisme des mots de caractère banal comme *bindu* « goutte » ou *nāda* « son ».

affabulation rattache plus ou moins directement à l'Épopée : l'Adhyātmarāmāyaṇa, que la tradition considère d'ailleurs comme partie intégrante d'un Purāṇa, est une adaptation symbolique du poème vālmīkien ; le Yogavāsiṣṭha est une compilation de type purāṇisant relativement relevé ; enfin le Jaiminibhārata, en style plus élaboré, brode librement sur l'*āśvamedhika* de la grande épopée.

La Smṛti. — Un autre domaine qui, par bien des aspects, est inséparable de la matière épique, est la Smṛti au sens étroit du terme, c'est-à-dire l'ensemble des Dharmaśāstra versifiés qui, dès la fin de l'époque védique, avaient succédé aux Sūtra, les parties en vers empiétant progressivement sur la prose qui ne comportait à l'origine que des versets isolés ou en petits groupes[1]. Seul le Gautama, peut-être le plus ancien du genre, avait maintenu la prose de bout en bout. A partir de la Viṣṇusmṛti, qui marque la transition, les vers se massent en fin de chapitre, apportant une affabulation-cadre en style purāṇique. Dans les Smṛti classiques, la prose a disparu : ainsi dans l'œuvre qui marque l'apogée du genre, la Manusmṛti ou « Lois de Manu ». Même les *nibandha*, ces compilations juridico-religieuses du Moyen Âge conserveront la forme versifiée, y compris l'énorme Caturvargacintāmaṇi qui est un peu en marge : le processus de versification a contaminé maint texte ancien, poussant à en donner des « traductions » en vers. La préface en prose du Nārada, rare survivance, est sans doute apocryphe. Seuls demeurent fidèles à la prose, ici comme ailleurs, les commentaires : la

1. Sur la teneur vers/prose des textes anciens de Smṛti, les informations les plus récentes sont celles de PVKane History of Dharmaś. 1, passim. Cf. aussi JJMeyer Gesetzbuch u. Pur., passim, pour le vocabulaire, ainsi que Gampert Sühnezeremonien, passim.

poésie, même peu exigeante, du *śāstra*, est décidément rebelle à la paraphrase, à l'explication littérale nourrie de grammaire et de lexicologie.

Le traité linguistiquement le plus intéressant est la Manusmṛti[1]. Le style épique, décelable notamment par l'emploi des particules, a été ici appliqué avec soin, dans un souci visible de purisme. La nécessité d'avoir à enseigner des choses importantes sous un volume restreint, la survivance aussi peut-être d'anciens *sūtra*, ont amené une relative fermeté de l'énoncé, dans les portions techniques ; dans les portions initiales et finales au contraire, notamment dans le grand exposé cosmogonique du début, le style penche vers le Purāṇa. Mais les épismes linguistiques ne font pas défaut (il y a du reste des concordances nombreuses avec les parties didactiques de l'Épopée), la versification est négligée. Plus technique, la Yājñavalkyasmṛti a les mêmes caractères de présentation serrée, parfois jusqu'à l'obscurité[2]. Les exigences de l'enseignement juridique ont provoqué la diffusion de l'optatif prescriptif à partir des vieux Dharmasūtra : l'importance en est soulignée par la Mīmāmsā quand elle intime que l'injonction a pour mode d'expression l'optatif : *kuryāt kriyeta kartavyaṃ bhavet syād itipañcamam etat syāt... vidhilakṣaṇam* (Śabara ad IV 3 3) « on doit faire, il doit y avoir (etc.), telles sont les cinq formes caractéristiques de l'injonction »[3].

Autres textes versifiés et style « kārikā ». — Peu de disciplines normatives ont échappé à la versification.

1. Rien sur la Manusmṛti, sinon des notes anciennes, fragmentaires, de Böhtlingk SBSächs. 48 250 ; sur la métrique, Oldenberg ZDMG. 35 181.
2. Sur les portions « ultérieures » de Yājñ., Losch die YSmṛti p. LVIII.
3. Edgerton Language 4 171.

Nous venons de voir les versets s'introduire peu à peu dans la Smṛti ancienne. Là où ils demeurent isolés ou que, même figurant en série, ils révèlent une intention mnémonique, on les appelle des *kārikā* ou « versus memoriales »[1]. On en rencontre déjà dans le plus ancien commentaire grammatical, le Mahābhāṣya, à l'état dispersé, à côté de *vārttika* métriques dits *ślokavārttika*[2]. Ils sont bien plus nombreux dans certaines œuvres en prose qui paraissent émaner de la combinaison de *sūtra* et d'une glose de type archaïque, en sorte qu'ils ont l'air d'avoir remplacé les anciens *sūtra* noyés. Toutefois, conformément à la tendance première, ils se massent en petits groupes, en fin de chapitre, et reprennent en le vulgarisant l'exposé donné en prose. C'est l'arrangement qu'on observe dans le Kauṭilīya ou le Kāmasūtra, ou encore dans les premières Saṃhitā médicales (cf. p. 136). Il est vrai que la même disposition (style *sūtra/ bhāṣya* avec des *kārikā* groupées en fin de chapitre) se retrouvera beaucoup plus tard, dans la Kāvyamīmāṃsā (XIe siècle). Mais il s'agit ici d'une imitation flagrante de modèles anciens, comme le montre entre autres la longue citation de Patañjali enkystée au chapitre 6 (25/26).

Qu'il s'agisse ou non d'anciennes *kārikā* gonflées en œuvre autonome, la versification didactique a envahi la plupart des domaines normatifs. Si la grammaire est restée fidèle aux aphorismes (y compris la grammaire prâkrite rédigée en sanskrit ; exception isolée pour le Prākṛtakalpataru, XVIIe siècle), en revanche la « philosophie grammaticale », à commencer par le Vākyapadīya, est versifiée : strophes ardues, qui ne sont que du *bhāṣya* modifié, avec les ellipses

1. Définition de la *kārikā* NāṭyŚ. VI 11 et 14 ; plus tard Nyāyamañj. 418 etc. C'est ce que les Jaina appellent *nijjutti*.

2. Singularités de forme dans les kār. grammaticales, Kielhorn IA. 15 232.

et les difficultés supplémentaires qu'impose la forme métrique. Dès la fin de l'époque védique, alors que la généralité des Prātiśākhya avaient conservé la présentation aphoristique, celui du Ṛgveda adoptait le vers, sans doute secondairement : signe de la popularité plus grande de ce texte, qu'envahissent du même coup diverses matières adventices. La poésie a toujours été dans l'Inde moins protégée que la prose contre les interpolations.

La métrique elle-même est enseignée sous forme versifiée, du moins postérieurement aux Chandaḥsūtra, qui sont censément de date védique et participent à la tendance ancienne vers une structure « *sūtra* ». Est également versifiée la lexicographie, depuis les origines, c'est-à-dire depuis l'époque, inconnue, d'Amarasiṃha. Versifiées les mathématiques et l'astronomie : ainsi l'Āryabhaṭīya condense ces deux disciplines en 123 strophes de mètre *ārya*, tandis que le Sūryasiddhānta, le classique de l'astronomie, est rédigé en *śloka* (les aphorismes de base, s'il y en a jamais eu, sont indiscernables). Un traité de mathématiques postérieur, la Līlāvatī, se pique, au moins dans les exemples, de style littéraire, hautement imagé.

Dans l'Économie, comme en Érotique, les ouvrages qui ont fait suite à ceux des fondateurs sont également en vers — sans qu'il y ait, par exemple, grand-chose de commun entre les strophes fluentes et molles de Kāmandaki et la densité du Nītivākyāmṛta, qui garde le reflet de la facture kauṭilyenne. Il en est de même pour toutes les disciplines que la tradition rattache à l'Arthaśāstra, comme la musique, la peinture, l'architecture (Śilpa). Les ouvrages d'architecture sont ceux peut-être qui offrent la forme la plus basse, la plus « vulgaire » qu'ait atteinte le sanskrit didactique. La composition en *sūtra* n'aurait jamais pu descendre si bas. Sans doute ces manuels étaient-ils dus à des gens de peu

de culture, malgré les exigences que la Vāstuvidyā I 12-15 (entre autres) pose pour l'exercice du métier. Il n'y a pas de trace décisive de substrat moyen-indien, c'est simplement du sanskrit « incorrect », où foisonnent les approximations, fautes d'accord, de genre, de sandhi, composés mal ajustés, aux membres inversés, confusions dans l'emploi des cas, des voix, des temps, morphologie peu sûre, sans parler de la métrique, fort défectueuse[1].

Au contraire, les manuels versifiés dans l'ordre de la philosophie sont soignés, même la populaire Pañcadaśī (XIVe siècle), compendium du Vedānta śaṅkarien, qui contient d'ailleurs des passages non exempts de recherche littéraire. Seul le Vedānta, sans doute en raison de son extrême diffusion, a produit des manuels poétiques[2]. Les autres systèmes n'ont abandonné le *sūtra* que pour s'engager dans le *bhāṣya*. Il est exceptionnel que, comme dans le Sāṃkhya, les *sūtra* primitifs, qui ont été perdus, aient été remplacés ou traduits par des « versus memoriales » (dès le IIIe siècle ?), rivalisant d'ailleurs de concision avec la langue aphoristique, mais non sans maintenir çà et là des images frappantes et même des développements romancés.

En poétique-dramaturgie, l'ouvrage de base, le Nāṭyaśāstra de Bharata, de date indéterminable, est de teneur purāṇisante, plus relâchée dans les parties descriptives (ainsi

1. Acharya Indian Architecture 199 note pour le Mānasāra, le « classique » du genre pourtant, une série de fautes grossières. Relevons comme cas typiques *karmasya* I 7 *nāmam* II 3 *trayāṅgulam* VI 10 *śilpi* = *śilpa* passim, *prathame paṅkte* et *antye paṅktyām* VI 25-26, *dadet*, passim, *sarve* (loc.), passim. Le vocabulaire de l'architecture est enregistré par Acharya Encycl. of Hindu Architecture.

2. Aussi les dérivés, même lointains, du Vedānta. Ainsi dans le śivaïsme kaśmīrien, les Spandakārikā et l'Īśvarapratyabhijñāsūtra (qui, bien que dénommé sūtra, est versifié) ; de même, un aménagement en strophes āryā, par Abhinavagupta, d'un texte en kārikā plus ancien Wint. 3 446.

dans l'introduction amplement cosmogonique), plus serrée dans les parties didactiques. On y rencontre des traces de morphologie et de vocabulaire épiques. Là encore, il se peut que le texte ait noyé d'anciens *sūtra*, les ait d'emblée enrobés de paraphrase. Quoi qu'il en soit, les traités de poétique ultérieurs, à partir de Daṇḍin, sont rédigés en versets concis, souvent abstrus (le modèle du genre est le Kāvyaprakāśa ou encore les *dhvanikārikā*), mais rigoureusement « corrects ». Le genre « *sūtra* » a été rarement maintenu : on le trouve chez Vāmana, chez Hemacandra, chez Ruyyaka, sans doute par influence des écoles grammaticales (cf. p. 55).

Spécimen 14.

ānvīkṣakī trayī vārttā daṇḍanītiś ceti vidyāḥ/ trayī vārttā daṇḍanītiś ceti mānavāḥ/ trayīviśeṣo hy ānvīkṣakīti/ vārttā daṇḍanītiś ceti bārhaspatyāḥ/ saṃvaraṇamātraṃ hi trayī lokayātrāvida iti/ daṇḍanītir ekā vidyety auśanasāḥ/ tasyāṃ hi sarvavidyārambhāḥ pratibaddhā iti/ catasra eva vidya iti kauṭilyaḥ/ tābhir dharmārthau yad vidyāt tad vidyānāṃ vidyātvam/ sāṃkhyaṃ yogo lokāyataṃ cety anvīkṣakī/ dharmādharmau trayyām arthānarthau vārttāyāṃ nayāpanayau daṇḍanītyāṃ balābale caitāsāṃ hetubhir anvīkṣamāṇā lokasyopakaroti vyasane ' bhyudaye ca buddhim avasthāpayati prajñāvākyakriyāvaiśāradyaṃ ca karoti/ pradīpaḥ sarvavidyānām upāyaḥ sarvakarmaṇām/ āśrayaḥ sarvadharmāṇāṃ śaśvad ānvīkṣakī matā//

« La philosophie, le Veda, l'économie et la politique sont les sciences. L'école de Manu dit : le Veda, l'économie et la politique, la philosophie n'étant qu'une subdivision du Veda. L'école de Bṛhaspati dit : l'économie et la politique, le Veda n'étant qu'une cou-

verture pour celui qui se connaît en matières temporelles. L'école d'Uśanas dit : il y a une seule science, la politique, car c'est en elle que se nouent les débuts de toutes les sciences. Kauṭilya dit : il y a quatre sciences au total : on les appelle de ce nom parce que c'est par elles qu'on reconnaît les domaines du juste et de l'utile. La philosophie, c'est le Sāṃkhya, le Yoga et le Matérialisme. Du fait qu'elle recherche le juste et l'injuste dans le Veda, l'utile et le nuisible dans l'économie, la bonne et la mauvaise conduite dans la politique, en déterminant les causes de la force et de la faiblesse de ces divers éléments, elle rend service aux hommes, tient l'esprit ferme dans l'adversité comme dans la prospérité et confère l'habileté dans la connaissance, la parole et l'action.

Lumière de toutes les sciences, méthode pour tous les actes, réceptacle de toutes les vertus, telle est considérée toujours la philosophie ». (Kauṭilīya I 2).

Spécimen 15.

saṃskṛtaṃ nāma daivī vāg anvākhyātā maharṣibhiḥ/
tadbhavas tatsamo deśīty anekaḥ prākṛtakramaḥ//
ābhīrādigiraḥ kāvyeṣv apabhraṃśa iti smṛtāḥ/
śāstre tu saṃskṛtād anyad apabhraṃśatayoditam//
śleṣaḥ prasādaḥ samatā mādhuryaṃ sukumāratā/
arthavyaktir udāratvam ojaḥkāntisamādhayaḥ//
iti vaidarbhamārgasya prāṇā daśa guṇāḥ smṛtāḥ/
eṣāṃ viparyayaḥ prāyo lakṣyate gauḍavartmani//
vyutpannam iti gauḍīyair nātirūḍham apīṣyate/
yathānatyarjunābjanmasadṛkṣāṅko valakṣaguḥ//
ity anālocya vaiṣamyam arthālaṃkāraḍambarau/
avekṣamāṇā vavṛdhe paurastyā kāvyapaddhatiḥ//

itīdaṃ nādṛtaṃ gauḍair anuprāsas tu tatpriyaḥ/
anuprāsād api prāyo vaidarbhair idam īpsitam//
ojaḥ samāsabhūyastvam etad gadyasya jīvitam/
padye 'py adākṣiṇātyānām idam ekaṃ parāyaṇam//
iti padye 'pi paurastyā badhnanty ojasvinīr giraḥ/
anye tv anākulaṃ hṛdyam icchanty ojo girāṃ yathā//
idam atyuktir ity uktam etad gauḍopalālitam/
prasthānaṃ prāk praṇītaṃ tu sāram anyasya vartmanaḥ/

« Le sanskrit est la langue divine, ainsi l'ont énoncé les grands Sages. Diverse est la gradation du prâkrit : dérivé du (sanskrit), identique au (sanskrit) ou régional. La langue des Ābhīra et autres s'appelle l'apabhraṃśa dans les œuvres poétiques ; mais dans les œuvres didactiques, tout ce qui est autre que le sanskrit porte le nom d'apabhraṃśa. Cohésion, limpidité, uniformité, harmonie, douceur, sens explicite, noblesse, force, grâce, transfert (d'épithètes), telles sont les dix qualités considérées comme l'âme du style *vaidarbha*. Les qualités contraires s'observent en général dans le style *gauḍa*. Les Gauḍa préfèrent ce qui n'est pas conventionnel à l'excès, parce que (les mots ayant cette qualité) se laissent analyser. Ainsi « l'astre aux rayons blancs, avec sa tache qui ressemble à un lotus point très blanc ». Le style poétique des gens de l'Est a pris du volume ; il ne tient pas compte de l'inégalité et considère la pompe du sens et des figures. Les Gauḍa, eux, ne font pas attention à ces (similitudes de son), ils aiment l'allitération, tandis que les Vaidarbha les préfèrent à l'allitération.

La force consiste en une abondance de composés ; c'est la vie même de la prose. En poésie, c'est l'unique objectif des gens qui ne sont pas du Sud. Ainsi, en

poésie même, les gens de l'Est cultivent les expressions pleines de force ; les autres préfèrent la force quand elle est gracieuse et exempte de trouble. Les Gauḍa se plaisent exagérément à l'hyperbole. Le mode précédemment décrit (= la grâce) est l'essence de l'autre style » (Kāvyādarśa I 33 et passim).

Dans cette masse considérable de texte, il faudrait signaler séparément : *a)* la Bṛhatsaṃhitā, recueil encyclopédique (à base d'astrologie) de Varāhamihira, donc du VIe siècle : l'ouvrage contient des passages en « *kāvya* » approximatif, avec de longs composés, des phrases intriquées, des formes recherchées ; ainsi les intensifs *pepīyate jegīyate bobhūyate* dans la description des saisons — thème il est vrai privilégié pour l'entraînement à la poésie savante[1]. La présence d'environ 64 mètres distincts atteste le souci d'art ; il y en a déjà 33 dans le Bṛhajjātaka du même auteur, dont un troisième ouvrage, la Yogayātrā, est lui aussi rédigé en style élaboré ;

b) la Rājataraṅginī de Kalhaṇa (XIIe siècle, Kaśmîr) : l'allure sévère et dense de la chronique historique est entrecoupée d'épisodes descriptifs, de stances gnomiques qui atteignent sans effort une sobre et hautaine élégance. Les récits pathétiques ne manquent pas : on a l'impression, rare dans l'Inde ancienne, d'un auteur qui a laissé sa marque propre dans le style, et dont en somme le langage est devenu indissociable de l'émotion contenue qu'il traduit[2].

1. Keith 532 ; ci-dessus p. 109 n. 2.
2. Notes de la traduction d'A. Stein, passim (termes techniques) ; appréciation d'ensemble ibid. I 38 et Keith 169. Terminologie administrative Ranjit Sitaram Pandit (trad. de Rājatar.) 610.

CHAPITRE IV

LE SANSKRIT CLASSIQUE : LE *BHAṢYA* LA *KATHĀ*, LE *KĀVYA*

Le commentaire *(bhāṣya)* de type ancien. — Les commentaires classiques dérivent, pour la forme, de la prose des Brāhmaṇa, qui par son contenu était déjà une sorte de commentaire appliqué tantôt au rituel tantôt aux hymnes. Mais l'aspect extérieur en a été durci par le long entraînement au genre « *sūtra* », par l'accentuation progressive du « style nominal ». Ce qui, à l'époque védique, était libre jeu de formes analytiques, en dépit de la rigidité, du schématisme du contenu, a abouti maintenant à être un instrument monotone mais puissant de raisonnement, d'interprétation, de dialectique, approprié à servir d'expression doctrinale à tous les types de problèmes et de disciplines. Les caractères linguistiques « abstraits » se sont intensifiés : alternance des noms d'agent en *-aka-* et des noms d'action en *-ana-*, dérivés abstraits en *-tā-* ou en *-tva-*, composés longs, raréfaction des formes personnelles du verbe.

Le *bhāṣya*, littéralement la « chose propre à être parlée » (souvenir de l'enseignement oral), comprend non seulement des commentaires au sens strict, par exemple des « explications » d'œuvres littéraires en « *kāvya* », mais encore des exposés plus ou moins indépendants en partant d'un texte de base rédigé en *sūtra* ou en *vārttika*. Il y a diverses sortes

de *bhāṣya* (cf. l'énumération donnée Kāvyamīm. II 6/7), mais ces détails n'intéressent guère la typologie linguistique.

L'ouvrage formant transition entre la prose archaïque et le *bhāṣya* est le Nirukta de Yāska (IIIe siècle ?), qui conserve encore bien des traces de la raideur védique, tout en étant, sur le plan morphologique, du « classique » à peu près pur[1]. C'est aussi une impression de raideur que donne au premier abord le Mahābhāṣya (p. 72)[2], qui est le plus ancien texte reposant sur un soubassement de controverses[3], tel qu'en somme les éléments dialogués des grandes Upaniṣad en avaient fourni le modèle. Le débat est ici, le plus souvent, implicite : il se joue entre un défenseur des *vārttika*, un adversaire ou objecteur, la décision étant donnée (lorsqu'elle est donnée) par le *siddhānta* ou « argumentation conclusive » ; on dit aussi *samādhāna* « levée des doutes »[4]. C'est le schéma qui se perpétuera dans la plupart des commentaires philosophiques.

1. Le Nirukta a été traité comme un sūtra (cf. ci-dessus, p. 56) et pourvu d'un vārttika (au sens de « exposé critique »), dont il subsiste des fragments cités chez Durga, Bishnupada Bhattacharya IHQ. 26 159.

2. Sur la langue du MhBhāṣya, notes éparses dans l'étude de Weber ISt. 13, notamment 328. La question serait à reprendre. Aucune étude sur la langue du Nirukta, pourtant d'un intérêt capital. — Sur la terminologie grammaticale et para-gramm., v. mon Lexique et celui de KChChatterjee (1948).

3. Exemple de controverse érudite dans le Prabandhacintāmaṇi trad. 102, où le disputant « expose 84 dilemmes captieux du grand commentaire sur l'Uttarādhyayana, en mots pareils aux vagues amoncelées de l'Océan, agité par les vents sauvages de la fin du monde » etc. *pralayakālonmīlitapracaṇḍa-pavanakṣubhitāmbhodhinicitavīcīsamīcībhir vāgbhir bṛhaduttarādhyayanavṛtteś caturaśītivikalpajālopanyāsaprakrame...*

Sur les controverses à l'époque de Hiuan-tsang (VIIe s.), Demiéville Manuel 2 406. Les plus anciennes attestations sont celles qui gravitent autour du nom du roi Janaka et sortent du cadre des *brahmodya* rituels, ŚB. 10-12 et BĀU.-ChU. (portions centrales).

4. Thieme GN. 1935 172 parle (198) de la joie de « démolir » *(khaṇḍana)* les thèses adverses, d'écarter les objections par des « arguties interprétatoires » *(phakkikā)*.

Mais le style de Patañjali (spécimens p. 76 et 78) est encore assez « primitif » : les composés sont modérés, la phrase comporte des articulations variées, la subordination se marquant aussi bien par les conjonctions que par l'oratio recta (avec *iti*, dont l'usage subtil se perçoit à plein pour la première fois), enfin par l'emploi d'abstraits aux cas obliques. Si le raisonnement est difficile à suivre, la forme est toujours d'une admirable limpidité : elle transcrit pour ainsi dire les étapes de la discussion savante, d'une manière « immédiate », dont le secret n'a guère été retrouvé depuis lors.

Cependant le style de Patañjali a été imité dans une série d'ouvrages, dont la date de rédaction n'est sans doute pas fort éloignée de celle de leur modèle. Ce sont la Suśruta- et surtout la Caraka-saṃhitā, textes de base de la médecine, l'Arthaśāstra de Kauṭilya, inaugurant les domaines de l'économie et de la politique, le Kāmasūtra, traité fondamental de l'érotique, le Śābarabhāṣya, premier commentaire qui nous soit conservé sur les aphorismes de Jaimini ; il semble qu'on doive y joindre encore le Nyāyasūtrabhāṣya de Vātsyāyana[1]. Si différents qu'ils soient par le sujet, ces ouvrages donnent plus ou moins l'impression d'une prose amplifiant d'anciens *sūtra* disparus ou partiellement disparus (p. 56). Le style en est plus direct, plus vivant que celui du *bhāṣya* classique, les phrases plus courtes, il y a des traces d'archaïsme çà et là ; le contenu étant voisin de la prescription plus que de l'explication, la forme demeure incisive. Le Śābarabhāṣya[2] conserve dans une large mesure l'allure

1. Cf. Windisch Über d. Nyāyabhāṣya. Le vocabulaire technique a été étudié par Spitzer Begriffsunters. z. Ny. Bhāṣya. A basse époque, le style bhāṣya semi-aphoristique, avec kārikā insérées ou postposées, a été délibérément imité par Rājaśekhara (KāvMī.).

2. Cf. Garge Citations in Ś.-Bhāṣya (1952), passim. Une étude linguistique serait souhaitable.

dégagée, élégante, de la phrase patañjalienne ; le Kāmasūtra au contraire, et surtout le Kauṭilīya[1], sont abrupts, denses, l'expression y est plutôt rude et malhabile. Le texte linguistiquement le plus remarquable est assurément ce dernier, avec son vocabulaire rare, néologique, la succession des propositions sur le même patron, dominées par l'optatif prescriptif, où alternent des composés longs et des résolutions analytiques : on dirait un grossissement du style « *sūtra* », parfois presque une caricature. Quant aux traités médicaux, pour lesquels nous avons déjà relevé (p. 126) cette insertion significative de versets, qu'on retrouve du reste aussi chez Kauṭilya et chez Vātsyāyana, la langue en est nettement archaïsante, celle de Caraka surtout, qui a conservé plus que la Saṃhitā rivale l'équilibre entre la prose dominante et les vers résomptifs ; l'élément « controverse », inspiré des vieux dialogues védiques, y est également mieux maintenu.

Spécimen 16.

coditaṃ tu pratīyetāvirodhāt pramāṇena/
atha yāñ chabdān āryā na kasmiṃś cid artha ācaranti

1. Sluzkiewicz Roczn. Or. 5 108 caractérise la langue de K. comme composite, avec des éléments anciens et des éléments de facture épique. Sur le vocabulaire, outre les notes, souvent précieuses, de JJMeyer, v. les recherches de Breloer (3 vols), de Vallauri, de Jolly (citées Wint. 3 509, ubi alia) et, en dernier, de Konow Kauṭalya Studies, ainsi que Keith Mélanges BChLaw 1 477 (avec conclusions chronologiques opposées). Agrawala India as known to Pāṇ. discute nombre de termes administratifs et autres, qu'il trouve identiques ou analogues à des mots cités par le grammairien. — Sur des formes en *-ima-*, type *prāvartima* « activité » chez K., v. Mélanges Winternitz 23.

Le style archaïsant de la KāvMī. se marque par le début en *athātas*, par le tour *vidyānāṃ vidyātvam*, etc. — Rien sur les Saṃhitā médicales dont la syntaxe est partiellement et peut-être inauthentiquement archaïsante. — Traces de facture *sūtra/bhāṣya* dans les portions en prose du Nāṭyaś., ainsi aux chants 6, 7, 14 etc.

mlecchās tu kasmiṃś cit prayuñjate yathā pika nema sata tāmarasādiśabdās teṣu saṃdehaḥ/ kiṃ nigamaniruktavyākaraṇavaśena dhātuto 'rthaḥ kalpayitavya uta yatra mlecchā ācaranti sa śabdārtha iti/ śiṣṭācārasya prāmāṇyam uktaṃ nāśiṣṭasmṛteḥ/ tasmān nigamādivaśenārthakalpanā/ nigamādīnāṃ caivam arthavattā bhaviṣyati/ anabhiyogaś ca śabdārtheṣv aśiṣṭānām abhiyogaś cetareṣām/ tasmād dhātuto 'rthaḥ kalpayitavya ity evaṃ prāpte brūmaḥ/ coditam aśiṣṭair api śiṣṭānavagataṃ pratīyeta yat pramāṇenāviruddhaṃ tad avagamyamānaṃ na nyāyyaṃ tyaktum/ yat tu śiṣṭācāraḥ pramāṇam iti tat pratyakṣānavagate 'rthe/ yat tv abhiyuktāḥ śabdārtheṣu śiṣṭā iti/ tatrocyate abhiyuktatarāḥ pakṣiṇāṃ poṣaṇe bandhane ca mlecchāḥ/

yat tu nigamaniruktavyākaraṇānām arthavatteti/ tatraiṣām arthavattā bhaviṣyati na yatra mlecchair apy avagataḥ śabdārthaḥ/ api ca nigamādibhir arthe/ kalpyamāne 'vyavasthitaḥ śabdārtho bhavet/ tatrāniścayaḥ syāt/ tasmāt pika iti kokilo grāhyaḥ nemo 'rdhaṃ tāmarasaṃ padmaṃ sata iti dārumayaṃ pātraṃ parimaṇḍalaṃ śatacchidram//

« Le sens imparti (à un mot par les Mleccha ou Non-âryens) peut être admis, s'il n'est pas en contradiction avec une autorité.

Quant aux mots que les Âryens n'emploient pas, quel qu'en soit le sens, mais dont se servent les Mleccha, ainsi *pika*, *nema*, *sata*, *tāmarasa*, la question se pose de savoir s'il faut déduire le sens de la racine verbale, en s'aidant du contexte, de l'étymologie, de la grammaire ; ou s'il faut accepter le sens tel que les Mleccha l'emploient.

Ce qui fait autorité, a-t-on dit, c'est l'usage des

clercs, non pas la tradition orale des non-clercs. Il faut donc déduire le sens en s'aidant du contexte, etc. C'est bien ainsi que le contexte et autres (éléments d'interprétation) seront justifiés. Au surplus, les gens qui ne sont pas des clercs ne sont pas soucieux du sens des mots, ce sont les autres qui en sont soucieux. Donc le sens doit être déduit de la racine. Voilà la thèse liminaire.

(Réponse) : Le sens imparti à un mot, même par des gens qui ne sont pas des clercs — et même si les clercs ne le comprennent pas —, peut être admis, et il ne serait pas légitime de le rejeter pour autant qu'il n'est pas en contradiction avec une autorité. On a dit : ce qui fait autorité, c'est l'usage des clercs : mais ceci se réfère aux choses non réductibles à la perception directe. On a dit aussi : les clercs sont soucieux du sens des mots. Oui, mais les Mleccha sont plus soucieux encore en ce qui touche l'élevage et la capture des oiseaux.

On a dit encore : ainsi seront justifiés contexte, étymologie, grammaire. Mais la justification aura lieu aussi bien pour le sens des mots que les Mleccha eux-mêmes ne comprennent pas. En outre, si l'on déduisait le sens en s'aidant du contexte, etc., le sens des mots serait instable, on ne pourrait le déterminer. Nous concluons donc que *pika* doit être entendu comme « coucou » (avec les Mleccha), *nema* comme « demi », *tāmarasa* comme « lotus », *sata* comme « vase de bois à forme ronde pourvu de cent trous ». (Śābarabhāṣya ad Jaimini I 3 10).

Les commentaires proprement classiques. — Ensuite règne le bhāṣya de type « classique » ; les exemples les plus anciens peuvent être ceux de Kumārila (VIIIe siècle ?), le grand docteur de la Mīmāṃsā, dont le style alerte garde quelque chose de la ductilité des vieux maîtres ; puis ceux de Śaṅkara (VIIIe-IXe siècle), qui marque l'apogée du genre. Parmi les derniers grands noms, citons le juriste Nīlakaṇṭha au XVIIe siècle, le vedântin Madhusūdana, le logicien Annambhaṭṭa de la même époque, le grammairien Nāgeśa au début du XVIIIe siècle. Comme partout, les penseurs originaux ont été aussi les maîtres de la forme. Cette maîtrise toutefois est variable ; elle s'affirme à plein dans les œuvres authentiques de Śaṅkara — surtout dans son commentaire sur les Brahmasūtra, qui est comme soulevé par une fièvre dialectique — ou encore chez Jayantabhaṭṭa (IXe siècle), bien moins chez Rāmānuja ou Abhinavagupta, dont la prose est empêtrée. Comme dans la poésie savante, la complexité est allée en augmentant : des œuvres de basse époque, ainsi celles de la Logique Nouvelle, les plus redoutables de toutes, défient la lecture directe, tout comme les *kāvya* de la même période.

Caractère linguistique du bhāṣya — La prédominance du style nominal s'est affirmée en somme d'emblée, bien plus vite et plus complètement que dans la prose littéraire : le verbe personnel n'est plus qu'un outil accessoire, soutien muet de la phrase (*āśrayate*, *saṃpadyate*, *saṃbhavati*, etc.) ; l'idée verbale n'en est pas moins rendue de manière aussi explicite qu'en n'importe quelle langue, grâce aux noms d'action, ceux en *-ti-* et surtout en *-ana-*, qui ont l'avantage d'éliminer toute nuance temporelle ou affective. Les expressions semi-verbales passives, dérivés en *-ta-*, en *-tavya-*, abondent, mais à l'actif *-tavant-* est exclu comme étant aoristique et de tendance subjective. Tout ceci développe le style « *sūtra* » à contenu explicatif, justificatif, celui de la

Mīmāṃsā par exemple, qui semble avoir été l'institutrice du *bhāṣya* classique.

En phrase nominale, le nom d'action mis au nominatif sert de verbe, *vibhāgaḥ sarvadravyavṛttiḥ* Tarkasaṃgr. II 9 « la Séparation réside dans toutes les substances », et, comme on le voit par cet exemple même, s'inscrit librement en dernier terme de composé. Si le support de la phrase est un abstrait au nominatif, le sujet est noté par le nom d'action au génitif, *karaṇasya kāryaniyatapūrvavṛttitvam* « la cause précède nécessairement l'effet » ; quand il y a à noter à la fois le génitif du sujet et le génitif de l'objet, ce dernier s'inscrit à l'état implicite en membre antérieur de composé, *vairāgyajananatātparyaṃ svaprabandhasya darśayatā* Dhvanyāl. 238 « montrant que la tendance de son ouvrage était de produire le détachement ».

La composition nominale est poussée à fond, malgré l'interdit jeté sur les bahuvrīhi de pur ornement. Quant à l'articulation syntactique, les absolutifs sont relativement en retrait (parce qu'ils conservent trop souvent une nuance narrative) ; l'oratio recta et les conjonctions de subordination sont moins usuelles que dans les textes littéraires (sauf *yathā... tathā* final-consécutif ou d'équivalence), éventuellement avec surcharge de conjonctions comme dans l'exemple cité par Jacobi Gottesidee 115 *yad yathā bhūtaṃ yasya yadā vipākakālas tat tathā tadā viniyuṅkte* « (Dieu) met en œuvre le *(karman)* pour tel (individu), au moment où il est mûr, selon le comportement dudit (individu) ». Le procédé usuel, constant même, jusqu'à la satiété, est l'emploi des noms d'action et des abstraits, surtout ceux en *-tva-*, aux cas obliques, adaptés à rendre toutes les nuances circonstancielles[1].

1. Jacobi IF. 14 236 ; sur la composition nominale, cf. aussi, du même, Compositum passim. — Pour l'emploi concaténant de *iti*, cf. *na sarvajñapūr-*

On a ainsi l'ablatif de justification en *-tvāt*, *parvato vahnimān dhūmavattvāt* (exemple célèbre d'un élément du syllogisme indien) « la montagne a du feu parce qu'elle a de la fumée » ; pratiquement cet ablatif se rendra dans nos langues par « car, en effet », *prasiddhaprasthānavyatirekiṇaḥ kāvyatvahāneḥ* Dhvanyāl. 6 « car un type de poésie excluant les formes connues cesse d'être de la poésie » : l'ablatif n'a donc qu'une valeur de particule indiquant un rapport logique. Le même abstrait à l'instrumental note une équivalence ou sert à caractériser (développement de l'instrumental descriptif de la langue littéraire) : *hetur liṅgatvena nibadhyate* « la raison est représentée en tant que signe (du syllogisme) ». Mais dans une phrase où figure déjà un ablatif signifiant « en effet », c'est l'instrumental qui sert à justifier la notion donnée à l'ablatif, *ācārasvarūpasya pratyakṣasiddhatvena mūlāntarānapekṣaṇāt* « car la coutume en tant que telle ne demande pas d'autre justification, vu qu'elle est démontrée par la perception ».

Le locatif exprime le conditionnel (irréel) et, avec *api*, le concessif, *karaṇābhāve kāryasyotpattir vibhāvanā* « l'effet d'une opération, si la cause est absente, (s'appelle) *v*° ». Comme dans la prose ancienne, le datif exprime le but, la conséquence. D'une manière plus générale, les abstraits tiennent lieu de propositions complétives, *mokṣalakṣaṇaḥ... vivakṣāviṣayatvena sūcitaḥ* Dhvanyāl. 238 « il a laissé entendre que la libération était l'objet qu'il visait ». Comme on le voit par ces exemples, ou encore par une formule banale telle que

vakāḥ kṣityādayaḥ prameyatvasattvādibyaḥ ghaṭādivad ity anumānāni santi pratipakṣasādhanānīti satpratipakṣatayā prakṛtam anumānābhāsam (cité Jacobi Gottesidee 127) « il y a des inférences prouvant le contraire, à savoir que la terre, etc., ne présuppose pas d'auteur omniscient, parce qu'elle est reconnaissable, qu'elle existe, etc., comme sont par ex. des jarres. Donc l'inférence en question est un semblant d'inférence puisqu'elle contient cette contre-preuve ».

virodhāvirodhau nirūpayet « on doit examiner s'il y a ou non contradiction », le composé, loin de gêner la nominalisation de la phrase et son articulation, les facilite au contraire en multipliant les relations virtuelles entre les noms qui sont les membres du composé et ceux qui demeurent au dehors. Des nuances « irréelles » sont apportées par les mots *prasaṅga anupapatti āpatti* (v. les ex. précités) en fin de composé. On peut estimer qu'arrivée à ce point, la langue a tourné le dos aux tendances analytiques, concrètes, morphologiques, que marquait la poésie primitive et que marque encore, dans une large mesure, le *kāvya*: c'est le développement unilatéral, poussé à l'extrême, de tendances amorcées au cours de la prose védique tardive.

Le progrès du raisonnement se note par des éléments brefs, *nanu*, *na... vācyam*, *iti cet*, pour introduire ou devancer une objection propre à être réfutée, *ucyate* pour introduire une réponse, *atha vā* une autre manière de voir (en général, préférable), *yady evam* une admission partielle de l'opinion adverse, *syād etat* une concession provisoire, etc[1]. Un texte entier, la Triṃśacchlokī, est consacré à définir et illustrer les particules et autres charnières de la discussion.

Les préverbes[2] (dans les noms d'action) ont des valeurs précises en général, souvent dynamiques : ils aident véritablement à assurer des positions ou bien ils mettent en évidence, dans les mots-clefs, des notions commandant tout un système. Dans le mesure où il est usité, le verbe peut avoir un sens prégnant, conforme à celui du nom d'action sous-jacent : *anūdyate* est ainsi ce qui « forme le sujet de l'énoncé », *vidhīyate* ce qui « forme le prédicat ».

1. HSmith Saddanīti 1142. Le suffixe *-tas* est casus generalis chez les Tārkika d'après Gaṇaratnamah. III 181.

2. Heimann Significance of prefixes signale par ex. le rôle de *adhi* dans le Vedānta, de *vi* et *pra* dans le Sāṃkhya. Cf. aussi Masson-Oursel J. As. 1933 181.

Les auteurs n'hésitent pas devant des hardiesses morphologiques, comme les vieux *sūtra* grammaticaux en avaient déjà donné l'exemple : ils fléchissent nominalement la 3e personne du présent, ou un thème pronominal tel que *aham* ou *asmad*[1]. Dans les textes de la Logique Nouvelle, on a noté le suffixe *-ka-* au sens de « qui qualifie, qui définit », opposé au suffixe *-īya-* « qualifié par, défini par »[2].

Voici une phrase (Jacobi Gottesidee 126) représentant le style *bhāṣya* en son plein développement : *notpattimātraṃ svabhāvapratibaddhaṃ buddhimaddhetutvena kiṃ tu tadviśeṣo yaddṛṣṭer akriyādarśino 'pi kṛtabuddhir utpadyate; tasya ca dṛṣṭeḥ sopajāyate yad buddhimadbhāvābhāvam anuvidhāyi dṛṣṭaṃ ghaṭādi ca tathā; na tūtpattimanmātraṃ tanubhuvanādi tasya sadbhāvāsadbhāvānuvidhānādarśanāt* « le simple fait d'être produit n'est pas en connexion naturelle avec la présence d'une cause intelligente ; mais seulement un type spécial de (production), par la perception duquel telle personne, sans avoir vu l'acte lui-même, acquiert la notion que l'objet a été créé ; et cette notion n'a lieu que par la perception d'un objet dont on sait que son être ou son non-être dépend de l'être ou du non-être d'un auteur intelligent, comme il arrive pour des jarres et autres objets de ce genre ; elle n'a pas lieu à propos de quelque chose qui est purement et simplement produit, comme le corps, le monde, etc., car on

1. Hacker Früh. Advaitavāda p. 1952 n. 2 et 1953 n. 1. Le même auteur observe l'emploi de l'élément *-tvāt* isolé dans la phrase *tvācchiraskavacojālair mohayantītaretaram* (p. 1923) « ils cherchent à se confondre l'esprit l'un l'autre avec des réseaux de mots culminant en *-tvāt* ». Rappelons que le *-tva-* védique formait avagraha dans certains pada-pāṭha. — Des dérivés en *-tva-* sont attestés d'affilée, à partir de la NṛsiṃhU. II 7.

2. Ingalls Navanyāya 83. — Quelques curieuses habitudes linguistiques de Rāmānuja ont été notées par Van Buitenen R. on the Bhagavadgītā (1953) 33 : ainsi la primauté donnée à la (pseudo-) étymologie, par quoi se révèle la fidélité à la tradition lointaine inaugurée par les Br. et par le Nirukta.

ne sait sur ces choses si leur être ou leur non-être dépend ou non d'un auteur intelligent »[1].

Certains documents administratifs ou personnels (requêtes privées) de basse époque montrent que la pureté du style *bhāṣya* ne s'est pas mieux maintenue que celle des autres procédés de composition sanskrite. Il est vrai que c'est là un genre qui souffre mal la médiocrité formelle. On trouve des fautes analogues à celles qu'atteste la prose narrative récente, des nominatifs-sujets avec le verbe au passif, des absolutifs soit en rôle de verbe personnel, soit se référant à un mot autre que l'agent, etc. L'enflure du ton, la prétention littéraire, ont été cause de ces erreurs[2].

Mais dans l'ensemble le niveau a été remarquablement maintenu. Il ne manque pas jusqu'à nos jours de préfaces érudites, de néo-commentaires et de textes d'espèce diverse, révélant un maniement du style *bhāṣya* aussi habile et judicieux qu'il a pu l'être aux grandes époques.

En définitive, le *bhāṣya* à son apogée — surtout le *bhāṣya* philosophique — a été une réussite achevée dans la voie de l'abstraction, de la condensation, et cela dans des conditions d'autant plus extraordinaires que rien, dans le substrat linguistique élémentaire, n'y préparait.

1. Çà et là le style « parlé » sous-jacent à la controverse entraîne des expressions familières, brusques, comme *kā gaṇanā* « pour ne pas parler de », *nedaṃ nedīyaḥ sahṛdayānām* (Dhvanyāl. 240) « les connaisseurs n'admettent pas cela ». Abondance des maximes populaires (ou plutôt : scolaires) ou *nyāya*, dont un large choix a été édité et commenté par G. A. Jacob. Elles illuminent pour ainsi dire le fond sévère du discours.

2. Cf. les mots *guruṇḍa (gaurāṇḍa)* pour signifier « anglais », mot du Matsya-Pur. qui l'employait à désigner les Mleccha « blancs » ; *kilakilā* comme nom de la ville « européenne », càd. Calcutta (cf. les Kailakila du Viṣṇupur.) ; *mājiṣṭara* « magistrat ». Influence vernaculaire dans *āśoja* = *āśvayuja*, n. d'un mois. Mots rares, *ātu* « bateau », *rāsāpa* « protecteur de la terre », *mamalābha* « dont l'éclat influence Śiva *(ma)*, Brahman *(ma)* et Vāyu *(la)* ». Le tout figure dans le texte cité p. 145 (index).

Spécimen 17.

parameśvaro jayatitarām|
mahāmahimāśeṣaśāstraviśārada guṇigaṇāgragaṇya dhanyamānyatama śrīlaśrīüliyama he mekanāṭansāhevasamīpeṣu śrīkenārāmadevaśarmaṇaḥ savinayapuraḥsaranivedanam idam| adhītavyākaraṇādidharmaśāstrāntena mayā prāyaśaś cirakālaṃ svargīya jān raïkreṣṭaveṣṭasāhevānukampayā tatpāṇḍityakarmaṇaivāvaśyapoṣyapratipālanaṃ kṛtam| tato 'smākaṃ saubhāgyavaśāt tasminn ūrdhvaloke prāpte nirālambena ca prasiddhaikjāmineṣankamiṭādhyakṣaparīkṣavṛndārakavṛndasamīpe parīkṣāṃ dattvā śrīmatāṃ bhavatāṃ ca svākṣaritaṃ praśaṃsāpattram ekaṃ prāpyādyāpy asahāyena prāptaṃ na kiṃ cit phalam| ato 'dhunā kevalaṃ bhavataḥ sāhāyyaṃ prārthyate| cet śrīmataḥ sahāyatāṃ avalambya yat kiṃ cid rājakīyaṃ karma prāpyate tadā tenaiva śrīmatāṃ sutarām atyantayaśovṛddhir bhaviṣyaty eveti pulākaḥ||
krīṇīṣva majjīvanam eva paṇyam anyaṃ na ced asti [tavāsti puṇyam|
prāṇeśa dātar yadi tena dātuṃ yaśo 'pi tāvat prabha- [vāmi gātum||

śrīkenārāmadevaśarmaṇaḥ||

« Victoire au Maître suprême ! Ceci est l'humble pétition de Śrī Kenārām Devaśarman auprès du Seigneur William Hay Macnaghten à la vaste renommée, habile en toutes sciences, modèle des vertueux, fortuné, très respecté.

Après avoir étudié les sciences depuis la grammaire jusqu'au droit, j'ai pu longtemps soutenir ceux qui devaient nécessairement être entretenus par moi,

grâce à la générosité de feu Mr John Rycroft Best, sous lequel je travaillais comme paṇḍit. Là-dessus, par bonheur pour lui, il est passé dans l'autre monde. Étant sans soutien, je me suis présenté à un examen devant le président du réputé Examination Committee et devant le conseil des examinateurs semblables à des dieux ; j'ai reçu une lettre de recommandation portant la signature de Votre Illustre personne. Mais jusqu'à présent je n'ai rien obtenu et je demeure sans recours. Je sollicite donc maintenant votre seul appui. Si grâce à l'appui de Votre Illustre personne j'obtenais un emploi de l'État, il s'ensuivrait sûrement pour Votre Seigneurie un accroissement extrême de sa gloire. Voilà le fait en bref.

Achète ma vie qui est mon seul bien négociable. Je n'ai rien d'autre ; tu as tes actes de mérite. O maître de ma vie, ô donateur, si tu (veux avoir) la gloire de donner, j'aurai, moi, le pouvoir de te chanter.

De la part de Śrī Kenārām Devaśarman ».

(Sanskrit Documents ed. S. N. Sen and U. Mishra nº 16).

Le sanskrit narratif *(kathā)*. — La vaste tradition des contes indiens, qui gît éparse dans l'Épopée, a suscité depuis les débuts de l'ère chrétienne une série de cycles littéraires, dont les origines se perdent dans la nuit des temps. L'un des plus importants, le cycle de la Bṛhatkathā, qui a des ramifications jusqu'en jaina (Vasudevahiṇḍi), est le seul qui semble n'avoir pas pris forme en sanskrit. S'il faut croire en effet la tradition, le texte de base (perdu) était en paiśācī ; les œuvres qui en dérivent, la Bṛhatkathāmañjarī et le (Bṛhat) kathāsaritsāgara, kaśmīriennes et du xiᵉ siècle l'une et

l'autre, ont pu elles-mêmes se fonder sur un intermédiaire prâkrit disparu. En revanche, la troisième version, le Bṛhatkathāślokasaṃgraha népâlais, doit remonter directement au texte de Guṇāḍhya. Ces trois recueils sont entièrement versifiés, ce qui suffirait à confirmer leur caractère secondaire. Sans prétendre atteindre aux finesses du « *kāvya* », ils visent à une certaine élégance de forme ; les passages descriptifs sont élaborés, avec des composés longs, des images stylisées, un balancement de l'expression, tranchant sur le fond du récit, aisé et rapide. Les mots rares, recherchés, ne manquent pas, surtout dans la version népâlaise, vaguement archaïsante, mais dont le style n'a pas la même sûreté que celui du Kathāsaritsāgara. Ce dernier est l'un des beaux ouvrages narratifs de l'Inde, de ceux où une sage mesure a été observée, avec un instinct presque infaillible, en face des tentations du style savant et des dangers du vulgarisme linguistique[1].

Les autres cycles sont, de manière dominante ou exclusive, en prose. Ils ont pour antécédent les morceaux non versifiés du Mahābhārata[2], les plus anciens spécimens que nous ayons

1. Appréciation générale Keith 286. Mots du KSS. étudiés par Speyer Studies about the KSS. ; pour le BKŚS., v. les notes de l'éd. Lacôte (achevée Renou). Sur Kṣemendra, SLévi 1885 2 397, 1886 1 178 et plus récemment Emeneau JAOS. 53 124 ; Kṣ resserre jusqu'à la platitude dans les portions narratives, développe au contraire les morceaux aptes à comporter du *kāvya* et il accentue les ornements en ce sens. KSS. et BKŚS. ont un emploi libre de *sa* comme article défini et pronom personnel, de *eka* comme article indéfini. Formes archaïques de BKŚS. *āsa* « cendres » *jyok* « longtemps » *titaü* « crible » *nāhi* = *nahi*, aor. *amṛta* de *mṛ-*, *amucat* de *muc-*, *vā* = *eva* ou = *iva*, etc. Nombreux mots de lexicographes et de grammairiens (cf. un emploi comme *bhuñjan bhuñjānaś ca* « conservant (des biens) et en jouissant ». — Au reste, il manque une étude générale, au point de vue linguistique et lexical (mots de BKŚS. recueillis Vāk nº 4).

2. Sur les formes verbales et la phrase nominale dans ces morceaux, Bloch MSL. 14 6.

de la prose littéraire sanskrite. Ceux-ci sont évidemment de facture « épique », mais sans les fioritures ou les à-peu-près qu'entraîne la versification en *śloka;* la phrase, un peu gauche, réduite en ses moyens, ressemble aux *itihāsa* qui parsèment la prose védique. Cependant l'évolution du langage, à bien des égards, y a mis sa marque plus que dans la poésie : ainsi la déperdition (relative) des formes personnelles du verbe, le progrès de l'expression passive, contrastent avec l'usage général de l'Épopée. On trouve aussi des passages en prose narrative dans les Purāṇa, notamment dans le Viṣṇu, rédigés dans une langue déjà plus complexe, avec un style nominal plus poussé.

Le cycle du Pañcatantra nous est parvenu à travers une série de versions, toutes en prose, sauf insertion de versets discontinus, y compris le remaniement connu sous le nom de Hitopadeśa (de date inconnue). Les vers servent d'introduction et de conclusion (moralité), ils égrènent des maximes, de type volontiers épigrammatique comme celles des vieilles *gāthā;* rarement ce sont des éléments narratifs. La prose est simple, coulante, peu soucieuse de nouveautés ou de raretés linguistiques, peu correcte aussi ; il est vrai qu'il faut faire la part des aggravations qui ont été infligées au texte en passant par telle ou telle recension ; la teneur ancienne, approximativement restituable, devait être à la fois plus dépouillée, concentrée et, sinon plus correcte, du moins dénuée de singularités régionales. Dans l'ensemble, le style était assez proche de celui de la prose épique, les tendances morphologiques de l'Épopée s'y retrouvent presque toutes à un degré plus ou moins prononcé : optatif *viśvaset* (« avoir confiance »), participe du type *cintayāna* (« réfléchissant »), absence ou irrégularité du sandhi, déperdition de la voix

moyenne *(sahati, īkṣati, mantrayati)*, postpositions du type °*sakāśāt*, °*mukhena*, °*dvāreṇa*, etc[1].

La situation est analogue pour les autres groupes de contes, dont la date de rédaction est en général plus récente que celle du Pañcatantra, sans pouvoir, sauf exceptions, être exactement fixée. Le cycle des « Contes du trône »[2] comporte ainsi plusieurs versions, dont une entièrement métrique et peu originale, une autre en prose avec vers insérés (version « du Sud »), enfin une entièrement en prose (version « jaina »), précise et alerte ; chacune a ses caractères linguistiques, bien qu'elles se soient constituées peut-être à la même époque. Il en va pareillement des « Contes du vampire »[3], qui ont été secondairement incorporés à la Bṛhatkathā. Alors que la version de Śivadāsa (prose et vers insérés) renforce la phrase nominale et semi-nominale (*asti* étant réduit au rôle de

1. Appréciation d'ensemble Keith 257. On note des tentatives de prose rythmique dans le Tantrākhyāyika ; des gujrâtismes et des prâkritismes, comme il était prévisible, dans la version jaina (Pūrṇabhadra) dite aussi « ornatior » (style jaina à prétentions littéraires) ; des vulgarismes de grammaire dans celle du Sud (composés en *mahat*°, passif au lieu d'actif, causatif au lieu de simple, etc.). Cf. les introductions aux éd. ou trad. de Hertel. Le Hitopadeśa renforce le style nominal-passif, les postpositions. — Cf. encore les féminins en *-mayā-*, l'optatif après *mā*, la tournure *ity uktavati gṛhītaḥ* « quand il eut ainsi parlé, il fut arrêté », *vadhya* au sens de « tué », *dhanyataro mama* « plus riche que moi ».

2. Brève caractéristique des diverses versions chez Edgerton éd. p. XXXII et AmJPhilol. 33 249. V. aussi les notes de Weber ISt. 15 185, sur textes insuffisants.

3. Notes grammaticales chez Uhle dans son éd. de Śivadāsa et dans celle du ms. de 1487, qui contient des formes comme *duhitām, yuvāpuruṣeṇa, aham... abhūt, trīṇi divasān*. Emeneau dans son éd. de Jambhaladatta p. XX cite des mots remarquables, comme *duḥsādhu* « huissier » ; il note des composés en °*eka*, et le tour fréquent *vadatu deva* « que Votre Majesté parle ! » Bloch MSL. 14 38 (et cf. Indo-ary. 220) note la décadence du verbe personnel et le progrès du « style nominal » (expression qui semble avoir été créée par Bhandarkar). Cf. aussi Gonda On the Skt passive 46.

copule facultative) et marque la nette décadence du verbe personnel, la « version anonyme » (fondée, il est vrai, sur les vers de Kṣemendra) et celle de Jambhaladatta conservent une syntaxe plus variée, les formes verbales y sont moins atteintes (Jambhaladatta use de quelques aoristes redoublés, dont le védique *apaptat*) ; pourtant l'ensemble laisse la même impression de prose stéréotypée, incapable de renouvellement. Il faut croire que dans ces récits tardifs on puisait indifféremment dans tel ou tel stock de formes grammaticales, pour donner un semblant de variété à un fond uniforme, fait de composés alignés, de phrases juxtaposées, de particules monotones, avec un résidu de subordonnées élémentaires.

Quant à la Śukasaptati, les « Contes du perroquet », la situation est différente en ce sens qu'il existe une versio ornatior, chargée de termes pittoresques, de formations verbales alambiquées (intensifs athématiques, aoristes redoublés, types périphrastiques peu communs) ; et, en regard, la versio simplicior qui n'est pas, comme on pourrait le croire, la base de l'autre, mais au contraire un abrégé mutilé, au style nominal, parfois elliptique, platement déficient[1].

Le dialogue du théâtre — Au témoignage du conte et de la fable s'ajoute par un lien naturel celui des portions dialoguées du théâtre. Le dialogue dramatique en prose n'a suivi que d'assez loin la progression vers l'artifice qui marque les portions strophiques. Certes on rencontre, suivant les circonstances de l'action, des passages élaborés ; la grandiloquence de Bhavabhūti ou de Bhaṭṭanārāyaṇa a laissé sa trace sur plus d'une réplique ; le rapport du messager à

1. RSchmidt éd. du simplicior p. x. Termes pittoresques comme *divākīrti* « barbier » *pāparddhi* « chasseur ».

l'acte second du Mudrārākṣasa est en style « officiel », avec des phrases pseudo-narratives interminables. Mais en gros, il existe une tradition persistante de style simple, direct, visant évidemment à reproduire le langage courant ; style du reste assez uniformément correct, sans affectation de purisme, et qui varie relativement peu d'un auteur à l'autre. C'est là peut-être qu'on touche au plus près le sanskrit vivant.

On notera l'abondance des particules expressives, soulignant des gestes, des intonations, l'emploi, également expressif, du pronom, l'équilibre maintenu entre la phrase verbale et les noms-prédicats en *-ta-*, l'usage souple de l'impératif, du présent en rôle de futur ou de passé proche, de l'infinitif prohibitif avec *alam*, etc. Les formules familières, proverbiales, abondent, comme *araṇye ruditam* « c'est pleurer dans le désert », *na khalu dhīmatāṃ kaś cid aviṣayo nāma* « rien n'est étranger aux habiles », *randhropanipātino 'narthāḥ* « les malheurs vous assaillent quand l'occasion (leur en est fournie) » (exemples de Śakuntalā). Parmi les emplois typiques de formes verbales, *dhvaṃsa* « disparais », *sādhayati* « il s'en va », *saṃbhāvayati* « il aborde (quelqu'un) », etc. Bhavabhūti donne lui-même comme expressions de type « *laukika* » (« mondaines ») *tarāmaitraka* « amitié écrite dans les astres » et *cakṣūrāga* « coup de foudre » (Uttar. V 16-17).

Plutôt que la différence chronologique, si souvent illusoire, il faudrait marquer la différence des genres. Le drame héroïque insiste sur les formules de politesse, il est plus sujet à l'inflation verbale que la comédie de mœurs, dont l'exemple parfait, malgré les prâkrits qui le pourrissent, est le Mrcchakaṭika. On attendrait que les genres mineurs de la « farce » et du « monologue », avec leur vulgarité d'intrigue et de caractère, fournissent un dialogue particulièrement près du réel. Il

n'en est rien. Les monologues anciens, telle la Caturbhāṇī (VIe siècle ?)[1], sont en style familier mais élégant, et les œuvres ultérieures (notamment celles du Sud, entre les XIVe et XVIIIe siècles) versent dans les figures littéraires, le vocabulaire puisé aux lexiques, etc. De même pour les « farces » ; si le Mattavilāsa (VIIe siècle ?) est encore assez simple, en dépit des composés longs, les productions plus récentes, également du Sud pour la plupart, présentent une forme plus ou moins élaborée.

On comprend dans ces conditions qu'il soit malaisé de dater, par des arguments linguistiques, l'œuvre de Bhāsa ou du pseudo-Bhāsa[2]. La simplicité de la prose, plus encore celle des strophes — qui n'exclut pas une certaine élégance —, les traits de langue « épiques » — confusion dans l'emploi des voix, confusion entre transitif et intransitif, entre verbe simple et causatif, entre masculin et neutre, sandhi irréguliers, etc. — inviteraient à reporter la date dans un passé assez haut, en tout cas avant Kālidāsa. D'autre part des drames bourgeois en « style Bhāsa » ont été retrouvés, datant sans doute d'époques fort variables, ainsi la Vīṇāvāsavadattā ou le Yajñaphala (qui imite les solécismes de Bhāsa) ; il a pu y avoir au Kerala une tradition vivace de comédie naïve à facture archaïsante. La comparaison du Cārudatta de Bhāsa et du Mṛcchakaṭika montre comment Śūdraka s'entend à remplacer les mots de son modèle par des termes

1. Thomas JRAS. 1924 123 SKDe ibid. 1926 63.

2. Bibliographie considérable. Sont les plus utiles du point de vue qui nous occupe (outre Keith Skt Drama 120) : Sukthankar Analecta 82, Woolner-Sarup trad. de Bhāsa (notes) Ogden JAOS. 35 269 Pusalker Bhāsa, a study OStein IHQ. 14 633 Devadhar Plays ascribed to Bh. (notes linguistiques 568). Bibliogr. plus complète DGD. 102. Sur la Vīṇāvās., ibid. 301 n. 3. Un exemple de style « Bhāsa » dans un drame d'époque moderne est le Snuṣāvijaya de Sundararājakavi.

plus expressifs, et en même temps à éviter les singularités inutiles pour sauvegarder l'intelligibilité du dialogue. Ainsi les formes *saṃvidhā*, *lohī*, *vicintā*, *anuvaśa*, *ātmapakṣya*, *cakita* du Cārudatta sont éliminées, respectivement au profit de *saṃvidhāna*, *lohakaḍāha*, *cintā*, *anugata*, *paura*, *tvarita*. Le dialogue a gagné en simplicité et en pertinence[1].

Un exemple de style « Bhāsa » élégant est la relation de la mort de l'ascète dans Pratimā VI 14/15 *purā mṛgayāṃ gatena mahārājena kasmiṃś cit sarasi kalaśaṃ pūrayamāṇo vanagajabṛṃhitānukāriśabdasamutpannavanagajaśaṅkayā śabdavedhinā śareṇa vipannacakṣuṣo maharṣeś cakṣur bhūto munitanayo hiṃsitaḥ* « jadis le fils ascète d'un grand ṛṣi, œil de son (père) aveugle, tandis qu'il emplissait une jarre dans un étang, fut tué par le grand roi parti chasser, d'une flèche qui le transperça avec bruit : (ce roi) avait cru qu'il s'agissait d'un éléphant sauvage, (pensée) qui lui était née en (entendant) le son de (la jarre) qui imitait le barrissement de l'éléphant sauvage » (comme souvent, il faudrait traduire en adhérant à l'ordre des mots du sanskrit, qui répond à celui des faits narrés : « le roi était parti chasser, quand... »). Ici, c'est le *kāvya* qui a plus de simplicité, Raghuvaṃśa IX 73[2].

1. Morgenstierne Verhältnis zw. Cārudatta u. Mṛcchakaṭ., notamment 70.

2. Exemple de phrase narrative élaborée, avec articulations en *iti* : *dṛḍhavarmaṇo matprārthyamānāpy anena svaduhitā vatsarājāya datteti baddhānuśayena vatsarājo bandhanān na nivartata iti ca labdharandhreṇa sahasāgatya kaliṅgahatakena vipattir īdṛśī kriyata iti yatsatyam upapannam api na śraddadhe* Priyadarś. I 4/5 « que le maudit Kaliṅga, ayant rancune de ce que Dṛḍhavarman avait donné sa fille à Vatsarāja bien qu'il l'eût lui-même demandée en mariage, et trouvant occasion dans le fait que Vatsarāja était encore captif, se soit montré soudain et ait amené ce désastre, je ne puis encore y croire, si réel que ce puisse être ».

Spécimen 18.

rājā. — (parikramyāvalokya ca) idam āśramadvāram/ yāvat praviśāmi (praviśya/ nimittaṃ sūcayan)
śāntam idam āśramapadaṃ sphurati ca bāhuḥ kutaḥ phalam ihāsya/
athavā bhavitavyānāṃ dvārāṇi bhavanti sarvatra//

(nepathye). — ido ido sahīo/

rājā. — (karṇaṃ dattvā) aye dakṣiṇena vṛkṣavāṭikām ālāpa iva śrūyate/ yāvad atra gacchāmi/ (parikramyāvalokya ca) aye etās tapasvikanyakāḥ svapramāṇānurūpaiḥ secanaghaṭair bālapādapebhyaḥ payo dātum ita evābhivartante/ (nipuṇaṃ nirūpya) aho madhuram āsāṃ darśanam/
śuddhāntadurlabham idam vapur āśramavāsino yadi [janasya/
dūrīkṛtāḥ khalu guṇair udyānalatā vanalatābhiḥ//

yāvad imāṃ chāyām āśritya pratipālayāmi/ (iti vilokayan sthitaḥ)
(tathā praviśati yathoktavyāpārā saha sakhībhyāṃ śakuntalā)

. . . .

rājā. — (ātmagatam) katham iyaṃ sā kaṇvaduhitā/ asādhudarśī khalu tatrabhavān kaśyapo ya imām āśramadharme niyuṅkte/
idaṃ kilāvyājamanoharaṃ vapus tapaḥkṣamaṃ sādha- [yituṃ ya icchati/
dhruvaṃ sa nīlotpalapattradhārayā śamīlatāṃ chettum [ṛṣir vyavasyati/

bhavatu/ pādapāntarita eva viśrabdhaṃ tāvad enāṃ [paśyāmi/ (iti tathā karoti)

śakuntalā. — sahi aṇasūe adipiṇaddheṇa vakkaleṇa piaṃvadāe ṇiantida mhi/ siḍhilehi dāva ṇaṃ/

anasūyā. — taha/ (iti śithilayati)

priyaṃvadā. — (sahāsam) ettha paoharavitthāraïttaaṃ attaṇo jovvaṇaṃ uvālaha/ maṃ kiṃ uvālaṃbhesi/

rājā. — samyag iyam āha/
idam upahitasūkṣmagranthinā skandhadeśe
stanayugapariṇāhāc chādinā valkalena/
vapur abhinavam asyāḥ puṣyati svāṃ na śobhāṃ
kusumam iva pinaddhaṃ pāṇḍupattrodareṇa//

kāmam ananurūpam asya vapuṣo valkalaṃ na punar alaṃkāraśriyaṃ na puṣyati/ kutaḥ/
sarasijam anuviddhaṃ śaivalenāpi ramyam
malinam api himāṃśor lakṣma lakṣmīṃ tanoti/
iyam adhikamanojñā valkalenāpi tanvī
kim iva hi madhurāṇāṃ maṇḍanaṃ nākṛtīnām//

. . . .

śakuntalā. — ammo/ salilaseasaṃbhamuggado ṇomāliaṃ ujjhia vaaṇaṃ me mahuaro ahivaṭṭaï/ (iti bhramarabādhāṃ rūpayati)

rājā. — (saspṛham)
yato yataḥ ṣaṭcaraṇo 'bhivartate tatas tataḥ preri- [tavāmalocanā/
vivartitabhrūr iyam adya śikṣate bhayād akāmāpi hi [dṛṣṭivibhramam//

api ca/
calāpāṅgāṃ dṛṣṭiṃ spṛśasi bahuśo vepathumatīṃ
rahasyākhyāyīva svanasi mṛdu karṇāntikacaraḥ/
karau vyādhunvatyāḥ pibasi ratisarvasvam adharaṃ
vayaṃ tattvānveṣān madhukara hatās tvaṃ khalu kṛtī//

« Le Roi. (Faisant quelques pas et regardant). — Voici la porte de l'ermitage. Je vais entrer. (Il entre et fait comprendre qu'un certain présage se manifeste). Ah ! Si calme est le site de cet ermitage, et pourtant

mon bras tressaille. Qu'en résulterait-il ici ? Mais quoi ? Pour ce qui doit s'accomplir, les voies d'accès se trouvent partout.

Dans la coulisse. — Par ici, par ici, mes amies !

Le Roi. (Prêtant l'oreille). — A droite de ce bouquet d'arbres on entend comme une conversation. Je vais m'y rendre. (Faisant quelques pas et regardant). Mais oui, ce sont les filles des ermites qui, avec des arrosoirs ajustés à leur taille, s'en vont ainsi donner de l'eau aux jeunes arbres. (Regardant attentivement). Ah ! comme elles ont l'air gracieux ! S'il est vrai qu'au gynécée on aurait peine à trouver des beautés pareilles à celle de ces habitantes de l'ermitage, c'est donc que les plantes du parc sont vaincues en grâce par les plantes de la forêt.

Je vais m'abriter sous cet ombrage et les épier. (Il reste à regarder). (Entre Śakuntalā avec ses deux amies, occupée à ce qu'on vient de dire).

Le Roi. (A part). — Comment, c'est Śakuntalā, la fille de Kaṇva ? Oh ! il juge mal, le Seigneur Kaśyapa, quand il astreint cette fille aux règles de l'ermitage. Ce corps d'une grâce sans artifice, vouloir lui faire supporter les austérités, c'est comme si le Sage s'efforçait de trancher une tige de mimosa au fil d'une feuille de lotus bleu !

Eh bien ! caché par cet arbre, je vais la voir sans qu'elle se méfie. (Il fait ainsi).

Śakuntalā. — Chère Anasūyā, je suis toute serrée par ce vêtement d'écorce que m'a trop bien attaché Priyaṃvadā. Relâche-le donc.

Anasūyā. — Bien ! (Elle le relâche).

Priyaṃvadā. (En riant). — Blâmes-en la venue de la jeunesse qui développe ta poitrine. Pourquoi t'en prends-tu à moi ?

Le Roi. — Elle a bien dit. Avec l'écorce qui cache l'ampleur de ses seins et qu'un nœud fin attache à l'épaule, la beauté toute neuve de ses formes n'est pas mise en valeur : telle une fleur que recouvre le calice d'une feuille jaunie.

Pourtant, cette écorce a beau ne pas convenir à sa jeunesse, elle n'en revêt pas moins l'éclat d'une parure. Comment est-ce possible ? Même perdu parmi les joncs, le lotus garde son charme ; les taches de la lune, si sombres soient-elles, en accroissent la beauté. Cette fille svelte est plus ravissante encore avec sa robe d'écorce. Qu'est-ce qui n'est pas un ornement pour ses formes gracieuses ?

Śakuntalā. — Voici qu'une abeille prend un vol rapide, quittant le jasmin que j'aspergeais d'eau ; elle en veut à mon visage. (Elle fait le geste de qui repousse une abeille).

Le Roi. (Avec amour). — De quelque côté que l'abeille l'attaque, elle jette un coup d'œil charmant. En fronçant les sourcils de crainte, elle apprend ainsi le jeu des œillades, sans même que l'amour s'en soit mêlé.

Et puis...

O abeille, tu touches bien des fois ses yeux tremblants aux coins mobiles ; comme pour lui parler en secret, tu bourdonnes doucement en allant tout près de son oreille. Elle a beau agiter la main, tu bois sa lèvre, trésor de volupté. Nous sommes battus quand nous cherchons la vérité, et toi tu triomphes ! » (Śakuntalā I 15 sqq.).

LA POÉSIE SAVANTE *(kāvya)*: GÉNÉRALITÉS. — L'obéissance minutieuse aux règles grammaticales et surtout aux préceptes de la poétique — dont les premiers textes sont du VIe-VIIe siècle, mais dont la tradition doit remonter beaucoup plus haut —, l'effort employé à maîtriser les disciplines normatives, l'application enfin à s'inspirer de la diction solennelle représentée par les hymnes védiques, par les passages emphatiques de l'Épopée : autant d'éléments qui ont contribué à la floraison du genre littéraire le plus raffiné qu'ait créé le génie indien, le *kāvya* ou « composition littéraire (surtout, mais non exclusivement, poétique), de caractère savant »[1].

Les plus anciens *kāvya* qui nous soient conservés sont les poèmes épico-lyriques d'Aśvaghoṣa (p. 211-2) qui peuvent remonter au Ier siècle, le Paümacariya (en prâkrit) qui peut être du IIIe. Mais les citations chez Patañjali (p. 99) nous permettent d'aller sensiblement plus haut[2] ; nous avons les noms des prédécesseurs de Kālidāsa ; et, pour des raisons d'ordre général, il est invraisemblable qu'un art aussi « achevé » ait pris naissance à l'instant même des œuvres qui nous sont conservées. La disparition de *kāvya* plus anciens n'a rien de plus étrange que la perte de tant d'autres textes sanskrits de haute époque dont la tradition nous affirme l'existence ; elle est moins surprenante encore, la littérature

1. Définition du *kāvya* (« alliance de la forme et du sens ») Bhāmaha I 16 et ailleurs ; autre définition (« qualités et figures ») KāvMī. VI 18/19, note de la traduction franç. ad loc.

2. En revanche, les poèmes attribués à Pāṇini (cf. en dernier DGD. 7 et 611) ne sont certainement pas l'œuvre du grammairien, avec leur allure *kāvya* plutôt mûre. Qu'on ait pu accepter de les situer huit ou dix siècles plus tôt qu'il ne fallait, en dit long sur la confiance qu'on attache aux critères linguistiques pour dater les œuvres sktes.

profane étant moins à l'abri des dommages du temps que la littérature sacrée et ses prolongements didactiques[1].

Avec Kālidāsa[2] (dont la date est controversée, mais qui sans doute est à situer au IVe ou Ve siècle), le genre apparaît constitué dans ses éléments définitifs ; en même temps la mesure, la réserve dont l'auteur fait preuve dans le maniement de l'instrument redoutable qui est en sa possession, sont, à nos yeux du moins, le signe d'une apogée, dont il faut nous résoudre à ignorer les tâtonnements et les essais qui ont dû la précéder. Parmi les auteurs de *kāvya*, Kālidāsa est presque le seul à s'être qualifié dans des genres très divers : l'élégie avec le Meghadūta, la lyrique pure avec le Ṛtusaṃhāra (si toutefois l'œuvre est bien de lui, ce qui est vraisemblable), l'épopée lyrique à sujet mythologique (Kumārasaṃbhava) ou pseudo-historique (Raghuvaṃśa), enfin le théâtre avec trois pièces de caractère bien différent (Śakuntalā, Vikramorvaśī, Mālavikāgnimitra). Il y a une certaine uniformité dans le vocabulaire, dans l'emploi modéré des images (notamment du *śleṣa*) et de la composition nominale, qui trahit la même main et qu'on retrouve, bien qu'avec moins de sûreté, dans Mālavikā et dans le Ṛtusaṃhāra.

1. Les divers types de *kāvya* sont énumérés par ex. Dhvanyāl. 141 (III 7).

2. Il n'y a guère d'étude linguistique tant soit peu fouillée sur aucun auteur de *k°*, à commencer par Kālidāsa. La langue passe pour être uniformément du « pāṇinéen », le style, pour être conforme à la théorie poétique. Tout au plus trouve-t-on des appréciations assez générales, comme chez Keith Skt Lit. et Skt Drama, passim. Sur Kālidāsa, Hillebrandt Kāl. 117 et Concordance of K.'s Poems par Ramachandra Aiyar. Utiles sont souvent les notes ou introductions des innombrables éditions scolaires ou semi-savantes ; parmi les meilleures, l'Uttararāma de Stchoupak, le Mahāvīra de Todar Mall, le Mayūraśataka de Quackenbos (94 et 261), le Kirāta de Cappeller (176), le Śiśupāla du même (163, trad. partielle), le Bhāminīvilāsa de Bergaigne, le Daśakumāra de JJMeyer, avec l'étude de Gawronski Sprachl. Unters., la Priyadarśikā de Nariman-Jackson-Ogden, l'Urvaśī de Bollensen. Sur le Ṛtusaṃhāra, OWalter cité infra p. 166 n. 2.

Après Kālidāsa les procédés s'intensifient, surtout dans le *mahākāvya* ou poème épico-lyrique — la gloire du genre —, qui marque un progrès dans la complication, depuis Kumāradāsa (VIe siècle ? — voisin par la mesure, mais non par l'élégance, de Kālidāsa) — jusqu'à Maṅkha et Śrīharṣa (XIIe siècle), en passant par Bhāravi (VIe siècle ?) et Māgha (VIIe siècle ?) : ces derniers inventent, dans une portion au moins de leur œuvre, toutes les prouesses acrobatiques dont les poètes ultérieurs souhaiteront s'inspirer. La comparaison entre Bhāravi et Māgha est instructive, le second ayant visé à surenchérir sur son prédécesseur : Māgha tantôt condense deux strophes en une seule, tantôt au contraire allonge une image en ajoutant maladroitement quelque ornement de rhétorique ; il a la douceur et l'abondance, s'il n'a pas su garder la fermeté concise du modèle[1]. Avec Śrīharṣa l'épopée lyrique s'engage dans la dissertation philosophique ou technique, nouveau prétexte à des enjolivements de forme. A partir du XIIe siècle au moins, elle aborde la chronique pseudo-historique à laquelle un poème prâkrit, le Gaüdavaha, avait donné l'élan dès le VIIIe. Le XIIe siècle marque d'ailleurs le terme de la grande création dans ce domaine : ce qui suit n'est qu'exploitation de thèmes rebattus. On doit mentionner, un peu en marge, les *campū*, réutilisation artificielle du vieux procédé de vers et prose mêlés ; le Yaśastilaka (Xe siècle) brille en ce genre, avec un curieux mélange de descriptions littéraires et d'enseignements religieux.

Dans la petite lyrique, les œuvres sont plus diversifiées : certains auteurs, Amaru (date ?), Bhartṛhari (VIIe siècle) restent en partie fidèles à une formule mixte entre le verset gnomique et la strophe savante. Si les Anthologies fourmillent

1. Jacobi WZKM. 3 121 (comparaison entre Bhāravi et Māgha).

de « *kāvya* », en revanche il est des recueils, plus ou moins expressément didactiques ou moralisants, gardant, quelle que soit leur date, cet aspect hybride qui préserve mieux que la poésie guindée quelque contact avec le réel : c'est le cas des poèmes de Kṣemendra (XIe siècle) ou encore du Kuṭṭanīmata (VIIIe siècle)[1]. Chez un même auteur, il y a de grandes disparités : ainsi chez Bhartṛhari, entre la centurie érotique, pleine de raffinements et de sous-entendus, la centurie morale, toute sobre et dépouillée, enfin les stances de « dépassionnement » où le ton pressant amène des tournures condensées, incisives. Il faudrait faire une place à part au Gītagovinda (fin du XIIe siècle), sorte de cantilène à contenu ambigu, où la langue et le style même comptent moins que le souci d'adhérer par les phonèmes et l'éclat des mots à une trame mélodique.

Les strophes dramatiques elles aussi sont variées, tant en raison des circonstances et des sentiments qu'en raison des genres auxquels appartiennent les œuvres. Il en est — ainsi chez Bhāsa et souvent encore chez Kālidāsa — qui sont aussi dénuées de recherche que la prose environnante ; l'élément gnomique se rencontre un peu partout, notamment dans le Mṛcchakaṭika. Bhavabhūti inaugure la strophe emphatique, grandiloquente, riche en allitérations et en mots rares. Les derniers noms de quelque importance sont Rājaśekhara et Kṛṣṇamiśra, tous deux du XIe siècle[2].

Enfin le roman en prose, faiblement représenté, a connu des réussites notables avec le Daśakumāracarita de Daṇḍin

1. Notes de JJMeyer aux traductions du Kuṭṭanīmata et de la Samayamātṛkā. Sur Kṣemendra en général, v. p. 147 n. 1.

2. Aberrants sont *a)* le Hanuman° ou Mahā-nāṭaka, de date inconnue, avec de vastes portions narratives en style pseudo-épique ; cf., outre l'éd. critique d'Esteller, l'étude de SKDe IHQ. 7 537 ; *b)* la Gopālakelicandrikā, également en style épique, mais surchargé de stylisation, cf. l'introduction à l'éd. Caland.

(VIIe siècle)[1], suite de récits picaresques qui constituent le chef-d'œuvre de la prose littéraire sanskrite. On y reconnaît, dans un tout autre genre, des mérites comparables à ceux de Kālidāsa. De la même époque sont le Harṣacarita et Kādambarī de Bāṇa, qui vont d'emblée à l'extrême des possibilités qu'offre le *kāvya* en prose : composés longs, souvent interminables, phrases aux articulations sinueuses, vocabulaire rare, savant, précieux, surabondance d'images et de figures de style. Cependant l'uniformité du ton est traversée, surtout dans Kādambarī, de passages plus simples, véritables oasis où la sensibilité de l'auteur s'épanche librement. Chez Subandhu (VIIIe siècle) et ses quelques imitateurs, le roman redevient prétexte à jeux de mots et singularités d'expression[2].

Le style « *kāvya* » déborde d'ailleurs le cadre des œuvres purement littéraires. On le trouve, de façon plus ou moins continue, dans la lyrique religieuse (éventuellement mêlé à des passages purāṇisants), dans maintes œuvres techniques, partout où un auteur désire « relever » sa diction, hausser le ton ou bien, abordant quelque thème traditionnel, imiter l'allure des maîtres. Le *kāvya* domine en outre dans l'épigraphie solennelle, celle du panégyrique, tant dans l'Inde que hors de l'Inde. La métrique suffit en général à le signaler, le *śloka*, vers pédestre, cédant la place, d'ordinaire, à l'un

1. Gawronski cité supra p. 159 n. 2, qui étudie notamment le verbe personnel, en comparant avec l'état du Mṛcchakaṭ., ainsi que la composition nominale ; et qui apprécie au point de vue linguistique l'authenticité de la pūrvapīṭhikā. Il faudra maintenant examiner le Daśak. en liaison avec l'Avantisundarīkathā (sur quoi v. en dernier la notice Raghavan Catalogus Catalogorum 2e éd. s. v.).

2. Appréciation chez Gray traducteur de Vāsavadattā (introduction) et chez DGD. 221, ubi alia. Mis à part les constants *śleṣa* et autres figures de style, Subandhu use parfois d'une langue relativement simple, phrases brèves, dans le dialogue au moins, sans surcharge de composés.

de ces mètres complexes (d'ailleurs nullement réservés au *kāvya*) qu'a introduits la versification post-védique[1].

Les conditions extérieures du kāvya. — Nous ignorons les conditions sociales dans lesquelles le *kāvya* a pu prendre naissance. Un souverain d'origine étrangère, Kaniṣka, passe pour avoir patronné Aśvaghoṣa ; il est vrai que l'art était masqué sous le dessein apparent de l'édification. On ne peut manquer d'être frappé de la coïncidence entre la monarchie Gupta (la première grande monarchie de provenance indienne depuis les Maurya), qui commence au premier quart du IVe siècle, et la floraison des œuvres d'art qui se marque — à des degrés divers de certitude, il est vrai — par les noms de Kālidāsa, Amaru, Śūdraka, Viśākhadatta, Bhaṭṭi, Bhartṛhari. Même si l'on ne retient rien de la cristallisation légendaire qui s'est opérée autour du nom de Vikramāditya[2], il y a là tout de même un synchronisme qui ne peut manquer de solliciter l'attention, d'autant plus qu'il est corroboré par la présence d'œuvres souveraines dans l'ordre de la peinture et de la sculpture. On est donc amené à reconnaître l'influence du milieu : des princes mécènes, protecteurs de poètes, poètes eux-mêmes le plus souvent, comme l'Inde en a connu à diverses stades de son histoire. De fait, nous savons que Samudragupta (353-375) était musicien et poète, que son successeur Candragupta II (375-414) encourageait les lettres. Nous soupçonnons par la description de Fa-hien

1. Mallinātha ad Kir. (introd.) dit par ex. que la langue de Bhāravi est semblable au fruit du cocotier (qui est doux, une fois qu'on a réussi à fendre la noix très dure).

2. Sur Vikramāditya, en dernier Edgerton éd. de Vikramacarita p. LVIII DGD. 5 (avec bibliogr.) Wint. 3 42 HChRaychaudhuri Vikrama Volume 483 History a. Culture of the Indian People 3 19.

l'ambiance favorable qu'a dû constituer l'âge des Gupta pour l'éclosion et la diffusion des arts. Nous imaginons l'importance qu'ont eue à cette époque les cénacles *(sabhā)* où se récitaient, éventuellement se composaient les œuvres, avec l'apparat de joute et de compétition qu'ils comportaient[1]. Ce n'est pas un hasard si le nom de Kālidāsa est associé si souvent à ces jeux, fût-ce chez des historiographes peu anxieux de chronologie ; ce n'est pas un hasard non plus si l'épigraphie des Gupta marque si clairement le désir de rivaliser avec les modèles littéraires[2].

Par les descriptions des âges ultérieurs on sait que les cénacles favorisaient l'improvisation, l'exploit consistant, par exemple, à achever une strophe *(samasyāpūraṇa)*[3] dont le début était fourni aux compétiteurs, soit qu'il fût imaginé, soit pris dans un poème connu ; le renom de « poète impromptu » (*āśu-* ou *śīghra-kavi*) était apprécié. C'est ainsi qu'ont dû aiguiser leur savoir-faire des auteurs attitrés comme Bhāravi et Māgha, grands confectionneurs de ces

1. Sur l'importance du rôle des Gupta dans la floraison littéraire, Keith 74 DGD, p. CIX History... 291 et passim.

2. Cf. Pischel Hofdichter d. Lakṣmaṇasena, notamment 4 et 28. La KāvMī. chap. 10 fin. décrit une *sabhā* (cf. les notes à ma traduction 144-148) et signale ibid. des épreuves poétiques à Ujjayinī, en même temps que des épreuves didactiques à Pāṭaliputra. Autres exemples de concours poétiques dans le Bhojaprabandha, passim, qui n'est qu'une longue suite de citations de versets « de concours », avec anecdotes fabriquées ad hoc ; aussi dans Prabandhacintāmaṇi, Prabandhakośa, passim ; ailleurs encore. Une réunion d'écrivains est décrite sur le mode lyrique au chant 25 du Śrīkaṇṭha, cf. trad. Kreyenborg (qui étudie ibid. le problème de la *sabhā* 77). — Généralités chez Keith 53 et 344 DGD. p. CXVI et 19 ŚChChakravarti Mélanges Ojhâ 61 BUpadhyaya Poona Orientalist I 2 13 etc. Histoires de paṇḍits d'Ujjayinī Jackson JAOS. 22 331. — Sur les patrons-rois, cf. notamment Nariman-Jackson-Ogden, p. XXXV et Krishnamachariar Class. Skt Lit. 397.

3. Sur les *samasyā°*, outre Pischel précité (monographie modèle), v. Aufrecht ZDMG. 27 51 Weber ISt. 16 160.

bandha (strophes arrangées en figure géométrique), que la poétique enseigne avec gravité depuis Daṇḍin[1].

La tradition des joutes littéraires remonte au Veda (p. 11), les énigmes sacrées, rituelles ou scolastiques, étaient déjà des *samasyāpūraṇa* en puissance. Il n'est pas étonnant que l'hymnographie védique et la poésie classique se continuent l'une l'autre sur nombre de points. La contre-partie n'est que trop prévisible : surenchère d'un côté, dans les procédés extérieurs de l'œuvre d'art, et d'autre part traditionalisme, convention excessive dans les thèmes et les moyens. Au conformisme littéraire s'ajoute ainsi, par un effet naturel, le conformisme linguistique[2].

L'Inde ancienne n'a pas eu pour le plagiat le même dédain que nous voyons s'afficher ailleurs. Il y a toute une casuistique de l'emprunt *(haraṇa)* dans la Kāvyamīmāṃsā[3] : en même temps qu'il expose les sujets admis en littérature (ils sont au nombre de douze ; chap. 8), les procédés qui leur sont applicables, les conventions poétiques (*samaya ;* chap. 14-18) dont l'origine réside dans les données « perçues au cours de voyages lointains », l'auteur (chap. 11-13) distingue les

1. Origines fantastiques du *kāvya* d'après KāvMī. chap. 3 : émanant de Kāvyapuruṣa, fils de Sarasvatī (cf. le Puruṣa védique), lequel crée la langue profane « ornée ». Le récit interfère avec le souvenir de Vālmīki ayant reçu le don poétique à la suite d'une émotion Jacobi Rām. 80. Uni à Sāhityavidyā, Kāvyapuruṣa parcourt le monde à la manière d'un *digvijaya* littéraire et crée les « styles » (ci-dessous, p. 190).

2. Un cas typique est celui des Dūta- ou Saṃdeśa-kāvya qui, au nombre de plus de 50, ont été inspirés par le Nuage Messager : cf. DGD. 372 ChChakravarti IHQ. 3 273 Kunhan Raja Mélanges BChLaw 1 293 (sur les *kāvya* du Malabar).

3. Analogue SāhDarp. VII 23 et ailleurs. Sur les « emprunts », v. aussi les traités de poétique de Kṣemendra (Kavikaṇṭhābh. II 1), Vāgbhaṭa, Hemacandra (Kāvyān. 8) ainsi que Thomas Mélanges Bhandarkar 379. Résumé chez Keith 341. Quelques indications dans le Dhvanyāl. IV 12 sqq. Le Harṣacar. introd. str. 6 traite de voleur le poète qui se borne à changer les mots d'écrivains antérieurs et qui brouille les signes propres aux styles (des divers auteurs).

formes licites et même recommandables de l'emprunt d'avec les formes illicites, pour aboutir pratiquement à justifier la plupart des plagiats[1].

Le kāvya et la grammaire[2]. — Le *kāvya* repose, nous l'avons vu, sur l'application stricte de la grammaire. Il faut donc considérer comme des manquements involontaires certains écarts par rapport à Pāṇini qu'attestent les meilleurs auteurs, à commencer par Kālidāsa. On cite comme fautes vénielles de ce dernier — ce sont en fait, pour une bonne part, des « épismes » — l'usage du parfait *āsa*, de l'absolutif *gr̥hya*, du vocatif féminin *subhru*[3] (ce mot constitue même un cas typique, une pierre de touche pour le *kāvya* tout entier), du participe *kāmayāna*, de la tmèse *prabhraṃśayām... āsa*, des formes *avacaya*, *prabhaviṣṇu* et quelques autres. Mais il faut tenir compte des ambiguïtés de Pāṇini (p. 70) qui ont permis aux grammairiens tardifs de concilier la plupart de ces manquements avec une théorie mieux entendue. Plus sincère est un poéticien tel que Vāmana, quand il excuse ou légitime ces emplois au nom de l'usage[4].

La syntaxe est fuyante par nature. On notera que Bhāravi, le classique par excellence, est plus strict que ses congénères, qu'il se conforme avec minutie aux moindres règles, réservant par exemple l'aoriste au discours direct, l'imparfait au passé-

1. Sur les « motifs » poétiques, v. surtout les études de Bloomfield JAOS. 36 54, 40 1, 42 202 et passim ; cf. DGD. 28 n. 3. Cf. aussi les appendices à la traduction du KSS. par Tawney-Penzer.

2. Cf. les références citées p. 164 n. 2; aussi OWalter Übereinstimmungen... bei d. ind. Kunstdichtern. Le fait que des incorrections se présentent chez les grands poètes eux-mêmes est relevé par Namisādhu ad Kāvyāl. II 8.

3. Cf. RBTrivedi éd. du Bhaṭṭikāvya ad VI 11 ; Durghaṭav. ad I 4 4.

4. Notes de Cappeller à ses Vāmana's Stilregeln. Le chapitre final de Bhāmaha a déjà des indications dans le même sens, moins explicites.

non-d'aujourd'hui-non-perçu[1], alors que Daṇḍin et Māgha confondent ces deux temps dans une large mesure.

Les auteurs aiment emprunter des images à la grammaire : Kālidāsa le fait plusieurs fois, comme avant lui Aśvaghoṣa ; les écrivains postérieurs le feront davantage. Ils vont puiser chez les grammairiens des formations peu communes, ou même tombées totalement en déshérence, qui leur paraissent avoir cachet d'élégance et qu'ils prodiguent hors de saison. Ces excès sont étrangers d'ailleurs à Kālidāsa et à Bhartr̥hari, rares aussi dans les strophes dramatiques et les romans en prose : leur présence a permis de distinguer les parties apocryphes *(pūrvapīṭhikā)* du Daśakumāra d'avec le corps du texte[2].

A partir de Kumāradāsa on assiste à l'irruption du parfait moyen en fonction de passif impersonnel (*tena tirobabhūve* Kir. XI 81 « il disparut »), puis de l'aoriste en *-i*, également comme impersonnel (*samacāri vārttayā* Śiś. XIII 1 « des nouvelles arrivèrent ») ; à partir de Bhāravi, mais surtout chez Māgha, des composés adverbiaux en masse, du type avyayībhāva (*upagaṅgam* « près du Gange ») ; à partir de Bhavabhūti, des précatifs (à la voix active ; rares seront ceux qui risquent la voix moyenne). Se réintroduisent peu à peu aoristes redoublés, impératifs en *-tāt*, intensifs thématiques (plus rarement, athématiques, p. 150), futurs en *-tā* à valeur passive ou conditionnelle, absolutifs en *-am* (repris, mais sous d'autres aspects, à la prose védique), dénominatifs fondés sur des composés nominaux (*dhūlihastayati* « prendre en main de la poussière », *mayūrapattrāyate* « devenir plumes de paon »), ou encore — prodige grammatical — des déno-

1. Cappeller trad. du Kirāta 176.

2. Gawronski cf. supra p. 159 n. 2. Aussi (avec des conclusions opposées) JJMeyer trad. du Daśakumāra.

minatifs sans affixe qui permettent de simuler des racines : *dāsati* « devenir esclave » *putrati* « être (comme) un fils » ; une même strophe du Kāvyaprak. 2 266 a *vidhavati savitarati dinanti yāminayanti* « devenir lune, soleil, jour, nuit »[1].

Ce sont surtout les verbes, on le voit, qui sont à l'honneur dans ces réfections savantes, auxquelles on ajoutera l'emploi abondant des périphrases en *-ī-kr̥- (-ī-bhū-) -sāt-kr̥- (-sād-bhū-)* et autres détournements d'expression comme *yanti netratām uta karṇatām* Padyāvalī « ils deviennent tout yeux et tout oreilles» . Plus l'usage est réticent ou déficient, plus la langue littéraire multiplie l'artifice.

Le nom est surtout intéressé par l'afflux des noms-racines, qui contrecarrent la tendance thématisante de la langue. On en trouve, soit en fin de composé (82 formations nouvelles dans le Haravijaya), soit à l'état simple, surtout depuis Māgha : *nud* « fait de chasser » *lī* « adhérence » ; la forme *tuj* (ou *tuc* ?) « fils » est considérée comme « expression cachée » par Bhāmaha I 45-46. Ces singularités favorisent les jeux de mots[2].

En revanche, le védisme morphologique est rare[3]. Si les auteurs usent d'aoristes qui ne sont attestés que dans le Veda, c'est que la grammaire en autorise l'emploi ; le fait

1. Vient des grammairiens le tour avec *purā*+présent au sens de futur Śiś. XII 43 XVII 55 Kir. passim ; le futur au sens de passé après un verbe signifiant « se souvenir » Śiś. I 68 ; l'impératif répété au sens de passé Śiś. I 51. Cf. ci-dessus p. 64 n. 2 et 3.

2. Noter la productivité des dérivés d'action ou abstraits en *-iman- -ī-* (type *vaidagdhī* « habileté ») *-iti-* (type *bhaṇiti* « parole »).

3. Cependant l'expression *chandovat kavayaḥ* « les poètes (en usent avec le langage) comme fait le Veda » court depuis Pat. Il y a des védismes chez Bhavabhūti Stchoupak Uttar. p. xxxix. On dit aussi que les poètes sont sans frein, *niraṅkuśa*, cf. mon introd. à Durghaṭav. 127. — La Bhāṣāvr̥tti VI 4 127 note qu'ils utilisent les mots védiques ayant caractère de noms, c.-à.d. de désignations stables et conventionnelles.

que Śiś. XX 4 exhume la particule *na* « comme » reste exceptionnel.

Malgré toute réaction linguistique, une certaine évolution ne laisse pas de se faire jour. Ainsi le verbe, quoique en pleine luxuriance, voit son emploi restreint par la concentration de style qui pousse à ne garder en principe qu'un verbe personnel par strophe, pour marquer un point du procès dont les autres aspects sont rendus par les absolutifs, les participes, les composés[1]. Nous avons fait allusion aux périphrases verbales; comme dans le *bhāṣya* (p. 139), le verbe peut n'être qu'un support vide. Bien des racines ont des valeurs frustes, comme *vidhā-* ou *racay-* « faire » *vah-* « procurer » *vam-* « émettre » *mil-* « joindre » *vitr̥-* « donner » *bhaj-* « tomber dans, éprouver, etc. » et surtout la racine *tan-* « montrer, etc. », qu'on met, s'il est permis de dire, à toutes les sauces (on la trouve dès Kālidāsa)[2]. Il y a une série de verbes formulaires pour « éclipser, surpasser », pour « briller », lequel aboutit en fait à « paraître ». On notera les expressions imagées — mais que l'usure sémantique a rendues banales — — *jr̥mbh-* « s'étendre, etc. » chez Bhavabhūti *sphuṭ-* « fleurir » *uttaṃsay-* « orner de » *pallavay-* « munir (abondamment) de ». La Kāvyamīm. VII 40 recommande de « ne pas flétrir les formes verbales », tandis que Vāmana IV 3 18-19 relève le caractère expressif du verbe[3].

1. Ainsi le *kāvya* évite à sa manière le *vākyabheda* « scission (en deux phrases distinctes) d'une phrase (qui pourrait être unique) », défaut logique décrit par les grammairiens et les mīmāṃsistes. Ce souci de condenser fait du *kāvya* l'héritier direct des mantra védiques, que domine ce même souci, réalisé par d'autres voies (mon article BSL. 50 [1954] 47).

2. OWalter Übereinstimmungen 34 sur la racine *tan-;* Kielhorn GN. 1900 354 sur *vam-;* Stchoupak op. c. p. xxxvii sur *jr̥mbh-*.

3. Cependant « les gens de bien recherchent les formes verbales » KāvMī. VI 1/2 : par cette sorte de snobisme sans doute, poussant à remonter le cours normal du langage.

Les composés nominaux qui sont en nombre et en complexité croissants, surtout dans le roman (le point maximum étant le Harṣacarita de Bāṇa)[1], attestent aussi, indirectement, la décadence du verbe et des rapports syntactiques engendrés par le verbe. A partir de Daṇḍin se rencontrent, surtout en prose, des composés longs à valeur d'adverbe reposant sur des bahuvrīhi. Les bahuvrīhi eux-mêmes deviennent aptes à englober des composés quelconques, *dhṛtasadānasadānanadantin* Kir. V 9 « portant des éléphants dont les beaux fronts suintent (de la liqueur du rut) » ; les expressions (qu'on retrouve aussi dans le *bhāṣya*) en °*śaṅkyā* ou °*bhrāntyā*, en °*vyājena* ou °*chalena* équivalent à des propositions complétives « croyant à tort que... », « sous le prétexte que... ». Il n'est guère de relation entre deux noms, si lâche soit-elle, qui ne puisse se rendre par voie de composés ; ceux-ci supportent aussi un régime ou une apposition à l'extérieur, *ardhapītastanaṃ mātuḥ* Śak. « qui a bu à demi le sein de sa mère », *līḍhamuktāḥ... mṛgībhiḥ* Kir. V 38 « léchés puis rejetés (type productif en *kāvya*) par les gazelles ». Il peut y avoir une correspondance chiastique entre les membres de deux composés, *rūpaśauryayoḥ/ akarod darpadalanaṃ smarasyārijanasya ca* Kathāsarits. LXXV 62 « il brisait par sa beauté l'orgueil de l'Amour, par son héroïsme celui des ennemis ».

Mais les composés longs cèdent la place à des phrases brèves, par souci de variété ou par suite d'un changement affectif : dans la strophe de l'Uttararām. V 26 le conflit entre l'amour et le devoir se traduit par le passage d'expressions

1. Cf. ma Gramm. scte 503 Jacobi Compositum 91 ; sur les régimes et appositions à l'extérieur du composé (attestant que les membres sont sentis comme des éléments autonomes), W. 2, 1 31. L'écriture a pu jouer un rôle pour favoriser ces vastes agglutinations, dont le principe toutefois était acquis dès le RV. L'expression « compositionnelle » passe pour privilégiée : c'est une *śakti*, un « pouvoir » de connotation (KāvMī. 22 1. 22).

analytiques à un composé lourd (*raṇatkārakrūrakvaṇitaguṇaguñjadgurudhanuḥ* « son arc pesant résonne de la corde grondante au bruit menaçant »)[1].

VOCABULAIRE DU KĀVYA[2]. — Le poète est apte, par définition, à utiliser toutes les ressources du savoir didactique, philosophie et sciences, politique et droit. Chacun de ces domaines a laissé sa marque sur les œuvres littéraires[3] ; on n'aurait pas grand mal, même chez Kālidāsa, à illustrer de manière exemplaire tel ou tel enseignement. Bien des chants, parfois des poèmes entiers, mettent en action les doctrines de l'Érotique, l'un des sujets qui ont été cultivés

1. Formules typiques du *kāvya : kva...kva* (déjà Rām.) soulignant une disproportion ; *nu... nu* « est-ce que... ou est-ce que ? » (avec variantes) ; *na..na* comme affirmation expressive, surtout chez Daṇḍin et Bhāravi ; *purā* « avant que » (et *purā-na, p° mā, yāvan na,* etc.). Emploi ornemental des préverbes. Ordre des mots libre quant aux affinités grammaticales, mais dominé par les préoccupations de style, balancement, harmonie phonique, du moins en poésie (cf. p. 181). En prose, l'ordre, même dans les *kāvya* les plus exubérants, est à peu près strict. Il l'est partout pour les membres de composé, où l'ordre de séquence dirige la syntaxe.

2. Des listes de mots rares sont données dans nombre d'éditions. Cf. notamment celles de Cappeller (Kir. et Śiś.), de Handiqui (Naiṣadha ; avec insertion de petites monographies), RSchmidt WZKM. 29 259 (Haravijaya), Thomas JRAS. 1901 269 (Janakīharaṇa) et 1899 485 (Harṣacarita) ; plusieurs sont passées, avec des dépouillements neufs, dans les Nachträge de RSchmidt, véritable ébauche d'un lexique de *kāvya*. Cf. encore la trad. de la Mātaṅgalīlā (Edgerton), celles du Bhojaprabandha (ainsi que la dissertation d'Oster sur ce texte) et de Vāsavadattā (Gray — aussi, du même, même texte, ZDMG. 60 355) ainsi que de la Viddhaśālabhañjikā (Gray JAOS. 27 1) ; les traductions enfin de l'Uttararāma (Stchoupak, index) et de Kādambarī (Scharpé). Lexique de KāvMī. (parties didactiques et citations de *kāvya* mêlées) dans Vāk n° 4. Il n'existe pas d'index pour les œuvres de Kālidāsa, mais un relevé des variantes (Foulke) et la première partie d'une « concordance » des pāda, ci-dessus p. 159 n. 2.

3. Sur les requisita du poète, cf. Vāmana I 3 1-20 (résumé Keith 340) et Kavikaṇṭhābh. passim. Cf. aussi DGD. p. xv Keith 39 Tatacharya J. Or. Res. 3 et 4, passim.

avec le plus de soin par les poètes-courtisans. Là encore, Aśvaghoṣa avait donné l'exemple en mêlant poésie et prédication, comme feront si souvent après lui les bouddhistes et plus encore les jaina[1].

Cependant les écrivains, au moins à date ancienne, évitent le vocabulaire trop technique[2]. Tous les poéticiens conseillent sur ce point la modération. Outre les mots grammaticalement incorrects, ou fâcheux à l'oreille, etc., Mammaṭa, au chap. 7 du Kāvyaprakāśa, interdit les acceptions insolites et même peu communes (*śoṇita* au sens de « rougi »), inaptes à exprimer le sens attendu (*jantu* « non généreux »), formant énigme par leur complication (*capeṭāpatanātithiṃ kṛ-* « humilier », littéralement « faire de quelqu'un l'hôte d'une gifle appliquée (à sa joue) ») ou par l'ambiguïté indésirable qu'elles amènent (*sādhana* « réalisation » et en même temps « membrum virile »)[3], enfin les termes techniques, comme *adhimātra*, *tīvrasaṃvega*, *dṛḍhabhūmi* qui sont présentés comme propres au Yoga. Plus d'un de ces « défauts » apparaît dans des composés,

1. La politique est en évidence dans le Raghuvaṃśa, miroir de la royauté gupta, Ruben Annals Univ. Ankara 1 (1947) 139, 2 (1948) 231. La philosophie dans le Kumāra (chant 2), le Raghuv. (chant 10) et déjà le Buddhacarita (discours d'Arāḍa) ; plus tard le Śiśupāla Hultzsch Mélanges Garbe 78, le Naiṣadha Handiqui passim. La Daśakumāra traite de divers arts Ruben Erlebnisse d. zehn Prinzen, notamment d'Arthaśāstra, ibid. 25 ; il y a des passages (chap. 2) en un style « rubrique » analogue à celui de Kauṭilya ou de Vātsyāyana.

2. Cf. cependant Śrīharṣa (Emeneau Semitic a. Or. Stud. Univ. Calif. 11 87) qui semble avoir été soucieux, par endroits, d'une exactitude scientifique.

3. Les poéticiens conseillent d'éviter *han-* « aller » (reflet de *hamm-* ci-dessus p. 74 n. 2), Pischel KZ. 41 178 Franke BB. 17 61 Grierson JRAS. 1922 77. — Bhāmaha blâme *piṇḍīśūra* « poltron ». D'après Mammaṭa chap. 7 *koṭi* « hanche » *galla* « joue » sont vulgaires, évidemment de par leur sens même ; *bhallam* « rapidement » (?) l'est en raison de sa forme m. i. ; *ruciṃ kuru* « fais plaisir », en raison du calembour que l'expression appelle avec le mot vulgaire *ciṅku*. *Palava* « tendre » est en idiome lāṭa le nom d'une partie du corps non mentionnable.

l'auteur n'ayant pas prévu le sens nouveau que donnait telle combinaison de mots.

Les poètes préfèrent, en principe, user de circonlocutions, d'épithètes descriptives, composées ou non. Comme dans l'Épopée (p. 111), mais plus subtilement, on fondera des désignations stables sur des épithètes occasionnelles, décrivant l'apparence de l'objet ou sa fonction. Le Mahābhārata connaissait déjà cent huit noms (chiffre consacré) du soleil, III 3 16 ; le *kāvya* puise dans ce répertoire, en négligeant le seul mot *sūrya* qui était la dénomination la plus directe[1].

On fouille surtout dans les lexiques généraux ou spéciaux (botanique, médecine), qui fournissent des masses de synonymes, dans le Hastyāyurveda pour les noms de l'éléphant (onze noms sont donnés avec étymologie, Mātaṅgal. I 31-34), dans la Rasavidyā pour les noms de l'or et du mercure (42 noms de l'or, 33 du mercure dans le Rājanighaṇṭu)[2] ; on a relevé 250 noms pour la « prostituée »[3], dont une partie il est vrai n'appartient pas au domaine du *kāvya*. Le goût des synonymes, si marqué dans les gloses et les paraphrases des commentaires littéraires, est responsable du nivellement des nuances, fâcheusement sensible chez les poètes secondaires et parfois même chez les plus grands. Qu'on pense au nombre de mots venus des domaines sémantiques les plus divers, qui ont abouti, en fin de composé, à signifier « masse », ou, pour mieux dire, à tenir lieu de pluriel collectif[4]. Il est rare que la poétique enseigne à spécialiser les vocables, comme fait le Kāvyaprak. 2 80 intimant d'avoir à distinguer *raṇita*,

1. Quackenbos éd. de Mayūra 88, qui se réfère à Burgess IA. 33 63.

2. Garbe Ind. Mineralien.

3. Sternbach Veśyā, Synonyms a. Antonyms (1945) et Bhār. Vidyā Bull. 11 256 et autres articles du même ; cf. aussi JAOS. 71 25.

4. Ballini RCLincei 1906 88.

son des périscélides et autres ornements, *kūjita*, bruit des oiseaux, *stanita* et *maṇita*, bruits accompagnant le coït, *garjita*, rumeur des nuages. Pour combien de verbes les dhātuvṛtti se bornent à donner pour glose « *gatau* », autrement dit « verbes de mouvement » !

Les épithètes composées s'enrichissent par la substitution d'un synonyme à l'un des éléments : l'astre « aux rayons froids », qui était *śītaraśmi* ou *śītāṃśu* dans l'Épopée, devient en outre *śīta-kiraṇa -dyuti -bhānu -dīdhiti* et bien d'autres ; ou encore *himāṃśu* et analogues ; ou enfin, par substitution des deux membres à la fois, *śiśirakara*. Le goût de l'expression négative, si bien affirmé depuis le Veda, contribue à faire créer *anuṣṇagu* et autres, de même qu'il est responsable des nombreux composés en °*itara* qui entrent en vigueur depuis Kālidāsa (type *śītetara* « autre que froid = chaud ». Mais il y a des limites aux substitutions : les poéticiens observent qu'on ne saurait dire *jaladhara* (« nuage ») au lieu de *jaladhi* (« mer »), ni *aśvānala* au lieu de *vaḍavānala* « feu (sous-marin dit) de la Jument ».

Plus subtil est le jeu consistant à appeler *rathāṅga*, c'est-à-dire « membre du char = roue » le *cakravāka* ou « tadorne » ; c'est l'abrègement de *rathāṅgatulyāhvayana* « qui porte le même nom qu'un membre du char ».

La synonymique ou la disjonction atteignent aussi les noms propres : Kālidāsa risque un Daśapūrvaratha, et l'Épopée avait fourni le modèle avec son Gajāhvaya « (la ville) qui tire son nom de l'éléphant »[1].

La multiplication sémantique s'obtient en donnant à un

1. Ce jeu se multiplie dans la poésie apabhraṃśa des Digambara, cf. Alsdorf Harivaṃśapur. 177 qui l'appelle « algèbre des noms » ; ainsi que, plus généralement, la substitution synonymique, ibid. 176. Dans les datations épigraphiques, Manuel 2 appendice 1.

mot B synonyme de A dans telle acception une ou deux autres acceptions authentiquement possédées par A. Ainsi on a *kṣīra* « eau » à cause de *payas* qui signifiait dès l'origine à la fois « lait » et (secondairement) « eau » ; un cas plus rare est celui de *aśri* « flot », issu de *dhārā* qui est à la fois « lame » et (homonyme) « courant ». Les lexiques sont remplis d'acceptions qui n'ont pas d'autre origine. Mammaṭa 2 36 cite, pour la blâmer du reste, une strophe où *vastra* figure ainsi au sens de « ciel » (à cause d'*ambara*), *caraṇa* « rayon » (à cause de *pada*), *yuddha* « paire » (à cause de *dvandva*)[1].

Dans les verbes, nombre de racines rares ou inusitées, puisées dans les Listes de racines, ont été mises en circulation ; ces Listes à leur tour s'enrichissent de formes lancées par les écrivains ; elles sont versées dans l'inquiétante classe des *curādi*, donnant crédit à l'axiome connu « le *(dhātu)-gaṇa* est en expansion (constante) »[2]. Mais dans l'ensemble la création chez les poètes affecte surtout les dénominatifs (p. 167), les combinaisons avec préverbe.

Alors que la grammaire du *kāvya* ne puise guère directement au Veda, le vocabulaire en revanche remonte plus d'une fois aux Hymnes : un mot typique du *kāvya* élaboré est *āśuśukṣaṇi* (ou *-iṇi*) « feu », repris à une épithète ṛgvédique du feu : ces vieux mots servent maintenant à désigner les substances dont ils n'étaient à l'époque védique que les épithètes, stables ou occasionnelles. Ont ainsi des valeurs nettement secondaires, issues souvent d'une sous-acception symbolique, des termes comme *mayūkha* (anciennement « cheville »), pris au sens de « rayon » parce que dans tel ou tel passage

1. Autres ex. passim J. As. 1939 321.

2. Le *kāvya* réinstaure des verbes (« *sautra* ») du dhātupāṭha Bühler WZKM. 8 17 et 122 (= IA. 23) ; cf. aussi Franke ibid. 325. Autres références dans ma Grammaire 397 et chez Wackernagel SBBAk. 1918 398.

védique il y avait une application figurée aux rayons du soleil ; *gotra* au sens de « montagne » ou « nuage », *dhāman* « lumière » ou « forme », *mahas* aussi « lumière », *pāthas* « eau » (en védique : « séjour », mais cf. des formules comme *apāṃ tvā pāthasi* de la VS.). La signification résulte parfois d'une vague induction tirée d'un contexte védique, ainsi *sadhryañc*, au sens de « compagnon, mari » Śiś. VIII 44, rappelle d'assez loin la formule *sákhibhiḥ sadhrīcīnáḥ* Ṛgv. X 112 3 ; ou bien *ina* (« puissant »), qui a pris le sens de « soleil » chez Mayūra et autres, parce que dans le Ṛgveda le terme se référait incidemment à Agni solaire. A pu agir aussi la substitution synonymique, avec *īśvara*, mot pour lequel le sens de « soleil » (Bṛhatkathāmañj. etc.) émane des sollicitations du contexte, en classique même.

Nous avons signalé le rôle des poéticiens qui se placent moins au point de vue de la correction que de la convenance poétique et, le cas échéant, se réfèrent à l'usage (cf. p. 166)[1]. C'est ainsi que Vāmana (V 2 passim) admet, bien qu'irrégulier, le mot *śobhā* « beauté », les formes *sudatī* « femme aux belles dents » *tiraskṛta* au sens d'« insulté » ou « tombé en disgrâce » *bimbādhara* « aux lèvres en forme de bimba » *śāśvata* « éternel », tandis qu'il condamne *kharoṣṭra* « mulets et chameaux » *viralāyate* « devenir rare » *arihan* « qui tue les ennemis » *dārava* « de bois » *durgandhi* « malodorant » *śliṣṭapriya* « qui embrasse sa bien-aimée » *rudrau* = *rudraḥ* +*rudrāṇī*[2]. Même des vulgarismes sont agréés, à condition de ne pas

1. Vāmana V 2 11 autorise *te* et *me* au sens de *tvayā mayā* (quitte à les considérer comme des « particules ») ; il admet 83 *kāmayāna*, à condition de n'être pas le premier à risquer pareille forme.

2. Vāmana V 1 13 admet un provincialisme comme *hālā* « vin » parce qu'il est très répandu, mais rejette *kaṅkellī*, parce que rare. Il admet aussi (10) l'épithète en guise de substantif, comme *sāgarāmbarā* « terre », *udarcis* « feu », *taḍitvant* « nuage », mais pas trop de synonymes (16).

servir de garants pour d'autres qu'on serait tenté de forger. La plupart de ces mots posent d'ailleurs des problèmes de morphologie et sont jugés en fonction des règles[1].

STYLE ET KĀVYA[2]. — Nous n'avons fait qu'effleurer le problème essentiel, qui est celui du style. Si les tendances grammaticales et lexicales sont ce qu'elles sont dans le *kāvya*, c'est qu'en définitive tout est subordonné au désir d'atteindre une manière de dire expressive, frappante, apte à la fois à surprendre et (par le choix des termes et des phonèmes) à charmer. Les poéticiens ne se lassent pas de rechercher l'objet suprême de l'activité poétique, par delà les apparences, par delà les images qui ne sont que des ornements extérieurs. Négligeant les « formes brillantes » *(citra)*, ils visent à trouver l'âme et l'essence de la poésie, aux fins de quoi ils mettront successivement en évidence les valeurs de *rasa* « saveur-sentiment », *dhvani* « tonalité-suggestion », *vakrokti* « expression courbe », *vicchitti* ou *(vi)bhaṅgi* « rupture » (proprement, peut-être, charme né de l'abandon ou de la négligence dans la toilette féminine), *aucitya* « convenance », *camatkāratva* « aptitude à émerveiller », etc. Même le *svabhāvokti*, l'« expression naturelle », arrive à jouer le rôle d'un ornement de rhétorique[3] !

1. Tous les défauts cessent de l'être si l'on veut imiter, dit le KāvPr. chap. 7 (2 119). C'est la théorie de l'imitation, rappelons-le (ci-dessus p. 76) qui, à date ancienne, justifiait les apabhraṃśa.

2. Cf. les études sur la poétique indienne en général ou les monographies développées (SKDe Skt Poetics, PVKane introd. au SāhDarp. 2e éd., Raghavan Some Concepts of Alaṃkāraśāstra ; en français, Regnaud Rhétorique scte), ainsi que les traductions, parfois bien annotées (ainsi celles du Dhvanyāloka et de Ruyyaka par Jacobi) de certaines sources. Références en dernier chez DGD. 513 et passim. Appréciation plus générale du *kāvya* (sans tenir compte de la théorie) Oldenberg Liter. d. alten Indien 192.

3. Il y a dix relations possibles entre la forme et le sens d'après le Śṛṅgāraprak. I p. 8. Cf. aussi Bhāvaprak. 145 1. 6.

L'histoire de la langue et du style tire d'ailleurs un inégal profit de ces enseignements, soit parce certains d'entre eux s'orientent vers l'esthétique générale, voire la philosophie (ainsi chez les théoriciens du *dhvani*), soit parce qu'ils se limitent à des classifications scolastiques (ainsi chez les descripteurs d'*alaṃkāra*'s ou « figures de style »)[1].

L'unité étant la strophe, on soutient, si possible on accroît l'intérêt, l'intensité, à l'intérieur même de la strophe : cette tendance s'oppose radicalement à celle de l'Épopée où prédomine l'allure traînante, continue, dénuée de pointe. Pour éviter la monotonie (*anavīkrta* KāvPr. 2 102) il faut varier les tours, dire *kim adbhutam* puis *kiṃ tataḥ* (« qu'y a-t-il là d'étonnant ? ») au lieu de répéter quatre fois de suite *tataḥ kim* comme dans la strophe citée ibid. 101. Si longtemps admise, recherchée même dans les styles védique et épique, la répétition est ici soigneusement évitée — y compris la répétition de syllabes, comme *-tvāt* ou *-dhyai*, ibid. 53 —, à moins qu'elle ne contribue à produire un effet de contraste, comme la répétition de *tāmra*, soulignée par le contact même, dans *udeti savitā tāmras tāmra evāstam eti ca* (ibid. 83) « le soleil se lève rouge et rouge se couche ». Le Raghuvaṃśa VII 37 fait alterner *pattiḥ* et *padātim*, *rathinam* et *ratheśaḥ*, *turaṅgasādī* et *turagādhirūḍham*, *yantā gajasya* et *gajastham* pour dépeindre des guerriers s'entre-heurtant, alors que le Padmapurāṇa au passage correspondant égalise la terminologie[2].

La poursuite de l'équilibre entre des membres de phrases

1. Sur le *dhvani*, en dernier, Adyar Library Bull. 18 1-2 (1954) 6.

2. Dans le rituel védique, maintes prescriptions sont données de manière à éviter la répétition d'actes semblables *(jāmitva)*. La question de la répétition est le point où le *kāvya* diffère au maximum de l'hymnologie védique, fondée sur des reprises incessantes de mots et de formules (principe de « stagnation »).

correspondants amène par contre des répétitions d'expression qui sont recommandées : le KāvPr. 2 84 condamne la séquence *yaśo 'dhigantuṃ sukhalipsayā vā* « soit pour atteindre la gloire, soit par recherche du plaisir » (en dépit du pāda fameux de Śak. *ārtatrāṇāya vaḥ śastraṃ na prahartum anāgasi*) ; il eût fallu dire *sukham īhituṃ vā*, en répétant l'infinitif.

Le souci de condenser est primordial : il s'agit de dire le plus possible en le moins de mots. Cette tendance se relie d'ailleurs directement à celle que révélaient déjà les mantra védiques. Une impression d'abondance nonchalante se dégage à nos yeux du chant, du poème entier, vu la pauvreté trop fréquente du fond, l'action stagnante ; mais chaque strophe prise en soi est toute concision, tout resserrement. Les poéticiens recommandent d'éviter les mots superflus, y compris les particules-chevilles, si constantes dans l'Épopée ; on va jusqu'à rejeter le pluriel *dṛśām* (ibid. 54) — qui répond pourtant au pluriel *bhallī* « flèches » dans la comparaison — parce qu'il s'agit des « yeux » d'*une* femme ; la voix moyenne *kurute* (ibid.) pour signifier « elle fait », sans plus. Le Naiṣadhīya IX 8 affirme que « verbosité et superficialité de sens sont les deux poisons du langage ; l'éloquence consiste en mots concis et de poids », *garau giraḥ pallavārthalāghave/ mitaṃ ca sāraṃ ca vaco hi vāgmitā*.

En principe, c'est le dernier pāda, éventuellement le dernier mot, qui porte la pointe : ainsi *cumbati* chez Amaru str. 18, *ato rudyate* ibid. 50, *bhagnaṃ ca tat* Mahāvīr. I 53, *dṛṣṭiḥ* Uttarar. III 23 *ariḥ* ibid. 43 *grastaṃ na kiṃ kena vā* Bhartṛhari ed. Kosambi str. 197 ; en poésie gnomique, la chose est constante, toute la strophe étant faite pour pousser à la finale un trait piquant, inattendu, qui donne sa saveur à ce qui précède. La gradation peut s'appuyer sur la succession naturelle des faits décrits, ainsi :

viśrambhād urasi nipātya labdhanidrām
unmucya priyagṛhiṇīṃ gṛhasya śobhām/
ātaṅkasphuritakaṭhoragarbhagurvīṃ
kravyādbhyo balim iva nirghṛṇaḥ kṣipāmi//
(Uttarar. [I 49)

« Confiante elle était tombée endormie sur ma poitrine — moi qui l'avais abandonnée, l'épouse aimée, splendeur de ma maison — lourde qu'elle était du fruit mûr formé dans son sein, tressaillant d'angoisse — telle une offrande aux carnassiers voilà que je la jette ! »

Le lourd composé du 3e pāda fait transition entre l'évocation tendre du début et l'image horrible de la fin. On observera ici comme pour le morceau en prose cité p. 153, l'avantage décisif qu'il y a, brisant avec la séquence grammaticale, à suivre dans la traduction, aussi strictement que possible, l'ordre des mots du texte original, qui est un facteur éminent de la force poétique. Le KāvPr. (ibid. 68) enseigne à éviter un 4e pāda faible (*patatprakarṣa* « à retombée de la progression ») ou redondant (*samāptapunarātta* « redite de la conclusion »).

La condensation s'obtient aussi par le serrement syntaxique autour d'un verbe unique, phénomène que nous avons déjà signalé (p. 169) ; les poéticiens comme les philosophes ont préconisé l'*ekavākyatva*, la proposition unitaire, comme étant préférable, sauf cas d'espèce, au *vākyabheda*, à la scission en deux d'une proposition qui aurait pu demeurer unique. Ici encore, il faut excepter le cas où des verbes sont accumulés pour produire un effet concerté, comme dans Ṛtus. II 19 VI 26 (et plusieurs fois chez Aśvaghoṣa, grand amateur de formes verbales). Assez curieusement, la Kāvyamīm. V 9 distingue les « poètes à verbes » des « poètes à noms » (ou ambivalents), mais elle ne trouve à citer des premiers qu'une strophe de Purāṇa.

L'expressivité est acquise, nous l'avons rappelé, par l'ordre des mots. Le KāvPr. 2 76 signale le défaut de l'*asthānasthapada* « le mot qui n'est pas à sa place », soit dans des vocables isolés, soit à l'intérieur d'un composé, soit dans des groupes par rapport à une phrase complexe ; un terme expressif doit être mis en vedette et ne pas figurer en situation subordonnée dans le composé. Le rapprochement de deux termes n'ayant pas entre eux d'appartenance immédiate aide à l'effet de surprise ou au meilleur équilibre de la phrase ; il permet des hypallages, favorise des allitérations précieuses.

L'élément phonique est au moins aussi important que le sens : de là les recommandations touchant les phonèmes harmonieux, qui suggèrent la « douceur » (ibid. 191), les phonèmes rudes, la « force » (192) et conviennent au *rasa* « Furieux ». Bhavabhūti[1] use abondamment de ces derniers. Le Dhvanyāloka III 3 précise que les groupes *rś rṣ ḍh* ne conviennent pas à l'« Érotique ». Ailleurs sont données des recommandations plus subtiles, et certains auteurs ont cru devoir éviter tel phonème durant un chant ou un chapitre entier, moins sans doute pour faire surgir un « *rasa* » que pour attester leur savoir-faire. Les allitérations *(anuprāsa)* sont extrêmement fréquentes, soit d'une seule consonne *(cheka)*, soit de plusieurs *(vṛtti)*, soit de mots entiers *(lāṭa)* — il y a du reste des divergences de vue chez les théoriciens, qui cherchent plutôt à freiner (cf. Dhvanyāl. II 15). Les épopées kālidāsiennes, notamment le Raghuvaṃśa, en offrent

1. Stchoupak éd. de l'Uttarar. p. XLV. Raghavan op. c. 87 cite les allitérations du Raghuvaṃśa.

maint exemple, cf. ... *sabhyāḥ sabhāryāya goptre gupta munayo naya*° I 55.

L'assonance finale (éventuellement jusqu'à la rime) demeure rare, quoique Aśvaghoṣa en présente quelques traces. Plus fréquente est la répétition de phonèmes d'intervalle en intervalle, ainsi de l'élément *sa* dans le groupe *sarorasa;* c'est le *yamaka* (tel du moins que certains le définissent). Il existe des poèmes entiers à base de *yamaka*, de même que d'autres illustrent telle ou telle figure de style, ou (le Bhaṭṭikāvya, VIe siècle — chef-d'œuvre du genre) exemplifient chemin faisant les règles de grammaire et de poétique. Le rôle du *yamaka* fait aussi l'objet de réserves chez les théoriciens (Dhvanyāl. II 16) désireux de passer outre aux figures purement verbales. Quoi qu'il en soit, le goût de ces ressemblances phoniques a contribué à maintenir en vigueur les *āmreḍita*, les onomatopées[1] que la langue n'avait cessé de créer depuis les temps védiques ; des dénominatifs comme *dundumāy- jhaṇajjhaṇāy- guluguläy-* et bien d'autres évoquent des perceptions sonores. De façon générale, on aime faire cliqueter les mots ; l'anneau de chevilles, chez les poètes récents, est décrit par l'expression *mañjumañjīraśiñjā*, le torrent l'est par *tvaṅgattuṅgataraṅgaraṅga*. *Mallī* entraîne *vallī* avec soi, et ainsi de suite.

FIGURES DE STYLE. — Nous ne pouvons aborder ici, même superficiellement, le domaine des images et figures de style. La métaphore *(rūpaka)*, qui intéresse le fond même du vocabulaire, a une extension pratiquement illimitée ; le terme formant image est tout naturellement préféré au terme usuel, mais banal et n'évoquant que l'objet ; à tout le moins on les associe l'un à l'autre, disant *asilatā* « liane de l'épée », *aṅgulīdala* « pétale des doigts » plutôt qu'*asi*, *aṅguli* tout court[1]. C'est là que la composition nominale est souveraine, *khuramusalāḥ* Mayūraś. str. 61 « avec des sabots comme des massues », *īkṣaṇakamalavanam* str. 58 « le parterre de lotus de tes yeux », *bahulatamatamaḥpaṅka* str. 79 « la boue des très denses ténèbres ».

1. Sur les onomatopées à date ancienne, KHoffmann IF. 60 254.

Les poètes visent à poursuivre autant que possible une métaphore à travers les éléments majeurs de la strophe entière (contrairement aux auteurs de mantra, qui pratiquaient le discontinu). Voici un exemple, d'assez mauvais goût d'ailleurs, du KāvPr. 2 280 :

> *jyotsnābhasmacchuraṇadhavalāib bhratī tārakāsthīny antardhānavyasanarasikā rātrikāpālikīyam/*
> *dvīpād dvīpaṃ bhramati dadhatī candramudrākapāle nyastaṃ siddhāñjanaparimalaṃ lāñchanasya cchalena//*

« La nuit — cette nonne —, blanche de l'éclat lunaire — ces cendres — qui la parsème, portant les étoiles — ces ossements —, savourant le plaisir de disparaître, va errant de continent en continent, tenant dans le disque lunaire — ce bol à aumônes — l'onguent magique qui y est déposé sous l'apparence d'une tache sombre »[2].

La comparaison explicite[3] est plus fréquente encore ; peu de strophes narratives ou descriptives manquent à insérer quelque image dans leur trame, amenée par les

1. Sur le type *asilatā*, Raghavan op. c. 81.
2. KChPillai Similes of Kālidāsa Diwekar Fleurs de rhétorique passim Tilakasiri (Imagery in Skt *kāvya*) Un. Ceylon Review 10 n° 2 Gonda On Similes 96 et passim.
3. Sept défauts de la comparaison sont énumérés Bhāmaha II 39-40 ; davantage chez les poéticiens ultérieurs.

moyens linguistiques les plus variés : outre les particules comparatives, les *bahuvrīhi* (qui plus ou moins impliquent quelque comparaison), les dénominatifs (« être ou rendre semblable à... »), les expressions simples comme *upamā*, *saṃmita*, °*kalpa*, on recourt encore à des termes plus subtils comme *sabrahmacārin*, *satīrthya*, *sayūthya*, *vaitaṇḍika*, *pratidvandva*, *kalahāyamāna* et d'autres. La part de pédantisme que peuvent comporter ces jeux est soulignée par l'exclamation *atipaṇḍita iva* (Avimāraka V 1) par laquelle un jeune homme accueille une flatterie du bouffon, énoncée sous une forme bien banale d'ailleurs, « tu réjouis les yeux comme un mince filet de lune nouvelle ». Les thèmes sont les plus divers, non seulement dans l'ordre des faits de nature ou des actes humains concrets, mais encore dans celui de la spéculation ou de l'abstraction. Outre le souci de varier l'expression, de la rendre inattendue, les auteurs prennent la peine la plus méticuleuse que l'objet comparé et ses appartenances aient pour contre-partie autant d'éléments dans la phrase comparative, et que ces éléments répondent par le genre grammatical et le nombre à ceux de la phrase originale. Le Raghuvaṃśa XIII 2 assimilant l'océan au ciel nocturne (*vaidehi paśyāmalayād vibhaktaṃ matsetunā phenilam amburāśim/ chāyāpatheneva śaratprasannam ākāśam āviṣkṛtacārutāram* « ô Vaidehī, vois la masse des eaux écumeuses, que partage un pont fait par moi, jusqu'aux monts Malaya : ainsi la voie lumineuse [partage] le firmament serein d'automne où les étoiles se montrent dans leur beauté ») répond à *amburāśi* par *ākāśa*, à *setu* par *chāyāpatha*, à °*tāram* inclus en un composé le terme *phena* inclus dans le dérivé *phenila*. Pour obtenir un féminin qui enferme le nom (masculin en sanskrit) de l'« abeille », comparée à la princesse Indumatī (Raghuv. VI 69), le poète ruse en adoptant l'expression collective féminine *ṣaṭpadālī*, l'« essaim d'abeilles ». Le « sexe » des noms inanimés avait attiré déjà l'attention des ritualistes des Brāhmaṇa, mais la règle stricte « du genre et du nombre » est une invention du *kāvya* classique (après Aśvaghoṣa) et des théoriciens qui le règlent. La « violation de l'uniformité » est un défaut reconnu par la poétique (KāvPr. 2 85).

Parmi les « images », aucune n'est, du moins pour les Occidentaux, aussi singulière que le *śleṣa* (« coalescence »), la « paronomase »[1], dont la poésie savante fera un usage croissant après Kālidāsa, lequel en use encore très modérément. A date postérieure, certaines œuvres ne sont d'un bout à l'autre que des suites de phrases ou de strophes à double entente : ainsi Vāsavadattā de Subandhu. Mieux encore, des poèmes narrent simultanément, à coup de mots formant *śleṣa*, deux histoires distinctes, comme le Rāmapālacarita qui superpose la légende du héros Rāma à la biographie du prince Rāmapāla ; il y a même des poèmes *tryartha*, « à triple sens », des strophes que le *śleṣa* aide à lire à la fois en sanskrit et en prâkrit, etc. Parmi les exemples typiques, à date relativement ancienne, on peut citer le chant 3 du Bhaṭṭikāvya et surtout le discours du messager (Śiśupāla, v. le spécimen p. 195), qui énonce des propositions pacifiques tout en laissant entrevoir sous les mêmes mots, à qui veut bien comprendre, les vrais sentiments de son maître, qui sont la menace et la haine[2].

Le *śleṣa* résulte lointainement des corrélations védiques,

1. Journ. Psychol. 1951 280 BSL. 50 [1954] 47 (sur le *śleṣa* védique) Raghavan Or. Annals Res. Ins. Madras 3 nº 1. — Chez les auteurs javanais, Gonda Skt in Indonesia 398.

2. La Paspaśā note déjà un *śleṣa* de type « calembour », *śveto dhāvati* « le blanc court » et « le chien court d'ici ».

lesquelles avaient abouti à répandre des acceptions secondaires, symboliques, souvent superposées aux acceptions normales, sans qu'il y ait eu précisément « jeu de mots ». Il se nourrit des pseudo-étymologies qui dès les Brāhmaṇa s'étaient établies autour d'appellatifs importants, de noms divins, « car les dieux, disait-on, aiment ce qui est cryptique ». Mais le *śleṣa* n'est pas un calembour : l'à peu près phonique y est inconnu, le découpement en mots différemment limités d'une même suite de syllabes *(bhaṅga)* est relativement rare. Le calembour involontaire est condamné KāvPr. 2 53, où le mot *dhātumattām* éveille fâcheusement, paraît-il, l'idée d'une femme « ivre » *(mattām)*. Même la superposition de deux homonymes est moins fréquente que l'utilisation de deux acceptions distinctes d'un seul et même mot, comme le permet presque à l'infini la polysémie naturelle ou provoquée du sanskrit. Le *śabdaśleṣa*, jeu de mots phoniques ou oral, dont on distingue huit sortes, est considéré comme inférieur à l'*arthaśleṣa* ou jeu sémantique, dont voici un exemple (ibid. 293) :

> *udayam ayate diṅmālinyaṃ nirākurutetarāṃ*
> *nayati nidhanaṃ nidrāmudrāṃ pravartayati kriyāḥ/*
> *racayatitarāṃ svairācārapravartanakartanaṃ*
> *bata bata lasattejaḥpuñjo vibhāti vibhākaraḥ//*

> « Le soleil (le roi Vibhākara), masse de lumière irradiante (d'énergie exubérante), atteint la montagne-du-Lever (la prospérité), repousse les ténèbres du ciel (la misère du peuple), abolit le sceau du sommeil (les signes de la dépression), met en branle l'activité (les rites), impose un terme à l'amour sans retenue (aux comportements irréfrénés) : il brille (règne) ».

L'art de suggérer[1]. — L'art souverain consiste à évoquer sans dire, ou à dire autre chose et plus que ce qui paraît dit. Ceci se matérialise à l'extrême dans ces *anyokti* ou *anyāpadeśa* (dont on a fait des recueils à basse époque), strophes qui présentent un sens apparent et suggèrent un sens inexprimé (le *vyaṅgya* des théoriciens). La métaphore ou valeur implicite des mots *(lakṣaṇā, upacāra)* n'est qu'un moyen. Le but est d'atteindre le *dhvani*, la « tonalité » résultant du « sens suggéré », sens nouveau qui peut soit coïncider avec le sens apparent, soit l'abolir. Au delà de la poésie inférieure, purement décorative (*citra*, p. 177), on situe celle — la plus haute de toutes — où le sens suggéré est l'essentiel ; entre deux, celle où il a un rôle subordonné. Dans Kumāras. VII 19 les sentiments amoureux de Pārvatī sont suggérés par la scène décrite (une remarque narquoise de sa servante), mais le mot *nirvacanam*, qui reçoit une valeur prégnante, vu la situation, se subordonne la force suggestive :

> *patyuḥ śiraś candrakalām anena spṛśeti sakhyā pari-* [*hāsapūrvam/*
> *sā rañjayitvā caraṇau kṛtāśīr mālyena tāṃ nirvacanaṃ* [*jaghāna/*

> « Comme la servante lui disait en souriant, pour la féliciter : puisses-tu toucher avec ce pied le croissant de lune qui est sur la tête de ton époux ! alors Pārvatī dont elle ornait les pieds de laque rouge lui donna, *sans dire un mot*, un coup de sa guirlande de fleurs ».

De même le *na kiṃ cid ūce* de Bhāravi, cité, comme la strophe précédente, Dhvanyāl. 214-215. Plus d'un poème aboutit

1. Sur le *dhvani*, le texte de base est le Dhvanyāloka (trad. Jacobi) ; cf. Pandey Comparative Aesthetics passim ; ci-dessus p. 178 n. 1.

à de véritables énigmes, ainsi le Bhāvaśataka où la solution de chaque rébus est fournie dans le commentaire en prose. Voici une strophe où le *dhvani* à l'état pur est renforcé par des figures de style, *samāsokti* et *virodha :*

dantakṣatāni karajaiś ca vipāṭitāni
prodbhinnasāndrapulake bhavataḥ śarīre|
dattāni raktamanasā mṛgarājavadhvā
jātaspṛhair munibhir apy avalokitāni|| (Dhvanyāl. 229)

« Les morsures et les déchirures avec les ongles que, sur votre corps parcouru de frissons profonds, avait faites la lionne altérée de sang, les ascètes les regardaient avec nostalgie ».

La strophe dépeint *en réalité* le bodhisattva offrant son corps à la lionne ; grâce à la *samāsokti*, les apparences sont celles d'ébats amoureux ; le *virodha* (« incompatibilité ») réside en ce que les moines regardent nostalgiquement ces blessures, la « nostalgie » consistant en ce qu'ils souhaitent eux-mêmes donner pareille preuve de leur compassion. Ainsi le *kāvya* participe, à sa manière, à l'expression indirecte, détournée, à cet ésotérisme verbal qui affecte plus d'un domaine de la spéculation. C'est le même détournement qui fait que des poèmes érotiques ont, en dehors de tout *śleṣa*, une signification dévote qui en constitue l'autre face (à moins que ce ne soit l'inverse), comme le Gītagovinda en donne le modèle accompli. Ainsi, dans le viṣṇuisme du Bengale issu de Caitanya, il s'est développé toute une technique de la dévotion *(bhakti)* fondée entièrement sur les ressorts littéraires et émotionnels de la dramaturgie théorique[1].

L'étude du style est intéressée au *dhvani* plus qu'à aucune

1. SKDe Vaiṣṇava Faith and Movement 123.

autre « âme » de la poésie, à cause des répercussions que le *dhvani* a eues sur le choix des mots et leur arrangement, sur le choix même (à en croire les théoriciens) des suffixes et des désinences. Si l'on suivait les indications de ces traités de poétique, on arriverait à expliquer n'importe quoi et ces justifications pédantesques ont de quoi inquiéter. Il n'en demeure pas moins que les grands poètes ont eu l'instinct de choisir des mots et des formes aptes à « suggérer », et que la théorie n'a fait que grossir des données bien réelles. Voici d'après le Dhvanyāl. 153 les éléments « suggestifs » de la strophe IX 15 du Hanumannāṭaka :

nyakkāro hy ayam eva me yad arayas tatrāpy asau [tāpasaḥ
so ' py atraiva nihanti rākṣasakulaṃ jīvaty aho rāvaṇaḥ|
dhig dhik śakrajitaṃ prabodhitavatā kiṃ kumbha- [karṇena vā
svargagrāmaṭikāviluṇṭhanavṛthocchūnaiḥ kim ebhir bhu- [jaiḥ||

« Ces ennemis que j'ai me sont une humiliation ; voilà cet ascète, et c'est lui qui tue la race des Rākṣasa. Ah, il est vivant, Rāvaṇa : malheur au vainqueur d'Indra ! A quoi sert que K° veille, à quoi bon ces bras vainement gonflés d'avoir pillé les pauvres villages du ciel ? »

Le pluriel *arayaḥ*, joint au pronom *me*, le suffixe secondaire du mot *tāpasa* et la particule *api*, la désinence *-ti* dans *nihanti* et *jīvati*, avec l'opposition des deux noms d'agent (Rāvaṇa impliquant un cortège de notions attachées à ce nom propre) ; au second hémistiche, les suffixes, le composé *śakrajit* (au lieu d'*indrajit*), le préfixe *vi* dans *viluṇṭhana*, etc.

Dans le Meghadūta str. 76 le pluriel *tālāḥ* « rythme » suggère l'habileté de la jeune femme et accroît ainsi la tris-

tesse de l'époux. Dans Śak. I 9 le mot *pra* (dans *prasnigdha*) souligne l'état florissant de l'ermitage. Le terme inattendu *maitrī* « association amicale » Meghad. str. 31 est porteur de *dhvani*, comme l'expression *ke 'pi* dans la strophe citée Dhvanyāl. 211, ou l'opposition *tad... idam, sā... etāḥ*, etc., 158. Les particules sont spécialement « illuminantes » *(dyotaka)*, ainsi *kva... kva* (passim), *tu* dans Śak. III 23 ou *ca...ca* Vikramorv. str. 73.

Bien entendu, les composés aussi ont pouvoir suggérant : leur abondance ou leur volume indique la Force : « une phrase sans composé jamais n'est le siège de la Force *(ojas)* » dit le Dhvanyāl. III 5 ; le sentiment Érotique au contraire les évite habituellement.

Cette question nous amène à évoquer ce que les poéticiens appellent « style » (*rīti*, proprement « courant »)[1] et qui n'est nullement un ensemble de caractères propres à un auteur, mais une certaine manière d'écrire apte à rendre (fort superficiellement du reste) tel ou tel sentiment. Ils distinguent — non sans variations d'un texte à l'autre — le style *vaidarbha* (pays de Vidarbha, relativement méridional), qui est démuni de figures et de composés longs : c'est le plus apprécié, celui qui concentre selon certains la totalité des « qualités » *(guṇa)*. Puis le style *gauḍa* (Est, moderne Bengale), avec ses composés illimités, ses allitérations, ses mots analysables : le caractère en est la vigueur et l'éclat. Plus tard il s'ajoutera la *pāñcālī* (pays Pañcāla, Nord ou Nord-Ouest), qui a peu de composés et d'allitérations, mais beaucoup de figures ; le

1. Sur les « styles » *(rīti)*, le meilleur exposé est celui de Raghavan Alaṃkāraśāstra 131 ; cf. aussi SKDe NIA. 1 74 Lahiri Concepts of *r*° passim et IHQ. 7 59, 10 835 ICu. 2 211 SPBhattacharya IHQ. 3 376 Raghavan IHQ. 9 448, 10 767. Autres indications dans nos notes ad KāvMī. chap. 3 passim et chap. 8, entre les strophes 1 et 2. La notion de *r*° est peu utilisable, étant présentée de manière raide et schématique.

caractère en est la « douceur » ; la *lāṭīyā*, *l'āvantī*, la *māgadhī*. Certains auteurs abandonnent ces désignations pseudo-géographiques, auxquelles Bāṇa se référait implicitement quand, au début du Harṣacarita, il enseignait qu'« au Nord on aime surtout les jeux de mots, à l'Ouest le sens seul (est recherché) ; au Midi, l'image poétique, au pays Gauḍa la pompe des syllabes », *śleṣaprāyam udīcyeṣu pratīcyeṣv arthamātrakam/ utprekṣā dākṣiṇātyeṣu gauḍeṣv akṣaraḍambaraḥ*.

L'élément déterminant de la classification a été la composition nominale, du moins en poésie, car en prose tous les auteurs se soumettent aux règles de la « Force » et usent librement des composés : « la prose a de l'éclat, dit le Dhvanyāl. III 8, quand elle se meut en amples phrases ». Cependant on distingue deux types de récit en prose, l'*ākhyāyikā* et la *kathā*, aux traits assez mal définis ; on distingue aussi les habitudes spéciales au drame, cf. KāvPr. chap. 8, in fine.

Quelques passages du Raghuvaṃśa montreront comment la facture « *kāvya* » se sépare de la diction épique ou purāṇique :

Rāma donne l'ordre d'abandonner Sītā

Rām. VII	Ragh. XIV
45 17 sq. *samutsṛja... visṛjya*	45 *prāpayya... tyaja*
L'œil de Sītā frémit	
46 14 *nayanaṃ me sphuraty adya*	49 *yat savyetareṇa sphuratā tad akṣṇā*
Elle salue ses marâtres	
48 10 *śvaśrūṇām...vandya*	60 *śvaśrūjanam... prāpitamatpraṇāmaḥ*
Elle se sait abandonnée	
48 13 *ahaṃ tyaktā ca te*	61 *mām... ahāsīḥ*

Elle prend la Terre à témoin

Rām VII	Ragh. XV
97 15 *manasā karmaṇā vācā*	81 *vāṅmanaḥkarmabhiḥ*

La Terre surgit sur son trône

97 17 *utthitam... siṃhāsanam*	83 *utkṣiptasiṃhāsananiṣeduṣī*

L'image « comme l'éclair dans la nue » *vidyud ivāmbare* Rām. IV 58 17 est embellie en *antarvyākulavidyud ambuda iva* Uttarar. III 43. Le récit de la mort soudaine d'Indumatī (Padmapur[1]. *sā mālā patitā tasyāḥ... uraḥsthale*) devient (Raghuv. VIII 36) *nṛpater amarasrag āpa sā dayitorustanakoṭisusthitim*, puis (Padmapur.) *tatas tanvī papātorvyām* devient (Raghuv. 38) *vapuṣā karaṇojjhitena sā nipatantī... medinīm;* l'expression *nāgatvam agamam* devient Raghuv. V 53 *avāptavān asmi mataṅgajatvam; viddhi* passe à *vigaṇayya* Raghuv. I 87 ; *pibantyāṃ ca jalaṃ pibeḥ* à *pītāmbasi piber apaḥ* Raghuv. I 89 ; *pītavatsām* est renforcé en *pītapratibaddhavatsām* Raghuv. II 1 ; *prāṇaharā* en *jīvitāpahā* Raghuv. VIII 46 ; les allitérations II 25 manquent dans le Padma, ainsi que l'opposition *ūnam anūna*° X 1, etc. Partout le *kāvya*, même modéré comme il se présente ici, a laissé sa marque : expressivité, sélection, éventuellement aussi, faut-il le nier, préciosité. Mais la valeur péjorative que nous attachons à l'idée de préciosité serait incompréhensible aux Indiens cultivés.

1. HŚarmā Padmapur. and Kālidāsa.

Spécimen 19.

athendriyakṣobham ayugmanetraḥ
hetuṃ svacetovikṛter didṛkṣur
sa dakṣiṇāpāṅganiviṣṭamuṣṭiṃ
dadarśa cakrīkṛtacārucāpaṃ
tapaḥparāmarśavivṛddhamanyor
sphurann udarciḥ sahasā tṛtīyād
krodhaṃ prabho saṃhara saṃhareti
tāvat sa vahnir bhavanetrajanmā
tīvrābhiṣaṅgaprabhavena vṛttiṃ
ajñātabhartṛvyasanā muhūrtaṃ
tam āśu vighnaṃ tapasas tapasvī
strīsaṃnikarṣaṃ parihartum icchann

punar vaśitvād balavan nigṛhya/
diśām upānteṣu sasarja dṛṣṭim/
natāṃsam ākuñcitasavyapādam/
prahartum abhyudyatam ātmayonim//
bhrūbhaṅgaduṣprekṣyamukhasya tasya/
akṣṇaḥ kṛśānuḥ kila niṣpapāta//
yāvad giraḥ khe marutāṃ caranti/
bhasmāvaśeṣaṃ madanaṃ cakāra//
mohena saṃstambhayatendriyāṇām/
kṛtopakāreva ratir babhūva//
vanaspatiṃ vajra ivāvabhajya/
antardadhe bhūtapatiḥ sabhūtaḥ//

śailātmajāpi pitur ucchiraso ' bhilāṣaṃ
vyarthaṃ samarthya lalitaṃ vapur ātmanaś ca/
sakhyoḥ samakṣam iti cādhikajātalajjā
śūnyā jagāma bhavanābhimukhī kathaṃ cit//
sapadi mukulitākṣīm rudrasaṃrambhabhītyā
duhitaram anukampyām adrir ādāya dorbhyām/
suragaja iva bibhrat padminīṃ dantalagnāṃ
pratipathagatir āsīd vegadīrghīkṛtāṅgaḥ//

« Alors le dieu aux Trois-yeux, refrénant le trouble de ses sens avec effort, grâce à son contrôle de soi, jeta son regard dans toutes les directions, pour voir quelle était la cause de l'altération de sa pensée.

Il vit le dieu Né-de-l'imagination, avec son poing serré contre le bord extérieur de l'œil droit, son épaule penchée, sa jambe gauche incurvée, son arc gracieux mis en forme de cercle, prêt à tirer.

Sa colère s'accrut devant cette attaque contre son ascèse ; sa face devint terrible à voir avec ses sourcils froncés ; de son troisième œil soudain il s'échappa une flamme dont l'éclair monta en étincelant.

Tandis que les voix des Marut traversaient le ciel, disant ' retiens, retiens ta colère, ô Maître ! ', le feu né de l'œil de Śiva fit du dieu Amour un résidu de cendres.

Rati éprouva comme un bienfait de l'évanouissement qu'avait provoqué en elle la violence du coup et qui avait arrêté le cours de ses sens ; pendant un moment elle ignora le malheur survenu à son époux.

Quand il eut ainsi rapidement rompu ce qui faisait obstacle à son ascèse, lui l'ascète, telle la foudre rompt l'arbre, lui le maître des créatures, il souhaita éviter le voisinage des femmes et disparut avec sa troupe.

De son côté la fille de la montagne, croyant vains le désir de son puissant père et le charme de sa personne, eut d'autant plus de honte qu'elle voyait ses deux amis en être les témoins. Elle s'en fut désolée, tant bien que mal, dans la direction de sa demeure.

Et comme ses yeux se fermaient par crainte de la violence de Rudra, le roi des Montagnes aussitôt prit dans ses bras sa fille pitoyable ; tel l'éléphant céleste

qui porte un lotus collé à ses défenses, il fit route en allongeant les membres dans sa hâte » (Kumārasaṃbhava III 69-76).

Spécimen 20.

damaghoṣasutena kaś cana pratiśiṣṭaḥ pratibhānavān
[atha/
upagamya hariṃ sadasy adaḥ sphuṭabhinnārtham udā-
[harad vacaḥ//
abhidhāya tadā tad apriyaṃ śiśupālo ' nuśayaṃ paraṃ
[gataḥ/
bhavato ' bhimanā samīhate saruṣaḥ kartum upetya
[mānanām//
vipulena nipīḍya nirdayaṃ mudam āyātu nitāntam
[unmanāḥ/
pracurādhigatāṅganirvṛtiṃ paritas tvāṃ khalu vigra-
[heṇa saḥ//
praṇataḥ śirasā kariṣyate sakalair etya samaṃ dharā-
[dhipaiḥ/
tava śāsanam āśu bhūpatiḥ paravān adya yatas tvayaiva
[saḥ//
adhivahni pataṅgatejaso niyatasvāntasamarthakarmaṇaḥ
tava sarvavidheyavartinaḥ praṇatiṃ bibhrati kena
[bhūbhṛtaḥ//
janatāṃ bhayaśūnyadhīḥ parair abhibhūtām avalam-
[base yataḥ/
tava kṛṣṇa guṇās tato narair asamānasya dadhaty
[agaṇyatām//

« Là-dessus, envoyé par le fils de Damaghoṣa, vint un (messager), plein d'inventivité, auprès de Hari et tint dans l'assemblée ce discours dont le double sens était évident.

Quand il eut prononcé (ces paroles) déplaisantes, Śiśupāla conçut un repentir extrême (= une haine profonde). Plein de sensibilité (= d'un cœur intrépide), il désire venir te rendre hommage (= te tuer), toi irrité.

Puisse cet être plein de désir (= fier) avoir la grande joie de t'embrasser intimement avec ses membres frissonnants, toi dont le corps entier éprouve une félicité profonde (= t'écraser sans pitié dans un combat puissant, toi dont le corps entier perd son bien-être par une douleur profonde !)

Ce roi viendra avec tous les princes et, la tête inclinée, vite se soumettra à tes ordres, vu qu'il t'est maintenant subordonné (= ce roi te réservera un châtiment rapide, tandis que les autres s'inclinent devant lui, car tu es à présent son seul ennemi).

Quels rois ne se penchent pas devant toi qui as l'éclat du feu et du soleil, qui as le contrôle de toi-même, dont les actes sont corrects et auquel tous sont soumis ? (= pourquoi les rois se pencheraient-ils devant toi dont la force est comme celle du moucheron pris au feu, dont les actes sont l'indice de ton sûr déclin et qui es soumis à tous ?)

Étant donné que tu protèges, ô Kṛṣṇa, d'un cœur exempt de crainte l'humanité opprimée par les ennemis, tes vertus, toi homme incomparable, sont impossibles à dénombrer (= étant donné que tu mènes une vie méprisée d'autrui, ô noir individu, au cœur affolé, tes vertus, être inhumain, ne comptent pour rien) ».

(Śiśupālavadha XVI 1-6).

Spécimen 21.

evaṃ tasya sarvavidyāparicayam ācaratas candrāpīḍasya tribhuvanavilobhanīyo 'mṛtarasa iva sāgarasya sakalalokahṛdayānandajananaś candrodaya iva pradoṣasya bahuvidharāgavikārabhaṅguraḥ suradhanuḥkalāpa iva jaladharasamayasya makaradhvajāyudhabhūtaḥ kusumaprasava iva kalpapādapasyābhinavābhivyajyamānarāgaramaṇīyaḥ sūryodaya iva kamalavanasya vividhalāsyavilāsayogyaḥ kalāpa iva śikhaṇḍinaḥ, yauvanārambhaḥ prādurbhavan ramaṇīyasyāpi dviguṇāṃ ramaṇīyatāṃ pupoṣa/ labdhāvasaro navasevaka iva nikaṭībabhūvāsya manmathaḥ/ lakṣmyā saha vitastāra vakṣaḥsthalam/ bandhujanamanorathaiḥ sahāpūryatorudaṇḍadvayam/ arijanena saha tanimānam abhajata madhyabhāgaḥ/ tyāgena saha prathimānam ātatāna nitambabhāgaḥ/ pratāpena sahāruroha romarājiḥ/ ahitakalatrālakalatābhiḥ saha pralambatām upayayau bhujayugalam/ caritena saha dhavalatām abhajata locanayugalam/ ājñayā saha gurur babhūva bhujaśikharadeśaḥ/ svareṇa saha gambhīratām ājagāma hṛdayam//

« En Candrāpīḍa qui se familiarisait ainsi avec tous les savoirs, les débuts de la jeunesse, faisant leur apparence, produisaient une double beauté ; bien qu'il fût déjà beau, comme le suc d'ambroisie si désiré dans les Trois Mondes ; comme le lever de la lune qui crée du bonheur au cœur de tous les hommes, au soir ; comme l'ensemble des arcs-en-ciel qui, fragiles, manifestent des couleurs diverses à la saison des nuages ; comme les floraisons qui se changent en armes du dieu à la bannière de dauphin, dans l'arbre qui comble les désirs ; comme le lever du soleil qu'em-

bellissent les fraîches colorations manifestées dans le parterre de lotus ; comme le plumage du paon apte à noter les grâces des danses variées. Tel un nouveau serviteur ayant sa chance, l'Amour se tenait tout à ses côtés. Sa large poitrine s'épandait en même temps que sa beauté. Ses cuisses vigoureuses s'emplissaient en même temps que les désirs de ses parents. Sa taille s'amincissait en même temps que ses ennemis. Ses hanches s'élargissaient en même temps que sa générosité. Ses poils se dressaient en même temps que son énergie. Ses bras s'allongeaient en même temps que les lianes des tresses des femmes ennemies. Ses yeux s'éclaircissaient en même temps que ses exploits. Ses épaules s'alourdissaient en même temps que ses ordres. Son cœur s'approfondissait en même temps que sa voix ». (Kādambarī 73).

PROVENANCES ET CARACTÈRES DU VOCABULAIRE CLASSIQUE. — Ces apports de littérature appartenant aux domaines les plus divers n'ont pu s'effectuer sans un afflux massif de vocabulaire. Dans les belles-lettres, du moins dans les œuvres en style recherché, nous l'avons vu, on use de périphrases, multipliant par voie synonymique les acceptions d'un mot connu ou les substitutions d'un membre de composé (p. 175) ; le cas échéant, on puise au vocabulaire des vieux Hymnes. Dans les œuvres didactiques, il a fallu constituer une terminologie adaptée à chaque technique, distinctive par suite dans ses acceptions, sinon dans la forme même de chaque mot. Des concordances se sont produites, soit par glissement des mots d'une discipline à ceux d'une autre, soit par emprunt volontaire, comme il est arrivé entre *darśana*'s apparentés, ou bien entre poétique et philosophie. Il y a aussi des survivances d'un fonds commun relativement indifférencié : de

là viennent les connexions entre la vieille langue rituelle et la grammaire ou la Mīmāṃsā[1]. Mais, dans une large mesure, le vocabulaire caractérise une discipline : une discipline nouvelle, c'est une nouvelle terminologie.

Le lexique n'est d'ailleurs pas nécessairement très différent de celui de la langue littéraire ; les mots communs y abondent, on est frappé de voir que les notions du Sāṃkhya, par exemple, se sont faites autour d'un groupe de vocables d'aspect banal, *guṇa*, *puruṣa*, *prakṛti*, *pradhāna*. Un domaine aussi technique que les mathématiques utilise des expressions faciles comme *agra*, *koṭi*, *ghana*, *varga*. Le sanskrit n'a pas la ressource de nos langues qui fondent leur lexique savant sur des emprunts à une langue morte ou des fabrications imitant des formes de cette langue. Il tire tout de son fonds : mots savants et mots courants ont même origine ou du moins même aspect.

Dans les domaines spéculatifs, on recherche les termes susceptibles de comporter à la fois la forme nominale et la forme verbale, de manière à opposer par exemple *vipāka* à *vi-pac-*, ou *adhikāra* et °*kārin* à *adhi-kṛ-*. On préfère des mots assonants pour rendre des idées parallèles ou antithétiques, *samāsa*/ *vyāsa*, *vyakti*/ *jāti* ou *ākṛti*. Des éléments typiques suffisent à caractériser une tendance, une école : *sphoṭa*[2], *spanda*, *dhvani*, *bindu*, *kūṭastha*[3]. On peut d'ailleurs techniciser un terme banal à l'aide d'un suffixe, notamment de *-ka-*. Dans bien des branches représentées par des textes en *kārikā* (p. 125) il survit une phraséologie imagée, de type

1. J. As. 1941-42 105.
2. Sur ce mot, en dernier Brough Trans. Philol. Soc. 1951 27 (pertinent).
3. Cf. les noms de doctrine comme *sarvāstivāda*, *syādvāda*, résumant la position des auteurs (longue série de ces noms au cours du Brahmajālasutta du Dīghanikāya).

kāvya : le Sūryasiddhānta dit que « la planète a joui de toute la cohorte des astérismes », pour dire qu'elle a fait une révolution complète. Du vocabulaire pittoresque, métaphorique, sert à désigner les armes ou les divisions de l'armée, les types de monuments, les noms de mètres[1], les nombres élevés, et bien d'autres notions[2].

Nous avons observé que le sanskrit n'évitait nullement la polysémie (p. 174). Feuilletant un dictionnaire, on voit le nombre extraordinaire d'acceptions (parfois irréductibles) que revêtent des items tels que *kalpa guṇa dhātu yoga liṅga.* L'effort de la langue se porte surtout vers les termes analysables *(yaugika)*[3], ceux qui sont sentis comme rattachés à une racine ; à côté il a bien fallu admettre en proportion croissante les mots *rūḍha*, c'est-à-dire non-étymologisables ou dont le sens n'est pas un produit direct de l'étymologie supposée. Certains mots sont des deux catégories à la fois, ce sont les *yogarūḍha*, comme *paṅkaja*, d'une part « né dans la boue », de l'autre « lotus ».

Les disciplines inférieures agrègent nombre de termes *rūḍha*, ou privés de toute analyse possible ; ainsi des termes semi-ésotériques dans le Tantra, dans l'alchimie, des *deśī* ou « régionalismes » dans le Śilpa, des expressions intraduisibles comme *amarolī neti nauli vajrolī vasti sahajolī* du Haṭhayoga[4]. Si bien fixée que soit une terminologie, ainsi celle de la grammaire, elle laisse place à des équivalences

1. Noms poétiques de mètres (issus sans doute d'anciens exemples de strophes bâties en ces mètres) Weber ISt. 8 173.

2. Hardiesse de vocabulaire comme *asmitā, ahaṃkāra,* etc. ; exemples de composés aberrants W. 2, 1 325.

3. Sur *yoga/rūḍhi,* v. notamment Edgerton Proc. Am. Philos. Soc. 129 705.

4. HWalter trad. de la Haṭhayogapradīp., index p. xxx.

synonymiques, au moins dans les ouvrages versifiés. Le génie indien s'accommode mal de la stabilité du mot[1].

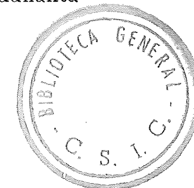
Les lexiques[2], compilés depuis les débuts de notre ère, ont rassemblé des masses de mots de toute provenance, s'enrichissant peu à peu de l'apport des textes littéraires, qu'ils enrichissent à leur tour. Eux aussi ont procédé par extension d'équivalent à équivalent ; d'un contexte particulier ils ont tiré tel ou tel sens auquel ils confèrent une sorte de valeur générale, du fait même qu'ils le libèrent de ce contexte ; il leur arrive d'abstraire une acception d'un composé ou d'un dérivé, de donner à *indra* le sens de « âme » à cause d'*indriya*, à *vṛṣa* celui de « souris » à cause de *vṛṣadaṃśa* ou à *garbha* celui de « feu » d'après *śamīgarbha*. On y trouve des termes indubitablement artificiels, comme les dérivés *ti ḍhi ati nti pti*, tirés mécaniquement de racines verbales (elles-mêmes parfois fictives) dans le Dhātupārāyaṇa de Hemacandra.

Plusieurs disciplines ont usé largement de symboles algébriques et de mots conventionnels, comme les Tantra (p. 123), la musique, les mathématiques et l'astronomie[3]. Le modèle a été la grammaire (p. 75) et la métrique.

1. Toutefois une certaine théorie de poétique (SKDe Poetics 2 300) pose l'immutabilité des mots (la *śayyā*) et du sens (le *pāka*) comme signe du bon langage *(sauśabdya) :* cette immutabilité consistant à l'impossibilité de remplacer un terme par son synonyme.

2. Zachariae Ind. Wörterbücher 21 et passim, Beiträge z. ind. Lexicogr. 19 et 42 SBWien 129 nº 11 8 GGA. 1894 816 (sur la Vaijayantī). Indications utiles dans les introductions aux nombreuses éditions de lexicographes, en dernier dans la série de Poona (Deccan College).

3. Mots conventionnels en lexicographie Zachariae Ind. WBücher 11 (emploi spécial des composés ; des particules) ; en mathématiques, Thibaut Astronomie (73, sur l'algèbre) Clark éd. de l'Āryabhaṭīya 2 Rocher (terminologie du Rekhāgaṇita) J. Or. Institute Baroda 3 236 ; en astronomie, trad. du Sūryasiddhānta passim, Manuel 2 182 ; en métrique, Weber ISt. 8 164, 167.



Les tentatives modernes de constituer un vocabulaire à base sanskrite[1] pour le hindī technique s'inspirent des tendances générales du passé, en s'efforçant de coordonner et de simplifier. On recourt à des mots existants, là où la chose est possible, en limitant le sens pour éviter l'équivoque, *saṃsad* (mot surtout védique) signifiera « parlement », *saṃhati* « système » ; en chimie la finale *-ātu-* (extraite de *dhātu* « minéral ») équivaudra à notre finale *-ium* (*dahātu* « potassium »), *-āti-* désignera un gaz (*līnāti* est la traduction de « crypton ») ; comme faisaient déjà les mathématiques anciennes, on utilise des symboles, *a (agra)* pour « angle », *ū (ūṣman)* pour « chaleur », *ch (ucchraya)* pour « hauteur »[2].

Emprunts de vocabulaire. — La langue a emprunté au prâkrit, tantôt gardant l'aspect moyen-indien du mot, tantôt et plus souvent lui conférant une allure plus ou moins sanskrite. Les mots « régionaux » passent en principe tels quels. Parmi les cas les plus clairs, on notera *masṛṇa* « tendre », reposant sur le prâkrit *masiṇa* qui lui-même remonte à *mṛtsna* (donc, doublets utilisés stylistiquement) ; ou *pāṣaṇḍa* « hérétique », sur *pārṣada*. Les Jaina surtout sont habiles à ces transformations (p. 228), tout comme ils sont, avec les bouddhistes et plus qu'eux encore, responsables de l'intrusion moyen-indienne massive dans le vocabulaire commun. Une masse assez considérable de mots classiques *peuvent* être expliqués à l'aide du moyen-indien ; en un cas même la

1. Cf. les préfaces de Raghu Vira à ses lexiques de terminologie technique, notamment à l'Anglo-Indian Dictionary. C. r. YGLele J. Un. Bombay 1948 55 Bloch J. As. 1951 250.

2. Des mots du skt militaire moderne ont été relevés par Böhtlingk BSBSächs. 1895 335, ainsi *ra-yantra* « arme à feu » (*ra*, mot de lexique).

flexion en porte la marque, *kroṣṭu/kroṣṭṛ* « chacal », alternance connue de Pāṇini[1].

Il y a aussi des processus de « sanskritisation » sans influence moyen-indienne, comme *prasabham* « violemment »[2] en partant de *pra-sah-*.

Les emprunts au dravidien[3], notamment au tamoul, ont progressé depuis l'époque védique (ci-dessus, p. 28). Des cas assez probants sont *anala* « feu » *kalā* « art » ; on a pensé aussi à *pūjā* « hommage », mais cf. p. 29, n. 1 ci-dessus. Il s'agit de mots concrets, familiers, noms d'animaux, de plantes, d'outils. Kumārila, Tantravā. I 3 10, qui connaît les langues des Pārasī, Barbara, Yavana, Raumaka et des Mleccha en général (p. 80 n. 1), se réfère aux mots dravidiens *cor* « riz » *naḍer* « route » *pāmp* « serpent » *āl* « femme » *vair*

1. Keith 24 résume la question des prâkritismes. Outre nos références données p. 30 n. 1, cf. SMKatre Annals Bhand. 24 9 et Pkt Languages 66. Nombre de faits (rarement, pleinement convaincants) ont été notés depuis longtemps, cf. W. 1 (passim) et 2,2 (passim ; à propos de dérivés nominaux). Exemples d'interprétations récentes par le m. i. *pūjā* Thieme ZDMG. 93 105 *nepathya* Lüders ZDMG. 95 258 *mīl*-Tedesco Language 19 1 *bāṣpa* ibid. 22 184 *muṇḍa* JAOS. 65 82 *mālā* ibid. 67 85 *pudgala* 67 172 *piṭaka* Mélanges Herzfeld 208 et autres.

Kumārila cite comme mot du dialecte lāṭa *vāra* au sens de *dvāra* (trad. GJhâ du Tantravā. p. xvii) ainsi qu'*abhyañjana* = *mrakṣaṇa* (ibid. ad III 4 18).

2. Cité Keith 25. Diverses modifications internes de mots sont étudiées Thieme KZ. 67 183 ; sur des erreurs accréditées touchant les mots à *a(n)* privatif, BSOS. 10 1. Typique de l'effervescence sémantique est le mot *bhujaṃga* « serpent » Gonda Skt in Indonesia 371.

Listes nombreuses de mots nouveaux, pris dans les domaines les plus divers de la littérature skte, publiées dans Vāk (numéros 1, 2, 3 et à suivre), comme préparation au Thesaurus.

3. Références sur les mots d'origine présumée (rarement démontrée) muṇḍā (substrat préhistorique) ou dravidienne (substrat ou emprunt), cf. p. 29 n. 1. Un emprunt littéraire a été décelé par Schrader BSOS. 6 481 : Śaṅkarānanda influencé par la syntaxe tamoule.

« estomac » qui seraient passés, une fois thématisés, dans le fonds âryen[1].

Mêmes caractères pour les emprunts au muṇḍā, comme sont peut-être *viṣa* « poisson » *karpūra* « camphre » *bāṇa* « flèche » mais ici l'emprunt direct est exclu : il ne peut s'agir que d'un substrat. Le cas de *ghoṭa-(ka)* « cheval », attesté depuis Āpastamba, est embarrassant.

A date ancienne, il y a des emprunts iraniens, ainsi sans doute *pustaka* « livre »[2] ou *bandi* « captive »[3]. Des termes techniques venus du grec ont envahi le domaine de l'astronomie-astrologie, entre les IIe siècle avant et IIe siècle après J.-C.[4], cf. par exemple *sunaphā*[5] ou, en dehors de ce domaine, *suruṅgā*[6]. Un terme gréco-latin intéressant pour la datation des textes est *dīṇāra* « denarius »[7]. Cf. aussi *kampana*, qui éventuellement provient de lat. campus[8].

A date récente, des mots persans, arabes, turcs, ont pénétré, notamment dans la titulature (*śardāra*, *sāheva*, *jamādāra*, *majamudāra*). Des mots néo-indiens[9], notamment

1. Kumārila trad. GJhâ p. XVI Kane JBoRAS. 1921-22 96.

2. Sur *pustaka*, Benveniste BSL. 47 47.

3. Sur *bandi* et analogues, Thieme ZDMG. 91 88.

4. Noté depuis Jacobi De Astrol. Indicae... Originibus et SLévi De Graecis ... Monumentis, passim. En dernier, Filliozat Manuel 2 193. Cf. aussi Tarn Greeks in Bactria a. India 376.

5. PEDumont Ac. Belge Bull. Lettres 1931 444.

6. OStein ZII. 3 280.

7. Keith JRAS. 1915 505.

8. Liebich BSOS. 6 431 OStein ibid. 7 61. — Éventuellement des mots asianiques, Porzig ZII. 5 265 Pisani ZDMG. 97 327 KZ. 65 119 ; babyloniens (?) *mudrā* « sceau » (en fait, le sens premier doit être « signe distinctif ») et *lipi* « écriture » Hommel Mélanges Geiger 73. Divers mots de provenance étrangère sont étudiés Agrawala IHQ. 27 1.

9. Mots hindī Edgerton JAOS. 38 206, 40 84 et 100, notamment la racine *lā-* « prendre ». *Ālāna* « corde » (à éléphant) est un vulgarisme d'après Lüders KZ. 18 431. Un texte relatif au jeu d'échecs, la Caturaṅgadīpikā (XVe-XVIe s. ?)

des gujrātismes dans les textes jaina de l'Ouest[1]. Des mots anglais, comme *mājiṣṭara* (cf. le spécimen cité p. 145, qui en contient plusieurs autres). L'effort des puristes a tendu à éliminer la plupart de ces emprunts[2].

a des formes telles que *bindh(ay)-* « bloquer un pion » *uṭhā* et *uṭhita chaknakaḍī* et *vakaḍā dheḍi thoka* et autres mots parfois expressément donnés comme *grāmyabhāṣā;* cf. aussi le vulgarisme *mīnamāra* « inutile ». Cf. l'index de l'éd.-trad. par Man. Ghosh.

Le Lokaprakāśa, lexique de date indéterminée, fourmille de mots passés en skt, provenant du persan, du kaśmīri etc. Weber ISt. 18 302, 336 et passim Bloch Le L° attribué à Kṣemendra (1914). Il s'agit probablement du skt de chancellerie, en voie de céder la place au persan.

1. Cf. ci-dessous p. 224 et 228. — Des mots bengali du XIIe s. figurent (notés comme « *bhāṣā* ») dans le commentaire de Sarvānanda sur Amara, NPChakravarti J. As. 1926 2 81.

2. Des faits de prononciation sont notés par Kunhan Raja Mélanges Varma 1 15 SKChatterji Mélanges Pathak 333 et al-Bîrûnî Comm. Vol. 89.

CHAPITRE V

SANSKRIT BOUDDHIQUE ET JAINA
LE SANSKRIT HORS DE L'INDE

SANSKRIT BOUDDHIQUE : GÉNÉRALITÉS. — Dans les traditions bouddhiques, la place originelle du sanskrit est toute différente de ce qu'elle est dans le brahmanisme. Base de l'édifice bouddhique, les sermons attribués au Buddha ont été prononcés dans un moyen-indien à teinte māgadhī, qui paraît avoir été un peu plus archaïque que le pāli de nos textes canoniques[1]. Ces sermons ont été diffusés et commentés par les disciples « chacun en son dialecte » (p. 84). Le principal Canon qui nous ait été conservé, le seul peut-être qui ait été vraiment complet, est en langue pāli. D'autres écoles du « Petit Véhicule » (comme on dira plus tard) passent pour avoir eu leurs textes sacrés en autres formes du moyen-indien, à savoir en prâkrit (c'est-à-dire, en l'espèce, māhārāṣṭrī), paiśācī ou apabhraṃśa[2]. Ces traditions sont d'authenticité douteuse. Il en ressort du moins que le sanskrit n'avait dans ce système qu'un rôle limité : une école le revendique, les Sarvāstivādin, mais, en fait, les textes attribuables à

1. En premier, SLévi J. As. 1912 2 495. En dernier, Edgerton Grammar 3 ; cf. aussi Dschi GN. 1944 136, 1949 269 (notamment sur l'aoriste). Vues générales Wint. 2 606.

2. En dernier sur cette répartition de langues Lin Li-kouang Aide-mémoire 176. Sur la littérature bouddhique en skt en général, en dernier Filliozat Manuel 2 361.

cette branche sont rédigés dans un sanskrit imparfait, qui pourrait reposer sur un original moyen-indien : ainsi les fragments canoniques qu'on a retrouvés, tout en étant d'apparence sanskrite à peu près correcte, sont les contreparties littérales du canon pāli ; la syntaxe concorde exactement avec celle de la version pāli, la morphologie donne l'impression d'avoir été sanskritisée (impression qu'ont renforcée d'ailleurs les éditeurs modernes)[1]. En revanche, un texte, peut-être plus récent, comme le Mahākarmavibhaṅga, bien qu'il ait aussi des correspondants en pāli, s'en dégage et prend l'aspect d'une amplification où le sanskrit, passablement correct, aurait pour ainsi dire sa place autonome.

En tout cas le sanskrit est en progrès dans une école dérivée de la précédente, les Mūlasarvāstivādin. Là encore, nous possédons des fragments canoniques, parfois étendus, ainsi qu'un glossaire sanskrit-tibétain, témoignage rare de l'activité lexicographique en ce domaine et confirmation de l'importance du sanskrit en ces milieux. Les prâkritismes sont moins fréquents que chez les Sarvāstivādin. On ne sait au juste s'il faut rattacher à cette branche dérivée tout ou partie des *avadāna*, recueils des « exploits (pieux menant à la condition de Buddha) », dont les principaux sont l'Avadānaśataka et surtout le Divyāvadāna. C'est du style narratif bouddhique de forme exemplaire, relativement indépendant par rapport au pāli. Cependant le témoignage du mètre (dans les strophes disséminées), éventuellement la restitution fondée sur le tibétain, amèneraient aussi à envisager un original plus proche du moyen-indien[2].

1. Finales en *-ebhis* (etc.) Waldschmidt Klein. Skt-Texte Heft 4 p. 5, qui montre p. 234 par les équivalents chinois que l'original (du Dīrghāgama) était en pkt archaïque ou pré-apabhraṃśa. Cf. aussi Filliozat J. As. 1938 1 61.

2. Restitutions amorcées pour le Divy. par Shackleton Bailey JRAS. 1950 166, 1951 82 : vont dans le sens d'un skt correct.

Une autre école, les Mahāsāṅghika, accrédite avec le Mahāvastu un type achevé de sanskrit « hybride » (p. 221), en même temps que le fond s'éloigne tout à fait des modèles pāli. Le Mahāvastu présente l'alternance significative entre une prose continue et des versets *(gāthā)* qui, le plus souvent, doublent le récit donné en prose ; non moins significatif est le fait que les *gāthā* renforcent les traits moyen-indiens : sans doute (c'est du moins l'explication qui vient à l'esprit d'abord) parce qu'il était moins aisé de les normaliser que de normaliser la prose, mais peut-être faut-il aussi faire une distinction de chronologie et noter le conservatisme qu'accusent souvent les vers par rapport à la prose en sanskrit[1].

Ainsi fixé dans ces textes du Petit Véhicule — dont le nombre devait être bien plus considérable que ce qui nous en est demeuré, à en juger par l'énorme apport d'œuvres traduites en tibétain et en chinois —, le sanskrit passe sans difficulté au « Grand Véhicule ». Ici la situation est renversée : le moyen-indien cesse d'être en usage, encore qu'il ait eu des continuations hors de l'Inde propre, c'est-à-dire, tout au moins, à Ceylan et en Birmanie, jusqu'à l'époque moderne[2]. Le sanskrit l'emporte exclusivement : c'est là l'indice de cette « renaissance » dont on avait jadis abusivement transféré la notion au domaine du brahmanisme (p. 92).

Il y a d'abord les textes de base de la doctrine, qui sont

1. Sur deux styles dans le MhVu, avec différence chronologique, l'un évitant les verbes personnels et favorisant les composés longs, l'autre riche en aoristes et parfaits, en circonlocutions et répétitions, Oldenberg GN. 1912 123 et cf. Windisch AbhSächs. 27 n° 14. Analogue pour les *avadāna*, Oldenberg ibid. 155 La seconde diction, la plus ancienne, est voisine du pāli canonique.

2. Cf. la Lokaprajñapti connue par une traduction pāli de Birmanie, Mus Ṣaḍgatikārikā : preuve qu'il existait en Birmanie (et sans doute ailleurs) des sources sktes anciennes de textes conservés en pāli, sources qui ont leur contrepartie en tibétain et en chinois. L'importance de la partie skte de la littérature bouddhique augmente à mesure que les études progressent.

appelés *sūtra*[1] parce qu'ils se proclament eux aussi les « sermons » du Buddha. Dans le Lalitavistara, les stances insérées sont à peu près de même facture que celles du Mahāvastu, mais la prose marque un progrès vers le sanskrit normal ; maints passages descriptifs supposent une intention littéraire, avec figures de style, recherches de syntaxe, redondance et emphase. Le Saddharmapuṇḍarīka ou « Lotus de la Bonne Loi » n'a que des éléments inconstants d'« hybride » dans les stances, la prose est à peu près normale, mais le style luxuriant pousse au paroxysme, de place en place, les tendances bouddhiques[2]. La même répartition se présente dans le Laṅkāvatāra, le Suvarṇaprabhāsa, le Samādhirāja et quelques autres. Les traités en vers, comme la Bhadracarī, ne connaissent que l'hybride, ceux en prose manient un sanskrit plus ou moins correct. Un texte tardif le Kāraṇḍavyūha (ou tardivement refait ?) généralise encore l'hybride d'une manière analogue au Mahāvastu[3].

1. Le sens du mot est plus large en jaina, où il englobe d'autres matières didactiques, répondant au Vinaya bouddhique, éventuellement à l'Abhidharma. La valeur d'« aphorisme » reparaît en jaina skt post-canonique, ainsi dans le Tattvārthādhigama et plus tard chez Hemacandra (ci-dessus p. 55). Haribhadra, sans que son œuvre porte le nom de sūtra, use en fait du style afférent Wint. 2 584.

Les grammairiens pāli connaissent eux aussi le sens aphoristique de *sutta*, cf. HSmith Saddanīti 1143, et dans les Paritta la valeur du terme avoisine celle qu'il a en brahmanique. L'emploi du mot est un hommage tacite rendu au savoir brahmanique par les bouddhistes ; d'ailleurs il n'est pas exclu que les Sutta bouddhiques aient reposé sur un corpus d'« aphorismes ». — Cf. en général Manuel 2 333.

2. Sur les traits linguistiques des mss du Saddharma, NDutt IHQ. 29 133, qui conteste l'existence d'un original pkt. Il note qu'il n'existe aucun texte en pur pkt dans les traditions bouddhiques, si ce n'est les fragments (hors du sol indien) du Dharmapada (Dutreuil de Rhins).

3. Cf. PChMajumder IHQ. 24 293. On s'apprête à publier le Bhikṣu- et le Bhikṣuṇī-prakīrṇaka, retrouvés au Tibet : textes à peu près entièrement en

Tout cet ensemble est censé faire partie du Canon, terme qui dans la tradition sanskrite, comporte on le voit une acception plutôt distendue.

La littérature extra-canonique. — Les textes extra-canoniques (qui ne sont pas nécessairement post-canoniques) se signalent par la profusion des genres littéraires. Du côté doctrinal d'abord, où se trouvent d'une part le commentaire en prose (type *upadeśa*), de l'autre les stances didactiques (*kārikā*, p. 125), tantôt isolées, tantôt servant de base à un commentaire : ainsi les *kārikā* de Vasubandhu — dont la glose est perdue en sanskrit —, celles de Nāgārjuna, celles du Śikṣāsamuccaya, avec commentaire ; le Bodhicaryāvatāra est entièrement versifié. Parmi les œuvres en prose seule, les plus marquantes sont la Prasannapadā, le Sūtrālaṃkāra, la Viṃśatikā (de Vasubandhu), le Tattvasaṃgraha[1]. Au total, le « commentaire » est loin de jouer le même rôle qu'en sanskrit brahmanique : il est vrai qu'un grand nombre de textes ont été perdus. Les pertes sont plus sensibles encore dans le domaine plus technique de la logique et de l'épistémologie, où par exemple toute l'œuvre de Dignāga ou peu s'en faut a disparu. Ce qui subsiste en ce domaine, ainsi avec Dharmakīrti, atteste une maîtrise du style « *bhāṣya* » analogue à celle qu'on observe dans les ouvrages correspondants du Nyāya classique.

prose et voisins par la langue de l'état du Mahāvastu, donc plus prâkritisés que la plupart des textes en prose bouddhique jusqu'ici connus.

L'alternance entre prose skte/vers hybrides se retrouve dans le Sukhāvatīvyūha, où le Buddhastotra et les gāthā (édités Ashikaga, J. Indian a. Buddhist Stud. 1 (1952)) ressemblent aux portions versifiées du MhVu. ; de même dans le Mahāyāna-Sūtrālaṃkāra, et surtout Ensik (trad. ; notes ling. p. xiii).

1. Sur le Rāṣṭrapāla, V. Bhattacharya J. Greater Ind. Soc. 5 50. Sur le Pramāṇavārttikabhāṣya de Dharmakīrti, v. l'éd. du Jayaswal Res. Institute (1954). En préparation, éd. de la Santānāntarasiddhi par Kitagawa.

Les textes proprement littéraires sont ceux dont les spécimens les plus anciens nous ont été conservés : en tête, les deux poèmes épico-lyriques d'Aśvaghoṣa, les fragments dramatiques dont l'un au moins est attribué à Aśvaghoṣa, et, dans l'ordre de la littérature narrative, la Kalpanāmaṇḍitikā de Kumāralāta (si tel est bien le titre et l'auteur), qui peut être contemporaine des précédents, donc du Ier ou du IIe siècles de notre ère. Ces œuvres sont importantes à tous égards, ne serait-ce (du point de vue qui nous occupe ici) que parce qu'elles n'ont eu visiblement aucun modèle pré-existant en moyen-indien. Les fragments dramatiques[1], dans les rôles alloués au sanskrit, sont sur le plan du bouddhique narratif simple, c'est-à-dire comportant çà et là des traits phoniques rattachables au pāli (*tuṣṇīm* avec *u* bref, *yeva* pour *eva*, *tāva* pour *tāvat* et quelques autres) : mais il faut tenir compte des erreurs de copiste et des habitudes graphiques qui n'engagent pas le fond de la langue. La Kalpanāmaṇḍitikā au contraire[2], abstraction faite du graphisme, est en sanskrit correct, voire élégant (tout en demeurant simple), avec des traces de laxité épico-purāṇique : c'est une combinaison de vers et de prose, les vers étant parfois narratifs ou descriptifs, mais plus souvent faisant partie intégrante du dialogue (ce ne sont donc pas des *gāthā* et il n'y a pas opposition de langage) ; des termes spécifiquement bouddhiques sont attestés par endroits ; la métrique est assez complexe, avec 24 types distincts.

Le style des « épopées » lyriques[3] est très différent : diffé-

1. Langue étudiée de près par l'éditeur Lüders Bruchstücke 30 et Śāriputraprak. 401.

2. Examen linguistique attentif par l'éditeur Lüders 38 et 198.

3. Appréciation générale Keith 59 Wint. 2 260 BChLaw Aśvaghoṣa 23 et ICu. 3 127. Plus précis Johnston, notes à ses éditions-traductions et notamment

rence qui paraît due, d'ailleurs, à celle des genres, plutôt qu'à l'éventuelle disparité des auteurs. Ce sont des œuvres d'art, surtout le Saundarananda, qui échappe mieux que l'autre ouvrage, le Buddhacarita, aux exigences de la prédication. Il faut y voir un essai vigoureux pour fonder un art bouddhique inspiré du Rāmāyaṇa et sans doute aussi de modèles brahmaniques disparus, en profitant des acquisitions toutes nouvelles de la poétique pré-classique. Il ne faut pas oublier qu'Aśvaghoṣa était un brâhmane converti, ayant reçu l'éducation parfaite du *śāstrin*. Le résultat est une œuvre assez composite : les portions didactiques conservent naturellement du vocabulaire propre au Canon bouddhique, et quelques tendances linguistiques analogues à celles que présente le moyen-indien. Les parties narratives et descriptives sont de facture recherchée, avec des images étincelantes, parfois très élaborées, des traces de pédantisme grammatical : le tout laisse une impression trouble, parfois pénible, plus proche du « *kāvya* » récent que d'un art primitif. Cependant l'utilisation heurtée, gauche, du matériel linguistique, la pureté discutable de la langue (que rend plus sensible encore le soin apporté au détail), ne permettraient pas de confondre Aśvaghoṣa et les grands classiques du *mahākāvya*. Lui-même déclare s'être servi du *kāvya* comme d'un moyen d'édification :

introduction à son Buddhacarita. On peut encore consulter à côté Sukumar Sen (sur Saundar) J. As. Soc. Beng. 1930 181 Diwekar Fleurs de rhétorique 55.

Le côté pédant est illustré par la succession en cascade d'aoristes au chant 2 du Saundara, de parfaits au chant 6, de désidératifs (y compris les dérivés en *-ā-* et *-u-*) au chant 10 et passim ; par des images empruntées à la grammaire SSen IHQ. 2 657, etc. Le Buddhacar. XI 70 juxtapose neuf valeurs différentes de la racine *av-*. La grammaire n'a que peu de points communs avec celle du bouddhique narratif usuel : *sacet, prāg eva* et quelques autres menus détails. Les traits épiques ne manquent pas, bien que la recherche de la concision (jusqu'à l'obscurité) soit à l'opposé du style épique. — Noter les mètres nombreux (Johnston, p. LXIII) et la présence occasionnelle de rimes.

« ayant vu l'humanité adonnée en général aux plaisirs des sens et détournée du salut, j'ai ici, sous le déguisement du *kāvya*, parlé de la vérité suprême, considérant le salut comme l'essentiel » (*prāyeṇālokya lokaṃ viṣayaratiparaṃ mokṣāt pratihataṃ kāvyavyājena tattvaṃ kathitam iha mayā mokṣaḥ param iti*). Cet aveu montre bien qu'il y avait des modèles pré-existants.

Aux époques ultérieures, on relève la présence de quelques rares épopées savantes, comme le Kapphiṇābhyudava, qui est du IXe siècle : ici, c'est l'assimilation totale aux poèmes brahmaniques, avec l'inévitable description des saisons, etc[1].

Sont également conformes aux spécimens hindouistes les *stotra* ou « eulogies » bouddhiques, de facture tantôt purāṇisante, tantôt littéraire : le type de ce second genre est l'œuvre lyrique de Mātṛceṭa[2].

Il est remarquable que la forme « hybride » ait totalement disparu. Ce qui subsiste, ce sont comme partout des différences de niveau. Si la Jātakamālā[3] est écrite dans le même style élégant que la Kalpanāmaṇḍitikā, avec la même alternance de vers — qui ne sont pas des *gāthā* — et de prose, d'autres recueils narratifs ont une teneur qu'on appellerait barbare plus justement qu'hybride, même si l'on y perçoit des influences moyen-indiennes. C'est le cas, parmi les *avadāna*, d'une partie au moins de la Vicitrakarṇikā, de tout le Dvāviṃśatyavadāna[4] ; dans le genre purāṇique, c'est le cas aussi du Svayaṃbhupurāṇa.

1. Cf. l'introduction à l'éd. Gauri Shankar p. LXIX et, du même, Ind. Linguistics 4 183.

2. Cf. l'éd.-trad. du Śatapañcāśatka par Shackleton Bailey, notamment 14 et 18. C'est un *kāvya* relativement simple, émaillé toutefois de jeux grammaticaux, comme les dénominatifs des str. 73-74. Vocabulaire technique bouddhisant.

3. Traces d'hybride Edgerton Grammar 8 n. 17.

4. Turner JRAS. 1913 289 : nombreux vulgarismes.

Enfin les textes tântriques ne se distinguent guère pour la forme des Tantra hindouisés, sinon par une extension plus marquée encore du vulgarisme linguistique. Des stances en hybrides sont attestées dans le Guhyasamāja, mais c'est là un texte appartenant censément au Canon. Le canonique est trouble, le post-canonique rétablit la pureté linguistique.

Grammaire du sanskrit bouddhique[1]. — Cette diversité indique assez qu'il est illusoire de prétendre décrire d'un seul bloc le sanskrit bouddhique. Toutes les nuances y voisinent. Si on laisse à l'écart, d'un côté l'hybride caractérisé (p. 220), de l'autre le sanskrit correct des philosophes et le sanskrit semi-correct d'Aśvaghoṣa (le seul peut-être qui accuse quelques traits vraiment personnels), on peut cependant mettre en évidence les caractères suivants, qui apparaissent avec plus de clarté dans les œuvres ou portions d'œuvres narratives. C'est la narration qui est la pierre de touche des différences linguistiques en sanskrit. Notons d'avance qu'il n'y a guère d'archaïsmes véritables en tout ceci[2] : ce qui semble tel est en fait une concordance avec des formations moyen-indiennes qui continuent un état de choses védique.

La morphologie verbale s'est simplifiée par raréfaction des formes difficiles — c'est la facilité, le moindre effort, qui sont le signe de cette littérature. Ainsi disparaissent ou diminuent fortement conditionnel, futur périphrastique, précatif, et jusqu'au parfait redoublé ou périphrastique ;

1. Une étude d'ensemble manque, sinon pour les faits (à vrai dire, considérables) propres à l'hybride (ci-dessous p. 220 n. 1). Description sommaire de la syntaxe Suk. Sen J. Dept Letters Calcutta XVII. Notes dans les édd. de textes canoniques par Waldschmidt, passim. On aura profit à se référer aux travaux sur le pāli, ainsi, en dernier, à la syntaxe de Hendriksen.

2. Cf. toutefois Kern trad. du Saddharm. p. xvi.

au contraire, l'aoriste se maintient, avec des valeurs relâchées. La voix moyenne est également très atteinte, cf. le constant *āmantrayati* et même, comme dans l'Épopée, *śakyati* (p. 105) La thématisation donne des formes comme *chindati* (et *vācā* et analogues dans le nom). En revanche, le causatif, avec ou sans valeur spécifique, se multiplie, ainsi que les formes en *-(ā)payati*[1], qui ont pour corollaire des verbaux en *-ayita- -(ā)payita-*. Le participe présent acquiert une mobilité syntaxique toute nouvelle. L'absolutif est aussi en forte progression, servant notamment à « enchaîner » (débuts de l'emploi p. 51). Il se développe en outre des absolutifs à valeur de préposition, comme *upādāya* « avec » *uddiśya* « sur » *sthāpayitvā* « sauf » et bien d'autres. La périphrase avec *kṛ- as- ās-*, qui abonde, aide à éliminer des formes verbales, comme *āgamanaṃ kuruṣva* au sens de « viens », Divy. p. 43, l. 7 du bas.

Parmi les tendances syntaxiques préférées, il faut noter des corrélations nouvelles en *yena... tena* « là où... là » (et *yenāntareṇa... tenāntareṇa*), *api... api* « à la fois... et », *sacet* (surtout dans l'« hybride »), enfin *yāvac ca... yāvac ca*, *yac ca... yac ca* et autres fausses conjonctions. La syntaxe de la prohibition se relâche, avec *mā* suivi du présent (signalé Durghaṭavrtti III 3 175), *mā* et futur au sens de « de peur que... ».

On n'en finirait pas de relever les divergences par rapport au sanskrit brahmanique dans l'emploi des cas : progrès de l'accusatif « interne », de l'accusatif temporel, de l'accusatif régime de noms d'action *(-ana-)* ou d'agent *(-u-)*; de l'instrumental « interne », d'un instrumental formulaire du type *kālena kālam* (« de temps en temps ») ; diminution

1. Liste BKGhosh Formations en *p* 67 et, plus complètement, Edgerton Language 22 94.

du datif et de l'ablatif, compensée par l'avance du génitif et du locatif, avec développement de plusieurs cas « absolus » ; élargissement des valeurs du suffixe *-tas*. L'emploi des temps se signale par le présent en valeur de passé narratif, par l'optatif en valeur de présent ou de prétérit, par certaines libertés dans la syntaxe de l'absolutif, etc. Des composés nouveaux, souvent de forme irrationnelle, se présentent, avec grosse proportion de pseudo-āmreḍita. Au total les moyens linguistiques analytiques sont appauvris, sans qu'il y ait ces substitutions commodes par composés ou dérivés que le style brahmanique comportait. La phrase nominale figure dans certains cas où le sanskrit classique l'évite. Signalons enfin que les dénominatifs tendent à se confondre avec des verbes simples ou avec des causatifs, eux-mêmes en fonction de « simples » : des emplois comme *guptayati*, *anulagnati*, *nivṛttayati*, *buddhyate* (donc, prédominance de thèmes en *-ta- -na-*) sont sentis comme les présents « simples » qu'ils remplacent.

Nombre de ces traits se retrouvent hors du bouddhique. C'est leur fréquence qui attire l'attention. C'est surtout l'allure générale de la phrase : par rapport à la phrase classique élégamment balancée, la phrase bouddhique est comme désarticulée, désyntaxisée : des propositions brèves la jalonnent, enfermant des subordonnées réelles ou fictives, des discours directs. Dans les textes les moins soignés, l'impression est celle d'un « sanskrit de cuisine »[1], si l'on ose ainsi dire. Le ralentissement du débit est obtenu par la multiplicité des répétitions, qui sont distinctes à la fois des répétitions de la prose védique et de celles de l'Épopée. On

1. On pourrait dire aussi « skt d'église », car l'utilisation du skt par les bouddhistes ressemble fort à celle du latin par les chrétiens soucieux de vulgariser un langage littéraire.

rencontre ainsi des accumulations (graduées ou non) de verbes à préverbes, type *nottrasanti na saṃtrasanti na saṃtrāsam āpadyante*, etc. Saddharm. p. 73, l. 8 ; d'épithètes ou de propositions closes, volontiers avec un nombre progressif de syllabes. Les formules abondent, comme le *evaṃ mayā śrutam* inaugural des textes canoniques[1].

Les emplois suffixaux ne sont guère innovants, mais certains en nette faveur, comme *-ima-* (remplaçant *-(a)ma-* *-tama-*), *-anā-*, *-tā-* (y compris le type *muditā* « joie »).

Le vocabulaire[2] contient des termes techniques propres à la doctrine, au rituel — plus d'une fois empruntés avec des valeurs nouvelles au fonds ancien; mais il y a aussi des termes de la langue courante, tels *bhūrika* « sage » *raṇa* « passion » *ādīnava* « danger, malheur » *sthāmam* « force » *yāpayati* « vivre » *yoniśas* foncièrement », etc. ; cet apport massif suffit à modifier profondément le langage, tout en rapprochant ce type de sanskrit — mieux encore que ne le font les singularités grammaticales — de la norme lexicale du moyen-indien bouddhique[3].

1. Brough BSOS. 13 417.

2. Cf. maintenant Edgerton Buddhist Hybrid Skt Dict., qui donne en fait à peu près tout le vocabulaire proprement « bouddhique » (hybride ou non) et dispense des listes de mots nombreuses, mais inégales, annexées aux travaux antérieurs ou dispersées dans les notes. Trop souvent ces listes se limitaient d'ailleurs aux mots techniques, qui ne sont pas linguistiquement les plus intéressants (terminologie purement scolastique, sans renouvellement interne). Certains éditeurs y mêlent, sans avertir, des formes restituées en partant du tibétain ou du chinois. On peut signaler cependant SLévi éd. et trad. du Sūtrālaṃkāra et du Mahākarmavibhaṅga, Speyer éd. de l'Avadānaśataka, La Vallée Poussin, divers travaux. Cf. aussi la Bhadracarī étudiée par Watanabe, la Bodhisattvabhūmi, par Wogihara (avec index).

3. Les grammairiens bouddhiques, même le plus hardi, Candragomin,n'ont pour souci que d'adhérer à Pāṇini ; les formes bouddhiques citées (dans la vṛtti) sont en nombre très restreint, ainsi *āsrava, samucchraya* et quelques autres, Études de gr. skte 116, 118, 127 (cf. ci-dessus p. 75 n. 1). Rares aussi les

Spécimen 22.

atha khalu tāś catasraḥ parṣado bhikṣubhikṣuṇyupāsakopāsikā devanāgayakṣagandharvāsuragaruḍakinnaramahoragamanuṣyāmanuṣyaśatasahasrāṇi āyuṣmataḥ śāriputrasyedaṃ vyākaraṇam anuttarāyāṃ samyaksaṃbodhau bhagavato 'ntikāt saṃmukham śrutvā tuṣṭā udagrā āttamanasaḥ pramuditāḥ prītisaumanasyajātāḥ svakasvakaiś cīvarair bhagavantam abhicchādayām āsuḥ/ śakraś ca devānām indro brahmā ca sahāṃpatir anyāś ca devaputraśatasahasrakoṭyo bhagavantaṃ divyair vastrair abhicchādayām āsuḥ, divyaiś ca māndāravair mahāmāndāravaiś ca puṣpair abhyavakiranti sma divyāni ca vastrāṇy upary antarīkṣe bhrāmayanti sma, divyāni ca tūryaśatasahasrāṇi dundubhayaś copary antarīkṣe parāhanitsu, mahantaṃ ca puṣpavarṣam abhipravarṣayitvaivaṃ ca vācaṃ bhāṣante sma: pūrvaṃ bhagavatā vārāṇasyāṃ ṛṣipatane mṛgadāve dharmacakraṃ pravartitam idaṃ punar bhagavatādyānuttaraṃ dvitīyaṃ dharmacakraṃ pravartitam/ te ca devaputrās tasyāṃ velāyām imā gāthā abhāṣanta/

dharmacakraṃ pravartesi loke apratipudgala/
vārāṇasyāṃ mahāvīra skandhānām udayaṃ vyayam//
prathamaṃ pravartitaṃ tatra dvitīyam iha nāyaka/
duḥśrāddheyam idaṃ dharmaṃ deśitam adya śāstṛṇā//
bahu dharmaḥ śruto 'smābhir lokanāthasya saṃmukham/
na cāyam īdṛśo dharmaḥ śrutapūrvaḥ kadā cana//

formes bouddhiques citées dans la Durghaṭav. Zachariae ZII. 9 5 ; dans le Trikāṇḍaśeṣa Zachariae BB. 10 126 GGA. 1888 853. Cette attitude souligne le progrès de la brahmanisation linguistique dans les cercles bouddhiques cultivés. Seul Kumāralāta, à une date plus haute, avait tenté de donner une grammaire bouddhique, mais son œuvre ne nous est parvenue qu'en lambeaux Lüders SBBAk. 1930 530.

anumodāma mahāvīra saṃdhābhāṣyaṃ maharṣiṇām/
yathāryo vyākṛto hy eṣa śāriputro viśāradaḥ//
vayam apy edṛśāḥ syāmo buddhā loke anuttarāḥ/
saṃdhābhāṣyeṇa deśento buddhabodhim anuttarām//
yac chubhaṃ kṛtam asmābhir asmiṃ loke paratra vā/
ārāgitaś ca saṃbuddhaḥ prārthanā bhotu bodhaye//

« Ensuite les quatre assemblées des moines, des moniales, des laïcs des deux sexes, les cent milliers de dieux, de *nāga*, de *yakṣa*, de *gandharva*, d'*asura*, de *garuḍa*, de *kinnara*, de *mahoraga*, d'humains et de non-humains, ayant entendu de la bouche du Bienheureux la prédiction que le vénérable Śāriputra posséderait l'état suprême d'entière Illumination, satisfaits dès lors, exaltés, l'âme ravie, pleins de joie, ayant contentement et allégresse, recouvrirent chacun le Bienheureux de leurs propres habits. Et Śakra, le roi des dieux, et Brahmā Sahāṃpati et d'autres fils de dieux au nombre de plusieurs fois cent mille millions recouvrirent le Bienheureux de vêtements divins ; et ils déversèrent sur Lui des fleurs divines de *māndārava* et de grands-*māndārava* ; et ils firent tournoyer au-dessus de Lui dans les airs des vêtements divins ; et ils firent retentir sur Lui dans les airs des centaines de mille d'instruments divins et de tambourins. Et quand ils eurent fait pleuvoir une grande pluie de fleurs, ils dirent ces mots : à Bénarès le Bienheureux a fait tourner une première fois la roue de la Loi dans le bois des antilopes appelé Ṛṣipatana ; pour la seconde fois le Bienheureux fait tourner la roue incomparable de la Loi. Alors les fils des dieux dirent les stances suivantes en cette circonstance :

L'être sans égal au monde a fait tourner la roue de la Loi à Bénarès, lui le grand héros qui détruit la naissance des agrégats. C'est là que le Guide l'a fait tourner une première fois ; ici même une seconde fois. Difficile à croire est cette Loi qui est enseignée aujourd'hui par le Maître. Mainte loi a été entendue par nous de la bouche du protecteur du monde, mais jamais n'a été entendue une Loi semblable à celle-ci. Nous saluons avec joie, grand Héros, le langage secret des grands ṛṣi, la prédiction dont a été l'objet l'habile seigneur Śāriputra. Nous aussi, puissions-nous devenir dans le monde des Buddha incomparables, enseignant à l'aide d'un langage secret l'Illumination incomparable des Buddha. Grâce à ce que nous avons fait de bien en ce monde et en l'autre, et parce que nous avons satisfait le Buddha parfait, nous sollicitons l'Illumination » (Saddharmapuṇḍarīka III, F. Edgerton Reader 59).

SANKRIT « HYBRIDE »[1]. — Quant au sanskrit « hybride » (on disait jadis « mixte » ou sanskrit de *gāthā*), l'œuvre de M. Edgerton nous permet d'être très bref sur ce problème,

1. Edgerton Buddhist Hybrid Skt : Grammar a. Dictionary dispense de tout ce qui a précédé : description grammaticale exhaustive, large enregistrement de mots « bouddhiques » (les formes verbales étant en fin du vol. sur la grammaire ; c. r. J. As. 1953 283). Les monographies précédentes du même auteur sont BSOS. 8 501 Language 13 107 JAOS. 57 16, 66 197 Mélanges Kuppuswami 39 Harvard J. A. S. 1 65. Sur la métrique, v. l'importante étude de HSmith Deux prosodies du vers bouddhique (1950) et autres du même (références dans Studia Or. Helsinki XIX (1954) n° 7. — Bibliogr. plus ancienne Wint. 2 226 LVP. 205 Lin Li-kouang Aide-mémoire 162.

De l'hybride se retrouve *a)* dans des inscriptions (non toutes bouddhiques) des IIe-IIIe s., cf. ci-dessus p. 95 ; *b)* dans quelques œuvres techniques conservées fragmentairement et d'inspiration partiellement bouddhique, à savoir le

qui d'ailleurs n'intéresse qu'indirectement l'histoire propre du sanskrit. On a en effet au point de départ un dialecte moyen-indien, probablement composite d'emblée, en tout cas non identique aux formes moyen-indiennes conservées, mais comportant des éléments māgadhī, voire apabhraṃśa. Ce dialecte n'a été conservé nulle part intact. Dès l'origine de l'emploi littéraire — c'est-à-dire dès le Mahāvastu (premiers siècles de notre ère) — il a fait l'objet d'une sanskritisation, plus poussée en prose, hésitante dans les vers où d'ailleurs l'hybride se maintiendra plus longtemps, bien qu'avec des tendances sanskritisantes progressivement accrues. On relève là les signes d'un idiome instable, faisant « des efforts mal réglés pour donner une forme littéraire à une langue locale ». Le phonisme est voisin du moyen-indien, sous réserve de sanskritismes, voire d'hypersanskritismes, dans la réapparition sporadique de *r* voyelle ou de groupes non-assimilés de consonnes. La « loi des mores » connue par le pāli n'a en revanche que de rares applications. La prose y est « saturée de fragments ou ébauches de gāthā »[1].

La multiplicité des désinences nominales et verbales est déconcertante : jusqu'à 25 finales possibles de cas directs pour les noms en *-i- -ī-*. C'est le sort d'une langue sans grammairiens, dans l'Inde. Parmi les formations qui n'ont pas de répondant direct en moyen-indien, le locatif en *-esmin (-esmiṃ -esmi)*, le cas direct féminin en *-āvo* (noms en *-ā-*), l'absolutif en *-i*, des formes verbales comme *sthihati* de *sthā-* « se tenir », *abhūṣi* de *bhū-* « devenir », *gaṃsati* (futur)

fragment dit de Weber (lexicographie) Bühler WZKM. 7 266 ; le livre de calcul de Bakhshāli (mathématiques ; en sūtra), cf. l'éd. MRangacharya ; le manuscrit Bower (médecine), cf. l'éd. Hœrnle, avec lexique et description linguistique ; résumé Keith 23.

1. HSmith Analecta rhythmica (Studia Or. Helsinki XIX n° 7, p. 14).

de *gam-* « aller ». Parmi les survivances plausibles du Veda, les cas directs neutres (et masculins) en *-ā* de noms en *-a-*, les instrumentaux en *-ehi* (*-ebhi[s]*). Les composés scindés sont à la fois un védisme et un pālisme[1]. Le génitif *bhikṣusya* (normalisé en *-uṣya*) est cité Durghaṭavrtti VII 1 12.

Le témoignage du mètre, la critique textuelle, aident à retrouver des originaux probables. Ajoutons qu'il s'agit de textes fort en faveur, mais nullement démunis de prétention littéraire : qu'on pense à l'imagerie fantastique du Lalita, aux subtilités doctrinales du Mahāvastu. L'hybride ne saurait être le fait d'auteurs peu cultivés, qui auraient été inaptes à atteindre au sanskrit correct. C'est une langue littéraire sans base réelle, comme tant d'autres de niveau moyen-indien.

Sanskrit jaina : généralités. — La situation du sanskrit chez les Jaina a été au départ moins favorable encore que chez les bouddhistes, puisque le Canon a été rédigé de manière uniforme en un prâkrit archaïsant, l'ardhamāgadhī, qui ne devait pas être fort éloigné de la langue de prédication primitive. Même les textes para-canoniques, qui s'échelonnent à partir de notre ère, ont usé d'un dialecte moyen-indien, la māhārāṣṭrī dite « jaina ». L'autre Canon, celui des Digambara, a été en śaurasenī (du moins dans l'état secondaire où nous le détenons). Le prâkrit a été supplanté plus tard, partiellement au moins, par l'apabhraṃśa. Quant au sanskrit, il a coexisté avec le moyen-indien à partir du viiie siècle — chez les Śvetāmbara, un peu plus tôt chez les Digambara —, sans l'évincer, contrairement à ce qui s'était passé chez les bouddhistes. Il apparaît postérieurement à l'apabhraṃśa, qui en est une forme lointainement dégradée !

1. Cf. Language 29 (= Mélanges Edgerton) 236.

D'autre part, il n'y a pas trace d'hybride, sinon dans les inscriptions jaina de Mathurā, au iie siècle.

Si le sanskrit a été tardif, a eu l'aspect d'un intrus, en revanche sa diffusion, son éclat littéraire ont dépassé ceux où il a pu atteindre dans les milieux bouddhiques. Toutes les formes attestées du côté brahmanique, y compris les branches techniques — dont l'expression sanskrite faisait souvent défaut, assez étrangement, dans les écoles bouddhiques — y sont représentées, parfois même à l'exclusion de toute concurrence moyen-indienne. On trouve ainsi une masse d'œuvres dogmatiques, y compris des commentaires du Canon, — soit rédigées de façon savante, telles les œuvres de logique, d'épistémologie, soit d'allure semi-populaire, en *kārikā* (p. 55)[1]. Il est d'autant moins utile de les énumérer ici que la langue en est du sanskrit généralement correct, indiscernable d'avec celui des modèles hindouistes[2]. Le jainisme s'y limite au fait que l'auteur est un Jaina et que, le cas échéant, des mots typiques de la doctrine y sont incorporés.

Dans l'ordre des belles-lettres, on a des drames en assez grand nombre, des vers lyriques ou gnomiques, des poèmes épico-lyriques, soit de pure fiction, soit à prétention biographique : tous également rédigés en un sanskrit impeccable, souvent plus raffiné encore que les pièces équivalentes d'inspiration hindouisée. Les Jaina ont notamment cultivé la *campū*, dont ils ont même été sans doute les initiateurs : sorte de *kāvya* en prose parsemée de vers, fait à l'image des

1. Ici apparaissent quelques jainismes grammaticaux, ainsi dans le Subhāṣitasaṃdoha trad. Schmidt-Hertel (avec liste des mots notables) ou la Dharmaparīkṣā analysée par Mironow.

2. Intrusion du style sūtra en jaina post-canonique ci-dessus p. 55. Il y a des traces de sūtra disséminés dans le Canon.

compositions alternées de la vieille langue[1]. Un trait saillant du jainisme est la présence de nombreuses versions jainisées d'œuvres connues.

Sur un plan moins relevé, mais plus intéressant linguistiquement, il y a eu encore *a)* les vastes recueils hagiographiques, qui visent à transplanter le Purāṇa en domaine jaina et imitent la laxité du style épico-purāṇique ; *b)* les contes et récits divers, où les Jaina sont passés maîtres, et qui revêtent les aspects les plus divers. Comme chez les bouddhistes, c'est là que les traits de morphologie, de syntaxe, de vocabulaire sont le mieux marqués.

Il serait prématuré de décrire le sanskrit jaina. Il faudrait pouvoir discriminer les genres, les époques, les provenances : les auteurs du Sud (Samantrabhadra, Pūjyapāda, Vādirāja) ont écrit une langue plus pure, sans doute justement parce qu'ils étaient en milieu non indo-âryen. Les Jaina de l'Ouest semblent avoir conservé plus longtemps des prâkritismes, jusqu'à donner l'impression d'une langue mixte : ainsi le Pariśiṣṭaparvan de l'écrivain bien connu Hemacandra (xii[e] siècle), lequel par ailleurs écrit un sanskrit des plus corrects dans ses œuvres doctrinales. Des textes sans doute récents, comme les contes du Bharaṭaka (où le vernis jaina est d'ailleurs faible) ou l'Uttamacaritra, contiennent des gujrâtismes indéniables de lexique, en même temps qu'ils se tiennent à un niveau plutôt bas de langue et de style[2].

1. Modèle du genre, le Yaśastilaka : quelques remarques sur le style chez Handiqui Y° and Indian Culture, notamment 139 : la prose est très élaborée, brahmanisante, la poésie partiellement de type gnomique, style aisé.

2. Cf. l'index du Bharaṭaka par Hertel : *caṭ-* « entrer dans » *chūṭ-* « échapper » *hakkay-* « défier » *dhanika* « maître » °*satka* « appartenant à » (aussi en épigraphie BSOS. 9 49, ainsi que °*santaka*, même sens) ; ailleurs *bāndhava* au sens de « frère ». L'apparition massive de verbes nouveaux suffit à marquer qu'il y a mprunt à un vernaculaire, les créations proprement sktes étant fort limitées en ce domaine. — Dans Bharaṭaka n° 28 se trouve une strophe en gujrātī barbarement sanskritisé, avec *sirigiri* = *sakṛt*, Cūthilu = Yudhiṣṭhira.

Spécimen 23.

yat tat svakalpitaṃ mūrkhaḥ śāstrarūpeṇa manyate/ nadītaṭasthitā yadvat lekhapreṣakabhautikāḥ//

baīṇapapure āśīrdharo nāma mantrī bhautikabhakto 'bhūt/ ekadā bhūyāṃso bhautikā grāmānugrāmam aṭantas tatra puraparisare samājagmuḥ/ tadā varṣākāle bhṛśaṃ vṛṣṭau jātāyām antarālavartinyāṃ bennānadyāṃ mahāpūro 'jani/ tena pūreṇa ruddhāste/ saṃdhyāyāṃ yāvatā bubhukṣayā mriyamāṇāś cintayanti sma/ yathā/ yajamānāśīrdharasya mantriṇo lekhapreṣaṇenāsmad āgamanaṃ jñāpyate yataḥ so 'smākaṃ bubhukṣitānāṃ sārāṃ karoti sma/ anyathā bubhukṣayā mariṣyata ātmabhiḥ/ ity abhiprāyeṇa sarvair militvā lekho likhituṃ prārabdhaḥ/ tata ekena paṇḍitasthānīyena lekhakenoktam/ lekhaḥ kiṃ saṃskṛtena likhiṣyate prākṛtena vā/ tāvataikena gurusthānīyenoktam/ bho mūrkhāḥ sa mantrī bhṛśaṃ vidvān asti/ atas tasya saṃskṛtena lekha eva yukto na prākṛtaḥ/ tato 'parair bhautikaiḥ sa eva guruḥ pṛṣṭo lekhayati/ yathā/ dasa aṭṭha bharaḍaka nadayala taḍa raha ccha asaradhara mahata ma kara jama bhakhama marā/ iti kevalākṣaraiḥ saṃskṛtatayā kalpitair lekhaḥ preṣitaḥ kasyāpi tārakahastena/ tena nadīm uttīrya sa mantriṇo 'rpitaḥ/ tato mantriṇā lekhaṃ vācayitvā cintitam/ aho asmad gurūṇāṃ maurkhyam/ antarhasatā tena te sarve 'py annapānapreṣaṇena saṃtoṣitāḥ//

« Le fou considère comme science ce qu'il s'imagine être tel : ainsi (les Bharaṭaka) qui se tenaient sur la berge du fleuve et dépêchaient une lettre.

Il y avait dans la ville de Baïnapa un ministre du nom d'Āśīrdhara, qui était dévoué aux moines śivaïtes. Un jour, un grand nombre de moines, errant de village en village, se rassemblèrent dans la banlieue de la ville. C'était au temps des pluies ; la pluie s'étant produite avec force, il y avait eu un grand afflux d'eau dans le fleuve Bennā, qui se trouvait entre (la banlieue et la ville). Du fait de cet afflux, ils furent coupés (de la ville). Le soir venu, comme ils mouraient de faim, ils se dirent : nous allons informer le ministre Āśīrdhara, notre coreligionnaire, de notre venue par l'envoi d'une lettre, si bien qu'il prendra soin de nous autres, affamés. Autrement nous mourrons de faim.

Dans ce dessein ils se réunirent tous et se mirent à écrire la lettre. L'un d'eux, un écrivain public qui passait pour savant, dit alors : faut-il écrire la lettre en sanskrit ou en prâkrit ? Alors l'un d'eux, qui faisait fonction de guru, dit : fous que vous êtes, ce ministre est un homme fort instruit. C'est donc une lettre en sanskrit qui convient, non en prâkrit. Sur la demande des autres moines śivaïtes, le guru écrivit donc : dix Bharaṭaka sont ici sur la berge du fleuve : ô ministre Asaradhara, ne les laisse pas mourir de faim ! Croyant que ces mots dénués (de désinences) étaient du sanskrit, il fit dépêcher la lettre par les soins d'un passeur. Celui-ci la remit au ministre quand il eut traversé le fleuve. Le ministre lut la lettre et se dit : ô la stupidité de mes guru ! Et riant intérieurement il envoya de la nourriture et de la boisson de manière à les satisfaire tous». (Bharaṭakadvātriṃśikā n° 26).

GRAMMAIRE DU SANSKRIT JAINA[1]. — Les innovations portent moins sur la grammaire au sens étroit que sur la dérivation nominale et surtout le lexique. La phonétique de phrase et la morphologie présentent ces mêmes dérogations qu'on trouve çà et là depuis l'Épopée, mais en proportion souvent bien plus forte ; certaines sont des vulgarismes, d'autres au contraire répondent à une intention pédante et toute livresque.

Sans chercher ici à mesurer les provenances, citons parmi les faits saillants : des erreurs de sandhi, d'accord, de genre, des thématisations insolites dans le verbe, des composés nominaux aberrants (par exemple, avec renversement de l'ordre attendu des membres). Comme en bouddhique, les causatifs en *-(ā)payati* abondent, ainsi que les dénominatifs, une conséquence étant la prolifération de composés verbaux, c'est-à-dire de composés nominaux pourvus d'une flexion dénominative. On trouve des participes en rôle de verbe personnel. Comme en bouddhique aussi, les périphrases se sont multipliées, des cas extrêmes étant *ayatnādarśatāṃ yā-* (Ādīśvaracar. I, index Johnson) « devenir sans effort un miroir », ou *kṛśatāṃ kalayām āsa* (Pariśiṣṭaparv. II 16) « il maigrit » (emploi « auxiliaire » de la racine *kal-*, issue de

1. Cf. Bloomfield Mélanges Wackernagel 37 (ubi alia : textes divers) JAOS. 43 290 (Śālibhadra) et appendice à la traduction du Pārśvanātha. Depuis, cf. surtout Upadhye, introduction au Bṛhatkathākośa, ainsi qu'au Varāṅgacar. (aussi NIA. 1 554) qui, bien qu'ayant des prétentions de « *mahākāvya* », compte des jainismes nombreux de grammaire. Les autres études, qui sont assez abondantes, concernent surtout ou exclusivement le vocabulaire ; cf. entre autres Jacobi introd. à Upamitibhavaprapañcā kathā, Johnson Triṣaṣṭiśalākāpuruṣa (3 vols parus), Brown Language 8 11 Kālakācārya, Ballini Pañcaśatīprabodhasaṃbandha, ainsi que GSAI. 17-19 et 21-24 passim sur l'Upamiti° (aussi RCLincei 1906), Belloni-Filippi Yogaśāstra (GSAI. 1908 123), Hertel Jīnakīrti, Pariśiṣṭaparvan, ainsi que Uttamacaritra (Mélanges Jacobi 135), Barth Hammīrakāvya (Œuvres 3 368).

kṛ- « faire » avec évolution sémantique autonome). Une forme savante en reviviscence est l'impératif en *-tāt*. Mais, en général, on ne peut dire qu'il existe en jaina une phraséologie singulière, comparable aux traits qui font aussitôt reconnaître la provenance bouddhique. L'imprégnation du moyen-indien sur la syntaxe et le style est en tout cas bien moins accusée.

En dérivation nominale, plusieurs formations sont en nette productivité, les adverbes en *-tarām -tamām* (y compris, sur verbe fléchi), les noms verbaux en *-ayita- -āyita-*, les noms d'action en *-anā-*, les abstraits en *-iman-* formant système avec les comparatifs en *-īyas-* et les superlatifs en *-iṣṭha-;* et surtout les diminutifs-explétifs en *-ka-* (dans une moindre mesure aussi, *-la-*), qui s'attachent à toute espèce de mots, y compris les pronoms, type *sakaḥ*, *asakau*, *ahakam*, etc. Il faudrait relever également l'usage d'adjectifs en guise d'abstraits, type *dhīra* au sens de *dhairya* « sagesse ».

C'est par le lexique que le sanskrit jaina est surtout remarquable. Un nombre considérable de termes émanant des croyances ou des pratiques, plus tard aussi de la logique, ont envahi le vocabulaire commun ; les innovations sont relativement considérables. On distingue des mots de provenance védique, *andhas* « nourriture » *amā* « avec » ; ou lexicographique, *cikīrṣ* « qui veut faire » *sāsahi* et analogues (Śālibhadracar. V 44) puisés aux vieux vārttika grammaticaux ; des prâkritismes, *nāginī* « serpent femelle » *vayaṃsaka* « ami », y compris des formations-en-retour, *rathya* « à protéger », ou des hypersanskritisations, *prāśuka* « dénué d'êtres vivants » *sarjita* « prêt ». Des emplois typiques sont les racines *vikurv-* « produire par magie » (refait sur le pluriel *°kurvanti*), *uttṛ-* « descendre » (en partant de **o-tṛ-*), *vidhyai-* « être éteint » (de *vi-kṣai-* par l'entremise de pkt *vijjhai-*). Parmi les vulgarismes ou vernacularismes, *viṭṭhāla* « pollution » *gaṇetrī* « rosaire » *bāndhava* au sens de « frère » et la racine verbale *jim-* Pañcaśatīprab. « dîner »[1].

Le sanskrit hors de l'Inde[2]. — Nous n'allons pas entreprendre ici de traiter de l'expansion du sanskrit hors de l'Inde, problème qui se confond dans une très large mesure avec l'expansion même de la culture indienne. Le fait est plus remarquable encore que la conservation de la langue dans l'Inde même. Durant douze ou quinze siècles, depuis les débuts de notre ère, des textes ont été transportés hors des frontières, traduits et adaptés, et avec eux les usages religieux et sociaux qu'ils impliquent. Nous saurions bien peu de chose sur le Grand Véhicule sans l'appoint des textes sanskrits dont il n'a été conservé que la version chinoise ou tibétaine[3].

1. Références chez Upadhye (note préc.) ; autres racines bizarres citées dans ma Gramm. 398, ainsi *jim-* « dîner » Pañcaśatīprab, ; passim *gā-* (parfait *jagau*) au sens de « dire ».

2. Généralités Nilakanta Sastri J. Or. Res. 16 121.

3. Nous n'entreprendrons pas de rappeler l'influence skte sur les langues asiatiques (à commencer par les langues de l'Inde même) qui ont été atteintes par la culture que représentait le skt à un degré si éminent. L'étude a été à peine abordée, pour l'Inde même, avec Pillai Skt elements in the Vocabularies of the Dravidian languages et avec Godavarma Indo-ar. Loan-words in Malayālam (il existe des grammaires dravidiennes en skt, à date ancienne, Manuel 2 98 sq.). Cf. aussi MRIyengar J. Or. Res. 13-14 passim (faits de phonisme). SKChatterji (ouvrages cités supra p. 3 in fin.) informe sur les sanskritismes en bengali et en hindī. — Une masse d'œuvres sktes ont été traduites ou adaptées à diverses époques dans toutes les langues littéraires de l'Inde : ceci n'a pu se faire sans emprunts ou décalques multiples. Pour le pāli, on signale des œuvres en pāli sanskritisé à partir du XIIIe s. ; critique de cette tendance dans la Saddanīti d'après HSmith p. VI.

Pour les langues indonésiennes, l'influence skte vient d'être dégagée de manière exemplaire par Gonda Skt in Indonesia. Directe ou indirecte (intermédiaires tamouls, indo-âryens), elle a été profonde dans tous les milieux,

La pénétration de la langue s'est faite, non à la faveur d'invasions et de violences, mais par l'entremise de communautés monastiques implantées au delà des frontières[1], par des installations, permanentes ou temporaires, de colons, par le séjour de lettrés appelés à l'extérieur ; plus souvent, par celui de personnalités étrangères venues dans l'Inde : ce fut le cas, en particulier, des voyageurs chinois qui se sont succédé du ve au xie siècles, dominés par le nom de Hiuan-tsang au viie[2] ; des traducteurs et propagandistes divers (parfois identiques aux précédents), qui s'échelonnent depuis les débuts de notre ère.

Nous nous bornerons à rappeler qu'il y a eu des ouvrages sanskrits composés hors de l'Inde. Ceci, du moins, en Indonésie, où figurent des traités de grammaire, de prosodie, de lexicographie, ainsi que des *stotra* ou *stava* (« eulogies ») faisant partie de la liturgie brahmanique (tântrique) ou bouddhique ; enfin et surtout, des œuvres dogmatiques d'inspiration bouddhique ou śivaïte. Plus proches de modèles sanskrits sont les versions javanaises du Brahmāṇḍapurāṇa et des « *parwa* », c'est-à-dire de tranches étendues du Mahābhārata[3].

dans tous les secteurs de l'activité linguistique : attestant ainsi qu'une langue soit-disant morte est capable d'enrichir durablement des idiomes lointains, infiniment dispersés et relevant de familles toutes différentes. Les innovations sémantiques, au cours de ces emprunts, ont même été particulièrement riches et complexes. — Du même auteur, Skt vocables in Indonesian Vāk n° 2 31.

1. Il ne faut pas imaginer une véritable colonisation de gens ayant conservé le skt comme langue véhiculaire. Pour une fois qu'il y a trace d'une population d'Asie Centrale utilisant une langue indienne (pays de Kroraina, iiie s.), l'idiome (du moins, administratif) est un pkt aberrant, mêlé d'ailleurs d'influences sktes, Burrow Lang. of the Kharoṣṭhi Documents (Niya).

2. Qui composa et traduisit des œuvres en skt, Demiéville Manuel 2 406 : exploit demeuré possiblement unique.

3. Gonda Skt in Indonesia 104, avec la bibliographie des textes édités ou étudiés (123). Pour les textes skts de Bali, SLévi Skt Texts from B. — Contraire-

Mais c'est surtout l'épigraphie dans l'Asie du Sud-Est qui requiert l'attention, parce que, bien qu'inspirée de loin par les modèles continentaux, elle constitue un domaine linguistique et littéraire indépendant. Nous avons des inscriptions sanskrites en Indochine depuis la fin du ive siècle dans la péninsule malaise et à Bornéo depuis le ve, à Java depuis le milieu du même siècle, à Bali depuis le viiie ; il y a des documents birmans, siamois, sumatranais, yunnanais mêmes, mais moins instructifs. La survie a été variable : on connaît encore des spécimens postérieurs au xive siècle, sur certains points.

Réduites en nombre et en extension chronologique, les inscriptions du Campā présentent à partir du ixe siècle des anomalies de langue, dont on a d'ailleurs l'équivalent dans l'épigraphie indienne[1]. Plus correctes sont les inscriptions du Cambodge, versifiées (la prose étant en khmèr), qui sont à tous égards les plus importantes[2]. Le style, apparenté vaguement à celui des inscriptions des Pallava (fin du vie siècle), varie suivant qu'on a affaire à des donations,

ment à ce qu'on avait cru longtemps, la pénétration du skt a été plus ancienne et est demeurée plus profonde que celle du pāli, acquise à la faveur du « Petit Véhicule » ; le pāli est passé de proche en proche en Indochine, entre les viiie et xive s., par contacts de voisinage ou irruptions militaires, sans trace de conversion directe (Dupont introd. à la version mône du Nāradajātaka, Paris 1954). Le pāli n'a pas pénétré du tout en Insulinde. On a rappelé ci-dessus (p. 208 n. 2) que le pāli birman a des sources sktes.

1. Bergaigne(-Barth) Inscr. sktes de Campā 184 cite l'optatif en valeur de prétérit, une phrase relative dont le verbe est soit au participe présent, soit au locatif absolu, *hi* et *sma* au début du pāda, une forme comme *makuṭa* = *mukuṭa*, sans compter les étrangetés graphiques, dues en partie au lapicide ignorant ou faussement savant.

Une inscription de 972 commence par vingt dérivés de la racine *bhū-* mis côte à côte, comme dans les mauvais passages de Bhāravi ou de Māgha.

2. Notes de l'édition-traduction monumentale par Coedès, 5 vols parus entre 1937 et 1953 ; un 6e à paraître.

régies par un formulaire technique, ou à des panégyriques, qui d'ordinaire adoptent la facture « *kāvya* » la plus ambitieuse ; l'apogée en est marquée par les épigraphes des stèles de Thnâl Baray (Yaśovarman, vers 900 après J.-C.). Il existe aussi des inscriptions en style mou, d'allure purāṇisante. La sémantique a été influencée sur bien des points par les conditions locales, sans qu'on puisse toujours détecter la raison d'être de changements parfois profonds. Quelques archaïsmes, comme *amatra* « cruche » (Coedès 1 262), *ari* « pieux » (ibid.), de plus nombreux prâkritismes (*nigṛhītvāna* 1 261, *patthara* = *prastara* 2 179)[1].

En Indonésie, les inscriptions datées, à Java, sont au nombre de 8, outre 4 mixtes sanskrit-javanais ; une seule à Bali (xe siècle, outre une mixte), 2 à Sumatra (outre 3 mixtes sanskrit/malais). A date tardive, la langue s'est complètement détériorée ; le meilleur moment est celui des documents du royaume de Śrīvijaya, notamment le texte à prétentions de « *kāvya* » de Lingor (péninsule malaise, 775 après J.-C.)[2].

Conclusions. — L'étude du sanskrit est importante à plusieurs égards. Cette langue a été l'expression, originale de bout en bout, d'une des grandes civilisations du monde,

1. On rencontre des *śleṣa* et autres ornements, passim ; des formes verbales rares Coedès 1 77 ; °*dhut* « qui détruit » à côté de °*dhvat* 5 264. La sémantique a été influencée par les conditions locales, d'où *kriyā* « ingrédient » 4 148, *aśuni* « foudre » 4 198 *paribhava* « prestataire » 2 13 *pratyaya* « curateur » 1 180 *upāya* (passim) « biens » *mukha* (et *āsya* 5 266 par transfert synonymique) « chef » *praśasta* « édit » *puruṣapradhāna* « notable ». L'ancienne étude de Bergaigne (-Barth) 532 et 552 avait signalé des incorrections grammaticales. Elles sont peu de chose au regard de la maîtrise que révèle maintenant le corpus complet.

2. Sur Śrīvijaya, Coedès BEFEO. 18 n° 6. Sur les inscriptions sktes d'Indonésie, Gonda op. c. 102 (bibliographie 123). Ajouter maintenant Damais BEFEO. 46 1, qui donne une liste analytique des inscriptions datées.

et la durée de son emploi atteint ou probablement dépasse celle d'aucune autre langue observable. Elle a marqué au cours de sa longue histoire une exceptionnelle faculté d'adaptation : qu'on mesure la distance entre les hymnes védiques, relativement voisins des habitudes indo-européennes, et le formulaire tântrique ou la narration bouddhique, entre le genre « aphorisme » et le « commentaire », entre le style épique et la poésie raffinée. Peu d'idiomes ont connu pareil bouleversement, partant de l'expression analytique, par groupes autonomes, qui dominait à l'origine, jusqu'à la condensation en phrases elliptiques ou en séquence de composés nominaux qui, pour ainsi dire, font fi du verbe personnel et de la flexion casuelle, l'un et l'autre pourtant si solidement accrédités au départ. Le sanskrit pose aussi des problèmes d'un intérêt permanent quant à la fixation d'une langue littéraire — et aux excès mêmes de cette fixation —, quant au substrat possible, aux contacts historiques ou préhistoriques avec des niveaux différents de l'indo-âryen ou avec des idiomes d'une tout autre provenance.

En dépit des hérésies bouddhiques et jaina, au vie siècle avant notre ère, qui du reste n'avaient entamé que des zones limitées du brahmanisme, le sanskrit a gardé ou repris sa place, et de bonne heure ces hérésies l'ont adopté. Les souverains étrangers, aux abords de l'ère chrétienne, en ont favorisé la divulgation. Il n'a fallu rien de moins que les invasions musulmanes, la pression grandissante des parlers néo-indiens au début du présent millénaire, pour en freiner l'essor, pour le confiner dans les cénacles et les cours ; c'était presque une langue oubliée quand les premiers orientalistes d'Europe, vers la fin du xviiie siècle, en ont abordé et fait revivre l'étude.

Cependant la réaction des vernaculaires contre l'Islâm a

pu aider indirectement le sanskrit à résister[1]. Il y a eu d'ailleurs des répits dans l'islâmisation, sous Akbar (XVIe siècle) et Jahângîr (XVIIe siècle). Le dernier royaume « sanskrit » vivace fut celui des rāya de Vijayanagar, à la fin du XVe et au début du XVIe, dans l'Inde méridionale, en plein milieu tamoul et kannara.

Le déclin littéraire n'a suivi que de fort loin le déclin linguistique. Dans les domaines religieux il n'y a plus guère d'œuvre de première importance après le XIIe siècle, parce que les langues néo-indiennes ont relayé ici le sanskrit à la faveur des mouvements sectaires ; mais en d'autres branches (cf. p. 139), l'activité créatrice s'est maintenue bien plus tard. Même chez les bouddhistes et les jaina, presque tout ce qui compte dans les domaines techniques a été rédigé en sanskrit. Les dates — si l'on pouvait les déterminer exactement — de la traduction de textes sanskrits en des langues étrangères indiqueraient les périodes et les régions de floraison ; pour les traductions en langues dravidiennes la dernière grande époque a été le début du XVIe siècle.

Au XIXe siècle, l'influence de la pensée occidentale intervenant de manière pressante, le sanskrit n'a guère profité du renouveau mystique, qui d'ailleurs s'effectua dans une large mesure hors des cadres hiérarchiques du brahmanisme. L'avenir montrera si le sanskrit a chance de se conserver au delà des besoins du curriculum universitaire, ou bien si le jugement prématuré de Victor Jacquemont (« ruine pittoresque dont le Gouvernement cherche, par sa libéralité, à retarder la chute ») doit se vérifier un jour prochain. Cela

1. On connaît un certain nombre de Musulmans auteurs d'œuvres sktes : entre autres, Saint Akbar Shāh (XVIIe s.), auquel on doit la Śṛṅgāramañjarī, éd. Raghavan, texte de poétique très méritoire. Cf. aussi le Saṃdeśarāsaka par Abdul Rahaman (XIIe-XIIIe s.), en apabhraṃśa, mais d'inspiration toute skte.

dépendra des tendances politiques et pédagogiques à venir, qui sont aujourd'hui peu réjouissantes pour le maintien de la culture ; mais cela dépendra aussi de la modération même dont sauront faire preuve les partisans du sanskrit.

En pays dravidien, hormis peut-être le domaine du telugu, la situation du sanskrit était meilleure que dans le Nord, jusqu'à l'éclosion des récents mouvements de nationalisme linguistique. La création littéraire due à des Dravidiens a été, dans le passé, à certains moments, plus forte que celle du terroir indo-âryen : les noms de Kumārila, Śaṅkara, Rāmānuja, Nimbārka, Madhva, Vedāntadeśika (Veṅkateśa), Appayadīkṣita (donc, presque uniquement, des « philosophes ») et bien d'autres, jalonnent les âges, sans compter les noms hypothétiques de Kauṭilya et de Bhāsa, ou le groupe compact des Digambara. Mais le progrès a été inégal : ainsi le premier drame *(naṭaka)* composé dans le Sud à date déterminable, l'Āścaryacūḍāmaṇi, est du IXe siècle. D'une manière générale, la participation des diverses provinces à la culture sanskrite n'a guère été étudiée de près ; il est vrai que, de nombre d'écrivains, surtout au cours du premier millénaire, nous ignorons le lieu d'origine et même l'authenticité[1]. On reconnaîtra pourtant, de Bhāmaha (VIIe siècle ?) à Mammaṭa (XIe) et au delà, une succession de poéticiens natifs du Kaśmīr, province qui a fourni aussi un grand système śivaïte dominé par le nom d'Abhinavagupta. Le Bengale s'est illustré dans une série de disciplines, grammaire,

1. Parfois les aires de distribution des manuscrits d'une œuvre littéraire peuvent renseigner sur son origine probable. La variété et le nombre des mss de Bhartṛhari (« Centuries ») au Rājasthāna — pour ne citer que cet exemple, mis en lumière par le récent éditeur Kosambi 56, indiquerait que la tradition a pris naissance dans cette zone géographique.

droit, logique (nouvelle), etc. ; relativement moins dans les lettres pures, où le premier nom attirant l'attention est celui de Jayadeva, au XIIe siècle, éventuellement celui de Śrīharṣa, à la même époque. Il a existé une tradition poétique et dramaturgique continue au Kerala. Les autres parties de l'Inde, hormis le groupe massif des Jaina du Gujrāt (les bouddhistes ont été fort dispersés, au moins de l'Oudh au Bihâr), ont été comparativement moins fécondes.

Au surplus, comme nous avons eu assez d'occasions de le montrer, l'évolution linguistique dans l'Inde est commandée beaucoup moins par les temps et les lieux que par les « genres », c'est-à-dire par les normes plus ou moins rigoureuses qui s'étaient imposées dès une époque immémoriale aux différentes catégories du savoir humain. Les *pramāṇa* ou « mesures pré-établies » du langage, pour être (excepté Pāṇini) peu codifiées, n'en ont pas moins été impératives, à l'égal des *pramāṇa* qui président à toutes les activités créatrices du génie indien.

SPÉCIMENS DE TEXTES SANSKRITS

		Pages
1.	Ṛgveda I	21
2.	— II	23
3.	Atharvaveda	33
4.	Maitrāyaṇī Saṃhitā	40
5.	Taittirīya Saṃhitā	48
6.	Vādhūlasūtra	49
7.	Chāndogya Upaniṣad	52
8.	Śāṅkhāyana Śrautasūtra	58
9.	Mahābhāṣya I	76
10.	— II	78
11.	Mahābhārata I	111
12.	— II	114
13.	Viṣṇupurāṇa	118
14.	Kauṭilīya	129
15.	Kāvyādarśa	130
16.	Śābarabhāṣya	136
17.	Sanskrit Documents	145
18.	Śakuntalā	154
19.	Kumārasaṃbhava	193
20.	Śiśupālavadha	195
21.	Kādambarī	197
22.	Saddharmapuṇḍarīka	218
23.	Bharaṭakadvātriṃśikā	225

INDEX DES AUTEURS MODERNES CITÉS

Abegg E. 115 n. 1 Acharya PK. 128 n. 1 Agrawala VS. 62 n. 1, 64 n. 1, 66 n. 4, 67 n. 1, 69 n. 2, 70 n. 2, 82 n. 1, 91 n. 1, 111 n. 1, 136 n. 1, 204 n. 8 Allen WS. 14 n. 1 Alsdorf L. 66 n. 2, 88 n. 3, 94 n. 3, 174 n. 1 Ammer K. 31 n. 1 Andersen D. 50 n. 1 Arnold EV. 11 n. 1, 31 n. 2 Ashikaga A. 209 n. 3 Aufrecht Th. 164 n. 3 Avalon 123 n. 2 Bagchi PCh. 123 n. 1 Bailey HW. 8 n. 1 Bailey Schackleton DR. 207 n. 2, 213 n. 2, 229 n. 3 Ballini A. 173 n. 4, 227 n. 1 Banerji DK. 82 n. 1 Barret 33 n. 1 Barth A. 69 n. 1, 91 n. 1, 227 n. 1, 231 n. 1, 232 n. 1 Barua BM. 100 n. 2 Belloni-Filippi F. 227 n. 1 Benveniste E. 12 n. 1, 13 n. 1, 18 n. 1, 20 n. 1, 204 n. 2 Bergaigne A. 21, 65 n. 4, 159 n. 2, 231 n. 1, 232 n. 1 Bhandarkar RG. 149 n. 3 Bhattacharya B. 134 n. 1 Bhattacharya SP. 190 n. 1 Bloch J. 3, 8 n. 1, 13 n. 1, 29 n. 1 et 2, 30 n. 1, 65 n. 1, 85 n. 1, 86 n. 2, 88 n. 1, 92 n. 1, 94 n. 2 et 3, 95 n. 1, 147 n. 2, 149 n. 3, 202 n. 1, 204 n. 9 Bloomfield M. 12 n. 1, 21 n. 1, 32 n. 1, 32 n. 3, 35 n. 1, 36 n. 1, 166 n. 1, 227 n. 1 Böhtlingk O. 101 n. 1 125 n. 1, 202 n. 2 Bollensen F. 159 n. 2 Bradke P. v. 15 n. 1 Brandenstein W. 7 n. 2 Breloer B. 136 n. 1 Brough J. 199 n. 2, 217 n. 1 Brown N. 227 n. 1 Brune J. 35 n. 1 Bühler G. 100, 53 n. 1, 74 n. 2, 86 n. 3, 94 n. 4, 95 n. 1, 175 n. 2, 220 n. 1 Buitenen JAB. v. 143 n. 1 Burgess J. 173 n. 1 Burnouf E. 81 Burrow T. 3, 29 n. 1, 230 n. 1 Caland W. 33 n. 1, 41 n. 1, 43 n. 1, 50 n. 1, 53 n. 1, 56 n. 2, 60 n. 2, 161 n. 2 Cappeller C. 159 n. 2, 166 n. 4, 167 n. 1, 171 n. 2 Carpani EG. 50 n. 1 Chakravarti Ch. 165 n. 2 Chakravarti NP. 205 n. 1 Chakravarti PCh. 5 n. 2, 80 n. 1, 99 n. 1 Chakravarti SCh. 164 n. 2 Charpentier J. 30 n. 2, 60 n. 3 Chatterjee KCh. 70 n. 1, 134 n. 2 Chatterji SK. 3, 88 n. 1, 91 n. 1, 205 n. 2, 229 n. 3 Chaturvedi SP. 64 n. 1, 69 n. 2 Chhabra BCh. 100 n. 1 Clark WE. 201 n. 3 Coedès G. 231 n. 2, 232 n. 1 et 2 Damais LC. 232 n. 2 Dandekar RN. Dasgupta SN. 93 n. 2, 95 n. 2, 96 n. 1, 99 n. 1, 152 n. 2, 158 n. 2, 162 n. 2, 163 n. 2, 164 n. 1 et 2, 165 n. 2, 166 n. 1, 171 n. 3, 177 n. 2 De SK. 93 n. 2, 96 n. 1, 99 n. 1, 101 n. 1, 111 n. 1, 152 n. 1, 152 n. 2, 158 n. 2, 161 n. 2, 162 n. 2, 163 n. 2, 164 n. 1 et 2, 165 n. 2, 166 n. 1, 171 n. 3, 177 n. 2, 188 n. 1, 190 n. 1, 201 n. 1 Debrunner A. 8 n. 1, 13 n. 1, 19 n. 3, 26 n. 1, 31 n. 2, 32 n. 2, 66 n. 3, 105 n. 1 Delbrück B. 41 n. 1 Demiéville P. 134 n. 3, 230 n. 2 Deussen P. 86 n. 3 Devadhar CR. 152 n. 2 Diwekar HR. 21 n. 1, 109 n. 2, 183 n. 2, 211 n. 3 Dschi 206 n. 1 Dumézil G. 7 n. 2 Dumont PE. 7 n. 3, 92 n. 1,

204 n. 5 Dupont P. 230 n. 3 Dutt N. 209 n. 2 Edgerton F. 13 n. 1, 15 n. 1, 30 n. 1, 33 n. 1, 35 n. 1, 36 n. 1, 56 n. 1, 84 n. 1, 85 n. 3, 101 n. 1, 125 n. 3, 149 n. 2, 163 n. 2, 171 n. 2, 200 n. 3, 204 n. 9, 206 n. 1, 213 n. 3, 215 n. 1, 217 n. 2, 220 n. 1 Eggeling J. 45 n. 1 Emeneau MB. 147 n. 1, 149 n. 3, 172 n. 2 Ensink 210 n. 1 Esteller A. 161 n. 2 Filliozat J. 66 n. 4, 84 n. 1, 99 n. 2, 123 n. 2, 204 n. 4, 206 n. 2, 207 n. 3, 209 n. 1 Fleet JF. 100 n. 2 Foucher A. 7 n. 1, 30 n. 2 Foulke T. 171 n. 2 Franke RO. 70 n. 2, 172 n. 3, 175 n. 2 Fürst A. 50 n. 1 Gampert W. 124 n. 1 Garbe R. 53 n. 1, 173 n. 2 Garge DV. 135 n. 2 Gauthiot R. 14 n. 1 Gawronski A. 159 n. 2, 162 n. 1, 167 n. 2 Geldner FK. 12 n. 2, 28 n. 1 Ghatage AM. 30 n. 1 Ghosh BK. 3, 41 n. 1, 215 n. 1 Ghosh M. 204 n. 9 Ghoshal UN. 38 n. 2 Godavarma K. 229 n. 3 Gonda J. 21 n. 1, 26 n. 1, 27 n. 3, 33 n. 1, 37 n. 1, 92 n. 1, 108 n. 1, 122 n. 1, 149 n. 3, 183 n. 2, 203 n. 2, 229 n. 3, 230 n. 3, 232 n. 2 Gray LH. 162 n. 2, 171 n. 2 Grierson A. 81, 88 n. 1, 172 n. 3 Gune NP. 3 Hacker P. 143 n. 1 Handiqui KK. 171 n. 2, 172 n. 1, 224 n. 1 Hare EM. 109 n. 1 Hariyappa HL. 118 n. 1 Hauschild R. 13 n. 1, 50 n. 1 Heimann B. 142 n. 2 Hendriksen H. 214 n. 1 Hertel J. 50 n. 1, 149 n. 1, 223 n. 1, 224 n. 2, 227 n. 1 Hillebrandt A. 12 n. 2, 30 n. 2, 159 n. 2 Hoens J. 56 n. 2 Hoernle AFR. 220 n. 1 Hoffmann K. 19 n. 1, 30 n. 2, 182 n. 1 Hofmann E. 29 n. 1 Holtzmann A 101 n. 1 Hommel F. 204 n. 8 Hopkins EW. 8 n. 1, 12 n. 2, 30 n. 2, 89 n. 2, 101 n. 1, 107 n. 2, 111 n. 1 Hultzsch E. 100 n. 2, 172 n. 1 Ingalls DHH. 143 n. 2 Iyengar MR. 229 n. 3 Iyer KAS. 109 n. 2 Jackson AVW. 159 n. 2, 164 n. 2 Jacob 144 n. 1 Jacobi H. 3, 50 n. 1, 57 n. 2, 65 n. 1, 85 n. 1 et 2, 86 n. 1, 88 n. 2, 89 n. 2, 101 n. 1, 109 n. 2, 140 n. 1, 160 n. 1, 165 n. 1, 170 n. 1, 177 n. 2, 187 n. 1, 204 n. 4, 227 n. 1 Jacquemont V. 234 Jahn O. 115 n. 1 Jhâ GN. 203 n. 1, 204 n. 1 Jha Subhadra 33 n. 1 Johnson H. 227 n. 1 Johnston EH. 13 n. 3 Jolly J. 61 n. 1, 136 n. 1 Kane PV. 100 n. 1, 124 n. 1, 177 n. 2, 204 n. 1 Kashikar CG. 61 n. 1 Katre SM. 3, 203 n. 1 Keith AB. 3, 7 n. 3, 29 n. 1, 30 n. 2, 35 n. 1, 41 n. 1, 50 n. 1, 64 n. 1, 67 n. 1, 69 n. 2, 82 n. 1, 86 n. 1, 88 n. 1, 94 n. 1, 2 et 4, 99 n. 1 et 2, 101 n. 1, 109 n. 2, 132 n. 1 et 2, 136 n. 1, 147 n. 1, 149 n. 1, 152 n. 2, 159 n. 2, 164 n. 1 et 2, 165 n. 3, 171 n. 3, 203 n. 1 et 2, 204 n. 7, 211 n. 3, 220 n. 1 Kephart C. 3 Kern H. 214 n. 2 Kielhorn F. 70 n. 1, 97 n. 2 et 3, 99 n. 1, 107 n. 2, 126 n. 2, 169 n. 2 Kirfel W. 50 n. 1, 101 n. 1, 116 n. 3 Kitagawa H. 210 n. 1 Köhler HW. 28 n. 3 Konow Sten 7 n. 2, 64 n. 3, 95 n. 1, 99 n. 2, 136 n. 1 Kosambi DD. 235 n. 1 Kreyenborg E. 164 n. 2 Krishnamachariar M. 164 n. 2 Kuiper FBJ. 19 n. 4, 29 n. 1 Kulkarni ED. 101 n. 1 Lahiri PC. 188 n. 1 Lanman CR. 28 n. 1, 32 n. 1 La Lacôte F. 147 n. 1 La Vallée Poussin L. de 3, 8 n. 1, 29 n. 1, 82 n. 1, 84 n. 1, 99 n. 2, 217 n. 2, 220 n. 1 Law BCh. 13 n. 3 Lele YG. 202 n. 1 Leumann M. 13 n. 1, 19 n. 1 Lévi S. 48 n. 1, 65 n. 3, 66 n. 2, 72 n. 1, 84 n. 1, 86 n. 1, 99 n. 2, 100 n. 2, 147 n. 1, 204 n. 4, 206 n. 1, 217 n. 2, 230 n. 3 Liebich B. 50 n. 1, 62 n. 1, 68 n. 2, 204 n. 8 Lin-Li kouang 84 n. 1, 88 n. 3, 206 n. 2, 220 n. 1 Lokesh Chandra 53 n. 1

Lommel H. 8 n. 1 Losch H. 125 n. 2 Lüders H. 25 n. 1, 27 n. 3, 68 n. 1, 86 n. 1, 94 n. 4, 99 n. 2, 203 n. 1, 204 n. 9, 211 n. 1 et 2, 217 n. 3 Ludwig A. 101 n. 1 Macdonell AA. 30 n. 2 Majumdar N. 100 n. 2 Majumdar RC. 3 Majumdar PCh. 209 n. 3 Mansion J. 3, 8 n. 1, 30 n. 1, 61 n. 2, 76 n. 2, 82 n. 1 Masson-Oursel P. 142 n. 2 Master A. 29 n. 2, 85 n. 3 Mayrhofer 29 n. 1 Mehendale MA. 95 n. 1, 101 n. 1 Meier FJ. 115 n. 1, 121 n. 1 Meillet A. 8 n. 1, 13 n. 1, 15 n. 1, 20 n. 2 Meyer JJ. 124 n. 1, 136 n. 1, 159 n. 2, 161 n. 1 Michelson T. 101 n. 1, 115 n. 1 Mills LH. 8 n. 1 Minard A. 5 n. 2, 41 n. 1, 43 n. 3, 44 n. 2 et 3, 45 et n. 1, 47 n. 2 Mironow N. 223 n. 1 Mookerji RK. 89 n. 1, 91 n. 1 Morgenstierne G. 153 n. 1 Mus P. 208 n. 2 Naik AV. 99 n. 4 Nariman GK. 159 n. 2, 164 n. 2 Negelein J. v. 32 n. 1 Neisser W. 46 n. 1 Nilakanta SastriKA 229 n. 2 Nitti L. 85 n. 3 Oertel H. 35 n. 1, 41 n. 1, 44 n. 1 et 3, 47 n. 1, 53 n. 1 Ogden CJ. 152 n. 2, 159 n. 2, 164 n. 2 Oldenberg H. 14 n. 1, 20 n. 2, 25 n. 1, 38 n. 2, 39 n. 1, 41 n. 1, 42 n. 1, 50 n. 1, 101 n. 1, 112 n. 2, 125 n. 1, 177 n. 2, 208 n. 1 Oster L. 171 n. 2 Pandey KC. 187 n. 1 Pandian TB. 88 n. 1 Pargiter FE. 115 n. 1, 116 n. 1, 117 n. 1 Pathak KB. 64 n. 1 Penzer NM. 166 n. 1 Pillai KCh. 183 n. 2 Pillai SA. 229 n. 3 Pisani V. 11 n. 1, 12 n. 2, 64 n. 2, 105 n. 1, 204 n. 8 Pischel R. 76 n. 1, 94 n. 1 et 2, 117 n. 1. 164 n. 2 et 3, 172 n. 3 Porzig W. 13 n. 1, 21 n. 1, 204 n. 8 Poucha P. 11 n. 1, 29 n. 1 Przyluski J. 30 n. 2 Pusalker AD. 152 n. 2 Quackenbos GP. 159 n. 2, 173 n. 1 Raghavan V. 88 n. 2, 104 n. 1, 162 n. 1, 177 n. 2, 181 n. 1, 183 n. 1, 185 n. 1, 190 n. 1, 234 n. 1 Raghu Vira 202 n. 1 Raja C. Kunhan 165 n. 2, 205 n. 2 Raju PT. 71 n. 2 Rajwade VK. 101 n. 1 Ramachandra Aiyar T. K. 159 n. 2 Rangacharya M. 220 n. 1 Ranjit Sitaram Pandit 132 n. 2 Rapson EJ. 3, 82 n. 1 Raychauduri HCh. 163 n. 2 Régamey C. 29 n. 1 Regnaud P. 177 n. 2 Rocher LJ. 201 n. 3 Rönnow K. 27 n. 3 Roussel P. 101 n. 1 Ruben W. 3, 172 n. 1 Sachau EC. 91 n. 1 Sarma H. 192 n. 1 Sarma KM. 101 n. 1 Sarup L. 19 n. 2, 152 n. 2 Scharpé A. 171 n. 2 Schmidt R. 150 n. 1, 171 n. 2, 223 n. 1 Schrader FO. 203 n. 3 Schubring W. 88 n. 3 Schulze W. 10 n. 1 Schwab R. 5 n. 1 Sehgal SR. 109 n. 2 Sen NM. 101 n. 1 Sen Sukumar 211 n. 3, 214 n. 1 Sen SN. 146 Senart E. 81 Shankar G. 213 n. 1 Sieg E. 26 n. 2, 118 n. 1 Siegert H. 6 n. 1 Sircar DCh. 94 n. 4, 95 n. 2, 100 n. 2 Sköld H. 38 n. 1 Sluszkiewicz E. 136 n. 1 Smith H. 5 n. 2, 45 n. 2, 57 n. 1, 60 n. 1, 142 n. 1, 209 n. 1, 220 n. 1, 229 n. 3 Sörensen 82 n. 1 Speyer JS. 69 n. 1, 147 n. 1, 217 n. 2 Spitzer M. 135 n. 1 Stchoupak N. 159 n. 2, 168 n. 3, 169 n. 2, 171 n. 2, 181 n. 1 Stein A. 132 n. 2 Stein O. 90 n. 1, 94 n. 4, 95 n. 2, 204 n. 6 et 8 Strauss O. 111 n. 1 Sukthankar V. 152 n. 2 Surya Kanta 13 n. 1 Tarn 204 n. 4 Tatacharya 171 n. 3 Tawney CH. 166 n. 1 Tedesco P. 203 n. 1 Thibaut G. 201 n. 3 Thieme P. 6 n. 1, 13 n. 1, 25 n. 1, 26 n. 1, 27 n. 3, 54 n. 1, 56 n. 2, 66 n. 1, 134 n. 4, 203 n. 1 et 2, 204 n. 3 Thomas FW 152 n. 1, 164 n. 3, 171 n. 2. Thumb A. 13 n. 1, 83 n. 2 Tilakasiri J. 183 n. 2 Todar Mall 159 n. 2 Trivedi RB. 166 n. 3 Tsuji N. 50 n. 1, 53

n. 2 TURNER L. 213 n. 4 UHLE H. 149 n. 3 UMESHA MISHRA 146 UPADHYAYA B. 164 n. 2 UPADHYE AN. 66 n. 2, 85 n. 3, 227 n. 1, 229 n. 1 VALE 107 n. 1 VALLAURI M. 136 n. 1 VARMA S. 37 n. 3, 64 n. 4, 74 n. 2 VENDRYES J. 13 n. 1, 28 n. 2 VIDHUSEKHARA Bhattacharya 210 n. 1 VIDHUŚEKHARA Sastri 210 n. 1 VISHVABANDHU Sastri 25 n. 1, 111 n. 1 VOGEL JPh. 100 n. 1 et 2 WACKERNAGEL J. 3, 8 n. 1, 12 n. 2, 13 n. 1, 26 n. 1, 27 n. 3, 30 n. 1, 31 n. 2, 32 n. 2, 43 n. 2, 46 n. 2, 64 n. 1 et 3, 66 n. 3, 82 n. 1, 105 n. 1, 170 n. 1, 175 n. 2, 200 n. 2, 203 n. 1 WALDSCHMIDT E. 207 n. 3 WALTER H. 200 n. 4 WALTER O. 159 n. 2, 166 n. 2, 169 n. 2 WATANABE K. 217 n. 2 WEBER A. 12 n. 2, 74 n. 2, 99 n. 1, 134 n. 2, 149 n. 2, 164 n. 3, 200 n. 1, 201 n. 3, 204 n. 9 WECKER O. 50 n. 1, 62 n. 1 WELLER F. 50 n. 1 WELLER F. 21 n. 1, 101 n. 1 WHITNEY WD. 32 n. 1, 42 n. 1 WIJESEKARA OH. 50 n. 1 WINDISCH E. 5 n. 1, 135 n. 1, 208 n. 1 WINTERNITZ M. 37 n. 1, 82 n. 1, 84 n. 1, 85 n. 2 et 3, 86 n. 3, 88 n. 1, 93 n. 2, 116 n. 1, 128 n. 2, 136 n. 1, 163 n. 2, 206 n. 1, 209 n. 1, 211 n. 3, 220 n. 1 WOGIHARA U. 217 n. 2 WOODWARD FL. 109 n. 1 WOOLNER AC. 152 n. 2 WÜST W. 3, 5 n. 1, 11 n. 1, 12 n. 2, 21 n. 1, 30 n. 2, 82 n. 1, 83 n. 2 ZACHARIAE Th. 100 n. 1, 201 n. 2 et 3, 217 n. 3 ZIMMER H. 116 n. 1

INDEX DES MATIÈRES

Abhinavagupta 139
absolutif 20 31 51 105 215
accent, v. ton
Adhyātmarāmāyaṇa 124
Aitareyabrāhmaṇa 39 44
ākhyāna (théorie) 38 n. 2
al-Bîrûnî 91 n. 1
alternances (vocaliques) 18
Amaru 160 163
ambiguïté 21 26
aoriste 68 105 150
apabhraṃśa 76 88 91 174 n. 1 222
Āpastamba 36 66
ardhamāgadhī 93 222
ārṣa 104 n. 1
Arthaśāstra, v. Kauṭilya
ārya 6
Āryabhaṭa 127
Aśoka 95
Aśvaghoṣa 98 167 212 214
Atharvaveda 32
avadāna 207 213
Avesta, avestique (langue) 8-10

Bāṇa 162 170 191
Baudhāyana 37
Bengale 190 235
Bhagavadgītā 120
Bhāgavatapurāṇa 120
Bhāmaka 90
Bharaṭaha 224
Bhāravi 160 167
Bhartṛhari 160-1
Bhāsa 98 152
bhāṣā 70 n. 2 75 82
bhāṣya 126 128 133-5 210
Bhavabhūti 150-1 161 167 181
Bhoja(deva) 75
Bilhaṇa 91
bouddhique (langue) 206 sqq.
Brāhmaṇa 41 sqq. 65
brahmodya 51
Bṛhadāraṇyaka 51-2
Bṛhatkathā 146 149
Bṛhatsaṃhitā 132

Cambodge 231
Campā 231
campū 88 n. 3 160 223
Candragomin 75
Caraka 90 135
cérébrales, cérébralisation 9 16
Chandaḥsūtra 127
Chāndogya 51
chinois (voyageurs) 91 n. 1 230
chronologie 11-2
classique (langue) 67 sqq.
commentaire, v. *bhāṣya*
comparaison 183-4
composés, composition (nominale) 17 57 107-8 117 140 170 172 190 216
Contes du perroquet 150
Contes du trône 149
Contes du vampire 149
conventions (poétiques) 165

Daṇḍin 161 165
défauts (en poésie) 172 176

dénominatif 63 65 72 167 175 184 216
dérivation, v. suffixes
deśī (mots) 94 n. 2
dhvani 187 sqq.
dialogues 150 sq.
discours direct 108 135 140 n. 1
Divyāvadāna 207
drame 86 151 sqq.
dravidien 28 103 235
Durghaṭavṛtti 65

emprunt 165 et n. 3 166
énigme 21 122-3
épigraphie 84 94 sqq.
épique (langue), Épopée 85 101 sqq.

figures de style 182 sqq.

gāthā 8 38-9 102 208 220
gauḍa (style) 97 190
Gautama 124
grecs (emprunts) 92 n. 1 204
Gupta's 96 163-4

Hemacandra 224
Hitopadeśa 148
hybride (sanskrit) 95 n. 1 209 213-4 220 222-3

improvisation 164
indo-européen 8
indo-iranien 8 sqq.
Indonésie 92 n. 1, 231
infinitif 20 32 42 52 65 106-7 121
inscriptions, v. épigraphie
intensif 64 150 167
itihāsa 102 148

Jaiminibhārata 124
jaina (langue) 222 sq. 227 sq.
Jātakamālā 213
jeu de mots 172 n. 3 185-6

Kālidāsa 154 sqq. 159 167
Kalpanāmaṇḍitikā 211
Kāmasūtra 90 126 135
kārikā 55 125-6 223
Kaśmīr 235
kathā 146
Kathāsaritsāgara 147
Kātyāyana 25 72
Kauṭilya 90 126 135
kāvya 85 96 99 158 sqq. 212-3
Kāvyamīmāṃsā 92 et n. 1 116 n. 2 165 et n. 1
Kāvyaprakāśa 129 172-3 180 sqq.
Kerala 75 152 236
khila 37 60
kṣatrapa 99
Kṣemendra 161
Kumārila 139 203 n. 1
Kuṣāṇa's 95

Lalitavistara 209
langue conventionnelle 27 71 123 et n. 2 201 n. 3
langue parlée 81 sq. 86
lexicographie, lexiques 173 201
Līlāvatī 127

māgadhī 84 221
Māgha 160 167
Mahābhārata 101 sqq. 147
Mahābhāṣya, v. Patañjali
Mahāvastu 208
Mammaṭa, v. Kāvyaprakāśa
mantra 35 sqq.
Mantrapāṭha 36
Manu(smṛti) 125
Mātṛceṭa 213
métaphore 182
Mīmāṃsā 56 n. 1 80 n. 1
mleccha 76 80 n. 1
morphologie 8 17 sqq. 65-6 104 sqq. 116 120-1 167 sq. 214-5 221-2 227-8

moyen, v. voix
moyen-indien 30 83 sqq. 107 207 221
Mṛcchakaṭikā 152 161
muṇḍā 28 204

Nārāyaṇabhaṭṭa 75
Nāṭyaśāstra 128
néo-indien 204-5
Nidānasūtra 59
Nirukta 19 n. 2 38 134
nominal (style) 32 57 73-4 108 117 148-9 215

onomastique 30
onomatopées 182
optatif 56 65 105

paippalāda 33
paiśacī 85 n. 3 146 206
palatales, palatalisation 9 15
pālī 84 107 206 et v. moyen-indien
Pañcadaśī 128
Pañcatantra 148-9
Pāṇini 62 sqq.
parfait 42 72-3 105
particules 44 51 105 121 215
passif 139 167
Patañjali 71 sqq. 83 134
périphrases 20 107 168 227
phonétique 9 sq. 13 sqq. 35-6 68 221.
poétique 177 sq.
prâkrit, v. moyen-indien
Prātiśākhya 36 63 69
préverbes 18 48 66 106 142
pronom 66 106-7 117-8
prononciation 37 73 n. 2
Purāṇa 115 sqq.

Raghuvaṃśa 178 181 184 192
Rājataraṅgiṇī 132
Rāmānuja 139
Rāmāyaṇa 89 102 sqq.
répétitions 52 109 117 178 182 216
Ṛgveda 6 sqq.
rīti 190 (et n. 1) sqq.
Rudradāman 97

sabhā 164 et n. 2
Saddharmapuṇḍarīka 209
samasyā(pūraṇa) 165
saṃskāra, saṃskṛta 5
sandhi 14 68 106
Sarvāstivādin 207
Smṛti 124 sq.
stotra 117 122
style 20 107 117 143 153 169 sqq. 177 sqq. 211-2 216
stylométrie 11
Subandhu 185
suffixes 17-8 64 70 133 139 143 216-7 228
Suparṇādhyāya 60
Sūryasiddhānta 127
sūtra 53 sqq. 125 sqq. 209
syntaxe 20 43 sqq. 69 107-9 117 140 sqq. 170 216 228
Śabarasvāmin 135
Śākalya 6
Śaṅkara 139
Śatapathabrāhmaṇa 42-3
Śātavāhana 92 99 n. 2
Śikṣā 37 69
Śilpa 127
śiṣṭa('s) 73 76 87
śleṣa, v. jeu de mots
Śrīharṣa 160

Tantra 122
ton 9 64-5

Upaniṣad 50 sqq.
Upapurāṇa 122

vaidarbha (style) 96 190
Vākapadīya 126
Vālmīki, v. Rāmāyaṇa
Vāmana 166
vārttika 55 71 126 133
Veda, védique (langue) 6 sqq. 65 sqq.
Vikramāditya 163 et n. 2
vocabulaire 8 25 sqq. 33 46-7 110 121 171-5 198-205 217 228
voix (moyenne) 20 105 215
vulgarisme 172 n. 3 224 228-9

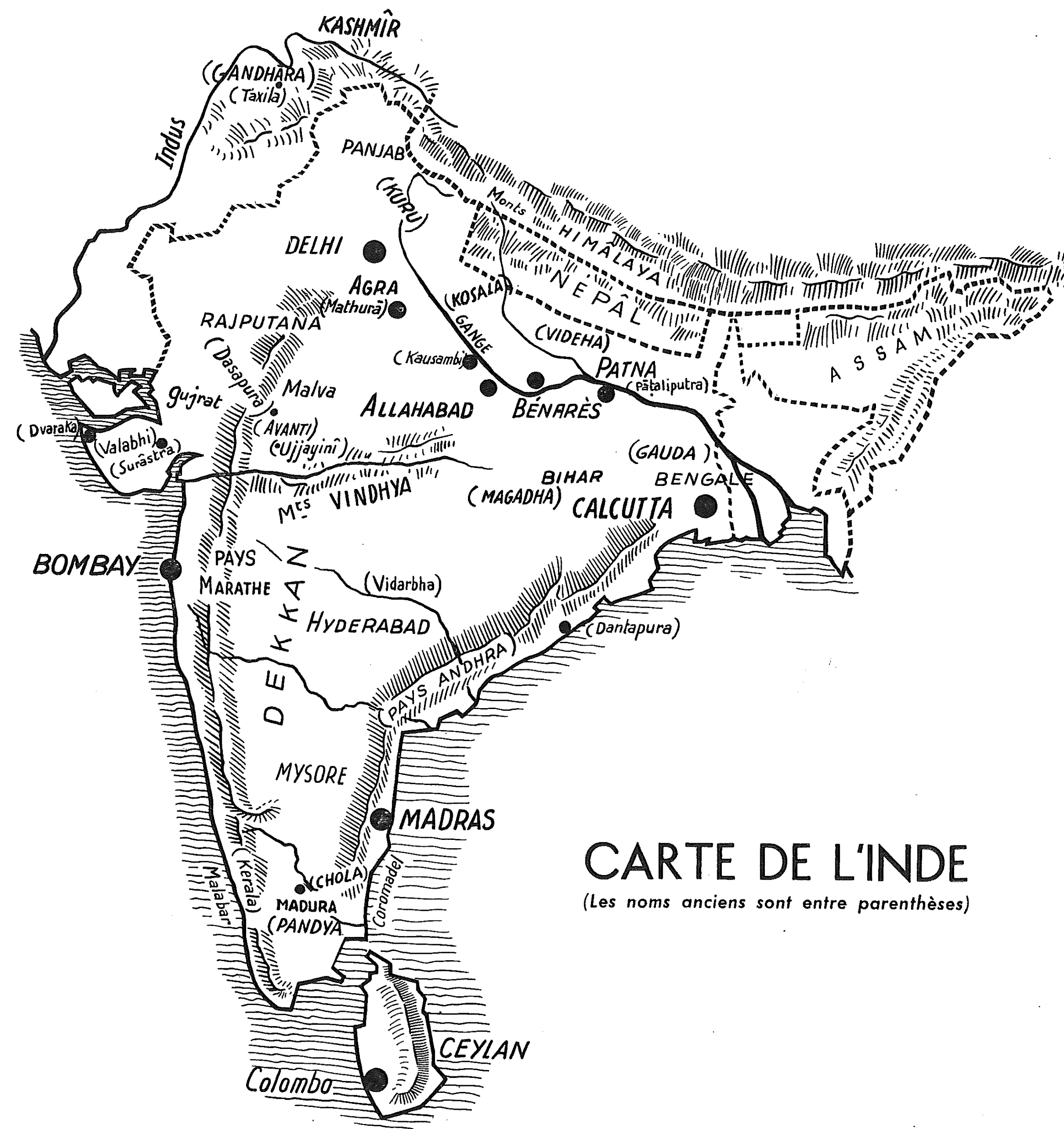
Yājñavalkyasmṛti 125
yajus 39
Yogavāsiṣṭha 124

le) 96 190
26
Rāmāyaṇa

126 133
(langue) 6 sqq. 65 sqq.
163 et n. 2
25 sqq. 33 46-7 110
98-205 217 228

voix (moyenne) 20 105 215
vulgarisme 172 n. 3 224 228-9

Yājñavalkyasmṛti 125
yajus 39
Yogavāsiṣṭha 124



CARTE DE L'INDE

(Les noms anciens sont entre parenthèses)

vaidarbha (style) 96 190
Vākapadīya 126
Vālmīki, v. Rāmāyaṇa
Vāmana 166
vārttika 55 71 126 133
Veda, védique (langue) 6 sqq. 65 sqq.
Vikramāditya 163 et n. 2
vocabulaire 8 25 sqq. 33 46-7 110 121 171-5 198-205 217 228
voix (moyenne) 20 105 215
vulgarisme 172 n. 3 224 228-9

Yājñavalkyasmṛti 125
yajus 39
Yogavāsiṣṭha 124

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1

Abréviations. Bibliographie générale 3

Chap. I. — **Période védique** 5

Sanskrit 5 La langue védique et ses origines 6 L'indo-iranien 8 La langue du Rgveda 10 Phonétique du Rgveda 13 Morphologie du Rgveda 17 Syntaxe et style du Rgveda 20 Vocabulaire du Rgveda 25 Origines du vocabulaire rgvédique 28 Hymnes récents du Rgveda 31 L'Atharvaveda 32 Autres *mantra*'s 35 Les *gāthā* 38 Les *yajus* 39 La prose *brāhmaṇa* 41 Grammaire de la prose *brāhmaṇa* 43 La langue des Upaniṣad 50 La langue des Sūtra 53 La fin du védisme 59.

Chap. II. — **Pāṇini et le problème de la langue parlée** 62

L'enseignement de Pāṇini 62 La langue « classique » et Pāṇini 67 Kātyāyana et Patañjali 71 Les grammairiens ultérieurs 74 L'autorité des siṣṭa 76 Le sanskrit, langue parlée 81 Sanskrit et moyen-indien 83 Témoignages sur l'usage du sanskrit 89 Le sanskrit épigraphique 94.

Chap. III. — **La langue épique et ses prolongements** 101

Caractères généraux 101 Grammaire de l'Épopée 103 Phrase et style épique 107 Vocabulaire épique 110 Les Purāṇa 115 Le Bhāgavata 120 Les Tantra 122 La Smrti 124 Autres textes versifiés et style « *kārikā* » 125.

Chap. IV. — **Le sanskrit classique : le bhāṣya, la khatā, le kāvya** 133

Le commentaire *(bhāṣya)* de type ancien 133 Les commentaires proprement classiques 138 Caractères linguistiques du *bhāṣya* 139 Le sanskrit narratif *(kathā)* 146 Le dialogue du théâtre 150 La poésie savante *(kāvya)*: généralités 158 Les conditions extérieures du *kāvya* 163 Le *kāvya* et la grammaire 166 Vocabulaire du *kāvya* 171 Style et *kāvya* 177 Figures de style 182

L'art de suggérer 187 Provenances du vocabulaire classique 198 Emprunts de vocabulaire 202.

CHAP. V. — **Sanskrit bouddhique et jaina; le sanskrit hors de l'Inde** 206

Sanskrit bouddhique : généralités 206 La littérature extra-canonique 210 Grammaire du sanskrit bouddhique 214 Sanskrit « hybride » 220 Sanskrit jaina : généralités 222 Grammaire du sanskrit jaina 227 Le sanskrit hors de l'Inde 229 Conclusions 232.

SPÉCIMENS DE TEXTES SANSKRITS 237

INDEX DES AUTEURS MODERNES CITÉS 239

INDEX DES MATIÈRES 243

CARTE DE L'INDE
